



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



3 3433 04380 1186

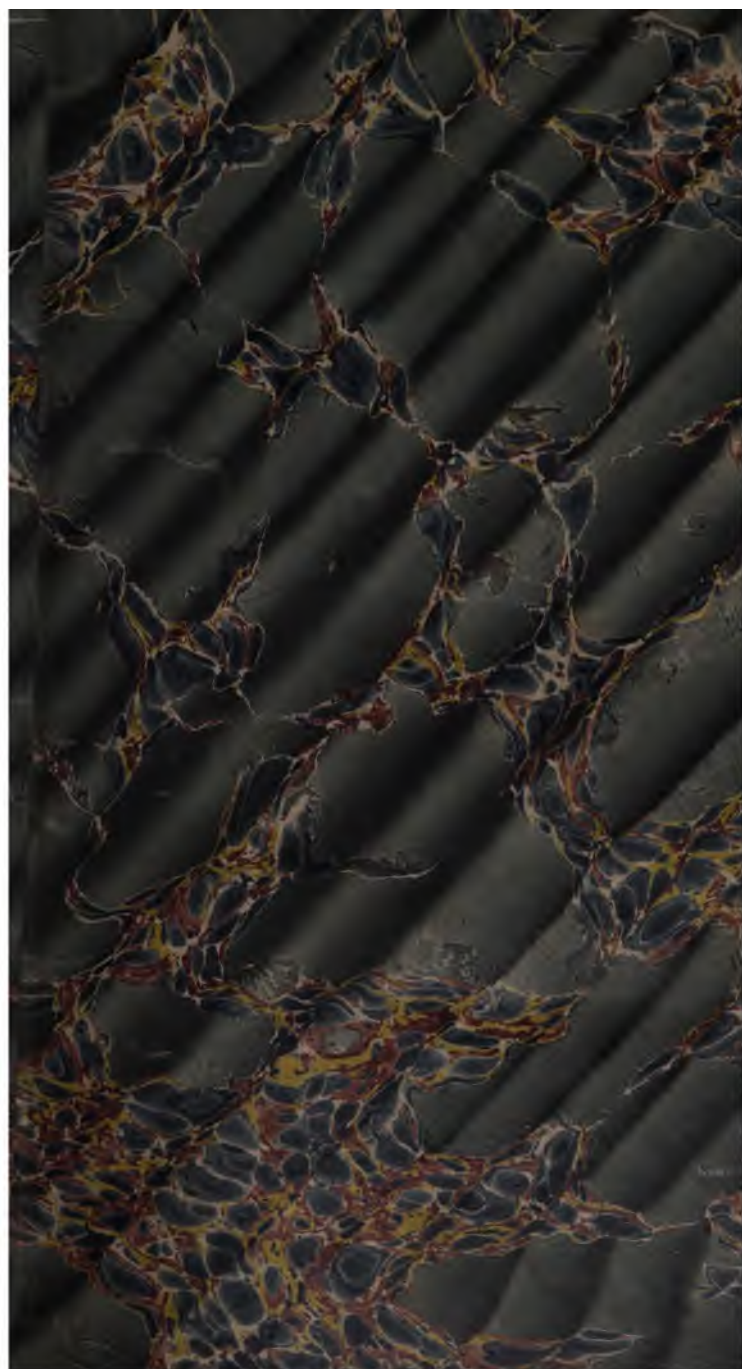
188

, Arsene

in de Constantinople : chronique d

5 A GAND,
Poulets, N. 7.

LIBRAIRIE
ANCIENNE
ET
MODERNE
51629





QUIN

ANTINOPE.

BAUDOUIN
DE CONSTANTINOPLE.



BAUDOUIN DE CONSTANTINOPLE.

BAUDOUIN

DE CONSTANTINOPLE

CHRONIQUE DE BELGIQUE & DE FRANCE

EN 1225.

PAR LE P. A. CAHOUR,

de la Compagnie de Jésus.



Tournai.
Gesterman & fils

BAUDOUIN DE CONSTANTINOPLE

CHRONIQUE DE BELGIQUE ET DE FRANCE

EN 1225 ,

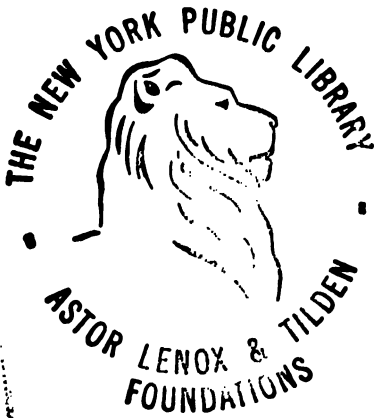
Par le P. A. Cahour ,

de la Compagnie de Jésus.

O insensata cura de' mortali ,
Quanto son difettivi sillogismi ,
Quei che ti fanno in basso batter l'ali !
(DANTE, *Parad.* , c. XI.)

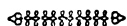


TOURNAI
TYPOGRAPHIE DE J. CASTERMAN ET FILS ,
LIBRAIRES-ÉDITEURS.
1850



APPROBATION

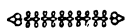
De l'Evêché de Tournai.



Imprimatur.

Tournai, die 6^a martii 1851.

A.-L.-V. Descamps, Vic.-Gen.



I.

L'histoire racontée dans ce livre est celle d'un grand procès ; et rien , en apparence , n'est moins attrayant que l'exposition d'un débat judiciaire. Mais ce démêlé n'est pas une cause plaidée par la parole ; c'est une contestation la lance au poing. On n'y trouvera d'éloquence que dans la voix et l'enthousiasme des peuples.

En Flandre , ces années dernières , on en a fait un roman historique. N'était-ce pas oublier que la poésie de la vérité est la première de toutes les poésies ? D'ailleurs , quand on trouve un anti-que tableau , on le nettoie , on en rapproche les lambeaux , s'il est en pièces ; on ne le refait point.

Le travail de l'auteur , dans cette peinture du treizième siècle , n'a été que du raccommodage. Il est donc à son aise en parlant d'un mérite et d'un intérêt qui ne lui appartiennent pas. Il a trouvé le drame tout fait , avec son mouvement , ses couleurs , sa mise en scène , ses caractères. Mais ce drame était en morceaux ; et ces morceaux étaient épars , égarés dans les bibliothèques et dans les archives. Il a fallu les reconnaître , les coudre ensemble , les encadrer.

Racontant une action qui pouvait à peu de frais devenir un roman , j'ai eu tellement peur des mensonges de la poésie que j'en ai redouté jusqu'aux apparences. J'ai mieux aimé dire , ici

manque une pièce à ma toile , je n'ai pu retrouver telle figure , que d'en coudre une de ma façon. De là quelques lacunes. Avec une simple supposition , avec un léger anachronisme , j'aurais puisé dans l'ordre des vraisemblances les détails , les couleurs , le mouvement que me refusait quelquefois la réalité. Loin de là , me méfiant de l'imagination des autres comme de la mienne , il a fallu , pour me faire accepter les récits des chroniqueurs , même contemporains , que la critique les eût confirmés , en les comparant aux plus sévères monuments de l'histoire.

A chaque nom de chevalier , j'ai demandé aux notaires du treizième siècle : la chronique est-elle d'accord avec vos chartes ? Sa date est-elle juste ? Ses généalogies sont-elles exactes ? Est-il vrai que tel baron fut sire de telle terre , hérita de tel manoir , épousa telle châtelaine ? La réponse était dans les cartulaires des abbayes , sous des monceaux d'actes de ventes , de quittances , de traités d'alliance entre les princes , de chartes de fondations pieuses , de testaments.

Si donc , en parcourant cette histoire , quelque lecteur se prenait à dire , voilà un roman , c'est qu'il n'aurait regardé ni les notes au bas des pages , ni les pièces justificatives à la fin du volume. Quand le fond du tableau vous paraîtra romanesque , jetez les yeux sur le cadre sévère qui l'entoure.

Passons de la critique à la philosophie des faits. Nous y trouverons le spectacle d'un des plus grands phénomènes de l'histoire du cœur humain , celui

des ambitions réprimées par la pauvreté évangélique et volontaire.

II.

Il y a dans la durée de toute grande nation des époques solennelles, quelquefois suprêmes, où la sagesse des politiques ne maîtrise plus la fortune. Alors toute prévision est impossible; les longues ambitions cessent ou sont déjouées à chaque heure, parce que les événements ne marchent plus que par bonds. C'est une suite d'élévations et de chutes.

Tel était l'état du Bas-Empire à l'époque où le comte de Flandre, Baudouin IX, s'assit sur le trône de Constantin, comme par occasion, et tout étonné lui-même d'une majesté qu'il n'avait pas cherchée.

En moins de six mois Byzance avait eu cinq empereurs mis en fuite, ou en prison, ou égorgés. Elle passa la nuit du 12 au 13 avril 1204 à en élire un sixième, quand déjà elle ne s'appartenait plus, quand un vaste incendie dévorait ses quartiers, quand les Latins, logés dans ses murs, n'attendaient que le jour pour lui choisir un maître. Ses palais étaient pleins de veuves d'empereurs. Le marquis de Montferrat en trouva deux au Bucoléon, Agnès de France, épouse d'Alexis, puis d'Andronic, meurtrier d'Alexis, et Marguerite de Hongrie, veuve d'Isaac, qui, de captive, devint maîtresse de son vainqueur. L'usurpateur Murtzuphle, en fuyant par la porte dorée, entraînait avec lui la

femme et la fille de son prédécesseur. Baudouin lui-même n'allait régner que treize mois, et sa dynastie ne devait durer qu'un demi-siècle.

De graves esprits ont reconnu dans la crise actuelle de la France plusieurs symptômes de la décadence du Bas-Empire. D'autres, ne pouvant croire notre patrie usée, voient au contraire une exubérance de forces, le passage d'un âge à l'autre, dans la fièvre cérébrale qui l'agite depuis plus de soixante ans. Peut-être y a-t-il tout à la fois épuisement et surabondance, en sorte que la société serait en même temps travaillée par une double maladie de vieillesse et de puberté. Un corps social, quand il est composé comme le nôtre, semble sujet à cette complication d'accidents.

L'empire romain et l'empire grec n'avaient qu'une tête, l'empereur ou général des armées. C'était donc par les courtisans et par les armées, c'était dans les palais et dans les camps que se formaient toutes les crises; et toute révolution n'attaquait que la tête. Le chef changeait, et la crise était finie.

Dans nos sociétés modernes, c'est tout autre chose. Elles ont trois parties qui tendent à devenir têtes; et le tempérament parfait consiste à équilibrer les forces et les ambitions de ces trois puissances. Là se trouvent l'histoire et le secret de toutes nos maladies sociales, je ne dis pas depuis un siècle, mais depuis six à sept cents ans. L'épisode historique qui fera le sujet de ce livre se passe à l'époque où se virent, dans l'établissement

ou plutôt le progrès des communes , les symptômes de la lutte actuelle des pouvoirs et des ambitions populaires.

Ce fut une époque pleine de grandeur et d'enthousiasme. C'était l'âge viril de l'aristocratie féodale, l'adolescence des rois et l'enfance de ce peuple qui veut être , à son tour , maître aujourd'hui. Dès lors il demanda des libertés , et il commença par l'affranchissement gradué des communes ; dès lors il aspirait à l'égalité , et les rois le laissèrent grandir sans crainte avec eux , n'étant préoccupés que de la puissance des nobles , ne craignant que là des rivaux et des obstacles.

Les monarques et les seigneurs permirent à la religion de présider à l'enfance du peuple. Plus tard , devenus philosophes , c'est-à-dire rationalistes , incrédules , ils ne crurent plus , au moins en pratique , à la nécessité des enseignements populaires de l'Église ; ils rirent de ses dogmes et de ses consolations comme on rit des radotages d'une vieille nourrice ; et le peuple , réduit à des ambitions sans frein , à des soifs de bonheur que la terre ne pouvait plus éteindre , a fait sentir aux nobles et aux rois la colère et le poids de ses mécomptes.

Ce n'est pas l'état et son trésor public qui nous menacent de la plus dangereuse banqueroute ; c'est la société. L'équilibre est rompu entre nos besoins , qui vont croissant , et ses ressources , qui diminuent. Le peuple lui dit : vous m'avez fait roi , et je meurs de faim. Vous nous avez proclamés

tous frères, et vous voulez que je travaille à côté du riche qui se repose, et que mon travail soit pour lui, pour sa table, pour ses vêtements, pour ses palais. Nous sommes égaux ; partageons la terre, et que chacun y ait même champ et même chaumière.

On sait les réponses de nos rationalistes, amis de l'ordre, à ces interpellations de la misère, et si la misère se paie de leurs subtilités.

La société chrétienne du moyen âge trouvait dans sa foi des solutions plus complètes : les espérances d'une vie meilleure étaient là pour combler le déficit nécessaire des ressources d'ici-bas. Elle glorifiait la misère ; elle béatifiait la pauvreté ; elle bénissait, elle ennoblissait le travail ; et par conséquent elle n'avait peur ni des pauvres ni des ouvriers.

A l'époque même de l'épisode raconté dans ce livre, vers 1206, le fils d'un riche négociant s'était fait pauvre par amour pour la pauvreté, qu'il appela sa dame, s'était mis au travail pour le plaisir de vivre du travail de ses mains, avait pris une besace et mendiait par goût pour le pain de la mendicité, qu'il disait être le pain des anges. Un jour qu'il grelottait sous ses haillons, un rationaliste d'alors lui demanda s'il voulait lui vendre quelques gouttes de sa sueur. Non répondit le pauvre volontaire, je la vendrai plus cher à Dieu (1).

Il y a dans les profondeurs de cette réponse de

(1) *Opusculorum B. Francisci* t. III, *Apophthegma* II, p. 64. (Lyon, 1653.)

quoi combler l'abîme de nos contradictions sociales, si le dix-neuvième siècle la comprenait comme elle fut comprise au treizième. *Heureux les pauvres !* C'est une amère ironie dans la bouche d'un philosophe sans croyance au ciel ; c'est toute une révélation de jouissances dans la bouche du sage qui ajoute, avec Jésus-Christ, *car le royaume des cieux est aux pauvres* (1).

Ce sage qui s'était fait pauvre, au commencement du treizième siècle, pour consoler les pauvres, pour vivre au milieu du peuple, pour travailler avec les ouvriers et leur apprendre le prix de leurs sueurs, était François d'Assise ; et les ving-huit sages ressuscités dans cette histoire étaient au nombre de ses premiers disciples. Ils figureront dans le procès du comte Baudouin, empereur de Constantinople, non comme parties ni comme juges, mais comme témoins ; et j'ose croire que le lecteur trouvera quelque intérêt et quelque instruction dans la pose à la fois monacale et chevaleresque de ces apôtres du travail et de la pauvreté. Le contraste de leur philosophie et des ambitions remuées autour d'eux justifiera mon épigraphe. Ils l'ont inspirée à Dante, qui fut presque leur contemporain ; et de nos jours cette exclamation du grand poète n'a rien perdu de sa vérité. En voici le mot à mot.

(1) S. MATTH. , v , 3.

Démence des mortels et de leurs embarras !
De combien de façons pêchent les syllogismes
Qui rabaissent leur vol aux choses d'ici-bas !

L'un s'adonnait au droit , et l'autre aux aphorismes ;
Ceux-ci du sacerdoce enviaient les honneurs ;
Ceux-là voulaient régner par force et par sophismes ,

Par travail de négoce et métier de voleurs.
Quelques-uns se lassaient dans la fange du vice ;
D'autres de la paresse acceptaient les langueurs.

Tandis que , dégagé de tout bien qui périsse ,
Je montais glorieux au bonheur éternel ,
Sur l'aile de la foi , guidé par Béatrice (1).

On sait que cette Béatrice , dame du poète à Florence et son ange conducteur aux cieux, figurait sa philosophie couronnée du reflet de l'éternité, illuminée des splendeurs de la foi. Le sage d'Assise, poète lui-même, François, maître et patriarche des Frères Mineurs, eut aussi sa dame, la Pauvreté; et son alliance mystique avec elle fut chantée par l'amant de la philosophie.

Il est curieux de voir ces deux grands hommes, partis par des chemins divers, se rencontrer dans la même pensée religieuse et sociale, l'apothéose de la pauvreté volontaire, et s'écrier ensemble :

O bien seul véritable ! ô trésor inconnu !

Tous deux ils l'ont glorifiée, l'un par la sublimité de ses vers; l'autre par la sublimité de son exemple. Écoutons-les tour à tour, et d'abord l'amant de la

(1) PARADIS, chant XI, v. 4-42.

Pauvreté, puisqu'il inspira Dante non-seulement par sa vertu, mais aussi par la poésie de sa parole. Voici son cantique.

« Jésus-Christ, mon Seigneur, montrez-moi les voies de la Pauvreté, votre bien-aimée. (1)

« Je sais d'abord que l'ancien Testament fut la figure du nouveau. Là vous aviez fait cette promesse : *Tout lieu qu'aura foulé votre pied sera vôtre* (2). Fouler aux pieds, c'est mépriser. La Pauvreté foule tout aux pieds ; elle est donc reine de tout.

« Jésus-Christ, mon compatissant Seigneur, prenez pitié de moi et de la pauvreté, ma dame... Elle s'est assise dans la tristesse, repoussée de tous. *Voilà la maîtresse des nations, solitaire comme une veuve* (3). La voilà vile et méprisée, bien qu'elle soit la reine des vertus ; et du fumier, son trône, elle se plaint de ce que tous ses amis l'abandonnent.

« Considérez, Seigneur, que la Pauvreté est d'autant plus haute reine des vertus que vous êtes descendu plus bas, du ciel en terre, pour l'épouser par une alliance sans fin, pour former tous les fils de la perfection en elle, d'elle et par elle...

« C'est elle qui, au sortir du flanc maternel, vous reçut dans la crèche et l'étable ; et quand vous vécûtes au milieu des hommes, elle vous priva de

(1) *Opusculorum* t. III; *Oratio B. Patris pro obtinenda paupertate*, p. 49.

(2) *Deuter.*, XI, 24 : *Josué*, I, 3.

(3) *Tren.*, I, 4.

tout, au point de vous faire manquer d'oreiller pour reposer votre tête.

« Fidèle épouse , lorsque vous marchâtes aux combats pour nous racheter , elle ne vous abandonna point ; et dans la lutte du calvaire , toujours à vos côtés , comme un inséparable compagnon d'armes , tandis que vos disciples fuyaient , reniaient votre drapeau , elle ne recula point , mais elle vous prêta le secours de tout le cortège de ses privations.

« Bien plus , lorsque votre mère , qui pourtant vous fut fidèle jusqu'au bout , qui s'unit à vos douleurs avec les angoisses de l'amour ; oui , lorsqu'une telle mère , à cause de la hauteur de la croix , ne put vous atteindre , la Pauvreté , votre dame , avec toutes ses pénuries (1) , vous embrassa plus étroitement que jamais , unie plus intimement à vous par votre supplice...

« Et quand vous mouriez des ardeurs de la soif , elle était là pleine de sollicitude jusqu'à vous refuser même un peu d'eau ; mais , par les mains impies des bourreaux , elle vous prépara un breuvage de telle amertume que vous pûtes le goûter plutôt que le boire.

« Ce fut donc tendrement embrassé par cette épouse que vous rendîtes le dernier soupir.

« Fidèle au delà du trépas , elle ne manqua point à vos funérailles , ne permettant pas qu'il y eût rien

(1) Le texte ajoute : *tanquam tibi gratissimus domicellus*. Je n'ai pas cru devoir rendre cette comparaison , dont nos mœurs ont altéré la convenance.

dans votre sépulcre , dans vos parfums , dans votre linceuil , qui ne fût emprunté.

« Elle ne manqua pas non plus , cette sainte épouse , à votre résurrection , car en reprenant la vie dans ses bras vous laissâtes dans la tombe tout ce qu'on vous avait prêté , tout ce qui n'était pas vous.

« Et montant au ciel , vous emportâtes la Pauvreté avec vous , en laissant aux mondains tout ce qui est du monde.

« Et maintenant c'est à la Pauvreté, votre dame, que vous avez confié le sceau du royaume des cieux, pour en marquer les élus voulant marcher par la voie de la perfection.

Voilà une poésie qui assurément aurait fait rire le siècle de Voltaire. Cette philosophie de la pauvreté, reine des vertus , épouse du Christ ennoblie par la crèche, par la croix, par la tombe d'un Dieu, n'était pas sa philosophie. Il avait oublié la première des huit béatitudes prêchées par le Dieu des indigents ; *Bienheureux les pauvres d'esprit , car le royaume des cieux leur appartient.* Dante , qui , comme poète et comme philosophe , domina le chantre de la *Henriade* et de la *Pucelle* de toutes les hauteurs de la foi , Dante , l'Homère des siècles chrétiens , le Michel-Ange des poètes , fut saisi d'enthousiasme à la lecture de cette page du Pauvre d'Assise ; il y trouva l'inspiration d'un de ses plus grands tableaux , le mariage de S. François et de la veuve du Christ , la Pauvreté.

Cette allégorie , qui remplit le chant onzième du

Paradis, est célèbre au delà des monts : chez nous, elle est à peine connue, même de ceux qui parlent beaucoup de la *Divine Comédie* (1). Je l'ai traduite aussi littéralement que possible, afin d'en reproduire la mâle originalité.

Dans les premières années du treizième siècle, à l'époque que je retrace, deux fondateurs d'Ordres devenus célèbres, l'un par sa science théologique, l'autre par son austère et évangélique pauvreté, avaient été suscités de Dieu pour l'ornement et le maintien de son Église. Dominique, patriarche des Frères Prêcheurs, était mort le 6 août 1221 ; et François, législateur et père des Frères Mineurs ou Cordeliers, vécut jusqu'en 1226. Dans son voyage fantastique au paradis, Dante rencontre S. Thomas d'Aquin au quatrième cercle des cieux, la sphère du soleil ; et c'est dans la bouche de ce docteur de l'Église nommé l'ange de l'Ecole, qu'il met l'éloge de S. François d'Assise. Remarquons pour l'intelligence du début, que le poète réunit d'abord les deux fondateurs d'Ordre dans une louange commune, et ne s'occupe ensuite que du patriarche des Mineurs, époux de la Pauvreté.

(1) Un peintre célèbre, né vers 1266 et que Dante appelle son contemporain et le plus grand de ses amis, Ange Giotto, a représenté la même allégorie sous les voûtes d'Assise ; et les érudits se demandent encore aujourd'hui si c'est au peintre ou au poète qu'appartient la première idée de cette gracieuse et majestueuse image. Pour avoir la réponse il suffisait d'ouvrir les *Opuscules* de S. François : c'est à lui, comme on le voit, que les deux artistes amis doivent chacun l'inspiration d'un chef-d'œuvre.

La Providence , en qui vit le conseil profond
 Qui gouverne le monde , abîme où l'œil se brise
 Avant que regard d'homme en atteigne le fond ,

Voulant d'un pas plus sûr faire aller son Église
 Au Dieu qui par son cri jusques au ciel monté ,
 La dotant de son sang , pour épouse l'a prise ;

Voulant grandir sa force et sa fidélité ,
 Fit naître en sa faveur deux soutiens héroïques
 Qui devaient la guider chacun de son côté.

L'un d'eux fut tout brûlant des ardeurs séraphiques ;
 L'autre , des Chérubins nous reflétant les feux ,
 Fit briller la splendeur des dogmes catholiques.

Je parlerai d'un seul ; c'est les louer tous deux.
 Sur un thème commun leur éloge se fonde ;
 Car le but du travail fut le même pour eux.

Entre le Tupino , riant fleuve , et cette onde
 Née au sommet qu'Uald habita pénitent (1) ,
 Descend du haut des monts une côte féconde.

C'est par là que Pérouse , ouvrant sa porte au vent (2) ,
 Sent le froid et le chaud ; Nocéra derrière elle
 Gémit avec Gualdo sous un joug trop pesant (3).

Au point où cette côte est plus douce et plus belle ,
 Vint au monde un soleil brillant comme le feu
 De cet astre sous qui l'eau du Gange étincelle (4).

(1) C'est un ruisseau nommé *Chiasi* ; il descend d'une montagne où S. Uald s'était retiré.

(2) Il y a dans l'italien *Porte du Soleil* : ainsi s'appelait la porte qui conduit de Pérouse à Assise. Ce mot *Soleil* étant répété quatre vers plus bas , je l'ai négligé ici.

(3) Au temps du poète , ces deux villes , opprimées par Pérouse , lui payaient de lourds tributs.

(4) Il y a dans le texte : *Comme ce soleil où nous sommes brille parfois en sortant du Gange*. Dante se trouve alors dans la région du soleil ;

Qui voudra désormais mentionner ce lieu
Devra , si la justesse à son esprit est chère ,
Le nommer l'Orient : dire Assise est trop peu.

Cet astre avait ouvert à peine sa carrière
Que déjà la vertu de sa grande clarté
Commençait à donner du confort à la terre (4).

Tout jeune encore , il fut épris d'une beauté
A qui , comme à la mort , chacun ferme sa porte ,
Sans que son père eût pu changer sa volonté ;

Et l'union entre eux se fit de telle sorte ,
Coram patre , (2), devant les lévites émus ,
Qu'ensuite elle devint de jour en jour plus forte.

Veuve du Christ depuis onze cents ans et plus ,
Cette dame vivait obscure , rejetée ,
Ayant vu jusque là ses attraita méconnus.

Les sages vrainement l'avaient jadis vantée ,
Quand celui dont la voix au monde faisait peur ,
Parla sans qu'Amyclas eût l'âme épouvantée (3).

Vainement les chrétiens avaient vu son grand cœur ,
Lorsqu'au pied du Calvaire elle laissa Marie ,
Et monta sur la croix seule avec le Sauveur (4).

et les commentateurs de ce poète astronome font remarquer la justesse de cette expression. J'ai mieux aimé pêcher ici par un peu d'infidélité que par obscurité ou par longueur.

(4) *Alcun conforto*.

(2) C'est la formule employée par Dante. On sait qu'il entremêla parfois du latin dans ses vers : j'ai voulu lui conserver son air antique.

(3) Ce premier éloge de la pauvreté fait allusion au passage dans lequel Lucain nous montre César frappant à la porte du pêcheur Amyclas. Ce pauvre dort tranquillement dans sa cabane de joncs , et la voix du conquérant des empires ne l'effraie point parce qu'il n'a rien à perdre.

O vitæ tuta facullas

Pauperis, augustique lares ! o munera nondum

Intellecta Deum !

(L. v., v. 528.)

(4) J'appellerais cette image sublime si , en l'examinant de près , je

Mais je crains d'être obscur dans mon allégorie .
 Sache donc , ô lecteur , que c'est la Pauvreté
 Qui de l'humble François fut l'amante chérie.

Leur concorde amoureuse et leur air de gaieté ,
 Leur suave regard , leur merveilleux sourire ,
 Faisaient qu'aux saints pensers le cœur était porté (1).

Le bienheureux Bernard , que tant de paix attire ,
 Le premier sur leurs pas s'est élancé pied nu ;
 Et d'avoir tant tardé dans sa course il soupire.

O bien seul véritable ! ô trésor inconnu !
 Se déchaussant , Egide et Silvestre vont être
 Près de l'Epoux , l'Epouse à leurs yeux ayant plu (2).

François s'en alla donc et patriarche et maître ,
 Menant sa noble dame et ses enfants pieux ,
 Qu'à leur humble ceinture on commence à connaître (3).

J'avais trouvée aussi vraie qu'elle est pittoresque. Poétiquement admirable, elle devient fausse au jugement de la raison. En effet, quel parallèle possible entre le courage d'un être réel et celui d'une forme fantastique, entre Marie ferme au pied de la croix, *stabat*, et la pauvreté personnifiée, qui ne monta sur la croix avec le Sauveur que parce que le Sauveur y mourut nu ? Mais l'image hardie de Dante saisit l'imagination, premier juge en poésie ; et je n'aurais pas fait cette remarque si je n'avais cru devoir redresser ou plutôt interpréter, pour la faire mieux comprendre, une louange qui, mal comprise, serait injurieuse à l'héroïsme de la reine des martyrs. S. François d'Assise, en se servant de cette figure, a eu grand soin, comme on l'a vu, de mettre à couvert l'honneur de la Vierge mère. Sa phrase, chargée d'un correctif, est moins vive que celle du poète, mais elle est plus juste.

(1) Cette strophe de Dante et le tableau de Giotto se traduisent mutuellement avec une vérité d'expression merveilleuse.

(2) Les premiers compagnons de S. François furent, en 1216, Bernard de Quintavalle, Pierre de Catane, Ægidio ou Gîmes et Silvestre. Le saint fondateur, qui n'avait pas perdu ses souvenirs de chevalerie, appelait Ægidio un de ses chevaliers de la Table Ronde.

(3) On sait que de leur ceinture de corde est venu leur nom de Cordeliers, nom qu'ils eurent dès le milieu du treizième siècle.

Jamais par vile honte il ne baissa les yeux ,
Quand Pierre Bernardon était nommé son père (1) ,
Ou pour être l'objet de dédains merveilleux.

Mais , comme un roi , du Christ abordant le vicaire ,
Ses durs statuts en main , il obtint d'Innocent.
L'honneur du premier scel mis sur sa règle austère (2).

Puis des pauvres Mineurs le nombre alla croissant
Sur les pas de celui dont la vertu mérite
D'être chantée au ciel par un plus noble accent.

Sous le souffle éternel de l'Esprit qui l'excite ,
Honorius alors , une seconde fois ,
Couronna le projet du saint archimandrite.

Emporté par la soif du martyre , François
S'en va planter aux yeux du Musulman superbe
L'arbre sacré du Dieu mort pour nous sur la croix.

Nul fruit ne peut mûrir parmi ce peuple acerbe.
Las d'y perdre le temps , il s'en vient de nouveau
Cultiver l'Italie et ses moissons en herbe.

Entre le cours du Tibre et celui de l'Arno ,
Sous un âpre rocher , le Christ voulut lui-même
Sur ses membres sacrés poser le dernier sceau (3).

Ils portèrent deux ans ce glorieux emblème ;
Et quand le Ciel voulut à son humilité ,
Dans le séjour des saints , donner le prix suprême ,

(1) Il était fils d'un homme du peuple , nommé Pierre *Bernadone* ou le *Gros Bernard*.

(2) En 1210 , Innocent III approuva la règle de S. François , mais de vive voix seulement ; en 1223 , Honorius III l'approuva par une bulle ; et ce fut en 1224 , deux années avant sa mort , qu'il reçut ces stigmates que Dante regarde comme le troisième et dernier sceau apposé par Jésus-Christ lui-même sur les statuts du saint fondateur.

(3) Ce fut sur le Mont-Alverne qu'il reçut les stigmates , en 1224 , le 13 septembre , deux ans avant sa mort , qui arriva le 4 octobre 1226 , dans sa quarante-cinquième année.

Pleuré des prétendants à son hérédité ,
Il leur recommanda la Pauvreté , leur mère ,
Leur disant de l'aimer avec fidélité.

Et son âme , quittant la prison qui l'enserre ,
S'envole de l'exil à la félicité ,
Ne voulant pour son corps de tombe que la terre.

Ainsi, au treizième siècle et au quatorzième, le mendiant d'Assise et ses fils, enfants du peuple par choix, frères des pauvres par dévouement, excitèrent autant d'admiration et d'enthousiasme qu'ils ont rencontré plus tard d'amères dérisions, Au temps de Philippe-Auguste et de Louis IX, ces deux gloires de la France, de Dante et de S. Thomas, ces deux rois de la pensée, c'était une race de géants; au siècle de Voltaire ce furent des capucins! C'est que le philosophe de Ferney et son école firent comme les enfants qui oublient ce qu'il y a de grand pour chercher ce qu'il y a de propre au ridicule. Ces hommes-là auraient été de force à se boucher les oreilles quand Cicéron haranguait, pour se moquer de son pois chiche. Le poète philosophe et catholique de Florence regarda les Franciscains au front, et il leur trouva une taille surhumaine. Le peintre de *Candide* les regarda de côté et par derrière, et ne vit que leur capuchon, qui le fit rire lui et ses disciples. Comme le premier talent de cet arbitre des jugements de la France pendant un siècle fut celui de tout rapetisser, même la religion catholique, même la patric, les héros du christianisme décrurent dans l'opinion publique jusqu'à paraître des pygmées.

Qu'en pensera notre époque ! Que diraient nos législateurs , nos amis de l'ordre , si les fils de S. François venaient à reparaitre au milieu de nous , et disaient à la France : Nous voilà au troisième âge des sociétés modernes , à l'âge où le peuple , grandi depuis sept siècles , demande à régner à son tour , à prendre la place des rois et des nobles , ses aînés , ou du moins à partager avec eux ? Nous avons vu le peuple à l'enfance de sa vie politique , et nous sommes nés en quelque sorte avec lui et pour lui. Nous l'avons instruit , modéré , au moment où ses premières émeutes lui valurent ses premiers privilèges , où il s'assit avec les magistrats au conseil des communes ; et nous venons encore le calmer , l'instruire , lorsqu'il s'assied dans vos parlements , exalté par sept siècles de conquêtes. Nous sommes ses apôtres , nous venons l'instruire et le consoler , lui rendre le travail plus noble et plus doux , en lui apprenant le prix de ses sueurs , qu'il doit vendre à Dieu ; nous venons coucher avec lui sur la paille , manger son pain noir , porter sa bure , lui rappeler que Jésus-Christ , son maître , naquit sur la paille , eut faim et soif comme lui. Nous venons , au nom de la religion et de l'humanité , apprendre à la société moderne , à vos sages comme à vos ignorants , à vos gouvernants comme à vos prolétaires , aux riches comme aux pauvres , une philosophie qu'ils ignorent , et qui les perdra si elle ne les sauve , la philosophie de la misère. Nous venons donc vous aider à combler l'abîme de vos contradictions

sociales , en vous rappelant des trésors oubliés , les consolations et les espérances d'une vie meilleure.

Que répondraient nos hommes d'état ? Refuseraient-ils des consolations aux malheureux , des frères aux pauvres , des apôtres à l'ouvrier , des amis au peuple ?

Les fils de Voltaire riraient-ils encore de leur barbe et de leur capuce ? Autant vaudrait rire de la blouse du peuple ; car le manteau de François d'Assise fut celui du peuple de son temps , et c'est pour cela qu'il le choisit. (1)

Nos économistes diraient-ils : voilà de nouveaux mendiants qui nous arrivent ? Ce serait ignorer le caractère de la pauvreté évangélique. François d'Assise fit vœu de mendier , mais après s'être dépouillé de tout en faveur des pauvres ; et avant ce vœu il en avait fait un autre , celui de ne jamais refuser l'aumône à qui lui dirait : Frère , partageons (2).

La réponse à cette question vient d'être donnée , au moins implicitement , par l'illustre défenseur de la propriété , qui , dans la vie monastique , c'est-à-dire dans le renoncement évangélique aux biens d'ici-bas , n'a vu qu'un *suicide* , et dans le religieux qu'un *désespéré* , qui allait *attenter à sa vie* , et que le christianisme , en l'ensevelissant sous un cloître , *sauve d'une mort prompte et criminelle* par

(1) S. BONAVENTURE , *Vita S. Francisci* , c. 2.

(2) *Ibid.* , c. 4.

une mort lente, paisible et innocente, mêlée d'actes utiles à l'humanité. (1)

L'auteur de ce jugement injuste peut avoir la science du cœur humain ; il n'a pas celle de l'âme catholique , et c'est ce qui l'a fait se méprendre. Il ne pensait pas aux deux hommes qui sont en nous , suivant la doctrine et le langage de S. Paul , *le vieil homme* que le chrétien immole , et *l'homme nouveau* , qui se fortifie à mesure que l'autre succombe. (2)

Ne voir qu'un *désespéré* dans le religieux qui se dépouille de ses biens pour les donner aux pau-

(1) M. THIERS, *De la Propriété*, l. II, c. 6.

(2) *Epist. ad Rom.* c. 6. L'assertion de M. Thiers dénature tellement l'héroïsme chrétien que, pour excuser son intention, il faut se rappeler le contexte. L'illustre écrivain attaque le communisme ; il montre que chercher dans les communautés monastiques un exemple de la vaste communauté rêvée par des utopistes d'aujourd'hui, c'est assimiler les vivants aux morts. Car, dit-il, sous le cloître, on est mort à soi-même, aux ambitions, aux concupiscences d'honneur, de bien et de volupté qui nous travaillent, nous hommes du monde que vous voulez réduire aux mêmes abstinences, à la même abnégation. La base de cette argumentation est vraie ; mais il fallait s'arrêter là, et n'appeler cette mort à soi-même ni un suicide ni un acte de désespoir.

C'est la mort du *vieil homme*, suivant le langage de S. Paul ; mais cet homme de la chair, des ambitions, de la triple concupiscence, ne s'immole pas lui-même ; il y aurait contre-sens à le dire. C'est l'homme spirituel, l'homme de la grâce, l'homme du dévouement à Dieu qui l'immole. Encore faut-il ajouter que cette mort du *vieil homme* n'est jamais complète. Car toujours, suivant le même apôtre, la chair se révolte contre l'esprit ; et c'est cette lutte incessante de l'homme religieux contre lui-même qui, d'un côté nourrit son héroïsme, et de l'autre, explique le frémissement de la passion jusque sous la bure, jusque sous les cloîtres silencieux, sombres, froids comme une tombe. (*Epist. ad Gal.*, c. 5, v. 17).

vres , qui renonce aux joies paternelles pour adopter des orphelins , à sa patrie pour s'exiler sur une terre inconnue , pour y vivre au milieu des sauvages , dont il veut faire des chrétiens et des hommes , qui s'ensevelit dans la solitude pour méditer et écrire , dans les hôpitaux , dans les prisons , pour consoler , pour soulager les souffrances physiques et morales ; c'est trouver le découragement dans le courage même , et l'égoïsme jusque dans la générosité. Ne pourrait-on pas juger de la même façon tous les genres de dévouements à la patrie , à la science , à la gloire , et ne trouver que le dégoût de la vie , que la douleur de quelques grands mécomptes dans la valeur du guerrier qui s'immole sur un champ de bataille , dans l'intrépidité du marin bravant les tempêtes , courant les mers loin de sa famille , dans l'opiniâtre et laborieuse solitude du savant ? (1)

Rappelons-nous l'enthousiasme de François d'Assise , l'origine inspirée de son ordre , l'héroïque apostolat de ses mille et mille fils , depuis les vingt-huit chevaliers ressuscités dans ces pages jusqu'à Ximenès , l'homme de l'Espagne , qui , lui

(1) Quand on étudie la nature des vocations à la vie monastique dans leur histoire même , on y reconnaît , il est vrai , le dégoût du monde , si l'on entend par là le mépris philosophique et religieux de ses ambitions d'un jour , de ses intrigues misérables , de ses joies terminées par le deuil. Ce n'est là ni du désespoir , ni du découragement , ni de la lâcheté. C'est le triomphe de la raison et de la foi sur les tentations du cœur ; c'est le sacrifice des jouissances d'ici-bas à l'espérance d'une vie éternelle et meilleure.

aussi, fut un de ces morts étouffés sous le cupuce. En lisant les annales de ces rudes et mâles pénitents, au lieu d'y voir des cadavres liés, garrottés par leurs règles, refroidis par l'abnégation portée jusqu'à l'inertie, vous les prendriez pour des têtes follement exaltées, si au fond de la pensée extraordinaire qui les échauffe vous n'aperceviez pas tant de calme et de résolution.

De toutes les histoires d'ordres religieux, celle des Frères Mineurs est incontestablement la plus propre à montrer que l'homme reste tout entier sous l'habit de la pénitence, et que la perfection chrétienne ne consiste pas à se tuer ou à languir, mais à se vaincre et à tourner au bien toute son activité. Cent fois, en effet, ce grand corps faillit être victime des troubles excités dans son sein par les luttes des deux hommes dont parle S. Paul. Cet antagonisme montre la force de son tempérament; et Dieu s'en est servi pour l'entretenir pendant six siècles et demi, comme il se sert parfois des maladies pour raffermir nos forces, comme il purifie et ranime souvent son Eglise par les hérésies et les schismes. A la surface de ce phénomène apparaît le scandale : dans ses profondeurs sont les mystères du cœur humain et les conseils de Dieu.

En jetant un coup d'œil sur la multiplication prodigieuse et sur les divisions extraordinaires de la famille des pauvres d'Assise, nous y trouverons une double preuve de la vie qui peut la réveiller encore et l'accommoder aux besoins de nos révolutions.

III.

François , jeune homme encore à l'humeur chevaleresque, eut longtemps d'avance l'instinct de sa grandeur ; et la pensée céleste qui le maîtrisait , sans qu'il l'eût encore bien comprise , s'échappait de temps en temps par éclairs. Dans une guerre entre Pérouse et Assise , il fut pris avec plusieurs de ses concitoyens ; et leur captivité dura toute une année. Ses compagnons tombèrent dans un grand ennui , et il demeura joyeux jusqu'à se faire traiter d'insensé. « Le présent vous occupe et vous attriste , leur dit-il un jour qu'ils lui demandaient raison de ses étranges gaietés ; pour moi , je pense à l'avenir. Me voilà , il est vrai , captif , vilipendé avec vous ; mais un jour viendra que je serai honoré dans toute l'étendue du monde (1). »

Etant de retour à Assise , il se mit à aider sa mère qui préparait la table pour le repas de famille. Comme il multipliait les couverts et les morceaux de pain outre mesure , la dame lui manifesta son étonnement. C'est que , lui répondit-il , j'attends beaucoup de convives. — Et qui donc ? reprit-elle. — Des pauvres , chère mère. — Mais où sont-ils ces pauvres , mon fils ? Le jeune homme se mit la main sur la poitrine et répondit : Ils sont là (2).

« Courage et joie dans le Seigneur , mes chers enfants , dit-il un jour à ses cinq ou six premiers

(1) *Opuscul. B. Francisci*, t. III, *Prophetia* IV, p. 81; *Acta Sancti*, 4^e ort., p. 562, E.

(2) *Opusc. B. Fr.*, *ibid.*, *Proph.* III.

disciples ; que votre petit nombre n'aille pas vous attrister , et ne vous épouvantez pas plus de ma simplicité que de la vôtre. Il faut bien , pour votre profit , vous dire ce que j'ai vu. J'aimerais mieux le taire ; mais la charité m'oblige à vous l'apprendre. Eh bien ! j'ai vu une grande multitude d'hommes nous arrivant et demandant à demeurer avec nous sous l'habit de notre ordre. Et voilà que j'ai encore les oreilles pleines du bruit de ceux qui allaient et revenaient à la sainte voix de l'obéissance. J'ai donc vu comme tous les chemins couverts de la multitude de ceux qui nous arrivent à peu près de toutes les nations. Il en vient de France, il en part d'Espagne , il en accourt d'Angleterre et d'Allemagne ; et déjà est en marche vers nous une immense foule de frères parlant toutes les autres langues du monde (1). »

Jamais oracle ne fut plus rapidement accompli.

(1) *Opusc. B. Fr. Ibid.*, p. 43, *collatio* 4. Il disait encore à ses disciples dans une autre occasion : « Ne vous effrayez pas de ce que nous passons pour petits et insensés : mais prêchez la pénitence avec assurance et simplicité, vous confiant dans le Seigneur, qui a vaincu le monde, et assurés que son Esprit parlera par votre bouche. Vous trouverez des hommes fidèles, doux, bienveillants, qui vous recevront vous et vos paroles ; vous en trouverez d'autres, au contraire, infidèles, superbes, blasphémateurs, qui vous résisteront en vous outrageant vous et votre doctrine. Mettez-vous bien dans le cœur la patience et l'humilité pour endurer tout cela. Pourtant soyez sans crainte : bientôt vous arriveront une foule de riches et de nobles, qui prêcheront avec vous les rois, les princes et plusieurs nations. Donc, patience dans les tribulations, vigilance dans la prière, activité dans les travaux, modestie dans vos discours, gravité dans vos mœurs, reconnaissance pour qui vous fera du bien. » *Ibid.*, *col.* II.

La règle des Frères Mineurs fut approuvée pour la première fois en 1210 , et dès 1219 ils évangélisaient toute l'Italie , la France , l'Angleterre , les Flandres , l'Espagne, le Portugal, l'Afrique et l'Asie (1). Ils se trouvaient partout , dans les prisons et les hôpitaux, dans l'atelier des pauvres , qu'ils traitaient en frères , et dans les palais des grands , qu'ils abordaient sans rougir , sur les champs de bataille relevant les blessés , dans les camps des Croisés à Damiette et jusque chez les infidèles.

En 1206 François se fait mendiant pour Jésus-Christ; il n'a encore que quelques disciples en 1210; et dès 1219 ou 1223 il préside plus de cinq mille frères et reçoit cinq cents novices à la fois , dans le chapitre général d'Assise, dit le chapitre des *Nattes*, parce qu'il fallut construire des cabanes en paille et en joncs pour abriter , au milieu des champs , cette vaste communauté (2).

Au bout de quatre siècles , d'après le calcul fait au chapitre général tenu à Rome en 1654 , l'ordre comptait cent huit provinces, onze mille couvents, cent quatre-vingt mille frères (3).

(1) L'Allemagne fut quelque temps sans vouloir les admettre ; je les y trouve pourtant en 1225.

(2) HELYOT, dans son *Histoire des ordres monastiques*, t. vu , p. 48 (1718) , dit que ces cinq mille religieux n'étaient que les députés d'un plus grand nombre restés dans leurs couvents. Cette assertion m'a paru sans vraisemblance : à cette époque , tous les Frères Mineurs devaient se trouver aux chapitres généraux. Ils y venaient d'Orient. *Acta Sanct.*, 4 oct., p. 607 et 610.

(3) Archives du royaume à Bruxelles, manuscrit intitulé : *Liber conventus S. Francisci ad Sambram* , p. 4.

En 1718, l'historien des ordres monastiques , Helyot , donnait ainsi l'état de cette vaste famille : « Nonobstant les hérésies dont l'Angleterre , l'Écosse , l'Irlande , le Danemarck , la Suède , la Hollande et plusieurs provinces d'Allemagne ont été infectées et où l'ordre de S. François a perdu une infinité de monastères de l'un et de l'autre sexe , il ne laisse pas d'avoir encore plus de sept mille maisons d'hommes dans lesquelles il y a plus de cent quinze mille religieux , tant de l'Observance , Déchaussés , Réformés , Récollets , Conventuels , Capucins, que du tiers ordre; et plus de neuf cents monastères de filles , dans lesquels on compte plus de vingt-huit mille trois cents religieuses , tant Clarisses et Urbanistes que du tiers ordre. » Et dans ce calcul n'étaient pas comptés les monastères de filles soumis non aux supérieurs de l'ordre , mais aux ordinaires des lieux où ils étaient placés; et ces monastères étaient cependant très-nom- breux.

« Tout l'ordre de Saint-François, ajoute le même auteur , est divisé en deux grandes familles , la *Cismontaine* et l'*Ultramontaine*. La première comprend les couvents de l'Italie , de l'Allemagne supérieure , de la Hongrie , de la Pologne , de la Syrie et de la Palestine : elle a soixante-six provinces , trois custodies et six préfectures. L'*Ultramontaine* a quatre-vingt-une provinces et plusieurs custodies : elle est composée des couvents de la France , de l'Espagne , de l'Allemagne inférieure , de la Saxe , des îles de la Méditerranée , de l'Afri-

que , de l'Asie et des Indes (1). En France , où se trouvaient des Cordeliers, des Capucins, des Récollets, des Pénitents du tiers ordre ; des religieuses Clarisses , Urbanistes , Capucines , etc. , la congrégation des Capucins comptait , à elle seule , en 1747 , trois cent quatre-vingt-seize couvents et six à sept mille religieux. Le tiers ordre avait quatre provinces et soixante couvents (2).

Dans les couvents de la Belgique, c'est-à-dire de la Frandre , du Hainaut et d'une partie de l'Artois , je trouve en 1523 trente couvents de religieux et quatre-vingt-cinq de religieuses. La seule province de Flandre , dite de Saint-Joseph , comptait huit cents frères en 1552 , et , en 1549 , plus de mille trois cents religieuses Clarisses , Urbanistes , sœurs Grises , sœurs Hospitalières , sœurs dites de la Celle (*Cella*) et sœurs de Sainte-Catherine (3).

Près de deux cent mille pauvres volontaires , dans un seul ordre et pendant plusieurs siècles , n'est-ce pas un des phénomènes les plus extraordinaires de nos temps modernes ? Et notre époque ne l'a-t-elle pas rendu plus incompréhensible que jamais ? Ce n'était pas le communisme rêvé de nos jours , puisqu'il n'est autre chose que la commu-

(1) HELYOT , *ibid.* , p. 28-30.

(2) *Calendrier historique et chronologique de l'Eglise de Paris* , par A. M. LEFÈVRE , prêtre , p. 422-425. (Paris, 1747).

(3) GONZAGA , *De origine seraphicæ religionis* (Rome , 1587) , p. 988 et 989.

nauté des biens. C'était la communauté des pénuries et des sacrifices.

IV.

Le patriarche d'Assise, joyeux de la multiplication de ses fils, s'en attristait pourtant quelquefois ; il en avait prévu le danger. Il n'avait encore que quatre disciples lorsqu'il dit au bienheureux frère Gilles : « Nous voilà comme un pêcheur lançant son filet dans l'eau et ramassant une grande multitude de poissons. Le nôtre sera jeté dans les eaux du monde, et l'abondance de la pêche sera telle que j'ai peur qu'il ne rompe. » (1).

Vingt fois, en effet, le filet se rompit par quelque endroit, mais le remède se trouva dans le mal même. C'est un second phénomène à considérer ; il est même plus extraordinaire que le premier. L'ordre des Frères Mineurs s'est multiplié, malgré la rigueur de sa règle ; sa discipline devint même plus sévère à mesure que le relâchement essaya de l'adoucir ; et dans cette immense société de pénitents les congrégations les plus austères furent les plus nombreuses. Voilà le double miracle de sa durée.

François d'Assise était mort le 4 octobre 1226, et dès 1229 le filet allait rompre entre les mains du général trop fameux, Hélie, qui lui succéda. Alors commença au sein de l'ordre un antago-

(1) *Opusc.*, p. 85, exemp. iv.

nisme qui naturellement devait le perdre , et qui , sous la garde de Dieu , le sauva. Parcourez ses annales , et vous y verrez une lutte perpétuelle des deux hommes , et l'homme spirituel se relevant , quatre fois par siècle , plus fervent et plus ferme. A chaque relâchement arrive une réforme ; et les relâchés , craignant un schisme , sont obligés de se réformer eux-mêmes.

Le second général porte atteinte à la règle , et les *Cesarini* se lèvent , en 1229 , sous la conduite du P. Césaire et soutenus par S. Antoine de Padoue. S. Bonaventure , élu général en 256 , resserre la règle dans l'ordre entier , et l'unité renaît.

Une seconde tentative de relâchement sous le généralat de Matthieu d'Aqua Sparta , élu en 1285 , amène une seconde menace de division en 1294. Quelques religieux zélés , autorisés par le pape Célestin V , se retirèrent dans des solitudes , où ils prirent le nom de *Pauvres ermites Célestins* ; et leur séparation fut une seconde leçon donnée aux supérieurs de l'ordre.

En 1310 , les *Spirituels* en donnèrent une troisième ; vers le même temps , les *Clarinnes* en donnèrent une quatrième , qui dura plus longtemps ; et les disciples de Jean des Vallées une cinquième , de 1334 à 1355.

Vint l'*Observance* en 1368 , vaste réforme qui ne fut plus simplement une leçon , comme avaient été les cinq autres , mais une conquête , un renouvellement de l'ordre tout entier. Soutenue par

le réveil de l'esprit du Patriarche , protégée par les généraux eux-mêmes , elle finit par dominer ; et l'autorité suprême lui fut donnée sur ceux-là même qui refusèrent sa discipline. Une bulle de Léon X , au mois de juin 1517 , ordonna que le ministre général serait pris dans son sein.

La réforme , devenant presque l'ordre lui-même , trouva à son tour le danger du relâchement dans son étendue : il lui fallut des leçons et des réformes.

Après l'*Observance* , commencée en 1368 , vint donc l'*Étroite observance* en 1480 , et la *Plus étroite observance* , dite de Saint-Pierre d'Alcantara , en 1540 (1).

L'immense famille des Frères Mineurs se trouva partagée en deux grandes branches : la nouvelle congrégation des *Observants* elle-même subdivisée , et l'ancienne congrégation des *Conventuels* , qui se disait la branche aînée et l'héritière directe de l'esprit du Patriarche (2). Chacun de ces deux corps avait son chef ou général ; mais celui de

(1) Les Frères Mineurs de l'*Observance* furent appelés *Observantins*, *Cordeliers*, et *Soccolants* à cause de leurs socques. Ceux de l'*Étroite observance* furent appelés en France et en Belgique *Récollets*, en Espagne *Déchaussés*, et dans leur origine *Frères du Capuce* ou du *Saint-Evangile*.

(2) Le nom de *Conventuels* était donné , au treizième siècle , à tous les Frères Mineurs vivant dans les couvents , en communauté , pour les distinguer de ceux qui se retiraient dans la solitude et qu'on nommait *Ermîtes*. Ce nom demeura tout naturellement aux Franciscains , qui refusèrent d'embrasser la réforme , et il devint par là même pour les *Observants* , synonyme de relâchés. Cette congrégation des *Conventuels* n'a pas laissé de nourrir dans son sein un grand nombre de savants et pieux personnages. Le pape Clément XIV en était.

l'Observance était ministre général de l'ordre entier. Il avait la prééminence et l'autorité sur celui des *Conventuels*, dont il devait même confirmer l'élection.

En même temps que le célèbre directeur de saint Thérèse, réparatrice aussi du Carmel, établissait en Espagne une observance plus stricte de la règle primitive, un autre franciscain avait commencé, en Italie, la réforme de son ordre par celle du capuce, d'où vint à ses disciples le nom de Capucins. Ce fut une troisième branche entée sur le tronc antique ; et elle prospéra si bien qu'elle devint égale aux deux autres. Son origine date de 1525 ; la première bulle en sa faveur est de 1528. Soumis alors aux *Conventuels*, les pères Capucins n'eurent qu'un vicaire général pendant quatre-vingt-dix ans ; mais Paul V, en 1619, leur donna un général indépendant, qui ne releva que du ministre général, chef de l'ordre tout entier. Resserrés en deçà des Monts pendant quarante-cinq ans, ils obtinrent en 1573 permission de passer les Alpes, et ils vinrent établir à Picpus leur premier couvent français. En 1606, ils passèrent les Pyrénées, et puis les mers ; et le Ciel bénissant leur zèle et leur pénitence, ils se multiplièrent jusqu'à compter plus de cinquante provinces, près de seize cents couvents et vingt-cinq mille religieux, sans tenir compte de leurs missions du Brésil, de Congo, de Barbarie, de Grèce, de Syrie et d'Égypte. (1).

(1) HELYOT, *ibid*, p. 177.

Dans ce grand arbre planté à Assise en 1210 , et dont les rameaux ont couvert le monde pendant plus de six siècles , se trouvait donc une sève extraordinaire, qui, tous les vingt-cinq ans, le rajeunissait par quelque pousse vigoureuse. Là fut sa vie ; et l'on se tromperait étrangement si dans cette succession de réformes continuelles on ne voyait qu'une série de guerres intestines et de scandales. Une étude sérieuse y montre la providence de Dieu et la bénédiction du patriarche. Les fils de François ne pouvaient cesser d'être hommes ; et ce qui doit étonner dans une réunion de deux cent mille pénitents ce n'est pas la tendance aux adoucissements d'une règle si austère , c'est le triomphe , pendant six siècles et demi , de l'esprit sur la chair, malgré ses révoltes sans fin ; c'est le resserrement de la discipline à mesure que le relâchement menace l'ordre entier.

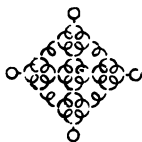
Par un renversement plus merveilleux encore des habitudes humaines, les réformes les plus sévères eurent le plus de succès. Nous l'avons vu dans le triomphe de *l'Observance*. C'est que le dévouement est de l'essence des vocations religieuses : leur nombre s'accroît à proportion des sacrifices qu'elles exigent.

De nos jours , l'esprit de S. François se réveille en France et en Belgique , et il offre encore l'austérité pour appas aux âmes généreuses qu'il appelle. Les pères Capucins et les pères Récollets , fidèles aux traditions d'Assise , nous reviennent sous l'habit de la pénitence et de la pauvreté. Puisse

notre patrie accepter l'héroïsme de leur apostolat ! Notre époque leur rend tout l'a-propos de leur mission , puisque cette mission est éminemment populaire. Ils sont frères et successeurs de mes vingt-huit chevaliers.

C'est ce qui m'a fait jeter un coup d'œil sur le caractère et l'héroïsme de leur pauvreté. Ne pouvant interrompre la marche de l'histoire pour envisager cette grande question d'économie chrétienne et sociale, j'en ai fait le sujet d'une étude préliminaire.

Cet avant-propos est donc destiné à appeler l'attention , non pas sur la poésie des faits , mais sur leur philosophie. Je n'y ai parlé de la Chronique de Baudouin et de ses compagnons d'armes que pour en garantir l'authenticité jusque dans ses apparences romanesques.



BAUDOUIN

DE CONSTANTINOPLE.

PREMIÈRE PARTIE.

LE RETOUR DE LA CINQUIÈME CROISADE.

L'événement politique que je raconte se passa en quelques mois : mais il est intimement lié à des événements religieux qui le précédèrent. C'est ce qui nous fait remonter à l'année 1222.

J'emprunte, dès le début, au Franciscain Jacques de Guise une sorte de mise en scène qui sentirait plus le roman que l'histoire si l'on ne se rappelait que cet auteur fut presque le contemporain des personnages qu'il va décrire. Il mourut, en effet, au couvent des Frères Mineurs ou Cordeliers de Valenciennes, le 6 février de l'année 1398, un siècle et demi seulement après le fait qu'il raconte (1). Il put donc prendre dans une tradition fraîche encore des détails qu'un historien plus récent aurait pris dans son imagination. Je ne serai ici que son traducteur, me contentant de quelques rectifications et de quelques commentaires puisés dans les

(1) *Annales du Hainaut*, par JACQUES DE GUISE, t. 1, Préf., p. 3. Paris, 1826 ; édit. du marquis de Fortia.

monuments mêmes du treizième siècle. Par là j'espère augmenter l'intérêt et la fidélité de son récit.

I.

UN FRANCISCAIN MENDIANT AU BEFFROI DE VALENCIENNES.

En 1222, on bâtit à Valenciennes un beffroi. C'était au temps où la comtesse Jeanne, fille aînée et héritière du célèbre Baudouin, premier empereur latin de Constantinople, régnait seule sur les Flandres. Son époux, Ferdinand ou Ferrand de Portugal, ayant été vaincu et pris par Philippe-Auguste, en 1214, à la bataille de Bouvines, était prisonnier depuis huit ans au château du Louvre. Cette princesse avait fait le sire de Materne, Arnoul de Gavre, gouverneur général du Hainaut et de la Flandre. Cette dignité éminente, extraordinaire même, ne se conférait que dans des temps difficiles et pendant l'absence des princes. Cet Arnoul est le quatrième gouverneur dont les annales des Flandres nous ont conservé le souvenir (1). Il succédait à Philippe I, comte de Namur, frère de l'empereur de Constantinople, qui le fit tuteur de ses deux filles, et à Bouchard d'Avesnes, époux de

(1) Voyez MEYER, *Annales rerum flandricarum*, ad ann. 1217; SANDERUS, *Flandria illustrata*, t. 1, l. 1, *Flandriæ gubernatores*, p. 28 (1732); L'ESPINOY, *Recherches des antiquités et noblesse de Flandre*, p. 73 (Douai, 1634). Meyer, en parlant de ce gouverneur des Flandres, l'appelle à tort Josse de Materne, et son erreur a été répétée par WADING, *Annales Minorum*, t. II, p. 33, et par les *Acta Sanctorum*, au 40 juillet, p. 172, B.

Marguerite, sœur cadette de la comtesse Jeanne, personnages tristement célèbres dont nous rappellerons plus tard les trahisons, en mentionnant la pénitence du premier et le lugubre endurcissement du second.

Le gouverneur des Flandres, en 1222, se trouvant donc à Valenciennes, alors la seconde ville du Hainaut dont Mons était la capitale, vint visiter les travaux du beffroi. Ils avaient en effet besoin de surveillance, puisque cet édifice ne dura que quinze ans. Dès 1237 il fallut le démolir pour en rebâtir un autre, qui est demeuré debout jusqu'à quatre heures et demie du vendredi soir 7 avril 1843, jour néfaste où ce vieux monument des libertés communales s'écroula, malgré les efforts des architectes, entraînant plusieurs maisons dans sa ruine, lançant sur le pavé de la place du Commerce son guetteur, ses gais carillons et sa cloche de neuf mille livres (1).

Or, tandis que le chevalier de Materne s'occupait des fondements du nouvel édifice, vint à passer un mendiant qui tendit humblement la main aux ouvriers, leur demandant un morceau de pain. C'était un disciple de François d'Assise. Voilà, dit le gouverneur aux gens de sa suite, un homme de vigoureuse et belle stature. Il a la physionomie

(1) HENRI D'OUTHEMAN, *Histoire de la ville et comté de Valenciennes*, p. 133 (Douai, 1639). Voyez les journaux du mois d'avril 1843, qui, avant d'annoncer la chute de ce vieil édifice, donnèrent à la France, jour par jour et, sur la fin, heure par heure, comme le bulletin de son agonie.

noble , et il est mis comme un vilain. Il serait mieux sous une cuirasse que sous ce gaban qui ne lui va qu'à mi-jambe. Appelez-le : nous lui donnerons quelque chose (1).

Le pauvre frère était en effet peu noblement vêtu : il portait la courte cape des bergers d'alors , manteau de gros drap couleur de cendre , à longues manches et à capuchon carré. C'était une forme de surtout très-ancienne et qui avait été modifiée de cent façons sur les épaules des guerriers et des empereurs romains , des chevaliers et des dames , des clercs et des moines. Le clergé en a fait ses chapes. Le patriarche des Frères Mineurs, François d'Assise , qui vivait encore , l'avait pris simple et grossier , tel que le portaient les gens du peuple et les pasteurs qu'il garantissait contre l'intempérie des saisons. Les manches allaient jusqu'à l'extrémité des doigts , et la cucule , rabattue sur la tête , la préservait des ventset de la pluie. Cette cape était ordinairement en feutre ou tissu de poil de chèvres. J'ignore de quelle étoffe était celle du religieux mendiant ; mais ce pauvre était pieusement fier de sa robe dont la couleur et la forme , au dire des docteurs de l'ordre , avaient un sens mystique. Elle était pâle comme la tunique de Jésus-Christ ; et elle ressemblait à la croix lorsque dans la prière les Franciscains étendaient les bras (2)

(1) J. DE GISE , *Annales du Hainaut* , t. XIV , l. 20 c. 74.

(2) WADING , *Annales Minorum* , t. 1 , p. 48 (Rome , 1731). Je n'ai pas ici la prétention de déterminer la véritable forme du vêtement primitif des Frères Mineurs. Le respect pour leur patriarche en fit

On vint dire à l'humble frère que le gouverneur le demandait. Il s'approcha du chevalier ; mais , en levant les yeux sur lui , il se troubla , et amenant aussitôt son capuchon sur sa tête , il se retira en refusant l'aumône qu'on voulait lui faire. Je ne puis , lui dit-il , recevoir d'argent : c'est défendu par notre règle. Comme on insistait pour lui faire accepter quelque pièce de monnaie , il s'éloigna du beffroi.

Rentré à son couvent de Saint-Barthélemy, Père Guillaume , dit-il au gardien, me voilà découvert; et il lui raconta son aventure. Le gardien lui conseilla de sortir au plus tôt de Valenciennes , et d'aller se cacher à leur couvent de Saint-Vincent , près d'Arras. Le religieux prit un compagnon , et se mit en chemin à l'instant même. (1)

Pour des Franciscains les apprêts du voyage étaient courts , chacun d'eux n'ayant pour tout

parmi eux, comme on le sait , un thème d'interminables controverses. Je me suis donc gardé de dire si son capuce fut carré, rond ou pointu. L'habit des Capucins passe généralement pour le plus ressemblant à celui de S. François d'Assise. Ils ont seulement, dit Helyot , élargi , allongé le capuce , en lui donnant une forme pyramidable. Le véritable habillement du saint fondateur, ajoute cet historien , consistait en une robe de méchant drap couleur de cendre faite en forme de sac , avec un capuce pointu. La vanité du P. Hély porta la première atteinte à la pauvreté de ce costume. S. François , le voyant revêtu d'un habillement plus ample , lui ordonna de le quitter , s'en revêtit lui-même , et après s'être pompeusement promené en présence des frères , il se dépouilla tout à coup , jeta avec indignation à terre ce costume mondain , en disant : Voilà comme sont habillés les bâtards de l'ordre. (*Hist. des ordres monast.*, t. VII , p. 35).

(1) J. DE GUISE , *Annales*, t. XIV, c. 74.

bagage, selon sa règle, que son crucifix, son cha-pelet, et son bréviaire, lorsqu'il en avait un; car tous n'en avaient pas au pauvre couvent de Valenciennes. Un seul exemplaire servait aux deux prêtres qui s'y trouvaient; et les frères lais, suivant l'expression de Jacques de Guise, traduite par sire Simon Le Boucq, avaient leurs regards fichés au livre de la croix, disant, au lieu d'heures canoniales, un certain nombre de *Pater* et d'*Ave*, et répétant à la fin de toutes leurs prières: Seigneur crucifié, nous vous adorons et nous vous bénissons, parce que par votre sainte croix vous avez sauvé le monde » (1).

« Leur père, François d'Assise, ajoute le pittoresque historien de Valenciennes, leur avait enseigné à louer Dieu en toutes choses, soit en prospérité, soit en adversité. Devant toutes les églises, croix ou images saintes, où ils passaient, voire seulement lorsqu'ils les apercevaient, ils les honoraient et bien souvent s'étendaient devant elles; et ne se remarquait en eux aucune parole vaine; et il semblait à tous ceux qui les regardaient et écoutaient que c'était gens d'un autre siècle. Ils étaient attentifs de face et de pensée au ciel. Ils crucifiaient leur chair par rigueur de discipline: à peine prenaient-ils le nécessaire. Rarement, en temps de

(1) Ils disaient vingt-quatre fois *Notre Père* pour *Matines*, cinq fois pour *Laudes*, sept fois pour chacune des heures appelées *Prime*, *Tierce*, *Septe* et *None*, douze fois pour les *Vêpres*, sept fois pour *Complies*. J. DE GUISE, *ibid.*, c. 74, p. 294. SIMON LE BOUQC, *Hist. ecclésiastique de la ville et comté de Valenciennes*, p. 400. (Valenc., 1844).

santé, ils mangeaient viandes cuites; et si quelquefois ils le faisaient, ils y mettaient quelques drogues pour les rendre amères, ou bien de l'eau pour les rendre sans saveur. La terre était le plus souvent leur lit, et ils n'avaient pour oreiller qu'une dure pierre ou du bois. » (1)

II.

LE CHEVALIER DE MATERNE.

Le gouverneur avait cru reconnaître son oncle, et s'était retiré de son côté tout pensif. Il interrogea donc les gens de sa suite avec une émotion qu'il déguisa sous une apparence de pure curiosité. D'où venaient ces religieux? Quel était le nom, la patrie de celui qui était parti en baissant les yeux?

Ce sont, lui répondit un de ses hommes, des gens simples, sans instruction, vivant d'aumônes et du travail de leurs mains. Ils vont par les bourgs et les villages quêtant, prêchant la parole de Dieu, attendant avec calme le gîte du soir et la nourriture du lendemain. Au couvent, ils passent la journée à prier et à faire des nattes et des corbeilles, qu'ils vendent pour acheter de quoi vivre. Il y en a qui font de la toile; quelques-uns même copient ou relient des livres. Un d'eux s'appelle frère Jacques-le-Corbeiller, à cause de ses paniers d'osier. Quant à celui que nous avons rencontré, il se nomme Jean-le-Nattier, parce qu'il fait merveilleusement

(1) *Ibid.*

les nattes de jonc; et c'est tout ce que nous en savons. Ce dut pourtant être un fier joueur, car il porte au visage deux cicatrices énormes, une qui lui traverse le front dans toute sa largeur, et l'autre qui lui descend du haut du crâne jusque sur l'œil droit. Maintenant le voilà mis comme un vilain et doux comme un agneau (1).

La préoccupation du chevalier allait croissant; de tels signes augmentaient ses soupçons. On lui donna, sur la vie et sur l'habitation des frères mendiants, cent détails qui ne pouvaient être nouveaux pour lui. La chronique le représente, il est vrai, étonné du costume de Jean-le-Nattier, comme s'il eût aperçu un Frère Mineur pour la première fois. Mais ces religieux étaient déjà célèbres en Europe et jusqu'en Orient, bien que leur ordre comptât à peine douze années d'existence. Depuis cinq ans ils étaient établis à Paris, dans l'Artois, dans le Hainaut et la Flandre. Ils eurent vers cette époque des couvents à Lens, à Arras, à Saint-Omer, à Valenciennes, à Bruges, à Gand, à Namur, à Luxembourg, à Saint-Trond (2); et la Belgique était déjà pleine de la renommée de leurs prédications populaires (3).

(1) J. DE GUISE, *Ibid.*, c. 74.

(2) *Notes et pièces justific.* n° 1.

(3) Un enfant de sept ans, mort depuis deux années à peine sous l'habit de S. François, venait de sanctifier leur nom. Nulle légende n'est plus naïve et plus touchante que la sienne. A l'âge de cinq ans, en 1218, il avait aperçu les religieux mendiants à Thorouth, sa ville natale, et il pria tant sa mère qu'elle lui fit faire une petite tunique

A peine rentré chez lui , le gouverneur envoya chercher secrètement l'inconnu. La réponse du gardien de Saint-Barthélemy fut courte : Frère Jean-le-Nattier n'est plus ici.

Cette fuite du religieux acheva de troubler le sire de Materne ; il passa la nuit sans dormir , abîmé dans ses réflexions. Ses gens , qu'il avait envoyés prendre des informations , découvrirent qu'on avait vu le frère sur la route d'Arras. A cette nouvelle le chevalier , résolu à le poursuivre , monte à cheval de grand matin accompagné par quelques cavaliers de sa suite ordinaire (1).

C'était un des hauts seigneurs de son temps , brillant chevalier , bouillant dans la mêlée et grave au conseil. Si je composais un roman historique , avec la liberté de changer les vraisemblances en faits , je vous dirais au juste son âge , sa taille ,

semblable à la leur. Il devint pauvre , mortifié et prédicateur comme eux. Il réunissait un auditoire d'enfants sur la place publique ; il leur parlait des tourments de l'enfer et des joies du paradis ; il leur apprenait à réciter dévotement le *Pater noster* et l'*Ave Maria*. Il avait si bien prêché sa mère , trop richement parée , à son avis , pour une servante de Jésus-Christ , mort pauvre , que la noble dame , après avoir pieusement fermé les yeux à son fils , se retira dans un monastère de Cîteaux. On croit qu'elle était de la famille des châtelains de Dixmude , dont le nom nous occupera bientôt. Son époux suivit aussi son exemple , et se fit Dominicain. Le P. MALBRANCQ , S. J. , *De Morinis* , t. III , p. 443 ; MOLANUS , *Natales sanctorum Belgii* , 10 juillet ; WADING , *Annales Minorum* , t. 4 , p. 365. *Martyrologium franciscanum* d'Arthur du Monstier (Paris , 1653) met au 11 juillet la mémoire de ce pieux enfant et des fondateurs du couvent de Valenciennes , Guillaume , Jacques-le-Corbeiller et Jean-le-Nattier.

(1) J. DE GUISE , *Annales du Hainaut*. t. XIV. c. 75.

son attitude méditative et silencieuse sur son palefroi , pendant qu'il chevauchait à la poursuite du mystérieux frère. Je conclus seulement , de certains actes , qu'il devait avoir alors une trentaine d'années , qu'il avait de la fierté dans l'âme et qu'il ne fut pas toujours assez maître de ses emportements (1). Un autre Arnoul , sire d'Audenarde , son voisin et son rival peut-être , était alors en procès avec lui. Ils étaient les deux premiers hommes des Flandres , puisque l'un gouvernait le pays et l'autre la comtesse. Ces deux chevaliers reparaîtront souvent dans ces pages. La suite des événements fera suffisamment connaître le second. Ne nous occupons ici que du sire de Materne , personnage dont l'existence , l'origine , le nom même avaient trop peu excité l'attention des historiens. Je le crayonne ; d'autres , plus heureux dans leurs recherches , seront peut-être plus tard en état de le peindre.

Il était le second ou le troisième des fils de Rasse ou d'Erasmus , sire de la baronnie de Gavre , au comté d'Alost , dont le château était situé sur la rive droite de l'Escaut , entre Audenarde et Gand. Sa mère était dame d'Exaerde , et se nommait Claire. Son aïeul , Rasse de Gavre , époux de Mahaut , dame de Liedekercke et vicomtesse de Lombeke , avait été assez puissant pour déclarer

(1) Les sires de Jauce , de Mortagne et de Grimberge , pris pour arbitres entre Arnoul de Materne et Arnoul d'Audenarde , terminèrent leur rapport en traitant le premier d'homme brusque et opiniâtre. *Notes et pièces justific.* n° 3.

la guerre au comte de Hainaut , Baudouin-le-Bâtisseur , au sujet des fortifications de la ville d'Ath , qu'il voulait empêcher de construire. Son bisaïeul , Rasse de Gavre , tué en défendant le château de Roucourt , en 1150 , avait été le second mari d'une femme célèbre dans l'histoire , d'Ide de Chièvres , qui épousa successivement trois héros , Gilles de Chin , Rasse de Gavre et Nicolas de Rumigny. Ce fut un autre de ses aïeux , nommé Rasse aussi , qui eut l'honneur de ceindre l'épée à ce Gilles de Chin , dompteur du dragon de Wasmes , lorsqu'il s'arma pour son premier tournoi (1).

On retrouve ses ancêtres dès l'an 1025 ; ils étaient grands échansons des comtes de Flandre , pairs de Flandre et pairs du Hainaut , triple dignité héréditaire. Ce fut un de Montmorenci , Guy IX , sire de Laval , qui épousa , au commencement du quatorzième siècle , Béatrix de Gavre , héritière de la branche aînée de cette grande famille , éteinte seulement de nos jours. Arnoul de Gavre devint le chef d'une autre branche célèbre aussi par ses alliances ; puisque sa petite-fille , Jeanne de Gavre , fille de Sybille de Ligne et de Jean d'Escornaix , devait épouser un des héros de son époque , Simon de Lalaing , trépassé sans reproche , l'an 1476 (2).

(1) Mons , en Hainaut , célèbre encore tous les ans la victoire de ce Gilles de Chin , l'Achille des Flandres au douzième siècle. On montre , à la bibliothèque de cette ville , une tête de crocodile conservée comme étant la tête du monstre tué par le héros. Voyez *Notes et pièces justific.* , n° 2.

(2) Voyez son épitaphe dans BUTKENS , *Trophées du Brabant* , t. II , 1 3 , p. 148.

Arnoul devint seigneur d'Herimels et de Brugelette, en épousant Marguerite, héritière de cette double seigneurie du Hainaut (1). Une autre alliance, que j'ignore, l'avait rendu sire de Materne, village dans le comté d'Alost, tout près d'Audenarde, et qui plus tard dépendit de la baronnie d'Escornaix, que les Flamands appellent Schoorisse.

Ces détails généalogiques étaient nécessaires pour expliquer les qualités du sang d'Arnoul et son double héritage de gloire et de vertu. Né des sires de Gavre, il avait la mémoire pleine de leurs exploits : ses aïeux s'étaient nommés tantôt le hardi, tantôt le glorieux chevalier. Il s'était souvenu d'eux, huit ans auparavant, en combattant avec les Flamands à Bouvines. Son frère, Rasse de Gavre, y fut fait prisonnier par les Français sur le champ de bataille. Pour lui, le lendemain du combat, il voulait encore lutter contre la victoire. Il cherchait à rallier les Flamands, auprès de Saint-Omer, quand il fut pris les armes à la main et mené prisonnier à Compiègne (2).

(1) La branche des Gavre-Materne, sires d'Escornaix, a possédé Herimels et Brugelette avant les sires de Jauce ou de Jauche, seigneurs de Gomignies et de Mastaing. Jean de Jauce, sire de Mastaing et de Sassignies, mort en 1398, épousa Isabeau de Rochefort, dame héritière d'Herimels et de Brugelette. VINCHANT, *Annales d'Illynau*, p. 241 (édit. 1648).

(2) Pour avoir une preuve de sa valeur, il faut lire la description de son fait d'armes, le 26 juin 1234, lorsque, croisé contre les émeutiers hérétiques de Stade, au diocèse de Brême, il tomba sur eux avec son frère Rasse de Gavre, avec Arnoul d'Audenarde, avec l'avoué d'Arras,

Mais , à l'heure présente , il avait plus besoin de se souvenir de la vertu d'Ide de Chièvres , dont il était le petit-fils , et de sainte Amelberge , première dame de Materne , que de la renommée guerrière des chevaliers ses ancêtres (1). Avec des idées moins mondaines , il aurait en l'âme moins bouleversée , en chevauchant à la poursuite de l'humble frère Mineur. Comme tant de preux d'alors , il était homme à verser son sang pour défendre la croix , et à la porter couleur de pourpre sur l'épaule , mais non pas à la suivre pénitent et humilié.

Il finit par atteindre , au delà de Douai , le frère

Robert de Béthune et son frère Guillaume , avec Thierry de Béverne , châtelain de Dixmude , que suivaient trois cents chevaux et six cents hommes de pied. Arnoul de Materne les passa tous au jugement de Philippe Mousses , célèbre chroniqueur contemporain. « Ne pouvant , dit-il , pénétrer dans les rangs ennemis , ni frapper *de plein* sur eux , Arnoul de Gavre , à reculons , y fit entrer son cheval. Car ce cheval était tout couvert de fer , grand , fort et dextre. Mout il en occit et abattit , si bien qu'il s'y lassa. » *Chronique rimée* , v. 28 , 279. (Bruxelles , 1836-8).

(1) La première dame de Materne , connue dans l'histoire , est sainte Amelberge , morte en 772 , suivant sa légende , chaste et noble châtelaine , issue du sang des rois , et que Charlemagne aimait sans pouvoir lui faire accepter un diadème au prix de sa virginité. Elle demeura dame de Materne et de Tamise en devenant la patronne de ses terres et des fils de ses anciens hommes , qui venaient prier à son tombeau et à son autel. Tous les ans , à Tamise , son cercueil était porté processionnellement autour de ses antiques domaines pour les bénir. A Materne , on promenait aussi ses reliques avec une pompe extraordinaire , et tout le voisinage y accourait. Cette fête avait lieu le mercredi après la Pentecôte à Tamise , et à Materne le 10 juillet. Le corps de sainte Amelberge fut porté à l'abbaye de Saint-Pierre , à Gand , où il était très-honoré. *Acta Sanct.* , 10 juill. ; *Notes et pièces justific.* , n° 3.

Jean-le-Nattier , qui cheminait avec son compagnon pieds nus et en silence. Salut , mes frères , leur dit-il , en les abordant avec un air de bienveillance et de simplicité. Ils lui répondirent : la paix du Seigneur soit toujours avec vous ; et ils marchèrent quelque temps ensemble.

III.

JOSSE DE MATERNE ET SES VINGT-SEPT COMPAGNONS.

Le sire de Materne entretenait les deux frères Mineurs de mille choses indifférentes , comme un homme sans souci , en jetant le plus adroitement possible les yeux sur l'inconnu , qui , de son côté , évitait de son mieux les regards du cavalier. Arnoul met tout à coup pied à terre , fait signe à ses gens de l'attendre , et , prenant à part frère Jean-le-Nattier , il s'éloigne avec lui (1).

Mon seigneur Josse , lui dit-il avec un accent d'indicible émotion , vous êtes mon oncle , le frère de mon père. Dame Elisabeth , votre sœur , vit encore , et vos deux fils ont été faits chevaliers. Comment vos compagnons d'armes ont-ils eu la conscience de nous annoncer votre mort , en nous renvoyant votre cuirasse que votre aïeul avait portée ?

Je ne vous comprends pas , répondit le frère déconcerté : je ne suis pas gentilhomme. Le chevalier insista avec tant de conviction et d'énergie , que le

(1) J. DE GUIST, *Annales du Hainaut*, t. XIV, c. 75, 76, 77.

pauvre Franciscain , voyant l'inutilité de ses protestations , de ses faux-fuyant , de ses actes d'humilité par paroles et par gestes , se troubla de plus en plus , et se rendit. Prenant la main du gouverneur avec une expression de tristesse qui montrait tout ce qu'il avait d'amertume au fond de l'âme , et de répugnances à vaincre pour parler : Seigneur chevalier , lui dit-il , jurez-moi par serment que vous ne raconterez à nul vivant rien de ce que vous avez découvert ou de ce que vous allez entendre ; et je vous révélerai , à vous seul , qui je suis , et les motifs qui m'ont fait prendre l'humble habit que vous voyez.

Le chevalier le jura , et le frère lui dit d'une voix étouffée : Oui , je suis Josse de Materne , votre oncle. Vous connaissez mon départ pour la grande croisade de 1202 , à la suite de Baudouin , notre comte de Flandre et de Hainaut , et comment nous séjournâmes longtemps à Venise. Là , dans l'ennui de l'attente , au milieu des dissensions de nos chefs , nous nous réunîmes vingt-huit chevaliers de même sentiment ; et , après plusieurs promesses de réciproque fidélité , nous finîmes par nous jurer mutuellement que nous resterions ensemble jusqu'à la mort , sans jamais nous séparer. Nul de nous jusqu'ici n'a manqué à ce pacte , et tous , avec l'aide de Dieu et la grâce du Saint-Esprit , nous persévérerons.

Partis de Venise avec Baudouin , nous assistâmes à la prise de Constantinople , au partage du butin , à l'élection qui mit notre comte sur le trô

d'Orient, à toutes les solennités de son couronnement, à tous ses combats, et enfin à sa malheureuse et dernière expédition contre les Bulgares, où il fut pris sous les murs d'Andrinople par Joannice, qui le massacra (1). Dieu nous sauva dans la mêlée, moi et mes vingt-sept compagnons; et, réunis aux débris de l'armée, nous revînmes avec le comte Henri à Constantinople. Nous l'avons vu couronner empereur à la place du comte Baudouin, son frère; et Dieu sait que pendant bien des années, fidèles à l'honneur, nous avons marché tant qu'il vécut sous son enseigne, au milieu des plus grands dangers.

La seconde année qui suivit sa mort, arrivée en 1216, on nous apporta la nouvelle d'une croisade qu'Alphonse, roi de Portugal, entreprenait contre les Sarrasins. Ce monarque étant neveu de Mathilde, feu comtesse douairière de Flandre, à laquelle Baudouin et sa femme avaient, vous le savez, confié en partant l'éducation de leurs deux filles, étant de plus frère de notre comte Ferrand, mari de notre comtesse Jeanne, nous allâmes à son secours, par

(1) Les croisés partirent de Venise le 8 octobre 1202; Constantinople fut prise, une première fois, le 18 juillet 1203, et une seconde fois le 12 avril 1204. Le comte de Flandre et de Hainaut, Baudouin IX, père de Jeanne de Flandre, fut élu empereur le 9 mai, et fut couronné le 16. Ce fut le 14 avril de l'année suivante que ce glorieux et malheureux prince fut fait prisonnier par le roi des Bulgares. Il n'avait donc régné que onze mois. Josse de Materne, témoin oculaire, croyait que l'empereur Baudouin avait péri dans le combat. « In strage finali contra Comanos et Blactas, ante Andrinopolim, in qua captus et interfectus fuit Balduinus, dimicvimus. » J. DE GUSEZ, t. xiv, c. 75.

respect pour Dieu et pour nos princes. Arrivés à Lisbonne, nous trouvâmes une flotte de croisés allemands, flamands et hollandais jetés sur les côtes d'Espagne par la tempête. Ils nous aidèrent à battre quatre rois maures et à reprendre la forteresse d'Alcaçar-do-Sal, après de rudes assauts. C'était au mois d'octobre de l'année 1218.

De là nous passâmes en Afrique où l'infant de Portugal Dom Pèdre, frère de notre comte Ferrand et du roi Alphonse, qui l'avait disgracié par vilénie, s'était retiré pour protéger les Chrétiens du royaume de Maroc. La grâce du Seigneur nous y attendait. Cinq religieux y prêchaient, sous l'habit que je porte aujourd'hui, opérant de grands miracles aux yeux des infidèles. Le roi du pays les saisit, et, malgré les réclamations de Dom Pèdre, notre chef, qui offrait en échange seize nobles Sarrasins ses captifs, il les tua de sa propre main, l'un après l'autre, en leur fendant le crâne à grands coups d'épée (1).

Leurs vertus, leurs prédications et leur courageux martyre nous touchèrent tellement que, nous tous vingt-huit, menant une vie pénitente, désirant mourir un jour héroïquement comme eux, nous sanctifiâmes notre ligue par un nouveau serment. Après avoir pleuré nos péchés pendant plusieurs

(1) *Acta Sanct.* 16 januarii, p. 62. Pour l'histoire de ces martyrs et de l'infant Dom Pèdre, j'ai été obligé de rectifier le récit de J. de Guise, peu d'accord avec la vérité dans plusieurs détails. Les noms de ces cinq disciples du patriarche d'Assise étaient Bérard, Pierre, Accurse, Ajut et Othon.

jours , tous ensemble , nous fîmes vœu de déposer la lance et l'écu pour prendre l'habit et la règle des frères martyrs , si nous revenions sains et saufs dans nos patries. Bon nombre d'autres gentils-hommes firent la même promesse , à l'exemple de l'infant Dom Pèdre , qui l'avait faite aussi. Ce prince obtint du roi de Maroc les saintes reliques des frères bienheureux , et nous les apportâmes à Lisbonne. Elles nous délivrèrent de grands dangers.

Peu de temps après notre retour en Portugal , nous tous vingt-huit , chevaliers et écuyers , considérant la brièveté de la vie , les vanités du monde , l'examen des consciences au jugement de Dieu , les supplices de l'enfer , l'incertitude de la mort et la grandeur de nos péchés , nous nous retirâmes au pauvre couvent des Frères Mineurs établis à Lisbonne , et là , renonçant au monde et à ses pompes , nous prîmes cet humble habit , en présence du roi et des seigneurs de sa cour , qui tous pleurèrent autant que nous. Nous renvoyâmes donc nos hauberts à nos femmes et à nos amis de ce monde , puisque nous étions devenus comme des morts pour eux.

Le chevalier avait sur la vie d'autres idées. Plus préoccupé du gaban grossier de son oncle , de sa condition de mendiant et de vilain que de son dévouement religieux , il lui dit avec amertume : et quels sont les autres malheureux qui ont eu le courage de descendre à cette vie dégradante et odieuse , après tant d'années de glorieuses souffrances au milieu des infidèles ?

Gardez-vous , mon fils , de les appeler malheureux , répondit le frère : mais regardez-les comme des prédestinés aux joies du ciel , puisqu'ils sont du nombre de ceux dont il est écrit : Ils ont méprisé la vie du monde , et ils parviendront aux récompenses du royaume céleste , parce qu'ils ont lavé et laveront leurs robes dans le sang de l'agneau (1).

Ah ! répliqua le gouverneur , il est dur , seigneur oncle , de soupçonner de l'inconstance , et même l'oubli de l'honneur , dans un brave guerrier dont j'avais respecté la mémoire. Si je savais que quelque autre chevalier ou homme noble de notre pays a partagé votre humiliation , je supporterais plus patiemment l'injure faite aux sires de Materne.

Eh bien ! repartit le religieux , sur la foi du serment que vous m'avez fait , je vous nommerai mes compagnons. Oui , tout est compris sous mon serment , lui dit le chevalier ; et le frère lui nomma d'abord sept nobles de Flandre , ses compatriotes. A leur tête était son oncle , Roger de Gavre , frère de l'échanson de Flandre. Venaient ensuite Henri de Nesle , Liévin d'Axelle , Winoc d'Hondschoote , Thierry de Dixmude , Pierre d'Odenove et le curé de Somergem (2).

Il y en a aussi du Hainaut et de la France , ajouta-

(1) *Istorum est enim regnum cœlorum qui contempserunt vitam mundi , et pervenerunt ad præmia regni , et laverunt stolas suas in sanguine Agni. Breviarium Rom., Commune plur. mart., ant. ad Magnif.*

(2) *Notes et pièces justific., n° 4.*

t-il ; ce sont Gauthier de Rosoi , frère de Robert , Machaire de Saint-Menehould , Barthélemy , frère de Conon de Béthune , que vous avez connu , Jean d'Aire et Thierry son frère , Josselin de Balehan , Gauthier de Viéles , Baudouin de Neuville , Guillaume de la Porcherie , Siger de Silly , Jean de Hoves , Jean de Trith , frère du brave Renier , et plusieurs autres encore ; et moi enfin le dernier de tous ces vaillants hommes qui changèrent d'habit et de nom au couvent de Lisbonne , en présence des rois d'Espagne , de Portugal et de Navarre , et des seigneurs de leur suite (1).

(1) *Ibid.* J. de Guise appelle le frère de Jean d'Aire Ferry. (*Ann. du Hainaut*, t. xiv. l. 20 , c. 77). Villehardouin le nomme Thierry. (*Histoire franç.* t. xviii, p. 475, n° 190). Dans l'histoire du Maréchal de Champagne (*ibid.*, p. 433, texte et notes et ailleurs *passim*), plusieurs de ces chevaliers figurent sur les rôles des guerriers français ; ce sont Robert et Gautier de Rosoi , Thierry et Jean d'Aire , Machaire de Sainte-Menehould. Il est probable aussi que Henri de Nesle se croisa en Picardie ; sa famille en était , et Gautier et Pierre de Nesle se croisèrent avec le comte Hugues de Saint-Pol. (*Ibid.*, p. 424 , n° 8). Dans le récit de Jacques de Guise , les chevaliers de France et de Hainaut sont confondus. Ceci tient à la géographie d'alors. Nées au même berceau , la France et la Belgique , nations sœurs et moins distinctes entre elles par les limites que par le caractère , se sont longtemps disputé leurs domaines limitrophes ; et leurs frontières n'étaient pas autrefois ce qu'elles sont depuis les conquêtes de Louis XIV. Les états de Flandre s'étendaient jusqu'à la Picardie et comprenaient nos départements actuels du Nord et du Pas-de-Calais , Valenciennes , Douai , Arras , Cambrai , Lille , Béthune , Aire , Saint-Omer et Dunkerque. Ainsi , parmi les chevaliers nommés par Josse de Materne , ceux de l'Ostrevant et de l'Artois , Belges alors , seraient Français aujourd'hui. Ajoutons que , par divers domaines , ils relevaient à la fois du comte Baudouin et du roi Philippe-Aguste. C'est ainsi que les sires de Nesle étaient vassaux de Flandre par leur châtellenie de Bruges , et de France par leurs terres en Picardie.

La tristesse restait au cœur du chevalier. Il poussa un profond soupir. Oh ! s'écria-t-il, vous avez accru ma douleur. Je gémis jusqu'au fond de l'âme en voyant les seuls hommes de mon pays , après une prise d'armes si solennelle , se laisser séduire par de tels fantômes , et rejeter la gloire des combats pour mener une vie aussi misérable.

Non , répliqua le frère , nous ne sommes pas les seuls. Il y en a d'Angleterre : le comte de Northampton porte ce pauvre habit avec plusieurs de ses chevaliers. Il y en a de Lombardie : le comte Ambroise de Malespine et quelques-uns de ses hommes. Il y en a d'Aquitaine aussi : le comte Alphonse de Baïonne et quelques-uns de ses barons. Plusieurs vivent pauvres et cachés avec moi dans notre couvent de Valenciennes. Quelques jours après notre changement de vie, l'infant Dom Pèdre, ayant renvoyé à nos épouses une partie de nos richesses et distribué le reste aux pauvres , fit équiper un navire ; et nous partîmes, nous vingt-huit, avec un grand nombre d'autres frères. Nous débarquâmes au port de l'Ecluse , et nous voilà dispersés et inconnus , la plupart dans des couvents et quelques-uns dans des ermitages.

Nous sommes venus cinq à Valenciennes, conduits par le curé de Somergem. Nos frères nous accueillirent au Mont-de-la-Chapelle avec une grande charité. Quelques autres nobles chevaliers, de plus haut rang que nous , ont pris notre règle et notre habit. C'est dans cette généreuse milice que je veux persévérer jusqu'à la mort.

Le gouverneur de Valenciennes, tout entier à ses idées d'honneur, devenait de plus en plus triste. Il conjura son oncle, par toutes les raisons possibles, de se découvrir à son frère, à sa sœur, à ses enfants; de ne pas renoncer à ses domaines et à ses titres. Alors l'humble religieux, prenant un ton de supériorité apostolique : Dites-moi, noble neveu, je vous prie, là où sont les chevaliers amoureux comme vous du siècle, qui furent avant nous et avec nous? Il n'est rien demeuré d'eux que de la cendre et des vers. Je vous le demande, à quoi leur profitent aujourd'hui leur gloire, leurs brèves liesses, leurs délices du monde et de la chair, leurs ambitions de familles, leurs fêtes et leur arrogance? Ce qui leur est advenu peut à vous et à moi nous advenir; car nous sommes hommes de terre et de limon. De terre, en terre nous vivons, et en terre nous retournerons. La mort est certaine, son heure ne l'est pas : je l'attends bien joyeusement sous ce pauvre habit.

Le noble chevalier finit par se mettre à pleurer, et il embrassa son oncle, qui lui fit renouveler son serment de ne rien dire. Puis, après lui avoir fait ses adieux avec douleur et révérence, il rejoignit sa troupe, monta à cheval et reprit la route de Valenciennes, abîmé dans sa tristesse et dans ses réflexions (1).

Il allait revoir Materno et Gavre sans pouvoir annoncer le retour de ses deux oncles, Josse et

(1) J. DE GUEK, *Annales du Hainaut*, t. XIV, c. 77.

Roger. Il allait vivre au milieu des seigneurs de la Flandre et du Hainaut, forcé à garder un secret qui aurait mis en fête un si grand nombre de familles. Il admirait le dévouement religieux de ces guerriers mendiant pour Jésus-Christ, car il y avait de la foi au cœur de cet héritier d'Ide et d'Amelberge. Mais en songeant à la joie que leur résurrection aurait causée à leurs épouses, qui se croyaient veuves, à leurs fils devenus chevaliers, pouvait-il ne pas voir quelque dureté dans l'héroïsme de leur silence? Mais, d'un autre côté, leurs veuves avaient pris d'autres époux, étaient entrées dans des monastères; leurs fils et les maris de leurs filles avaient partagé leurs héritages: quelle confusion ne pouvaient-ils pas jeter dans leurs familles en venant réclamer leurs biens? Il y avait donc aussi de la générosité à rester cachés sous leurs capuces, ensevelis dans leurs pauvres cloîtres (1).

Après les avoir jugés suivant les idées du monde, le sire de Materne se rappela les leçons du Maître, qui a dit: Renoncez à tout, pour être mes disciples, même à vos parents et à votre vie. Le brave et noble chevalier devint donc meilleur en voyant ces nouveaux Alexis revenus d'une terre étrangère pour se cacher au sein même de leur patrie, pour mendier inconnus à la porte de leurs épouses et de

(1) Ils auraient pu se contenter d'embrasser leurs parents et demeurer pauvres. Mais à quels combats ces pénibles entrevues les auraient exposés! Rappelons-nous celle de Josse et d'Arnoul. D'ailleurs, fuyant les honneurs, ils devaient rester ignorés.

leurs enfants, et doubler ainsi leur sacrifice par la vue continuelle des biens auxquels ils renonçaient (1).

Lui aussi, quelques années après, il devait renoncer aux honneurs et aux biens du monde, et mourir pauvre au couvent des Frères Mineurs, à Gand. Son fils, vaillant chevalier, imita plus tard l'exemple de son père et de ses deux oncles (2).

IV.

NOUVELLES DE LA MORT DU COMTE BAUDOUIN , EMPEREUR DE CONSTANTINOPLE.

Pour comprendre l'importance de la révélation faite au gouverneur de Valenciennes, pour se rendre compte du trouble qu'elle excita dans ses pensées, et du tumulte qu'elle allait soulever dans les Flandres et dans le nord de la France, il est indispensable de jeter un coup d'œil en arrière sur tous ces morts ressuscités. Leur apparition fut comme le dénouement de la cinquième croisade, qui, en 1222, n'était pas achevée, puisque l'Europe ignorait encore la destinée de ses guerriers les plus braves.

C'est, comme on le sait, après la Pâque de l'année 1202, autour des fêtes de la Pentecôte, que

(1) Ceci se passait en 1222, et ce fut en 1246 que la mémoire de S. Alexis, caché sous le toit paternel, fut renouvelée dans la Chrétienté par la découverte, à Rome, de son tombeau.

(2) J. DE GUISE, *ibid.*

les pèlerins français et flamands avaient quitté leurs familles, et s'étaient rendus à Venise. « Et sachez, dit l'historien de cette croisade, que mainte larme fut pleurée au départir de leur pays, de leurs gens et de leurs amis » (1).

Un premier retour des croisés, en 1205, fit verser plus de larmes encore. Sept mille déserteurs, saisis tout à coup d'une terreur panique à la première nouvelle du désastre d'Andrinople, s'étaient jetés dans cinq grandes galères vénitiennes, fuyant une terre qui dévorait ses vainqueurs. L'Europe retentissait encore de la joyeuse nouvelle du couronnement de Baudouin, prince flamand, devenu maître du Bosphore. Leur arrivée subite jeta l'épouvante et le deuil dans la Chrétienté ; car ils annonçaient la défaite, la prison et la mort du nouvel empereur, du comte de Blois et de leurs plus illustres compagnons.

Parmi ces lâches se trouvaient plus de cent chevaliers, et entre autres Baudouin d'Aubigny, Jean de Virsin et Pierre de Friouille. Ces deux derniers étaient vassaux du comte Louis de Blois : son trépas les avait épouvantés.

Guillaume, surnommé le Roux, avoué de la ville de Béthune, revint aussi avec eux. Il était frère du célèbre Conon, l'un des trois orateurs de l'armée, et de ce Barthélemy de Béthune qui prit le capuce et la corde des Frères Mineurs.

Le cardinal Pierre de Capoue, légat du saint

(1) GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, p. 48, n° 24. (Edit. de Ducange).

siège en Orient, Conon de Béthune, qui avait la garde de Constantinople, Miles de Brabant et grand nombre de personnages distingués étaient venus au port, les priant à chaudes larmes de ne pas s'embarquer, d'avoir compassion de la Chrétienté, de leurs princes et seigneurs demeurés blessés et captifs sur le champ de bataille. Rien ne les avait ébranlés : ils étaient partis maudits de leurs frères d'armes ; ils arrivèrent en France, en Flandre, en Italie, en Angleterre et en Allemagne, ne sachant comment cacher la honte de leur désertion. Elle leur fut partout violemment reprochée ; et sans doute qu'ils exagérèrent les désastres d'Andrinople, afin de diminuer l'ignominie de leur fuite (1).

Ils racontèrent donc que l'empereur Baudouin avait été battu, le 14 avril 1205, près d'Andrinople, par Joannice, roi des Bulgares ; les uns disant qu'il était tombé mort dans la mêlée, à côté du comte de Blois, les autres qu'il avait été fait prisonnier. Ils ajoutèrent que tout l'empire était soulevé contre les Francs ; que les chevaliers disséminés dans les provinces, pour la garde des villes, avaient été sans doute massacrés par les Grecs avant d'avoir eu le temps de se rallier.

En parlant de cette lamentable journée, Villehardouin, qui s'y trouvait, s'écrie dans son vieux langage : « Ha las ! comme douloureuse perte fut là faite. L'empereur Baudouin fut pris vif, et le

(1) VILLEHARDOUIN, n° 198-200. (Edit. de Ducange).

comte Louis de Chartres et de Blois fut occis. Là fut perdu l'évêque Pierre de Bethléem, et Etienne, comte du Perche, Renaud de Montmirail, frère du comte de Nevers, et Matthieu de Valincourt, et Robert du Rosoi, et Thierry d'Aire et Jean son frère, Baudouin de Neuville, et moult des autres. Plus douloureuse nouvelle ne put-on conter. Vous auriez vu mainte larme pleurer et mainte palme (c'est-à-dire main) battre de deuil et de pitié (1). »

Villehardouin s'était trompé, et cette erreur d'un témoin presque oculaire prouve le trouble et le désordre répandus dans l'armée, au moment où elle s'enfuit, laissant sur le champ de bataille ses morts et ses blessés. Ni Thierry d'Aire, ni Jean son frère, ni Baudouin de Neuville, n'étaient tombés dans la mêlée. Nous les avons retrouvés parmi les vingt-sept compagnons de Josse de Materne, cachant, comme lui, leurs cicatrices sous l'habit des Frères Mineurs. Ce paragraphe continuera leur histoire en Orient.

L'année suivante, 1206, l'armée des croisés ayant eu le temps de se reconnaître, Henri de Flandre, nommé régent de l'empire, réunit ses forces contre le roi des Bulgares, espérant le contraindre à rendre l'empereur son frère, s'il vivait encore, ou voulant au moins venger sa mort et l'honneur des Francs. Le matin du 24 juin, fête de la Nativité de S. Jean-Baptiste, tout le camp se

(1) N° 190-94. Voyez aussi t. xviii du *Recueil des historiens français*, p. 475, B ; et p. 433, les variantes de la note P.

confessa et communia. Le reste du jour fut donné au repos et à la prière; et le lendemain l'armée s'avancait en ordre de bataille.

Là reparaît Machaire de Sainte-Menehould, commandant, l'avant-garde avec l'historien de cette guerre, Geoffroi de Villehardouin, maréchal de Romanie et de Champagne. Conon de Béthune composa le second bataillon avec ses hommes: Barthélemy de Béthune, son frère, dut donc s'y trouver. Gautier d'Escornaix et les Flamands formèrent l'arrière-garde. Là sans doute marchaient Josse de Materne, puisque Materne était de la baronnie d'Escornaix, Roger de Gavre, Liévin d'Axelle, Winoc d'Hondschoote, Thierry de Dixmude, Pierre d'Odenove et Jean, curé de Somergem. Je n'ai pas de donnée précise sur la place des autres chevaliers qui nous occupent. Ils étaient peut-être répartis sous différentes bannières flamandes et françaises (1).

Joannice n'avait pas osé attendre les Francs, qui, chevauchant toujours en avant, le suivirent pendant plusieurs jours. Ils campèrent dans une belle vallée, au pied d'un château appelé Moniac; et s'y étant reposés cinq jours, ils tinrent conseil et se dirent: Allons délivrer le brave Renier de Thrit. Ils étaient, en effet, près de la forteresse de Sténimac, où ce guerrier était enfermé depuis treize mois, sans avoir reçu ni vivres, ni secours,

(1) VILLEHARDOUIN, n° 225.

ni nouvelles de Constantinople et des Croisés (1).

Renier, seigneur de Trith, village sur l'Escaut, à une lieue de Valenciennes, était l'un des pairs de cette ville (2). Le comte Baudouin, dont il avait été l'ami en Flandre et le compagnon d'armes dans ses guerres contre Philippe-Auguste, l'avait fait duc de la ville et du pays de Philippopolis, en Thrace, lorsqu'il partagea les provinces d'Orient entre les chefs de l'armée. C'était la troisième ville de l'empire. Renier s'y était rendu à la tête de ses parents et de ses amis, au nombre de cent vingt chevaliers environ suivis de leurs hommes (3).

Quand la révolte des Grecs éclata, trente de ses chevaliers, saisis par la peur, désertèrent. A leur tête s'étaient mis le jeune Renier, son fils, Charles de Vercli, l'époux de sa fille, Jacques de Bondie, son neveu, et Gilles de Trith, l'un de ses frères (4).

Quelques jours après leur trahison, Renier avait vu partir quatre-vingts de ses chevaliers à la fois. Mais intrépide au delà de toute croyance, si l'histoire n'était là pour attester son héroïsme, il réso-

(1) VILLEHARDOUIN, n° 226-228.

(2) H. D'OUTREMAN, *Histoire de la ville et comté de Valenciennes*, l. II, c. 7.

(3) VILLEHARDOUIN, n° 482.

(4) Jean de Trith, son autre frère, que nous avons vu parmi les vingt-sept compagnons de Josse de Materne, ne figure point sur la liste de ces traîtres. Nous savons, d'ailleurs, qu'il n'était pas avec eux. Car, d'après J. de Guise, il avait juré de ne jamais se séparer de ses amis; et les vingt-huit chevaliers, liés par ce serment, s'étaient trouvés tous ensemble au combat d'Andrinople.

lut de garder, avec les vingt-cinq chevaliers qui lui restaient, une grande cité pleine de Grecs prêts à se révolter, menacée par les Bulgares, isolée des Francs, à neuf journées de Constantinople (1).

Quand la nouvelle du fatal combat s'était répandue, la détresse de Renier avait augmenté. Joannice s'avancait à la tête de ses troupes victorieuses, et les Grecs, reprenant courage, venaient à chaque instant grossir l'armée du libérateur. Une partie des habitants de Philippopolis lui avaient envoyé dire : Sire, chevauche devant nos murs, et nous t'ouvrons nos portes. Les vingt-cinq chevaliers, ayant eu vent de la trahison, étaient sortis de la ville en mettant le feu au quartier des Manichéens, qui passaient pour avoir appelé Joannice. Le château de Sténimac était plus facile à défendre; il était à trois lieues de Philippopolis; ils s'y étaient retirés, et s'y défendaient depuis treize mois, réduits à manger leurs chevaux (2).

Renier était lui-même en sentinelle, au haut de ses murs, quand approcha l'avant-garde commandée par Geoffroy de Villehardouin et par Machaire de Sainte-Menehould. Il crut voir une armée de Grecs, et il donna le signal d'alarme à ses braves toujours prêts au combat. « Il ne faut pas s'étonner, dit le naïf historien chef de la troupe, s'il douta à la vue de ses amis : grand temps y avait qu'il n'avait

(1) Il avait eu même assez de générosité pour envoyer à Andrinople quelques-uns de ses hommes au secours de l'empereur; mais ils n'arrivèrent qu'après la défaite. (VILLEHARDOUIN, n° 201, 202).

(2) VILLEHARDOUIN, n° 208, 209.

eu de leurs nouvelles ; et ils ne savaient pas eux-mêmes s'il était mort ou vif. La reconnaissance ne tarda pas à se faire ; et bien pouvez savoir , ajoute Villehardouin, qu'ils eurent grande joie dans la forteresse. Ils en sortirent et allèrent au devant de leurs amis, et l'on se fit grande fête de part et d'autre (1). »

La joie de Renier et de ses libérateurs ne fut pas sans larmes. Le malheureux père apprit le châtement donné par le Ciel à la félonie de son fils , de son frère, de son gendre , de son neveu et des autres chevaliers qui l'avaient abandonné. Ils avaient cru pouvoir arriver jusqu'à Constantinople ; mais la révolte était partout. Pris par les Grecs , ils avaient été livrés au roi des Bulgares , qui leur fit trancher la tête à tous (2).

Les barons demandèrent des nouvelles de l'empereur Baudouin. Nous avons dirent-ils , mainte fois ouï qu'il était mort dans les prisons de Joannice ; mais nous ne le croions mie. Renier leur assura qu'il était réellement mort ; et ils le crurent, et alors recommencèrent les larmes et les gémissements.

Le lendemain matin la troupe se remit en mar-

(1) VILLEHARDOUIN, n° 229.

(2) N° 482. H. d'Outreman croit que Gilles de Trith, frère ou neveu de Renier , échappa à ce massacre , et revint au château de ses pères. Il cite , pour le prouver , une charte d'un Gilles , seigneur de Trith et de Maing , en 1248. Mais pourquoi ne pas supposer que c'était un autre chevalier du même nom , puisque VILLEHARDOUIN met ici le frère de Renier au nombre des morts ? (*Hist. de Val.*, p. 580).

che, emmenant avec elle les guerriers de Sténimac. Le comte Henri était resté au pied du château de Moniac ; c'est là qu'il apprit le malheureux sort de son frère. Croyant sa mort certaine, il retourna à Constantinople, et s'y fit couronner empereur, le dimanche après la fête de Madame sainte Marie, en août, avec grande joie et grand honneur, en l'église de Sainte-Sophie ; et ce fut en l'an de l'incarnation de notre Seigneur Jésus-Christ 1206. Ainsi se termine l'épisode de Trith, raconté par le maréchal de Champagne (1)

Le frère du héros de Sténimac, Jean de Trith, Machaire de Sainte-Menehould, Josse de Materne, Thierry d'Aire et son frère, et leurs compagnons échappés au massacre d'Andrinople, restèrent, comme nous l'avons vu, luttant avec Henri, successeur de Baudouin, contre les Bulgares et les Grecs, pendant dix années. Ce second empereur étant mort le 11 juin de l'année 1216, et la nouvelle d'une croisade en Portugal leur étant arrivée deux ans après, ils quittèrent l'Orient, vainquirent les Maures et déposèrent l'épée au pied des autels, suivant le récit fait, sur la route d'Arras, au chevalier de Materne par son oncle.

(1) N° 230, 231.



SECONDE PARTIE.

L'ERMITTE DE LA FORÊT DE GLANÇON.

I.

PREMIÈRE APPARITION DE L'ERMITTE A MORTAGNE.

Deux ans après la reconnaissance de Josse de Materne et de son neveu , au mois de février de l'année 1224 , à l'entrée du carême, un autre saint homme mendiait de porte en porte dans la petite ville de Mortagne , ville flamande alors , bourgade française aujourd'hui , située au confluent de la Scarpe et de l'Escaut , à trois lieues de Tournai , à quatre de Valenciennes (1).

Ce n'était pas un disciple de S. François , mais un simple anachorète. Sa longue robe blanche était serrée à la ceinture par un cordon , d'où pendait un chapelet à gros grains. Une mante à capuchon tombait de ses épaules. Sa taille était assez haute , et il était robuste, quoique d'une maturité avancée plutôt par les souffrances que par l'âge. Il n'avait

(1) PH. MOUSKES , v. 24, 538. *Notes et pièces justific.* n° 4.

guère, en effet, au delà de cinquante à cinquante-cinq ans. Il boitait; et comme ses pieds étaient nus, on voyait que quelques doigts y manquaient (1). Son bourdon de pèlerin, ornement pour les autres, était donc pour lui un appui nécessaire (2).

Cet ermite se distinguait surtout par une chevelure épaisse qui lui couvrait les épaules, et par sa barbe plus majestueuse que celle des Franciscains. Elle le fit bientôt nommer le pèlerin à la longue barbe (3).

Une longue barbe était, en effet, une singularité, depuis que le *Maître des Sentences*, Pierre Lombard, évêque de Paris, mort en 1164, avait obtenu une ordonnance de Louis VII enjoignant à tout Français de se raser, ordonnance dont les barbiers font honneur à S. Louis, qu'ils ont pris pour un de leurs patrons. Les barbes avaient donc à peu près disparu en France depuis un demi-siècle, et même dans le Hainaut, dont les comtes imitèrent nos rois, leurs hauts seigneurs; et cette mode dura l'espace de trois cent soixante ans (4). Outre les

(1) *PII. MOESKES*, v. 25, 267.

(2) C'était, comme on le sait, un long bâton fait au tour, ayant deux pommes, l'une au sommet, l'autre au milieu, et terminé par une pointe en fer.

(3) *Erat satis elegantis staturæ, barbatus atque capillatus. J. DE GRUY, l. xiv, l. 20, c. 94 et 78; Constantinopolis Belgica, l. 4, c. 47, p. 387, c. 45, p. 374; JUSTE-LIPSE, Exempla politica l. 2. c. 5; D'OUTREMAN, Hist. de Valenciennes, p. 434.*

(4) *Histoire de la ville de Mons*, par GILLES-JOSEPH DE BOUSSU, p. 42. Cet usage de se raser eut pourtant des exceptions, même parmi les laïques, comme nous le verrons plus tard, au § VII.

raisons mystiques qu'eut le bienheureux François de porter la barbe telle que l'avait portée Jésus-Christ, c'était un moyen de déguisement pour plusieurs de ses disciples, barons ou chevaliers, qui se cachaient par humilité.

L'anachorète paraissait pour la première fois à Mortagne : il excita la curiosité des habitants. Non pas qu'un ermite fût alors une chose rare ; mais il courait, depuis quelque temps, un bruit vague du retour de plusieurs seigneurs revenus de Constantinople et de la Terre-Sainte sous l'habit de pénitent (1). Le gouverneur de Valenciennes avait gardé son secret ; mais ses gens avaient pu voir du mystère dans ses relations avec le couvent de Saint-Barthélemy ; et le peuple, frappé des cicatrices des nouveaux moines, de leur air noble et de leur persévérance à cacher leurs noms et leurs patrics, avait disserté sur leur compte en achetant leurs paniers et leurs nattes.

De pareils soupçons s'étaient aussi répandus en France. Les vingt-sept compagnons de Josse de Marterne avaient été distribués dans les couvents de Valenciennes, de Gand, d'Arras et de Lens, qui semblent avoir été les premiers fondés dans ces contrées ; mais les autres chevaliers débarqués à l'Ecluse avec eux durent venir à Paris, où l'ordre de Saint-François existait déjà (2).

(1) J. DE GUISE, *Annales*, t. XIV, c. 94 bis.

(2) A cette même époque, nous trouvons aussi des nobles, revenus de la croisade, qui étaient entrés dans les nouvelles maisons de Saint-Dominique. (J. DE GUISE, t. XIV, c. 94 bis) Au milieu de ce siècle un

Le peuple vénérât donc les Franciscains comme quelque chose de grand et de mystérieux ; et toute figure extraordinaire, sous l'habit de pénitent, excitait la curiosité publique.

Les soupçons s'étaient accrus, depuis quelques mois dans l'Ostrevant et le Tournaisis, par l'arrivée d'un étranger qui avait annoncé le prochain retour du comte Baudouin, empereur de Constantinople, échappé de sa prison. Cet inconnu, dont le message suppose quelque préméditation, avait distribué beaucoup d'argent et fait de grandes promesses ; et bien des gens étaient dans l'attente (1).

poète parisien, Rutebeuf, disait en parlant de l'ordre des Frères Mineurs :
Fils de rois et de comtes sont Mineurs devenus.

. *OEuvres complètes de Rutebeuf, recueillies par Ach. Jubinal, Paris, 1839, t. i, p. 480.*

(1) Un contemporain, Philippe Mouskes, en fait mention dans sa chronique vallonnes rimée, que je francise un peu pour la rendre intelligible. (v. 24, 481—24, 498) :

A Valenciennes y eut un homme
Qui moult d'argent, n'en sais la somme,
Donna, et d'arrière et d'avant,
A mainte gent, leur promettant
Quand le comte Baudouin viendrait
En Frandres et sire en serait,
Qui Constantinople avait prise...

Bon nombre de clers et de laïques y crurent ; d'autres furent incrédules, et répondirent à l'inconnu :

Qu'ils savaient bien et qu'ils croyaient
Que mort était, et vrai disaient.
Car l'empereur, le comte Henri,
Son frère, qui fut attendri
De sa mort, dont bien il s'enquit,
Ne voulut en trois ans depuis
Couronne sur soi déporter,

En effet , comme il était constant que le célèbre empereur n'était pas mort sur le champ de bataille, mais qu'il avait été emmené prisonnier en Bulgarie, il était resté de tels doutes sur son trépas, annoncé en Flandre en 1206, que le peuple et une grande partie des bourgeois refusèrent d'y croire. Il y eut même alors de grands troubles à ce sujet. Philippe de Namur , frère de Baudouin IX, qui était tuteur de ses filles et gouverneur de ses états , fut obligé de montrer les lettres du nouvel empereur, le comte Henri , attestant la mort de son frère. Mais beaucoup de nobles et de bourgeois contestèrent la vérité du sceau dont elles étaient revêtues , et soutinrent qu'elles étaient supposées, tandis que les autres faisaient force aumônes et pieuses fondations pour le repos du comte bien aimé (1).

Le temps avait apaisé la rumeur publique sans l'éteindre , quand l'apparition de l'ermite à Mortagne vint tout à coup la réveiller.

Il revenait de sa quête , suivi d'une troupe d'enfants. Un châtelain du voisinage le rencontre , et s'arrête , frappé par la noblesse de sa stature et de ses traits. Son costume tout seul , dans les circonstances , aurait pu attirer l'attention du chevalier ; car , avec les bruits qui couraient , tout noble était tenté de regarder en face les Frères Mineurs et les anachorètes , espérant découvrir un frère ou un

Ni draps impériaux porter ,
Jusques à temps qu'il sut de fi (certainement)
Qu'on l'avait mort et déconfi.

(1) J. DE GUISE , *Annales du Hainaut* , t. XIV , c. 4.

ami. Il lui était d'ailleurs facile de deviner au premier coup d'œil que celui-ci n'était pas né vilain. Après l'avoir contemplé , profitant du temps et de la facilité que lui donnait le quôteur en tendant la main , il lui demanda son nom , — Je m'appelle Bertrand ; — son pays , — Je suis de Reims en Champagne ; — son état avant d'avoir pris l'habit de pénitent , — J'étais , répondit l'ermite , un pauvre homme et un grand pécheur , et j'expie mes fautes en allant vivre d'ermitage en ermitage , et visitant les saints lieux , anachorète et pèlerin.

Le châtelain , peu disposé à trouver de la bonne foi dans de pareilles réponses , sentait augmenter ses soupçons à mesure que le pénitent faisait de l'humilité. Il le regarde en face d'un air déterminé , et lui dit : Non , beau père , non sire chevalier , vous n'êtes point un pauvre homme , mais quelque noble compagnon de notre malheureux comte Baudouin , qui vous cachez , comme tant d'autres , sous ce misérable habit. Car nous savons que plusieurs nobles chevaliers et écuyers de ces provinces ont pris , comme vous , l'habit de pénitent. A votre air , d'ailleurs , nous voyons bien qui vous êtes , et que votre habitude n'est pas de tendre ainsi la main.

L'ermite parut troublé et nia tout , accompagnant ses paroles de gestes humbles , suppliants , qui semblèrent peu naturels. Je ne suis ni chevalier , ni écuyer , ni fils de baron ou de comte , mais fils de Pierre Cordière , pauvre homme ainsi que

moi , ne sachant que mon *Pater noster* , avec lequel je sers Dieu notre Seigneur.

Ses négations redoublèrent avec les instances du gentilhomme , qui , voyant qu'il n'y avait rien à faire , finit par le quitter sans le croire , et rentra dans son manoir. Il y raconta sa découverte , qui bientôt remua toute la contrée (1).

L'ermite regagna sa cabane dans la forêt voisine , appelée le bois de Glançon. C'était un reste de la célèbre forêt charbonnière qui couvrait tout le pays au temps de Jules César , et dont on voit encore çà et là quelques traces sur les vieilles cartes du Hainaut. L'étranger était parvenu à s'y loger , depuis quelque temps , sans attirer l'attention de personne ; et le premier à remarquer sa demeure fut un enfant qui le suivit par curiosité , lorsqu'il revenait sans doute de sa première quête faite à Mortagne (2). Le voisinage d'une petite fontaine et l'envie de se cacher lui avaient fait choisir un taillis épais , où sa petite hutte , faite de branches d'arbre et de genêts entrelacés , se confondait avec les rameaux et les broussailles (3). Ses prières et méditations achevées , l'anachorète prenait sa bêche , et cultivait un petit jardin , ou creusait des fossés autour de sa demeure (4).

(1) J. DE GUISE , t. XIV , l. 20 , c. 94 ; PHILIPPE MOUSKES , v. 24 , 616 , v. 25 , 254 ; *Constantinopolis Belgica* , l. 4 , c. 47 , 387 ; *Histoire de Valenciennes* , par D'OUTREMAN , p. 434 ; par SIMON LE BOUQU , p. 404.

(2) PH. MOUSKES , v. 24 , 604.

(3) PH. MOUSKES , v. 24 , 544 , v. 24 , 597 et 24 , 601.

(4) On montre encore aujourd'hui , au nord de Mortagne , dans le

Au midi de l'ermitage s'étendait un triangle dont le bois formait la base ; l'Escaut en dessinait le côté droit , la Scarpe le côté gauche , et leur jonction déterminait le sommet , où se trouvait le château-fort des sires de Mortagne, position redoutable , puisque deux fleuves formaient ses fossés et le garantissaient de trois côtés à la fois. Là aussi venaient aboutir et se confondre les diocèses de Cambrai , d'Arras et de Tournai , qui se partageaient la plaine ; et Mortagne , qui se trouvait à cette pointe de terre , relevait alors de trois évêques. Une poétique fiction fait dîner ces prélats

bois de Glançon , à trois quarts de lieue de la bourgade , les traces de son habitation. Elles m'ont paru moins monumentales que le nom même de cette partie du bois , qui , dans les ventes et les contrats , a conservé jusqu'à nos jours le souvenir de l'anachorète. On l'appelle la taille ou la coupe de l'ermitage. Quatre fossés , profonds encore d'une toise , malgré l'éboulement des terres pendant six siècles , entourent un carré où la tradition place la cabane et le jardin de l'anachorète. Ils servaient , dit-on , à la salubrité et à la sûreté de sa demeure. Elle avait besoin de remparts dans un temps où le pays était rempli de bêtes fauves. A cette époque , en effet , on allait encore à la chasse des chevaux sauvages dans les vastes forêts de l'Ostrevant , du Tournaisis et de l'Artois. L'archiviste de l'État et de la ville à Mons , M. Lacroix , m'a assuré avoir lu dans un compte des dépenses du comte de Hainaut , en 1406 , un article pour chevaux chassés dans la forêt Mormale et amenés au Quesnoy , dans les écuries du prince. Au reste , la nécessité de l'écoulement des eaux rendait ces fossés indispensables. Ce lieu est élevé , et de la fontaine part un courant qui entretient le marais de Mortiers. Plus près de l'Escaut , l'habitation d'un anachorète eût été impossible : la plaine est trop humide. Les rivières la couvrent en hiver , au point d'en faire une vaste pièce d'eau , d'où s'élèvent seulement les clochers et les toits de Flines , de Mortagne et de Château-l'Abbaye ; et les habitants de ces paroisses ne se rendent plus alors de visites qu'en barque. Ils sont tous pêcheurs et bateliers , voyageant sur les deux fleuves qui traversent leur plaine.

ensemble , à la même table et pourtant chacun chez soi , sous une même tente et sur une même barque , au confluent des deux rivières , dont le cours traçait les limites de leurs juridictions.

II.

RUMEURS POPULAIRES.

L'hôte mystérieux du bois de Glançon paraît avoir habité son ermitage quelques jours, quelques semaines peut-être avant d'y avoir été remarqué. Aujourd'hui que le pays est découvert , ce serait chose impossible. La forêt s'étendait alors jusqu'à Mortagne , et, pour venir à l'ermite , il fallait traverser une demi-lieue de taillis et de broussailles. Il était arrivé de nuit, j'imagine , allant de bois en bois , et portant des vivres dans sa besace avec ses livres de prières et autres ; car il avait des livres , et il était lettré (1). Ce fut sans doute la fin de ses provisions de bouche qui détermina sa quête et sa première apparition. Du reste , à ses traits pâles et amaigris il était facile de deviner qu'il avait jeûné plus d'une fois , et qu'il vivait de racines.

Sa retraite fut bientôt connue de tout le voisinage. De jour en jour s'accrurent les visites et les interrogations , dont il se tirait avec grande édification de tous , mais en multipliant les soup-

(1) PHIL. MOUSKES , v. 24 , 734.

çons (1). Les villageois et les manants venaient l'examiner sans façon, tandis qu'il priait ou bêchait son petit jardin; les nobles y mettaient de la discrétion et de la ruse. On voulait absolument savoir quel était ce baron ou ce comte pénitent, vallon, flamand ou français, évidemment revenu des guerres saintes. Il occupait donc les veillées des bateliers à Mortagne, des laboureurs dans les hamceaux de Bethléem, du Roeux et de Flines, ses plus proches voisins; et là se racontaient mille aventures et merveilles du célèbre empereur Baudouin, et de la méchanceté de ses deux filles, Jeanne et Marguerite, qui l'avaient fait passer pour mort afin de régner à sa place.

La fortune de Baudouin IX avait été si miraculeuse que sa personne elle-même était devenue un prodige. Il avait trop souffert pour n'être pas un grand coupable. Peu à peu il prit, dans l'imagination du peuple, des forces surhumaines. On en fit un être fabuleux, une espèce de centaure, moitié ange et moitié démon. En sorte qu'au revers de son histoire véritable se trouve une création fantastique qui, dès le siècle suivant, et même vers la fin du treizième, s'était mêlée aux souvenirs de la réalité.

Voici, en résumé, les contes populaires commencés alors, amplifiés depuis (2).

Baudouin, lui avait dit un jour le roi de France,

(1) PHIL. MOUKES, v. 24, 548-24, 552.

(2) La critique, tout en rejetant ces fables, est obligée d'en tenir compte, à cause de l'influence qu'elles exercèrent sur la multitude.

il serait temps de vous marier ; et il vous faut femme de haute lignée. — Sire, répondit le comte, je ne suis pas pressé , car je n'aurai jamais femme si elle n'est aussi riche que moi en terre, en argent et en avoir de toute espèce. Le duc de Bourgogne , présent à l'entretien , lui dit à l'oreille : Baudouin, mon doux ami, à ce prix il vous faudra chercher longtemps. Mais ne pouvant épouser femme aussi riche que vous, vous pouvez l'épouser aussi noble. Le roi a une fille belle et jeune ; si vous la voulez, nous lui en parlerons. Et Baudouin lui répondit bien fièrement : Par ma foi, je ne vous en prie point (1).

C'était un grand péché d'orgueil , dit la chronique, et le comte en fut puni ; car Dieu, pour le châtier, le laissa tromper par le diable, qui se chargea de lui trouver une femme à son gré (2).

Les deux époux vécurent ensemble douze ans et plus, menant vie royale, mais méchante ; car la comtesse rendit son mari mauvais, et le pays en souffrit beaucoup. La dame allait pourtant volontiers à l'église, et entendait le service divin jus-

(1) *Le livre de Baudouyn, conte de Flandre*, p. 45 et suiv. ; *comment Boudouyn espousa le diable*. (Edition de MM. Serrure et Voisin. Bruxelles, 1836).

(2) *Ibid*, p. 46. J'ometts les circonstances du mariage racontées dans *le Livre de Baudouyn*, et évidemment imaginées plus tard. Je ne puis tenir compte ici que du fond de la fable, en élaguant ce qui ne pouvait avoir de vraisemblance populaire en 1224, époque trop rapprochée de la réalité pour admettre certaines énormités d'invention postérieure. *Le Livre de Baudouyn* paraît avoir été écrit un siècle après les événements que nous racontons. (*Préface des éditeurs*, p. xxvii.).

qu'au sacrement ; mais jamais elle ne restait jusqu'à l'élévation de la sainte hostie. Les gens , la voyant toujours sortir de l'église au même moment s'en émerveillaient et parlaient mal d'elle.

Le comte devint père de deux filles ; l'aînée eut nom Jeanne au baptême , et l'autre fut appelée Marguerite.

Or il advint qu'en l'an de grâce mil cent quatre-vingt-dix-huit , le jour des grandes Pâques , le comte de Flandre et sa femme avaient invité maints comtes et maints barons , leurs hommes , pour fêter ensemble la solennité. Ils tinrent donc leur cour très-richement , et , l'heure du dîner arrivée , Baudouin s'assit à table avec tous ses seigneurs.

Mais vint en ce moment un vieil ermite , qui s'appuyait sur un long bâton , et avait bien cent années d'âge , et il pria le comte , au nom de Dieu , de vouloir bien lui donner à dîner aujourd'hui. Et le comte le lui octroya très-doucement , et dit à un de ses écuyers de bien panser le saint homme ; et l'écuyer le fit asseoir à une table , dans la salle , en face du comte et à part.

La dame n'était pas encore assise. On alla la chercher dans sa chambre , et elle vint se placer , comme de coutume , à côté du comte son mari.

Et quand l'ermite vit la dame , il eut grand peur et il commença à trembler et à faire des signes de croix ; et il était là tout bouleversé , sans pouvoir ni manger ni boire.

Et quand la dame , de son côté , aperçut l'er-

mite, il ne lui plut point ; car elle se douta bien qu'il allait lui donner beaucoup d'embarras, et elle pria le comte de le renvoyer. Sire, lui dit-elle, il sait, à lui seul plus de malices que tous vos gens ensemble. Sa vue me fait mal, je vous conjure de le faire sortir.

Dame, répliqua le comte, l'aumône est bonne à donner à celui qui la demande. Il me plaît que ce saint homme soit servi, au nom de Dieu, et qu'il ait aujourd'hui sa réfection chez nous.

Ce disant, le comte regardait l'ermite, qui restait à sa place tout pensif, et ne buvait ni ne mangeait. Prud'homme, lui dit-il, pourquoi ne mangez-vous point ? Ne me le célez pas, et si vous voulez autre chose, demandez-le-moi, vous l'aurez.

Alors, se levant, l'ermite parla, et tout le monde prêta l'oreille. Pour Dieu ! dit-il, laissez tous le boire et le manger, car vous êtes en grand péril. Pourtant ayez bonne confiance en Dieu ; et, s'il lui plaît, vous n'aurez point de mal.

Donc tous furent émerveillés, et chacun se tint coi ; et le comte et tout le monde laissa le boire et le manger.

Alors l'ermite conjura la dame de par Dieu, le Tout-Puissant, et lui dit : Diable qui es au corps de cette femme, je te conjure par Dieu, qui pour nous souffrit la mort et la croix, lequel te chassa de son saint paradis pour le péché d'orgueil ; sors de cette compagnie ; et avant que tu sortes reconnais

devant tout ce monde pourquoi le comte de Flandre a été par toi surpris.

Quand la dame s'entendit ainsi conjurer, voyant qu'il n'y avait plus moyen de rien faire en Flandre, elle avoua qu'elle était effectivement un mauvais ange entré au corps d'une princesse sarrasine trépassée, et que Dieu lui avait permis de tromper le comte Baudouin en punition de son péché d'orgueil. Elle ajouta : Je lui ai fait faire bien des maux à son pays, et chèrement il les paiera ; mais de ce qui adviendra, je ne veux rien dire. J'avais toujours eu envie de l'emporter ; mais jamais il oublia de prier son créateur, et de se signer au coucher et au lever. Je n'ai pas non plus de pouvoir sur ses deux filles, puisqu'il les a fait baptiser. Je retourne donc en Orient remettre ce corps dans la tombe où je l'avais pris.

Alors le diable disparut, avec le corps de la dame, sans faire de mal à personne, excepté qu'il emporta un petit pilier d'une des fenêtres de la salle (1).

Baudouin et tous ses barons et chevaliers demeurèrent fort ébahis, et se levèrent de table ; et le comte s'inclina devant l'ermite, et lui demanda ce qu'il avait à faire ; et le bon ermite lui conseilla d'aller au pape, et de se faire absoudre de son péché.

(1) L'épouse du comte Baudouin IX, Marie de Champagne, mère de Jeanne et de Marguerite, était morte en Syrie l'an 1202, et là se trouvait la base de cette disparition merveilleuse et subite de sa femme emportée par le diable en Orient.

Baudouin manda donc ses hommes de tous ses comtés, et leur dit que, pour faire pénitence, il voulait aller conquérir Jérusalem; et il partit avec eux; et, passant par l'Italie, il vint à Rome. Le pape, qui ignorait son crime, le reçut avec grand honneur, et lui ouvrit ses trésors. Mais le comte lui dit : Très-puissant Père, je ne requiers rien des trésors de l'Église, sinon que je sois par vous confessé et absous.

Ils entrèrent donc ensemble dans l'oratoire du pape, qui l'entendit en confession, et fut bien émerveillé de son fait. Il lui imposa pour pénitence de conquérir Jérusalem, la ville sainte (1). Le pénitent promit qu'ainsi serait fait, et le pape lui donna l'absolution.

On ajoutait encore que le comte Baudouin était réellement allé en Palestine, pendant l'automne de 1203 et l'hiver de 1204, saisons passées par les Croisés sous les murs de Constantinople, entre les deux prises de la ville; qu'il avait visité les saints lieux; qu'à Bethléem il avait retrouvé, dans la grotte où naquit le Sauveur, le bœuf et l'âne, miraculeusement conservés, et vivant toujours là sans avoir besoin de nourriture (2).

(1) Le pape suivant la chronique, lui avait enjoint d'aller d'abord à Constantinople pour y délivrer Agnès, cette fille de Louis VII, qu'il avait refusée par orgueil, et que les Sarrasins tenaient assiégée depuis la mort de l'empereur son mari. Cette princesse, sœur de Philippe-Auguste, fut réellement impératrice de Constantinople et l'épouse successive d'Alexis et d'Andronic. L'imagination des Flamands et des Vallons avait trouvé le reste.

(2) *Constantinopolis Belgica*, l. 3, c. 2, p. 498. Baudouin IX n'est jamais allé en Palestine.

Il était bien vrai , disait-on encore , qu'il avait été pris par le roi des Bulgares, peuple dont le nom était devenu redoutable en Europe (3). Mais une jeune fille noble, du pays, l'avait délivré des prisons de la Bulgarie en lui faisant jurer de l'épouser dès qu'elle serait baptisée. Le comte , parvenu sur la terre des chrétiens , oublia son serment , déshonora sa libératrice , et puis se débarrassa d'elle en la faisant tuer par quelques-uns de ses chevaliers sauvés avec lui. Il n'avait pas eu la précaution de la faire baptiser auparavant, ce qui augmentait son crime. Il était donc allé de nouveau à Rome pour se faire absoudre , et cette fois le pape l'avait condamné, non plus à se battre, mais à faire pénitence. Il devait errer un certain nombre d'années , loin de ses états sous un humble habit d'anachorète.

On ajoutait que les chevaliers compagnons de sa captivité , sauvés comme lui par la jeune Bulgare , et exécuteurs de son lâche assassinat , n'ayant pas imité le repentir et la pénitence du comte , étaient tous morts misérablement. Un d'eux par exemple , étant revenu chez lui , avait trouvé sa femme au pouvoir d'un second mari ; et cette malheureuse l'avait fait jeter dans un puits , afin de garder son adultère amant (2).

(1) Dans les auteurs du temps , les Bulgares sont appelés *Bougres* ; et ce nom , l'épouvante du peuple vallon au commencement du treizième siècle, est l'origine du mot grossier dont bien des gens ignorent la source historique.

(2) MATTHIEU PARIS , *Recueil des historiens français* , t. xvii , p. 739.

On rappelait les prodiges arrivés dans le ciel en 1206, et qu'on avait interprétés en sens divers. Il y avait eu une éclipse : les uns y avaient vu un signe de mort, d'autres la marque d'une disparition momentanée, et le peuple était de ce second avis ; car on avait aussi aperçu une tête d'homme dans le soleil, preuve que le grand empereur devait reparaitre avec un nouvel éclat, sa pénitence achevée. (1) Depuis dix-huit ans il errait dans les forêts et les solitudes, et c'était lui sans doute qui subissait au bois de Glançon sa dernière épreuve.

Aux fables qui couraient les villages, depuis dix-neuf ans, les gens sensés ajoutaient des donnés plus probables sur l'évasion du comte.

Tandis que Henri son frère envoyait de tous côtés, en 1205 et 1206, pour avoir de ses nouvelles, et qu'Innocent III écrivait à Joannice, roi des Bulgares, le menaçant d'une croisade s'il ne délivrait pas le comte Baudouin, un Grec, de retour à Constantinople, vint dire au nouveau empereur qu'il avait lui-même conduit son frère et deux chevaliers français dans une forêt, où ils vivaient cachés ; qu'on les y retrouverait probablement. Deux galères partirent aussitôt, montées par Conon de Béthune et par quelques chevaliers envoyés à la recherche. Le Grec leur servait de guide. Arrivés dans la forêt indiquée, ils n'y trouvèrent plus le comte ; mais ils rencontrèrent des traces de son séjour,

(1) *Constantinopolis Belgica*, l. 4, c. 45, p. 373.

quelques morceaux de pain , des restes d'ognon et des grains de sel (1).

Les têtes ne tardèrent pas à s'échauffer , non-seulement à Mortagne , mais à Tournai , à Valenciennes et dans les châteaux voisins , où déjà l'on parlait beaucoup de l'ermite. Les vieux chevaliers et leurs dames , qui avaient vu le comte , étaient moins prompts que le peuple à se prononcer. Ce pouvait être l'empereur Baudouin : il avait sa figure , mais il était un peu plus petit ; il est vrai que le malheur l'âge et la prison l'avaient voûté. Après dix-huit années d'exil , de captivité , de voyages et de misère , on peut devenir méconnaissable. Toutefois ce pouvait être quelque autre ; et l'on se rappelait tout ce qu'on avait ouï dire des seigneurs croisés absents depuis la prise de Constantinople.

III.

L'INTERROGATOIRE DE L'ERMITE.

Un jour arrivèrent à l'ermitage plusieurs visiteurs ensemble, munis d'une ruse qui ne pouvait manquer de leur apprendre la vérité : elle allait forcer le noble pénitent à se trahir lui-même. Ils avaient donc imaginé de dresser une liste des principaux seigneurs de la Flandre , du Hainaut et de l'Artois, partis pour la guerre sainte avec l'empereur Baudouin , et dont la mort était douteuse. Nous parle-

(1) *Constantinopolis Belgica*, p. 366.

rons, se dirent-ils entre eux, de tous ces chevaliers et de leurs familles en sa présence, par forme d'entretien ; et si nous tombons juste , nous le verrons bien à son embarras. Pourra-t-il , sans trouble , nous entendre prononcer son nom , raconter la fortune de sa femme, de ses fils et de ses filles (1) ?

Voilà donc l'ermite sur la sellette. On parla des exploits d'outre-mer , des malheurs du temps , du veuvage de tant de nobles dames qui n'entendaient plus parler des comtes , des barons et des chevaliers leurs maris. Il était bien triste de ne rien savoir de tant d'hommes vaillants qui , en France, avaient pris la croix en 1199 , au tournoi d'Ecry-sur-Aisne , et en Belgique , à Bruges , dans l'église de Saint-Donat, le premier jeudi de carême , 23 février de l'année 1200. Leur absence avait mis le deuil partout.

Dans ses pèlerinages en France, en Champagne, puisqu'il se disait de Reims , avait-il su des nouvelles de quelques seigneurs croisés sous la bannière de Thibaut , comte de Champagne , et de Louis , comte de Chartres et de Blois ? On disait qu'en 1206 , à la fatale bataille d'Andrinople , où l'empereur Baudouin fut pris vif , et Louis , comte de Blois , tué , on avait vu tomber dans la mêlée Pierre , évêque de Bethléem , Etienne , comte du Nerche , Renaud de Montmirail , frère du comte de Devers , Matthieu de Valincourt , Robert de Rosoi,

(1) J. DE GUISE , *Annales du Hainaut*, t. xiv , c. 91. *Const. Belgica*, t. 4, c. 47 , p. 388.

Thierry d'Aire et Jean son frère, Baudouin de Neuville (1). D'autres, au contraire, avaient affirmé que Baudouin de Neuville, Thierry et Jean d'Aire avaient survécu à ce désastre, et survécu longtemps sous l'empereur Henri (2). Qu'était devenu cet autre brave croisé français, Machaire de Sainte-Ménéhould, qui commanda si souvent l'avant-garde avec Villehardouin, maréchal de Champagne et de Romanie? Il avait délivré le magnanime Renier de Trith, gouverneur de Philippopolis, abandonné par les siens au milieu des Grecs révoltés et des armées bulgares, et réduit à manger ses chevaux. Ce brave Rénier de Trith n'était pas revenu; son frère Jean de Trith non plus. Était-il vrai que Gilles, son autre frère, que son fils, que son gendre et son neveu arrêtés par les Grecs sur la route de Philippopolis à Constantinople, avaient été livrés à Joannice et massacrés par ce roi barbare!

L'ermite souriait à toutes les interrogations qui lui étaient faites. Il n'avait jamais ouï parler, disait-il, de tous ces guerriers. Pénitent au milieu des forêts, pouvait-il savoir tout ce qui se passait par le monde? Son impassibilité ne déconcerta pourtant pas ses interlocuteurs; ils en conclurent que c'était un homme habile, et qu'ils n'étaient pas

(1) *Recueil des historiens français*, t. xviii, p. 475, n° 490.

(2). En effet, Josse de Materne a nommé, parmi les chevaliers devenus Franciscains, Baudouin de Neuville, Thierry d'Aire, et Jean son frère; et rien dans son récit n'indique qu'ils aient été quelque temps prisonniers en Bulgarie avec l'empereur. Voyez ci-dessus, partie 4, § 3 et 4.

encore tombés juste sur le nom et sur les faits qui devaient l'émouvoir. Ils continuèrent donc.

Avait-il vécu dans les forêts de la Picardie, aux environs de Nesle? Les sires de Nesle, Jean surtout, avaient fait parler d'eux toute la Chrétienté par leur félonie ou par leur maladresse. Comment expliquer la conduite du châtelain de Bruges, Jean de Nesle, commandant de la flotte des Flamands, qui, ayant juré de rejoindre le comte Baudouin à Venise, était allé disperser ses vaisseaux sur les mers de la Syrie (1)? Plusieurs de ses parents avaient pris la croix, et n'étaient pas revenus avec lui. Qu'était devenu Henri de Nesle? Que penser de Guillaume de la Porcherie, de Josselin de Baleham, de Gauthier de Vièles, de Jean de Hoves, de Siger de Silly, fils du sire de Trazegnies, de Lievin d'Axelle, de Josse de Materne, de Roger de Gavre, frère de l'échanson de Flandre, de Pierre d'Odenove, de Winoc de Hondschoote, de Thierry de Dixmude, de Conon de Béthune, l'un des plus braves et des plus diserts de l'armée, et de Barthélemy son frère?

L'ermite était encore une fois demeuré impassible, riant même quand on lui demandait : seriez-vous Conon ou Barthélemy de Béthune, Henri de Nesle, Roger de Gavre ou Josse de Materne (2)? Seriez-vous sire d'Axelle, ou de Dixmude, ou d'Hondschoote, ou de Trazegnies? Lui, pauvre

(1) VILLEHARDOUIN, *Recueil des hist. franç.*, t. XVIII, p. 439, n° 25; p. 444, n° 52.

(2) *Const. Belgica*, l. 4, c. 17, p. 388.

homme , fils de Pierre Cordiële , n'ayant jamais manié que sa bêche et son chapelet ! Il parut même étranger à tout ce qu'on put lui dire de l'intérieur des familles troublées par l'absence de leurs chefs , par exemple , de la femme de Renier de Trith , qui , se croyant veuve , avait pris un second mari , Thierry de Beverne ; de la fille de ce Thierry de Beverne , mariée à Villaume de Hondschoote ; de la baronnie de Termonde , passée dans la maison de Béthune par le mariage de Villaume , avoué d'Arras , avec l'héritière des sires de Termonde , morts , disait-on , en Orient , et que la dame s'était lassée d'attendre.

Tous ces déplacements d'héritages , toutes ces alliances , toutes ces généalogies d'enfants et de petits-enfants n'avaient rien fait sur l'anachorète , dont on voulait mettre le cœur à la question. Rien du moins n'avait altéré son visage. Quel lui importait d'apprendre que Clémence et Mahaut de Béthune avaient épousé des châtelains de Bourbourg , que Margarète leur sœur , était demeurée fille ? (1)

Cependant ses examinateurs étaient trop sûrs de leur fait pour lâcher prise : il fallait le serrer de plus près , l'attaquer en face , le surprendre , le déconcerter , l'étourdir par la hardiesse des questions. Reprenant donc leurs héros un à un , ils lui disaient : On l'attend ; vous lui ressemblez ; est-ce vous ? Avouez-le.

A chaque sommation l'inconnu riait de bon cœur ,

(1) A. DU CUESNE , *Hist. de la maison de Béthune* , p. 431-435.

se montrant fort étonné, quelquefois même impatienté du long et ridicule interrogatoire qu'on lui faisait subir ; et l'embarras avait fini par passer du côté des juges.

Ils allaient se retirer lorsqu'un d'eux, plus ferme et plus rusé que les autres, lui dit tout à coup en le regardant en face : Non, vous n'êtes ni Roger de Gavre, ni Josse de Materne, ni Henri de Nesle, ni Conon de Béthune, ni Thierry d'Aire ou de Dixmude, car vous êtes Baudouin lui-même, notre comte et illustre empereur, l'époux de Marie de Champagne, le père de la comtesse Jeanne, qui nous gouverne, et de dame Marguerite, sa sœur. Il vit, il s'est échappé des prisons de Bulgarie ; nous le savons, et nul Flamand désintéressé n'en doute : vous avez son âge, son regard, ses traits, sa taille. C'est vous ! Vos pieds mutilés portent les traces des tourments que vous avez soufferts dans les prisons de Joannice.

La scène change : le pénitent se trouble, et nie en balbutiant ses raisons ordinaires. Il a beau affirmer, jurer même qu'il est un pauvre homme, un pécheur misérable, la conviction s'accroît à mesure qu'il cesse de rire.

Les visiteurs, sans s'obstiner à tirer de sa bouche un aveu assez bien écrit sur son visage et dans toute sa contenance, le quittèrent avec de grandes démonstrations de respect. Arrivés à Mortagne et rentrés chez eux, ils émurent la ville et tous les châteaux et hameaux du voisinage, en racontant le succès de leur ruse.

IV.

LE PALAIS DE GENETS.

(1224-1225.)

Renommée qui dit nouvelle,
 Qui plutôt vole qu'hirondelle,
 Et à lointains et à voisins
 Dit que c'est le comte Baudouins (4).

Les gens de Mortagne, voisins de l'ermite, furent les premiers à s'ébranler. Nous ne souffrirons pas, s'écria-t-on de toutes parts, que notre véritable seigneur et prince endure tel malaise auprès de nous ; et les voilà courant en foule vers l'ermitage et presque en tumulte.

« Donc, dit un chroniqueur, de force et tout malgré lui, ils prirent leur empereur, et en la ville de Mortagne le menèrent, faisant grande jubilation, et disaient : Voici notre naturel seigneur. Nous étions bien méchants quand nous le laissions mendier ainsi pauvrement. Là accouraient toutes manières de gens en lui faisant grand honneur et révérence. Et lui disaient, le regardant en face c'est lui ; et aussi bien disaient ceux qui ne le voyaient point (à cause de la foule), et ceux qui oncques n'avaient vu l'empereur le reconnaissaient aussi bien que les autres. Et en cette ville il fit

(1) PHILIPPE MOUSKES, v. 24, 607

reçu très-honorablement , et si bien que ces nouvelles se répandirent premièrement en Tournai , en Valenciennes , et de là par toutes les Flandres et par tout le Hainaut , et ainsi parmi le royaume de France. Adonc commencèrent à venir par devers lui plusieurs nobles et non nobles pour le bien regarder et aviser , et disaient , l'un , c'est lui ; et l'autre , ce n'est pas lui , mais il lui ressemble assez bien. » (1).

Il fut comte nommé par tous ,

dit encore la chronique rimée par Philippe Mouskes, trouvère contemporain et témoin sans doute de ces triomphes du pèlerin dont il a écrit l'histoire.

Mais il ne veut répondre à rien ,
Hormis qu'on l'appelait chrétien.
Pour ses péchés est venu là.
Mais disait bien que roi , ni duc ,
Ni comte était , ni jamais fut...
Et lorsque plus il s'excusait ,
— Vous êtes comte , — chacun disait.

Et c'est bonnes gens ajoutaient : « Certes il parfait sa pénitence , mais il l'aura bientôt finie. » (2).

L'empereur pénitent refusa donc tous les titres qu'on lui donnait , tantôt avec humilité , tantôt avec énergie , se dérochant de son mieux aux ovations de Mortagne et à l'enthousiasme des visiteurs , presque toujours renfermé sous son toit de genêts.

(1) *Notice du quatorzième ou quinzième siècle sur Bertrand de Rayns* , publiée par M. Lucien de Rosny , c. 45 et 46.

(2) V. 24 , 614-24 , 634.

Il y avait loin de cette cabane à la tente en pourpre de Murtzuphle , occupée par Baudouin la première nuit qu'il passa dans les murs de Constantinople , en 1204 , le lundi de la Pâque fleurie. On se rappela qu'il avait eu en partage, à lui seul, le quart des terres de l'empire , avec le palais de Blaquerne , l'une des merveilles du monde , et celui du Boculéon , le plus riche qu'on eût jamais vu ; et il se trouva de ses visiteurs qui l'y avaient conduit en grande fête et en grande procession , après son couronnement à Sainte-Sophie , vingt ans auparavant (1).

C'est de là qu'il avait envoyé à Rome , en France, dans les Flandres, par toute la Chrétienté, cette proclamation et cet appel à ceux qui voudraient partager ses combats et sa fortune (2) : « Baudouin, par la grâce de Dieu , très-fidèle en Jésus-Christ , empereur de Constantinople , par Dieu couronné , modérateur des Romains , toujours auguste , comte de Flandre et de Hainaut , à tous les fidèles , archevêques, évêques, abbés, prieurs, prélats, doyens, barons, chevaliers et écuyers, et à tout le peuple chrétien. Écoutez, admirez, et louez le Seigneur : car il a agi avec magnificence, en renouvelant pour nous les miracles des anciens jours, en donnant non pas à notre nom, mais au sien, une gloire qui fera l'admiration de tous les siècles.... Le dimanche

(1) VILLEHARDOUIN , *Recueil des hist. franç.*, t. xviii, p. 462, n° 129. Traité entre les Français et les Vénitiens pour l'élection de l'empereur ; *ibid.* , p. 460 , note.

(2) *Ibid.* , p. 520-523.

où l'on chante *Misericordias Domini* (1), les barons, chargés par l'armée du choix d'un empereur, après avoir prié Dieu, comme il convenait, nous ont, malgré notre indignité, unanimement et solennellement élu, aux applaudissements du clergé et du peuple. Le dimanche suivant, jour où l'on chante *Jubilate, réjouissez-vous* (2); jour où S. Pierre dit, à l'épître, qu'il faut *honorer le roi et lui obéir, comme au souverain*; jour où l'Évangile annonce que *notre joie ne nous sera enlevée par personne*, les pontifes, au milieu des acclamations universelles et des larmes pieuses, m'ont couronné avec une grande pompe; m'ont élevé, les Grecs applaudissant eux-mêmes, au faîte de l'empire, pour l'honneur de Dieu et de la sainte Église romaine, et pour le salut de la Terre-Sainte. »

Dans l'enthousiasme de son triomphe, le nouvel empereur, croyant son trône inébranlable, s'était trop vite appliqué ces paroles de l'Évangile : *Votre joie ne vous sera enlevée par personne*. Car, onze mois après, le roi des Bulgares lui enlevait la couronne, le faisait passer du palais de Constantinople dans les prisons de Ternove. Mais bien des gens curieux de prophéties purent trouver dans les paroles suivantes, du même évangile, l'histoire de la disparition du comte et la prédiction

(1) Le second dimanche après Pâques, qui tomba, cette année 1204, le 9 mai.

(2) Le 16 mai, troisième dimanche après Pâques. L'épître de ce jour est tirée de l'épître 1^{re} de S. Pierre, c. 2; et l'évangile, du chapitre 16 de S. Jean. On y lit les paroles citées.

de son retour : *Un peu de temps , et vous ne me verrez plus ; un peu de temps encore , et vous me reverrez* (1).

L'empereur était donc revenu , et ses sujets le revoyaient pauvre et solitaire dans un palais de feuillage. Ils l'auraient ramené sur-le-champ à ses châteaux de Mons et de Valenciennes ; mais ils respectaient sa pénitence. On attendait, d'ailleurs, l'avis des barons voisins, et ils délibérèrent près d'un an (2). Il fallait , en effet, autre chose que l'enthousiasme des gens de Mortagne pour changer la face de la Belgique , pour remuer l'Europe tout entière.

Cependant toute une révolution s'organisait déjà dans la cabane de Glançon ; et l'empereur ermite, que la prudence condamnait encore à l'obscurité, n'avait pas tardé à avoir sa petite cour secrète, ses conseillers intimes, qui passaient de longues heures avec lui. Ils lui apportaient des parchemins histo-

(1) Alors, comme aujourd'hui, comme à toutes les époques extraordinaires, on était curieux de prophéties. Parmi celles qui eurent vogue au temps de la prise de Constantinople, en voici une qui n'a pas l'air d'avoir été faite après coup, puisque Raoul de Diceto, qui la rapporte sous l'année 1189, était mort avant 1200 ; à moins qu'on ne dise que c'est une interpolation faite à son histoire. Sur une porte de Constantinople, appelée la Porte dorée, était une inscription ainsi conçue : *Quand viendra de l'Occident un prince à la blonde chevelure, de moi-même je m'ouvrirai*. Or depuis deux cents ans cette porte était restée fermée, quand l'empereur Murtzuphle, voyant entrer les Latins dans ses murs, la fit ouvrir pour prendre la fuite. (*Hist. franc.*, t. xviii, p. 482, note).

(2) Latuit fere ista opinio per totum annum antequam diffunderetur. (J. DE GUISE, *Annal.*, t. xiv, l. 20, c. 94).

riques, de vieux titres, des nobiliaires et des cartes (1). Car, après vingt-quatre années d'absence, de guerres et de malheurs, il devait avoir besoin de se rafraîchir la mémoire sur bien des choses. Pouvait-il même se rappeler les lois et coutumes qu'il avait fait rédiger et promulguer, le 26 juillet de l'année 1200, lorsqu'il réunit ses états à Mons, avant son départ pour l'Orient?

Dans ces entrevues il put apprendre tout ce qui s'était passé en Flandre depuis le départ des Croisés : la trahison du comte de Namur, Philippe, son frère; les mariages et les malheurs de ses deux filles, qui furent vendues à la France. C'était une suite de déplorables intrigues.

(1) Nous avons déjà vu que l'ermite était lettré, et l'on se souvenait que le comte Baudouin avait été l'ami des lettres. Il avait réuni plusieurs historiens pour rédiger en français-vallon les annales du monde, à partir de la création. Il était poète lui-même, et dans la langue des troubadours. Se trouvait en Italie, en 1202, à la cour du marquis Boniface II de Montferrat, avec lequel il allait partager le commandement de l'armée sainte, il avait attaqué, en vers provençaux, Folquet de Romans, l'un des poètes de cette époque; et nous avons encore quelques fragments des couplets satiriques qu'ils échangèrent. (*Hist. littéraire de France*, t. XVIII, p. 622.) D'après Philippe Mouskes, au contraire, le comte Baudouin *ne sut lettres qui valus rien* (v. 24, 736). Ce témoignage d'un contemporain est grave, sans doute; je m'étonne qu'il n'ait frappé ni les continuateurs des Bénédictins, ni M. le baron de Reiffenberg, qui, dans son introduction à la *Chronique rimée* de Philippe Mouskes, dit des choses si merveilleuses sur la littérature de la cour de Mons, p. 437 et suiv.

V.

LES FILLES DE BAUDOUIN VENDUES A PHILIPPE-AUGUSTE.

A son départ pour l'Orient, le comte Baudouin avait une fille nommée Jeanne, âgée alors d'une douzaine d'années; et son épouse, Marie de Champagne, était sur le point de le rendre père une seconde fois. Il avait remis la tutelle de ses deux enfants et le gouvernement de ses états à son frère cadet, Philippe, comte ou marquis de Namur, en lui adjoignant son oncle, Guillaume, seigneur de Château-Thierry, et le trop fameux Bouchard d'Avesnes. Guillaume n'avait pas tardé à mourir, et les deux autres, abusant de leur position, avaient fait le malheur et la honte de leurs pupilles.

Le comte de Namur, esclave ambitieux de Philippe-Auguste, dont il voulait épouser la fille, Marie, née de son union adultère avec Agnès de Méranie, et veuve d'Arthur, duc de Bretagne, acheta la main de cette princesse en livrant ses deux nièces à la politique de son royal beau-père. Le monarque, en les mariant à son gré, s'assurait le patronage sur leurs états. L'Angleterre, rivale de la France, en guerre avec elle depuis longues années, avait aussi les yeux sur ces deux puissantes héritières. Leur alliance, celle de l'aînée surtout, devait être d'un grand poids dans la balance des nations.

Philippe-Auguste, maître de Jeanne, la donna

en 1211 , au prince Fernand ou Ferrand , fils de Sanche, roi de Portugal , et neveu de Mathilde , veuve du comte de Flandre , Philippe d'Alsace. « Ferrand , lui avait dit le roi de France , il convient de vous marier à la plus riche femme de ce siècle vivant. Mais , pour Dieu ! je vous prie de ne pas aller vous enorgueillir , ni rebeller contre les Français , ni vous laisser fouler aux pieds par vos voisins. — Sire, avait répondu Ferrand , à Dieu ne plaise que je fasse tel outrage : faites de moi à votre volonté et plaisir (1). »

Il se trouvait dans les Flandres de nombreux et chauds partisans de l'Angleterre et de l'Allemagne : cette alliance les mécontenta. Leur fierté nationale en fut surtout humiliée : on ne les avait pas consultés. La jeune comtesse étant revenue de Paris avec son mari , pour prendre avec lui possession de ses états , il se trouva des Flamands assez hardis pour lui dire : « Dame Vous nous avez laidesment servis ; car votre mari est serf du roi de France , et s'en vanta le roi à Paris. Or nul serf ne peut tenir pied de terre que son seigneur ne prenne , s'il lui plaît ; il peut le faire pendre ou noyer , s'il méfait en quelque chose contre lui. Dame , prenez votre serf ; qu'il soit maudit de Dieu , et vous en allez en Portugal , où sont les serves gens. Car jamais serf n'aura sur les Flamands aucune maîtrise ; et veuillez bien savoir que si Ferrand est encore quinze jours par deçà , nous lui ferons couper la tête (2). »

(1) *Le livre de Baudoyne*, p. 45 (Brux., 1836).

(2) *Le livre de Baudoyne*, p. 65.

Les chefs des mécontents étaient Rasse de Gavre, échançon de Flandre, et Arnoul d'Audenarde. Ils reçurent le nouveau comte à coups de lances et d'arbalètes. Pour obtenir grâce, il fallut changer de politique. Le mari de Jeanne devint l'ennemi de son bienfaiteur, et porta à l'empereur d'Allemagne et au roi d'Angleterre l'alliance et le patronage que Philippe-Auguste avait cru s'assurer en lui donnant sa nièce.

Là avaient commencé les ravages du Hainaut et de l'Artois, qui, dans l'espace de trois ans, furent deux fois envahis par le roi de France, et deux fois repris par le comte Ferrand et ses alliés. La querelle sanglante avait fini en 1214; et le mari de Jeanne, écrasé à Bouvines, malgré ses nombreux bataillons et des prodiges de valeur, expiait, depuis dix ans, dans la prison du Louvre sa fortune et ses inconstances.

Philippe I de Namur, frère de Baudouin, avait expié d'une autre façon sa félonie. Poursuivi par la haine publique et dépouillé de tout pouvoir, réduit à se cacher dans ses châteaux, il était tombé malade en 1213, à son manoir de Blaton, en Hainaut. Quatre abbés avaient entouré son lit de mort, et, par une ferveur de repentir extraordinaire, il avait voulu se confesser à tous les quatre à la fois, demandant hautement pardon au ciel et à la terre (1).

(1) C'étaient Baudouin, abbé de Cambron; Conrad, abbé de Villers; Nicolas, abbé de Marchiennes; et Renier, abbé de Saint-Jean de Valenciennes.

Dans les angoisses de sa honte et de ses remords, se rappelant tout à coup qu'il s'était emparé par violence du château où il allait mourir (1), il se passa une corde au cou, et s'écria : Tirez-moi d'ici ; traînez sur les cailloux et dans la boue le plus misérable des hommes. J'ai vécu comme un chien. je dois être jeté à la voirie comme un chien.

Il fallut le porter à la maison de son prévôt ; et là ses troubles recommencèrent. Ce lieu lui rappelait encore des crimes. Ah ! s'écria-t-il en versant un torrent de larmes , mon Dieu ! où suis-je ? C'est la demeure du complice de mes spoliations. Misérable que je suis ! je ne pourrai donc mourir nulle part sans y trouver l'image de quelqu'une de mes injustices. Oh ! tirez-moi encore d'ici. On voulut vainement le calmer ; il n'eut de repos que quand il fut transporté dans la pauvre maison de son chapelain. Il y pleura beaucoup , mais avec calme, et son dernier soupir fut saint. Il se faisait , dit-on , des miracles à son tombeau , placé dans l'église de Saint-Aubin de Namur , où son corps fut porté ; et les populations des Flandres y venaient en pèlerinage. On l'appelait Philippe-le-Pénitent (2).

(1) Il l'avait enlevé au châtelain de Caudry , l'un des six pairs de Valenciennes.

(2) *Tantis usque hodie signis coruscat , ut de remotis regionibus advenientes infirmi ad ejus tumbam sanitatem recipiant , ipsamque terram circa sepulchrum ejus effodientes , secum pro benedictione reportent. »* Voyez ce témoignage d'Albéric de Trois-Fontaines et celui de Cæsarius , auteurs contemporains , dans le *Recueil des historiens français*, t. xviii , p. 784. *Constantinopolis Belgica*, l. 4, c. 46 ; *Hist. de Valentiennes*, par d'OUTERMAN , 4^e partie, l. 4, c. 9 ; *Historiæ Camberonensis, auctore*

La Belgique lui avait donc pardonné sa trahison; mais elle en subissait encore les fatales conséquences. Elle était humiliée, amoindrie. De grosses sommes avaient été payées à la France pour le rachat des chevaliers pris à Bouvines; et la rançon du comte Ferrand exigeait de tels sacrifices d'argent et surtout d'honneur national, que les villes des Flandres, malgré les instances de la comtesse Jeanne, ne pouvaient s'y résigner (1).

Dans de telles circonstances, il fallait la tête et le bras de Baudouin lui-même. Son apparition allait répandre l'enthousiasme parmi ses peuples. D'ailleurs, sans tirer l'épée, il pouvait, en disant me voilà, simplifier singulièrement les choses. Le retour du maître des Flandres rendait inutile le rachat d'un prince étranger; et tous les traités onéreux faits pendant son absence et sans sa participation étaient par là même annulés.

Les seigneurs, qui visitaient l'ermite, le pressaient donc de reprendre la couronne humiliée sur le front d'une femme. Lui seul pouvait lutter contre la France, et tirer ses états de la tutelle où les avaient mis la trahison de son frère et l'imprudence de son gendre. Avant son départ pour l'Orient, n'avait-il pas tenu tête à Philippe-Auguste? Ne l'avait-il pas même battu? Or ce roi avait

ant. LE WATTE, *pars 2*, *Balduinus abbas IV*, c. 6. Raisse met ce pénitent au nombre des bienheureux, dans son *Auctarium ad Natales Sanctorum Belgii*, 14 octobris.

(1) *Pacta conventa inter Philippum Francorum regem et Joannam Flandriæ comitissam, de libertate Ferrandi comitis.* (*Recueil des hist. franç.*, t. xvii, p. 105).

été sans contredit plus redoutable que ne l'était Louis VIII, son successeur. Le royal pénitent n'avait qu'à se montrer ; on était sûr de l'enthousiasme de ses sujets et de la stupeur de ses ennemis. L'Allemagne et l'Angleterre n'attendaient que le moment favorable pour se venger de Bouvines. Une coalition générale contre la France était donc facile : il n'était besoin que du secret pour mieux surprendre.

Ainsi, dans la cabane du Glançon fut conçue l'idée d'une coalition nouvelle ; et Londres sut avant Paris le retour de l'empereur Baudouin. Nous verrons en effet, dès le 11 avril 1225, Henri III, roi d'Angleterre, envoyer un message à l'ermite pour lui demander son alliance contre les Français.

VI.

BOUCHARD D'AVESNES.

Les trois premiers seigneurs que je rencontre à la cabane de l'ermite sont le comte de Namur, neveu et successeur de Philippe-le-Pénitent ; Everard Radous IV, sire de Mortagne, et le sombre Bouchard d'Avesnes (1).

Philippe II, comte de Namur, y venait pour reconnaître l'empereur son oncle. Il était né d'Iolande

(1) Li Quens de Namur i parla,
Messire Boucars i ala ;
S'i fu li kastelains Radous :
Partout fu quens nommés de tos.

(Pu. MOUSKES, v. 24, 611).

de Flandre, sœur des comtes Baudouin et Henri et femme de Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre troisième empereur de Constantinople, mort en 1217. La couronne d'Orient, portée par son père et ses deux oncles maternels, lui appartenait : il la refusa. Son frère cadet, Robert de Courtenai, l'avait acceptée, et régnait à sa place sur le Bosphore depuis quatre ans à peu près. Petit-fils de Louis-le-Gros par son père, neveu de Philippe-Auguste par sa tante Isabelle, reine de France, ce Philippe, comte de Namur, neveu, fils et frère de rois et d'empereurs, avait préféré le titre de grand à celui de souverain ; ses contemporains le lui décernèrent, et il l'a gardé dans l'histoire (1). L'autorité de ce sage devait être d'un grand poids. Il revint de Glançon persuadé qu'il avait revu l'empereur Baudouin, son oncle.

Ce fut aussi d'abord l'opinion du sire de Mortagne, Everard Radous IV, châtelain de Tournai, dont les ancêtres avaient été assez puissants pour faire la guerre aux comtes de Flandre, et se dire dans leurs chartes *princes des Tournaisiens par la divine Providence, et selon les décrets éternels en avaient ordonné* (2). Depuis trente-sept ans leur

(1) PH. MOUSKES, v. 24, 885.

(2) Ce nom de Radous vient du mot latin *Rodolphus* ou *Radulphus* porté par le chef de cette famille vers 1038. La ligne masculine des sires de Mortagne, châtelains de Tournai, finit en 1279, après avoir duré deux siècles. La branche cadette des sires de Mortagne commence à Roger de Nivelle, sire d'Espierres, mort en 1272. Il était fils d'Everard Radous IV et de sa seconde femme, fille de Roger châtelain de Courtrai, dame de Nivelle. Voyez BUTKENS, *Trophées de*

autorité souveraine déclinait dans la double lutte des trois pouvoirs d'alors , celui des rois, celui des seigneurs et celui des bourgeois organisant peu à peu leurs communes. Les peuples demandaient des libertés aux princes souverains, et les princes souverains enlevaient des droits aux seigneurs, réparant d'un côté ce qu'ils perdaient de l'autre; et dans cette tendance des peuples à se rapprocher des rois pour traiter d'égal avec eux après six siècles de conquêtes, les châtelains, puissances intermédiaires, allaient s'effaçant peu à peu. L'abaissement des sires de Mortagne, à Tournai, en est un exemple. Cette ville, berceau de la monarchie française, s'était donnée d'elle-même, en 1187, à Philippe-Auguste, qui, par intérêt autant que par reconnaissance, y avait accordé des franchises aux bourgeois, diminuant par là le pouvoir du châtelain, le seul qui pût se poser en rival devant lui. C'était aussi la politique de Jeanne, comtesse de Flandre; achetant les châtelainies de Bruges et de Cassel, en même temps qu'elle octroyait à ses bourgeois de nouvelles libertés.

A cette époque d'empiétements réciproques, tout bouleversement dans les affaires devenait, pour les partis en présence, le signal de quelque nouvelle conquête. Le châtelain de Tournai devait donc voir avec joie reparaître le comte Baudouin,

qui, rival plus d'une fois heureux de Phi Auguste, pouvait donner encore plus d'embarras à son fils. Toutefois, Everard Radous IV avait plus de conscience que d'ambition (1). Partisan de l'ermite au début de ce grand procès entre lui et la fille, nous le verrons changer d'opinion au cours de camp.

Bouchard d'Avesnes avait une âme plus malicieusement trempée; car il l'avait de fer, son front était d'airain, suivant l'expression d'Ignace de Loyola (2). Pendant sept ans au moins, de 1215 jusqu'à 1222 à peu près, quand cet homme, par les foudres du Vatican, traversait une ville, une bourgade, l'office divin cessa dans l'étendue de l'archevêché de Reims, qui comp

(1) Les sires de Mortagne, Radous III et Radous IV, ont laissé l'histoire de grandes preuves de foi. La religion corrigea le premier, du second, qui me semble avoir été naturellement violent et orgueilleux. Il s'emporta contre le clergé de Tournai jusqu'à défendre aux Tourensiens de cultiver les terres du chapitre. L'évêque Walter de Marvis lui résistait; et il se soumit en 1222. En 1216, il avait eu un différend avec l'abbaye-du-château; et il eut assez de probité pour prononcer l'interdiction contre lui. Radous III avait donné un exemple de modération chrétienne poussée jusqu'à l'héroïsme, en déclinant un duel et en priant pour Philippe d'Alsace, qui avait poussé méchamment Cysoing à l'injurier. Voyez sur ce duel Gislebert, *Recueil de chartes*, t. xviii, p. 85, c.; *Histoire de la ville et cité de Tournai* (La Haie, 1750), t. i, p. 613.

(2) Les trois bulles d'excommunication que je vais citer sont d'un *Vidimus* de Matthieu, abbé de Saint-Denis en France, daté du mois de juin 1285. Ce *Vidimus*, muni du sceau de l'abbaye, repose aux archives de l'ancienne chambre des comptes à Lille. Elles ont été déjà citées et traduites en partie par M. Edward Le Glay dans sa pittoresque *Histoire de Jeanne de Constantinople*, p. 53, (Lille, 1844).

les évêchés d'Amiens , d'Arras , de Beauvais , de Cambrai , de Châlons-sur-Marne , de Laon , de Noyon , de Senlis , de Soissons , de Têrouane , de Tournai. Tous les dimanches et jours de fêtes , dans toutes les églises de ces diocèses , au son des cloches , les cierges étant allumés , on annonçait publiquement que Bouchard l'apostat était mis , lui et ses adhérents , hors de la communion des fidèles , et que tout le monde devait l'éviter.

Une bulle du 24 avril 1219 , atteste que la contrition n'avait pas encore brisé le cœur de ce grand coupable insensible à la crainte de Dieu et à la crainte des hommes , souillé depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête (1). Quand il vint frapper , en 1223 , à la porte de l'ermitte , le cri du repentir n'était pas encore sorti de sa bouche. Ce criminel était un sous-diacre ; et ce sous-diacre , excommunié sans vouloir baisser la tête sous l'autorité du vicaire de Jésus-Christ , était le second fils du pieux et vaillant Jacques d'Avesnes , mort en 1191 , sans tache de conscience ni d'honneur. C'était depuis le gendre du comte Baudouin , empereur de Constantinople , dont il avait épousé frauduleusement et sacrilègement la seconde fille , Marguerite , dite la dame Noire , sœur de la comtesse Jeanne , qui régnait alors sur les Flandres.

C'est donc une infernale histoire , et , suivant le langage du pape Honorius III , nous rougissons de

(1) ... Spurcitias quibus a planta pedis usque ad verticem capitis est respersus... induratum cor ipsius.

la rappeler. Mais, outre la nécessité de faire connaître un personnage mêlé aux intrigues et aux intérêts qui nous occupent, il n'est pas, dans toutes les mémoires d'alors, d'événement à la fois plus vrai et plus incroyable, et par conséquent plus propre à augmenter, par son étrangeté même, la vraisemblance de celui que nous racontons.

Bouchard d'Avesnes né à la fin du douzième siècle, du sire de Condé, de Landrecies, de Treslon, Jacques d'Avesnes, et d'Ade, fille héritière des sires de Guise, avait été nourri et entretenu, à quatre chevaux de service, dans le palais du comte de Flandre, Philippe d'Alsace (1). C'était une nature richement dotée : il avait autant d'intelligence que de valeur. Plus tard il devait être à la fois, dit Jacques de Guise, l'homme de son siècle le plus habile à la guerre, le plus sage dans les conseils, le plus éloquent et le plus érudit ; également distingué par ses mœurs et ses vertus héroïques, par sa stature, par son adresse dans les exercices du corps et par la force de ses membres jointe à la grâce (2).

Ce fils des héros aurait dû prendre leur épée ; il voulut, ou plutôt on voulut pour lui, une mitre, une tiare peut-être. Sa naissance et ses talents pouvaient le mener à tous les honneurs. Il vint donc à Paris pour y faire son cours de philosophie. De cette université il passa à celle d'Orléans, y prit le degré

(1) HENRI D'OUTREMAN, *Hist. de Valent.*, p. 138.

(2) *Annales du Hainaut*, t. xiv, c. 44.

de docteur ès-lois, et s'y distingua au point d'y enseigner lui-même ce qu'il venait d'apprendre.

Il fut fait chanoine et archidiaque de Laon, puis chanoine et trésorier de l'église cathédrale de Tournai. Ces premières dignités n'exigeaient que la tonsure, et la tonsure n'engageait à rien ; mais, pour monter plus haut, il fallait passer par les degrés des ordres sacrés. Bouchard posa le pied dans le sanctuaire, et fit un pas sans retour, en recevant le sous-diaconat des mains de l'évêque d'Orléans. Peu de gens le surent (1).

Ici commence un phénomène historique invraisemblable aux lecteurs qui jugeront du treizième siècle par le nôtre. Alors les communications étaient lentes et difficiles : Orléans et Mons étaient vingt fois plus éloignés que ne le sont aujourd'hui Rome et Bruxelles.

Bouchard d'Avesnes, sous-diaque, disparaît quelque temps de la scène du monde, et revient en Flandre guerrier brillant, armé chevalier par Richard Cœur-de-Lion, à qui Jacques d'Avesnes avait dit, mourant en Palestine sur le champ de bataille : Brave roi, viens venger ma mort. Bouchard avait fait ses preuves dans les tournois en Angleterre ; il avait combattu sous le comte Baudouin, dans ses guerres contre Philippe-Auguste. Ce prince, en partant pour la croisade, frappé des qualités guerrières et politiques du chevalier

(1) H. D'OUTREMAN, *ibid.*

d'Avesnes, l'associa à son frère Philippe, tuteur de ses filles et administrateur des Flandres pendant son absence.

La trahison et la disgrâce du comte de Namur augmentèrent la puissance et la popularité de Boichard, qui demeura seul chargé de la tutelle de Jeanne et de Marguerite. Après le mariage de l'aînée avec Fernand de Portugal, il fut chargé de l'éducation de la cadette, et il s'en acquitta, il faut le dire, avec une décence et une dignité qui semblent écarter la préméditation du crime. Marguerite, dit Jacques de Guise, avait doucement passé les jours d'enfance que le Seigneur lui accordait, comme une vierge bénigne, dans la pratique des vertus d'honnêteté, de sobriété, de prudence et de force (1).

Le comte de Salisbury avait demandé la main de Marguerite pour son fils aîné. Les Flamands apprirent qu'il était boiteux, et lui refusèrent leur jeune princesse, belle, dit le chroniqueur Mouskes, comme la fleur dont elle portait le nom (2). Philippe-Auguste la demanda pour un seigneur de Bourgogne issu de son sang royal. Mais les Flamands jugèrent que le roi de France, en disposant de l'aînée de leurs dames, n'avait déjà que trop mis la main dans leurs affaires. Ils voulurent pour la seconde un seigneur flamand, n'ayant d'autres intérêts politiques que les leurs ; et le choix tomba

(1) *Ann. du Bain.*, t. xiv, c. 48.

(2) Qui bièle estait commargerie. V. 24, 546.

sur le tuteur de la princesse. On ignorait son fatal secret (1).

Le pauvre Bouchard, pour me servir de l'expression de l'historien Henri d'Outreman, ébloui par l'éclat de ce présent, oublia son vœu de chasteté, et se jeta, les yeux fermés, dans l'abîme, y entraînant avec lui sa femme et son pays. Deux princes, Jean et Baudouin d'Avesnes, fruits de l'inceste inconnu à leur mère, sacrilèges rejetons d'une tige de héros, portèrent au front et dans le cœur le signe de leur monstruosité. Marguerite, désabusée et repentante, devait les rejeter de son sein tout petits encore, comme deux remords et deux opprobres : et eux, en grandissant, devaient, les armes à la main, forcer leur mère à la reprendre, à leur rendre la puissance et l'honneur, en les faisant légitimer et les déclarant ses héritiers (2).

La fille de Baudouin de Constantinophe, innocente d'abord, ne l'avait pas toujours été peut-être. Le moment vint où le fatal secret se répandit dans les Flandres, et y jeta la stupeur. La comtesse Jeanne apprit donc l'ignominie de sa sœur. Elle était pieuse, noble, héroïque même ; son étonnement et son trouble furent inexprimables, dit l'historien du Hainaut, Jacques de Guise. « Elle manda, ajouta-t-il, l'évêque de Tournai et les principaux ecclésiastiques de ses états. Après avoir donné

(1) *Ann. du Hain.*, *ibid.*

(2) H. D'OUTERMAN, *Hist. de Valent.*, p. 140.

diversement leur avis sur cette affaire, ils décidèrent qu'il serait à propos de la soumettre au prochain concile qui s'assemblerait à Rome; et la comtesse suivit cet avis. Pendant ce temps-là elle écrivit plusieurs fois à Bouchard, et envoya près de lui des chevaliers et l'évêque de Tournai pour l'engager à lui rendre Marguerite, qui trouverait le meilleur accueil auprès d'elle. Les uns étaient d'avis que Marguerite se fît religieuse ou béguine; d'autres voulaient qu'elle entrât en l'abbaye de Sainte-Vaudru ou à celle de Maubeuge, ou aux Hospitalières; quelques-uns disaient qu'elle devait passer le reste de ses jours dans la simplicité et l'humilité; enfin chacun donnait son avis sur cette affaire. Mais Bouchard refusa absolument de rendre Marguerite. La comtesse, voyant son obstination, écrivit au pape Innocent et au concile général pour qu'ils daignassent prendre une détermination sur le cas où se trouvait sa sœur, et décider si son mariage avec Bouchard était valable, et si les deux fils qu'elle avait eus de lui étaient réputés légitimes » (4).

Rome et le concile de Latran s'émurent à la nouvelle de l'horrible scandale qui faisait blasphémer, parmi les nations, le caractère sacré dont le coupable était revêtu. D'ailleurs Innocent III, en envoyant Baudouin combattre pour la croix au delà des mers, avait pris sa famille sous sa protection. Venger l'honneur de ses filles était donc un devoir

(4) DE GUISE, t. xiv, p. 474.

de conscience pour lui (1). Bouchard, menacé d'excommunication, vainement sollicité par les évêques et le clergé des Flandres, refusa de rendre son épouse, ou plutôt sa victime ; car son vœu de chasteté avait empêché son mariage. Trois fois les foudres du Vatican le frappèrent, en 1215, 1217 et 1219, sans l'abattre (2). Alors se vérifia la sentence du Sage : l'insensé n'a d'oreilles que pour la voix des passions qui grondent dans son cœur ; et quand l'impie est descendu dans les profondeurs du mal, il méprise ; mais l'ignominie et l'opprobre le suivent (3).

Suivant une relation mêlée de fables, ébranlé par un premier coup, Bouchard aurait passé en Palestine pour y faire pénitence ou s'étourdir au milieu des combats ; et ce dompteur d'infidèles, incapable de se vaincre lui-même, revenu au château de Marguerite, se serait écrié en revoyant ses deux fils et leur mère : Je ne les quitterai plus, j'aimerais mieux être écorché vif. (4).

Quoi qu'il en soit de cet incident, peut-être

(1) *Constantinopolis Belgica*, I. 4, c. 10, § 6, p. 65. En parlant des malheurs que cette cinquième croisade entraîna, il est utile de rappeler la désobéissance des chefs, qui, au lieu d'aller droit en Palestine, s'obstinèrent, malgré les menaces du vicaire de Jésus-Christ, à porter leurs armes ailleurs, dans un intérêt politique et mal entendu.

(2) La première bulle est du 19 janvier 1215 ; la seconde, du 17 juillet 1217 ; la troisième, du 24 avril 1219.

(3) *Proverb.*, c. 18, v. 2 et 3.

(4) H. D'OUTREMAN, *Hist. de Valent.*, p. 13, réfute ces fables. Les dates et les faits postérieurs que nous citons confirment les raisonnements de ce sage écrivain.

romanesque comme d'autres récits qui l'accompagnent, le sous-diacre, révolté contre l'Église et sa patrie, garda la fille de l'empereur Baudouin, comme une bête fauve garda sa proie, en changeant de repaire à mesure qu'on le poursuivait. Il errait avec elle de province en province, se cachant dans les châteaux de ses amis; et la malheureuse princesse resta plusieurs années, sept ans au moins, dans les forteresses et sous les charmes de son sacrilège mari. (1).

Bouchard rassurait sans doute la conscience de Marguerite en se disant victime d'une calomnie. C'est le seul moyen d'excuser la fille de Baudouin; et il en coûte de faire partager tant d'iniquités à une jeune femme qui avait le cœur haut, et qui, une fois éclairée, poussa la fierté de son repentir jusqu'à oublier qu'elle avait été mère. Il fallut toute l'autorité de S. Louis et d'Innocent IV pour l'obliger, en 1246, à accepter comme ses enfants les deux fruits de son alliance ignominieuse. (2).

(1) En 1222, je la trouve encore lui donnant le nom de mari dans un acte public, et, qui plus est, dans une gratification accordée à Thierry de Hufalise, l'un des complices de Bouchard qui se firent excommunier pour lui. (Bulle de 1249, indiquée plus haut; acte rapporté dans les *pièces justific.* de l'*Histoire de Jeanne de Const.*, par M. Ed. Le Glay, p. 464). En 1224, Marguerite avait contracté une seconde alliance pour faire oublier la première; elle avait épousé Guillaume de Dampierre, second fils de Gui II de Dampierre et de Mathilde, héritière de Bourbon.

(2) H. D'OUTREMAN, *Histoire de Valenciennes*, p. 440; VINCHANT, *Annales de la province et comté d'Haynau*, I. 4, c. 25.

Quant à Bouchard d'Avesnes, il s'était enseveli impénitent dans la solitude de ses châteaux (1). Sa visite à l'ermite est indubitable ; un auteur contemporain l'affirme (2). Elle eut pour résultat l'adoption des deux fils de Bouchard et de Marguerite, que l'ermite reconnut pour ses petits-fils, comme nous le verrons plus tard ; et le sous-diacre apostat, en sortant de la cabane, proclama, comme les autres, le retour du comte Baudouin.

Cet homme, tout maudit qu'il était des Flandres, pouvait encore, du fond de ses tours, devenir le moteur et l'âme d'un parti redoutable ; car il avait le génie des affaires, et tous les secrets de l'État avaient été plusieurs années entre ses mains. Ses amis lui étaient dévoués jusqu'à braver pour lui les anathèmes de l'Église ; et son frère était puissant. C'était Gautier II, sire d'Avesnes, de Leuse, de Condé, de Guise, de Landrecies, et de Treslon, devenu comte de Blois par son mariage avec Marguerite de Blois, dame héritière. Gautier devait naturellement soutenir les droits de ses deux neveux à l'héritage de leur mère. Ils pouvaient régner un jour sur les Flandres. La comtesse

(1) Au bout d'un siècle et demi l'on ne sut plus au juste ce qu'était devenu ce grand coupable. Les uns racontent qu'il mourut en Italie, assassiné par les satellites de Jeanne, à son retour d'un voyage fait à Rome pour obtenir l'absolution du pape ; d'autres ont dit que les assassins l'avaient frappé à son château de Rupelmonde ; d'autres enfin, et c'est l'opinion la plus probable, affirment qu'il vécut jusqu'en 1240, et mourut de mort naturelle à son château d'Etroeungt. (H. D'OUTREMAN, *Hist. de Val.*, p. 139-40).

(2) PHIL. MOUSKES, v. 24, 612.

Jeanne n'avait qu'une fille ; et , d'après les lois et les coutumes du pays , les fils de Marguerite pouvaient être légitimés , et lui succéder au gouvernement de ses états.

L'alliance des amis de Bouchard et de ceux de l'ermite , venant aux oreilles de Jeanne , devait donc fortement la préoccuper.

VII.

LA COMTESSE JEANNE AU QUESNOY.

A trois lieues de Valenciennes s'élevait le château du Quesnoy. Les gens du peuple l'appelaient l'Écritoire. Il en avait la forme : c'était une grosse tour creusée en terre et plongée dans l'eau noire de ses fossés , comme dans un large bassin d'encre. Elle était surmontée d'un donjon fort élevé et dont l'architecture légère contrastait tellement avec la masse lourde de sa base , qu'on l'avait nommé la Plume. Les habitants de la petite ville au milieu de laquelle était le château fort , et qu'on appelait dans le pays les jolis gens du Quesnoy , à cause de leur honnête bonhomie , prétendaient qu'il était bâti sur les ruines du manoir de ce célèbre comte Aimon dont les quatre fils jouent un si grand rôle dans les romans de Charlemagne. La preuve en était , disaient-ils , dans son antique nom *Quercetum Aimondi* , la chênaie ou la quênaie d'Aimon , car les Vallons disaient quêne au lieu de chêne ; et c'est , dit-on , l'étymologie de cette bourgade , dont l'origine

remonte au delà du dixième siècle. Elle s'était formée au milieu des chênes de la forêt Mormale, reste de la forêt Charbonnière fameuse par les combats de nos premiers rois. Au temps dont nous parlons, cette forêt couvrait encore tout le pays du Quesnoy jusqu'à Maubeuge et Landrecies.

Ce château, bâti en 1150 par Baudouin-le-Bâtisseur, grand-père du Baudouin qui nous occupe, était de plus célèbre par le souvenir d'une mystérieuse aventure arrivée à son architecte vers 1166. Ce comte, disait-on, avait vu apparaître, pendant la nuit, S. Jean-Baptiste, dont il persécutait, à Valenciennes, l'abbé et les chanoines; et le saint Précurseur l'avait fait rudement flageller. Le coupable avait rempli le château de ses cris : ses gens étaient accourus, et avaient entendu les coups, mais sans voir et sans pouvoir arrêter l'auteur de cette exécution surnaturelle (1).

Ses deux petites-filles, Jeanne et Marguerite, habitaient ordinairement le Quesnoy lorsqu'elles quittaient Mons pour se rapprocher de Valenciennes et du Hainaut français. C'était une véritable forteresse, comme étaient alors les maisons de plaisance. Le sire ou la dame d'un manoir devaient toujours être prêts à soutenir un assaut.

La comtesse avait d'abord ri, sans doute, des

(1) Clamat et auditur, nec cæsor ibi reperitur,
Cæsum cernentes et planctus percipientes,
Stantes mirantur.

Vita Gilberti primi, abbatis ecclesiæ S. Johannis Valencenensis, cité par J. de Guesz, t. xii, c. 46, p. 77.

premières nouvelles de l'empereur anachorète mendiant à Mortagne. S'il en fallait croire quelques historiens français modernes, elle fut bientôt humiliée des honneurs qu'on lui rendait, sans songer à s'assurer si c'était réellement son père. Indignée, suivant eux, de la défection de ses barons, mécontents de son administration depuis plusieurs années, elle passa du mépris à la colère, et se laissa même emporter à des excès de fureur qui la compromirent. C'était, à leurs yeux, une femme au cœur fier, exaltée par l'habitude du commandement, surtout depuis la captivité de son mari, dont elle recevait les lettres en pleurant devant sa cour, mais qu'elle laissait depuis onze ans dans sa prison du Louvre, se résignant à régner seule (1).

Ce portrait de la fille aînée de Baudouin IX suppose une étude superficielle de son histoire. Les monuments crient le contraire. Nous avons encore, dans les vieilles archives des Flandres, bon nombre d'actes constatant les démarches qu'elle fit pour la délivrance de son mari. S'il fut douze ans séparé d'elle, c'est à la vengeance et à la politique de Philippe-Auguste qu'il faut s'en prendre; c'est aux villes des Flandres, qui refusaient de payer la rançon du prince captif (2).

(1) L'abbé Velly, *Hist. de France*, t. iv, p. 34 (Paris 1771). M. DE SIMONET, *Hist. des Français*, t. vi, p. 428.

(2) Voyez l'*Histoire de Jeanne de Constantinople*, par M. Édouard Le Glay. Cet écrivain a parfaitement apprécié le caractère de cet empereur et les difficultés de son règne. Ch. 3 et ch. 5. Voyez aussi l'

Les historiens belges ont pour la plupart jugé différemment leur comtesse. Ils lui donnent une âme élevée, de la virilité dans les conseils, un cœur sensible et beaucoup de cette piété qui soutient dans le malheur et qui modère dans la prospérité. Au moment où la lutte s'engage entre la fille et le père, il est de la justice de n'écouter que les faits.

Jeanne avait auprès d'elle Arnoul d'Audenarde, l'un de ses partisans les plus sûrs : elle le chargea d'aller voir et interroger l'ermite.

Arnoul d'Audenarde était un vaillant guerrier, dévoué à son pays. Il lui avait sacrifié ses trois frères, qui, en 1214, furent noyés lorsqu'ils passaient en Angleterre, avec Hugues de Boves, pour soutenir l'allié des Flamands, Jean-sans-Terre, attaqué par Philippe-Auguste (1). Vint ensuite la désastreuse bataille de Bouvines. Arnoul avait eu assez de prudence pour en redouter les suites. Il chercha à détourner le comte Ferrand d'une coalition qui allait le perdre, et, fort de la conscience de ses prévisions, il refusa obstinément de jurer l'alliance avec le roi d'Angleterre. Mais, aussi brave que prudent, il soutint la lance au poing

deux d'Outreman, *Hist. de Val., passim*, et *Constantinopolis Belg.* l. 4, c. 46.

(2) Arnoul d'Audenarde était fils de Gisbert, sire d'Audenarde, et de Richilde de Mortagne, fille d'Everard Radous III, sire de Mortagne, châtelain de Tournai, et de Mathilde de Béthune. BUTKENS, *Trophées du Brabant*, t. 1, p. 608 et 609; A. DU CHESNE, *Histoire généalogique de la maison de Béthune*, p. 145.

le combat qu'il n'avait pu prévenir. Il y sauva deux cents cavaliers, et il fut pris au moment où il tentait un effort désespéré pour débarrasser le comte Ferrand tombé au pouvoir des Français (1).

Cet Arnoul, devenu le bras droit et le conseil de Jeanne, semble même avoir eu plus d'autorité à secourir que l'autre Arnoul, gouverneur des Flandres. C'est au point que l'histoire a jeté quelques nuages sur ses relations avec la comtesse : nous retrouverons l'occasion d'en parler.

L'apparition du représentant de la fille de Baudouin à Glançon était une satisfaction donnée aux partisans de l'ermite. Cependant il paraît qu'elle ne leur suffit point : ils auraient voulu voir la comtesse. L'ermite, offensé lui-même sans doute, refusa de recevoir l'envoyé en prétextant une indisposition. Le sire d'Audenarde le crut réellement malade. Il interrogea les seigneurs qui avaient vu et étudié de plus près le pénitent. Il trouva chez eux tant de conviction, il entendit des choses si merveilleuses, qu'il revint au Quesnoy fort ébranlé (2).

La fille de Baudouin fut émue, au moins très-embarrassée. L'affaire était trop grave pour ne pas consulter le roi de France, son cousin et seigneur. Elle envoya donc un courrier à Paris; et ce fut, je pense, le gouverneur des Flandres lui-même, Arnoul de Materne; car vers cette époque, c'est à

(1) *Recueil des historiens franc.*, t. 47, p. 99 et 102; *BRIZELAN, Gallo-Flandria*, p. 100.

(2) *Phil. Mousses*, v. 24, 662-24, 670.

dire au mois de mars 1225, il fit un voyage à la cour de Louis VIII, où bientôt nous le retrouverons.

Blanche de Castille, reine de France, se hâta de répondre à sa cousine que ses aïeux, en Espagne, avaient été trompés par un aventurier qui s'était dit prince aussi, et dont on avait découvert ensuite l'imposture. Il avait fini par être pendu. Sa cousine devait donc se tenir sur ses gardes, et ne pas se compromettre par une sensibilité irréfléchie (1). Cette réponse suppose que la fille du comte avait été ébranlée, et fait honneur à sa piété filiale. Elle explique aussi les combats de son cœur et son apparente dureté.

La comtesse Jeanne avait, en effet, besoin d'être prémunie contre les tentations d'une tendresse trop empressée. De pareilles résurrections ont été essayées par des imposteurs à toutes les époques; et au temps des croisades elles furent plus faciles et plus communes que jamais. Philippe-Auguste lui-même n'avait-il pas été sur le point d'être trompé par un certain Alexis, qui troubla l'empire d'Orient, l'année même où le comte Baudouin, père de Jeanne, était parti de Venise? Cet aventurier s'était dit fils de l'empereur Manuel, et avait offert de singuliers traits de ressemblance avec le jeune prince qu'il voulait faire revivre. Il avait ses traits, sa chevelure blonde, et de plus il balbutiait un peu comme lui. Soutenu par les armes du sultan d'Ancyre, il allait s'emparer de la

(1) Ps. MOUSKES, v. 24, 709-24, 718.

couronne, quand le fer d'un assassin arrêta son triomphe (1).

La Belgique elle-même n'offrait-elle pas à la comtesse Jeanne plusieurs exemples d'une pareille imposture (2)? Wauthier de Cluse vivait peut-être encore pour rappeler l'apparition mensongère d'un autre Baudouin en 1176.

Un jour que la pluie tombait, les sires d'Ardres, retenus dans leur château, prièrent un vieillard de la famille, fils naturel de Baudouin d'Ardres, de leur raconter ses aventures et les histoires de leur maison (3). Le vieillard, nommé Wauthier de Cluse, passant ses doigts dans sa barbe, et la caressant, se mit à leur redire le voyage d'outre-mer de Baudouin, son père, qui avait pris la croix, en 1146, à la suite de Thierry, comte de Flandre, et de Louis VII, roi de France. La nouvelle de son

(1) *Constantinopolis Belgica*, p. 139; LE BEAU, *Hist du Bas-Empire* l. 93, § 4.

(2) Voyez *Histoire de Flandre*, par M. KERVYN DE LETTENHOVE, t. II, p. 217; H. D'OUTREMAN, *Hist. de Valent.*, p. 137.

(3) *Recueil des hist. franç.*, t. XIII, *Préf.*, p. XLIII et XLIV; WALTER DE CLUSA, *Hist. ard. dom.*, p. 452; A. DU CHESNE, *Hist. géнал. des maisons de Guines, d'Ardres*, etc., l. 3, p. 101 et 102; *Preuves*, p. 175. Ce Wauthier ou Gauthier d'Ardres, dit de Cluse, est l'historien de la maison d'Ardres que le chroniqueur Lambert, curé d'Ardres, introduit dans son récit. Il eut pour mère Adèle fille de Raoul d'Ardres, qui fut chanoine de Saint-Omer sans être dans les ordres sacrés, et oncle maternel de Baudouin. Étant illégitime, Wauthier ne succéda point à son père; le comte d'Ardres passa à sa tante Adèle et à son mari Arnoul IV, vicomte de la Marck. Ils moururent en 1176, laissant pour unique héritière leur fille, femme de Baudouin II, comte de Guines, mort en 1177, le 2 juillet. *Mémoires de la société des antiquaires de la Morinie*, t. IV, p. 381. (1837-1838).

trépas était venue au bout d'un an ; les uns disaient qu'il était mort de faim ; les autres qu'il avait été noyé dans les flots de la mer : d'autres enfin affirmaient qu'il avait été tué par les infidèles.

« Cependant , ajouta le vieillard , trente ans après son départ pour l'Orient , c'est-à-dire en 1176 , on vint nous dire que mon père était de retour , et qu'il habitait une pauvre cabane à Planques , près de Douai. En effet un pèlerin à longue chevelure blanche , à barbe pure comme la neige , vêtu de blanc et couvert d'un cilice , était apparu dans les environs de Douai , demandant l'aumône. Un jour il lui échappa de dire qu'il était d'Ardres ; il ajouta même , comme en balbutiant et à mi-voix , qu'il était né au château des sires d'Ardres ; et finalement il avait avoué , mais avec beaucoup de peine en apparence , qu'il était Baudouin parti pour la Terre-Sainte , et que tout le monde croyait mort.

» La nouvelle en vint à l'abbaye des Bénédictins d'Honnecourt , à trois lieues de Cambrai. Le prieur , nommé Geoffroy , était d'Ardres : ému du retour miraculeux de son seigneur , il accourt au château pour annoncer au comte et à la comtesse que leur oncle vivait encore , et s'était fait ermite et pénitent à Planques. Le comte refusa d'y croire , disant qu'il était bien certain de la mort de mon père , et que cet étranger était un imposteur qui voulait ramasser de l'argent. Et de fait , il parcourait tous les châteaux du voisinage , les hameaux et les abbayes , monté sur un âne , et faisant la quête.

C'était , disait-il , pour les pauvres qu'il mendiait . l'avenir montra que c'était pour lui.

» Entendant dire que mon père était vivant , je n'y crus pas tout à fait , mais prenant avec moi quelques vieillards de mes amis , qui l'avaient connu avant son départ , je me rendis à Plancques sans rien dire au comte et à la comtesse. Je vis l'ermite , et nous eûmes ensemble de longs et fréquents entretiens , tantôt seuls , tantôt en présence de mes compagnons. Mais nous ne pûmes , ni eux ni moi , rien découvrir qui nous certifiât que c'était là réellement mon père.

» Cependant il courut sur mon compte d'injurieux soupçons. On me reprocha même de m'être entendu avec cet ermite , et d'avoir reçu de lui des présents considérables pour affirmer qu'il était réellement le seigneur d'Ardres.

» Nous étions à peine de retour ici quand on nous apprit sa fuite. Il avait tout à coup disparu, emportant de grandes sommes d'argent recueillies dans ses quêtes. »

C'est au commencement du treizième siècle que cette conversation fut écrite par Lambert , curé d'Ardres , qui y avait assisté. Ce souvenir , tout frais encore du Baudouin de Plancques , était de nature à jeter des soupçons sur le Baudouin de Mortagne. Jeanne et son conseil ne devaient-ils pas y regarder à deux fois ?

VIII.

LA TOUR DU LOUVRE.

— Mars 1225. —

Le sire de Materne était à Paris, chargé d'une mission importante. Il s'agissait sans doute du rachat de Ferrand, mari de la comtesse, prisonnier au Louvre depuis la bataille de Bouvines. Peut-être aussi, comme nous l'avons déjà dit, fut-il porteur des lettres de Jeanne au sujet du pénitent de Glançon. Quoi qu'il en soit du but principal de sa mission à la cour de France, l'ambassadeur flamand obtint de Louis VIII des entrevues avec son prince captif; et ce fut une grande faveur : la prison du comte n'était ouverte à aucun de ses sujets ni de ses amis.

Philippe-Auguste avait été inexorable, et, moitié par politique, moitié par ressentiment, il avait fait rudement expier au mari de la comtesse Jeanne son ingratitude et l'étourderie de ses ambitions. Jusqu'à sa mort, arrivée le 14 juillet 1223, le vainqueur de Bouvines ne put oublier que le comte Ferrand, devenu son neveu, marié par lui à l'héritière des Flandres, s'était uni à ses ennemis pour se partager son royaume, ne demandant modestement pour sa part que l'Artois, la Picardie, l'Île de France avec Paris, et abandonnant le reste au comte de Boulogne, à l'empereur d'Allemagne, Othon IV, et au roi des Anglais, Jean-sans-

Terre (1). De ces quatre rêveurs de conquêtes, il en avait pris deux à Bouvines; et il leur avait ironiquement donné ce qu'ils s'étaient promis, c'est-à-dire de vivre au cœur de la France. Renaud de Dammartin, comte de Boulogne, avait eu la prison de Bapaume, où il mourut d'ennui et de désespoir (2); le comte Ferrand eut la tour du Louvre.

A l'avènement de Louis VIII, le prisonnier du Louvre avait senti s'alléger le poids de ses chaînes. Blanche de Castille, touchée des larmes de sa cousine, avait prié pour lui. Cependant sa prison était toujours étroite, et rien n'était triste comme la forteresse où il était gardé.

(1) Le roi d'Angleterre avait demandé pour sa part les provinces, attenantes à celles qu'il avait déjà en France; Othon s'était adjugé la Champagne, la Bourgogne et une partie de la Franche-Comté; et le comte de Boulogne avait prétendu aux comtés de Guines et du Vermandois.

(2) Voici ce qu'un ancien chroniqueur anonyme raconte de la mort du prisonnier de Bapaume : « Avant que le roi Philippe trépassât, Regnaud, comte de Boulogne, fit traiter sa paix par monseigneur Louis, son neveu, qui vint dans sa prison lui dire qu'il avait pourchassé devers son père sa délivrance. De quoi le comte Regnaud fut si joyeux qu'il dit à monseigneur Louis : Certes, beau neveu, il vous sera bien guerdonné (récompensé). Car je vous ferai, avant un mois, roi de France. Quand Louis l'entendit, il pensa que dans ce cas il faudrait que son père mourût ou renonçât à la couronne. Il vint donc trouver le roi, et lui dit les paroles du comte. Alors fut mandé au châtelain de la tour, où le comte était gardé, que sans délai on le mit en plus forte prison, et que nul ne l'approchât. Le châtelain vint, et le comte lui demanda : Châtelain, ma délivrance est-elle faite ? Le châtelain lui fit lire les lettres du roi, dont il frémit tout incontinent, et prit un sien chambellan entre ses bras et l'embrassa si fort que tous deux en moururent. *Chronique de Flandre*, éditée par Denis Sauvage (Lyon, 1562), p. 46 et 47.

Pour y parvenir, le chevalier de Materne, après avoir traversé le château du Louvre, flanqué de plusieurs tours dont chacune avait des hommes d'armes et son capitaine, entra dans une vaste cour oblongue, que renfermaient quatre murailles percées de croisées longues et étroites. C'étaient les façades intérieures du château, qui avait deux étages. Au milieu de cette place d'armes, longue de deux cent sept pieds et large de cent quatre-vingt-dix-sept, il trouva la tour qui portait le nom de son maître; car aux noms de Tour-Neuve, de Tour-de-Paris, de Grosse-Tour elle joignait celui de Tour-Ferrand. Philippe-Auguste l'avait fait reconstruire, et son royal captif l'avait étrennée, suivant l'expression du peuple. C'était une solide forteresse, ayant huit toises de diamètre et seize de hauteur, et dont les murailles étaient épaisses de douze à treize pieds. Elle était en outre environnée d'un fossé large et profond (1).

Le pont-levis s'abaissa; une lourde porte en fer cria sur ses gonds, et le chevalier entra. Le prince était abattu et vieilli, bien qu'il n'eût guère que trente-huit ans; mais il était souffrant, usé par l'ennui et l'humiliation. Les Parisiens l'avaient abreuvé de tristesse par leurs sarcasmes.

Toute la France avait ri de sa conquête, qui lui avait donné le Louvre pour palais, et de l'accomplissement des prophéties de sa grand'mère, la reine Mahaut, qui, ayant, disait-on, interrogé un

(1) *Tableau de Paris*, par M. de Saint-Victor, t. 1, p. 334 et suiv. (Paris. 1808).

sorcier sur l'issue de la guerre, avait eu cette réponse à double sens : « Le roi sera terrassé, foulé aux pieds des chevaux, et ne sera point enseveli ; et, après la victoire, Ferrand entrera à Paris en grande pompe. » Le roi Philippe-Auguste avait été en effet terrassé, foulé aux pieds dans la mêlée; et Ferrand était entré à Paris en grande pompe, c'est-à-dire garrotté sur un char que traînaient deux magnifiques chevaux alezans ; et, dans la joie du triomphe, le peuple et les écoliers, jouant sur son nom et sur celui de ses coursiers, que leur couleur de rouille faisait alors appeler des ferrands, avaient répété dans leurs chansons :

Ferrand portent deux auferrants ,
Qui tous deux sont de poil ferrant.
Ainsi s'en va lié en fer
Comte Ferrand en son enfer.
Les auferrants de fer ferrés
Emportent Ferrand enferré (1).

Ces railleries, devenues populaires en France ces calembours d'écolier passés en proverbes avaient profondément blessé le comte Ferrand. La comtesse Jeanne en avait souffert aussi, et leurs lettres étaient souvent trempées de leurs larmes.

Ce prince, de race généreuse, avait eu de la valeur et de l'ambition jusqu'à l'imprudence : mais son âme s'était fatiguée sous les chaînes ; et, rend à la liberté l'année suivante, il ne reviendra dar

(1) *Les grandes chroniques de France*, t. iv, p. 197 (Paris, 1831)
Histoire de Jeanne de Constant., par M. Edw. Le Glay, p. 35.

les Flandres que pour y mourir bientôt et sans bruit (1).

Sa tristesse cependant avait été chrétienne. Les Frères Mineurs, établis à Paris, lui suggérèrent d'utiles réflexions sur la vanité des choses humaines. La porte de sa prison leur était ouverte. Ils lui racontèrent la vie sainte et les miracles d'un Portugais célèbre parmi eux, du frère Antoine, connu depuis sous le nom de S. Antoine de Padoue. Sa renommée remplissait déjà le monde. Il était né à Lisbonne en 1195 ; il avait été baptisé dans la même église que le comte, et il avait reçu comme lui, au baptême, le nom de Ferdinand. Il avait pris l'habit des Frères Mineurs en 1221, quand l'infant don Pèdre revint d'Afrique avec les corps des cinq martyrs franciscains. A la vue de ces glorieuses reliques il avait dit : Je serai leur frère et martyr comme eux. Il était donc entré au couvent que les Franciscains avaient auprès de Coimbre, après avoir été témoin des vœux que firent alors, à Lisbonne, Josse de Materne et ses compagnons.

Tous ces rapprochements avaient frappé le comte Ferrand, né à Lisbonne aussi et frère de cet infant don Pèdre (2). Il s'était dit à lui-même : Antoine

(1) Il sortit du Louvre le 6 janvier 1226, après une captivité de douze ans cinq mois et quelques jours ; il mourut à Noyon le 27 juillet 1233, emporté par la gravelle, maladie dont il avait contracté le germe dans sa longue prison.

(2) Ce prince était né en 1186, de Douce d'Aragon et de Dom Sanche, roi de Portugal. Son frère aîné, Alphonse II, le persécuta, ainsi que son autre frère Dom Pèdre, dont nous avons déjà parlé. Ses sœurs furent de saintes et héroïques femmes. Dona Thérèse, épouse du roi de

est plus heureux que moi ; et pourtant la forme m'avait placé plus haut que lui. Mais il a cherché les biens du ciel , et moi j'ai cherché ceux de la terre ; et voilà que la terre elle-même a disposé pour moi.

Le changement que ces réflexions opérèrent sur le prince captif touchèrent Louis VIII , qui le traita plus doucement. Quatre Cordeliers , dont l'un était sûr , eurent permission de pénétrer tous les jours dans sa prison. Une chapelle se trouvait dans la tour ; ils y célébraient la messe (1).

Dans le long entretien qu'eurent ensemble le comte et le chevalier , celui-ci , apprenant que les Frères Mineurs entraient souvent dans la tour , parla de leur établissement en Flandre. Scrupuleusement fidèle au serment fait à son oncle , il n'avait rien négligé depuis trois ans pour favoriser l'ordre des Franciscains , sans trahir le secret des chevaliers. Il avait un double plan en tête : celui de transporter à Gand leur couvent du faubourg où ils étaient pauvrement logés , dans l'intérieur même de la ville , et de leur donner à Valenciennes un emplacement dans l'enceinte du vieux château appelé le Donjon. Les princes de Flandre ne l'

Léon , finit sa vie dans un monastère de l'ordre de Saint-Benoît. Malheureusement l'épouse du roi de Castille , mourut aussi saintement sous l'habit religieux. Dona Sanche changea son palais en un couvent de l'ordre de Saint-François. Sa quatrième sœur , Beringèle , selon quelques historiens , était morte en 1220 , d'un coup de flèche , à la tête d'une armée danoise , commandée par Valdemar , son mari.

(1) LE NAIN DE TILLEMONT , *Vie de S. Louis* , t. 1 , p. 324. (Paris 1847).

bitait plus que depuis Baudouin-le-Bâtisseur avait construit la Salle-au-comte. C'était le moyen d'entretenir, d'utiliser et de sanctifier ce monument royal, qui datait des fils de Charlemagne.

Le sire de Materne fit donc cette double demande au comte prisonnier, qui s'était ému en entendant parler des Frères Mineurs, et qui lui répondit en pleurant : « Après Dieu, je leur dois plus qu'au monde entier. En toutes mes tribulations et emprisonnements, je n'ai eu autres consolateurs, vrais amis ni intercesseurs vers Dieu et le roi, sinon eux! »

Ils étaient les seuls, en effet, que le roi laissait venir jusqu'à lui.

« Plût à Dieu, ajouta-t-il, que je puisse obtenir par là une part dans leurs oraisons et leurs mérites. Cette grâce, que vous me demandez, ne m'acquittera pas envers eux, tant je leur ai d'obligations. Si donc il plaît au roi, mon seigneur, et à Jeanne, mon épouse, j'y consens volontiers. » (1)

La demande fut faite à la cour, et n'y souffrit aucune difficulté. Les Frères Mineurs étaient fort agréables à Louis VIII et à Blanche de Castille, qui, ce mois-là même, fut mère d'une sœur de S. Louis destinée à devenir fille de sainte Claire et du patriarche d'Assise, et la fondatrice des religieuses de Long-Champ, dites Urbanistes.

Ce fut, en effet, au mois de mars 1225 que naquit Isabeau de France, gracieuse princesse et de grande beauté, et qui, bien qu'elle fût si noble

(1) J. DE GUISE, *Annales du Hainaut*, t. XIV, c. 84.

de lignage , dit Agnès d'Harcourt , sa damoiselle et biographe , fut encore plus haute et plus noble de mœurs (1). Les Frères Mineurs eurent toute sa confiance , et S. Bonaventure , né en Italie quatre ans seulement avant elle , devait être son directeur à Paris (2).

Le chevalier de Materne revint donc en Flandre avec ses lettres de donation , datées du mois de mars 1225. Il les présenta à la comtesse , qui pleura beaucoup en entendant parler de son mari et des Franciscains ses seuls consolateurs. Elle se trouvait à Lille ; elle y ratifia , au mois d'avril , la concession du vieux château faite aux Frères , sous la seule réserve du droit seigneurial et de vingt sous de rente annuelle (3).

La commune de Valenciennes , que l'ermite de Glançon n'avait pas encore troublée , obéit de grand cœur aux injonctions de la comtesse ; et les

(1) *Vie d'Isabelle , sœur de S. Louis , écrite par Agnès de Harcourt*, et éditée par Du Cange , à la suite de *l'Histoire de S. Louis* (Paris , 1668) , p. 169. *Acta Sanct.* , 31 aug. , p. 787 , F.

(2) Voici ce qu'en dit Agnès d'Harcourt : Elle fut très-diligente de la règle qu'elle fit pour sa communauté , afin qu'elle fût bonne et sûre , et la fit approuver par les Frères Mineurs ; qui étaient personnes bonnes et éprouvées , et maîtres de divinité , si comme frère Bonaventure , frère Guillaume de Milletone , frère Eude de Roni , frère Geoffroy de Vierson et frère Guillaume d'Harcombour... Elle travailla tant à cette règle et y étudia , qu'à peine le pourrait-on raconter. P. 173. Frère Alexandre de Hales , anglais de nation , et l'un des plus célèbres docteurs de l'Ordre , était déjà à Paris en 1225.

(3) J. DE GISE , *Annales du Hainaut* , t. XIV , c. 81 et 82. LEMIRE , *Opera diplomatica* , t. 1 , p. 499 , met les lettres de Ferrand sous l'année 1220 : c'est une erreur. Le voyage d'Arnoul à Paris fut en 1225 : et il ne connut les Frères Mineurs qu'en 1222.

frères de Saint-Barthélemy , qui avaient complètement ignoré jusque là le don royal qu'on allait leur faire , virent un soir arriver chez eux , en grand appareil , le gouverneur accompagné de Jean de Valenciennes , chevalier , des prévôts et des échevins de la cité. Les lettres et les actes de donation furent présentés à toute la communauté réunie. On en fit publiquement lecture , et le gardien , après avoir d'abord rendu grâces à Dieu , au comte et à la comtesse et aux commissaires , et à toute la commune , demanda et obtint un jour de délai , ne pouvant donner de réponse définitive sans avoir consulté ses religieux.

IX.

LE CHAPITRE DES CHEVALIERS FRANCISCAINS.

Le lendemain donc tous les frères se réunirent en chapitre (1). Ils étaient dix-neuf , trois prêtres et seize laïques , anciens hommes de fer que les Grecs avaient appelés les diables de l'Occident.

Le gardien , père Guillaume , leur fit une allocution en prenant pour texte ces paroles de Jésus-Christ : *Nolite transire de domo in domum* ; gardez-vous de passer de maison en maison (2). On lit dans le même verset , la maison une fois choisie , demeurez-y : *in eadem domo manete*. « Mes très-chers frères , ajouta-t-il après leur avoir fait l'ap-

(1) J. DE GUISE , *Annales du Hainaut* , t. XIV , c. 83, 84, 85.

(2) S. LUC , 40 , 7.

de lignage . dit Agnès d'Harcourt , sa dame et biographe . fut encore plus haute et plus de mœurs 1 . Les Frères Mineurs eurent la confiance , et S. Bonaventure , né en Italie ans seulement avant elle , devait être son di a Paris 2 .

Le chevalier de Materne revint donc en avec ses lettres de donation , datées du mars 1225. Il les présenta à la comtesse pleura beaucoup en entendant parler de et des Franciscains ses seuls consolateurs trouvait à Lille : elle y ratifia , au mois d' concession du vieux château faite aux Frères la seule réserve du droit seigneurial et sous de rente annuelle (3).

La commune de Valenciennes , que le Glangon n'avait pas encore troublée , grand cœur aux injonctions de la comtesse

1. Vie d'Isabelle , sœur de S. Louis, écrite par Agnès d'Harcourt, et éditée par Du Cange, à la suite de l'Histoire de France, t. 10, p. 169. Acta Sancti, 31 aug. p. 787, 1668.

(2) Voici ce qu'en dit Agnès d'Harcourt : Elle règle qu'elle fit pour sa communauté, afin qu'elle la fit approuver par les Frères Mineurs, éprouvés, et maîtres de Guillaume de Milletono, et frère Guillaume d'étudia, qu'à peine Hales, anglais, était déjà à Paris.

(3) J. P.

Opera d'

1220 :

ne ca

plication de ces paroles , le Dieu de toute miséricorde et de toute consolation nous a appelés à l'ordre des Frères Mineurs , c'est-à-dire menus et petits ; mais prenons garde que ce nom ne devienne pour nous un mensonge. Vous avez entendu ce que nous ont proposé les seigneurs de cette terre ; demeure grande et noble , tours crénelées , château-fort , avec promesse de magnifique église. De là mille pensées qui m'ont troublé l'âme. Que ferons-nous ?

« Père , répondirent-ils tous ensemble , qu'ordonnez-vous ? »

« Je n'ordonne rien , reprit-il ; mais je demande que chacun de vous me dise loyalement son avis. »

Et les religieux dirent : « Père , quel est le vôtre ? »

« Le mien , le voici , dit alors le gardien. Le lieu que nous habitons est propre à servir Dieu et à sauver nos âmes ; celui qu'on nous propose ne nous conviendrait qu'au cas où nous serions amateurs du monde. »

« Père , dirent les religieux , il nous semble comme à vous ; et nous ne vous abandonnerons pas. »

Le gardien , reprenant la parole , leur rappela que Jésus-Christ était pauvre , né de parents pauvres , et si pauvre qu'il avait pu dire de lui-même : Les renards ont des tanières , les oiseaux du ciel ont des nids ; mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête (1). « Né dans une étable , dans une hôtellerie , exilé de sa contrée , il mourut nu sur

(1) S. MATH., 8, 20.

la croix , lui , le Roi des rois , le Seigneur des seigneurs ! Nous avons fait vœu de pauvreté , à son exemple. Pour moi , je rougirais d'habiter plus noble demeure que lui , attendu surtout que notre règle nous ordonne de prêcher contre la pompe des édifices , et de condamner le luxe qui les accompagne. »

Son discours achevé , le père gardien exhorta chacun de ses frères à développer sa pensée.

Le premier à parler après lui fut Jean-le-Copiste. Anglais de nation. « Nous avons eu plus qu'on ne nous offre , dit-il avec une modeste fierté : et vous savez , Père , ce que nous avons laissé pour Jésus-Christ. Il serait peu noble , en vérité , de charger sa conscience de remords pour si peu de chose. » Cet homme s'était appelé dans le monde Thomas de Northampton.

Le chevalier faiseur de corbeilles , Alphonse de Bayonne , parlant des dépenses que nécessiteraient l'achèvement et l'entretien des bâtiments , dit dans son style méridional énergiquement figuré : « Il faudra , pour y subvenir , recourir à de viles quêtes et à d'humiliants trafics, boire le sang des pauvres, engloutir les péchés du peuple dans les fondements de notre demeure et dans nos consciences. »

Jean-le-Nattier , l'oncle du gouverneur , connaissant mieux que les autres l'histoire et l'état actuel du donjon , ancien palais des rois Carlovingiens et château-fort des châtelains de Valenciennes , en tira les raisons de son refus. Non-seulement c'était une demeure somptueuse pour des

pauvres ; mais à la majesté de ses ruines se joignaient l'insalubrité des eaux qui croupissaient dans les fossés , la curiosité des tours antiques , qui attirerait la foule et troublerait leur solitude , et , par-dessus tout , le souvenir des vexations , des combats et des meurtres dont ce manoir avait été le théâtre.

« Bâti par la rapine , s'écria-t-il , il faudra peut-être des rapines pour le réparer. D'ailleurs , mes frères , quand , le soir ou la nuit , un frère étranger , un pauvre , un pèlerin , vient frapper à notre porte , nous l'ouvrons , et il soupe et il couche avec nous. Dans les ruines où l'on veut nous loger , nous dirons : C'est peut-être un malfaiteur. Dans cette forteresse entourée de murailles , les portes se ferment pendant la nuit , et par là celle de notre couvent deviendra inaccessible aux voyageurs surpris par les ténèbres. »

Plusieurs autres religieux parlèrent , et tous furent du même avis.

Le père gardien alla donc porter la réponse au gouverneur , qui la reçut avec édification et bonté , et la transmit à la comtesse Jeanne. Le supérieur de Saint-Barthélemy avait ajouté : Nous n'y consentirons jamais sans la permission du pape et du général de notre ordre. Eh bien ! nous obtiendrons l'un et l'autre , dit la comtesse ; bâtissons toujours l'église et le couvent : et l'on se mit à l'œuvre. Des envoyés ne tardèrent pas à partir pour Rome et pour Assise , où vivait encore le bienheureux François.

Jeanne se trouvait à Lille ; elle envoya aussitôt

un architecte et des ouvriers ; et dès que les plans furent levés , les ruines suffisamment déblayées , elle vint elle-même à Valenciennes , et alla visiter les pauvres religieux dont elle ignorait encore le mystère et qui devaient bientôt être pris pour arbitres entre elle et son père.

Le lendemain elle posa la première pierre de l'église qu'elle leur destinait , ordonnant que cet édifice fût soutenu par douze colonnes , en l'honneur des douze apôtres , que ces saints hommes représentaient par leur zèle apostolique. La cérémonie fut imposante. La comtesse vint au donjon , accompagnée d'une foule de seigneurs et de dames. Les notables et le peuple y suivirent les prévôts et les échevins. La fille de Baudouin , en mettant la main sur la pierre au nom de la très-sainte Trinité , de la Croix , de tous les saints et saintes du ciel , recommanda à Dieu et aux oraisons des Frères Mineurs l'âme de son père , le seigneur Ferrand , son mari , sa propre personne , tous ses ancêtres et successeurs.

Jeanne partit ensuite , ayant fait aux bourgeois de Valenciennes de plus tristes adieux qu'elle ne pensait. Quelques jours après on vit son père entrer triomphalement par la porte de Tournai , reçu avec enthousiasme par ce même peuple qui venait de prier pour le repos de son âme.



TROISIÈME PARTIE.

L'ERMITE EMPEREUR.

I.

L'ERMITE A VALENCIENNES.

— 1225. —

Dès le jeudi saint, 27 mars, l'ermite avait publiquement avoué, dans je ne sais quelle occasion qu'il était réellement le comte Baudouin ; et le nombre des visiteurs avait redoublé (1). Il leur avait montré la trace de ses longues souffrances dans les prisons de Joannice, ses cicatrices à la tête, au côté, aux mains ; ses doigts de pied amputés, dont l'absence le rendait boiteux. Car disait-il, le roi des Bulgares l'avait horriblement maltraité ; et ces blessures, à tous ses membres étaient le fondement des bruits qui avaient couru

(1) ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES, *Recueil des hist. franc.*, t. XVII, 794 ; *Constantinopolis Belgica*, p. 388.

sur son martyre. Dieu l'avait sauvé de la mort par miracle. Il raconta sa fuite, ses voyages dans les déserts et dans les forêts, ses pèlerinages et ses pénitences. Sept fois il était tombé entre les mains des barbares ; il avait été esclave en Syrie, condamné à labourer la terre ; et des marchands allemands l'avaient racheté (1).

Le peuple et les bourgeois de Valenciennes n'étaient qu'à quatre lieues de son ermitage : ils y accoururent un jour en foule. Ce fut, il paraît, le *Dimanche blanc*, second dimanche après Pâques, que l'on appelait aussi le *Dimanche des boucs*, en l'honneur des mauvais chrétiens qui retardaient jusque là leur communion pascale. En 1225 il tomba le 14 avril.

Le pénitent leur dit avec émotion : Oui, mes amis, je suis votre comte. Lors, suivant le chroniqueur Mouskes, il y eut grande joie, si grande que dire ne le pourrais. On le força à quitter sa cabane, à venir à Valenciennes, pour y habiter le château de ses pères. Il se mit donc en marche, accompagné par la foule, qui alla grossissant de village en

(1) Ph. Mouskes, v. 24, 634, met l'arrivée des gens de Valenciennes à Mortagne au *Blanc diuès*, que M. le baron de Reiffenberg traduit par le second dimanche après Pâques, *Dominica mapparum albarum*. Ce serait, au contraire, le 27 mars, suivant Albéric, que l'ermite vint à Valenciennes. L'ordre des événements m'oblige à suivre la date de Ph. Mouskes, qui, d'ailleurs, se trouvait sur les lieux. Ajoutons que, sans cette distinction des aveux faits à Mortagne, le 27 mars, et de l'entrée à Valenciennes, le 14 avril, il y aurait encombrement de faits dont le synchronisme répugne. L'ermite et la comtesse n'ont pu se trouver ensemble à Valenciennes.

village. On s'arrêta à l'abbaye de Fontenelle (1). L'empereur y déposa son costume de pénitent et s'y baigna. Ses cheveux et sa barbe furent coupés d'une façon plus décente ; et il fit son entrée dans la ville au milieu des acclamations et des bénédictions de la foule. Il était monté sur un beau destrier , avec une robe d'écarlate fourrée de menuvair (2).

Il est facile de concevoir la joie des Vallons , auxquels il racontait les aventures de leurs seigneurs, ses anciens compagnons d'armes , et le prochain retour de quelques-uns d'eux. Vous reverrez bientôt , leur disait-il , Matthieu de Valincourt ; mon brave et fidèle Renier de Trith ne tardera pas non plus à reparaître , et vous allez en revoir bien d'autres dont je ne puis actuellement vous dire les noms (3).

Les nobles du Hainaut, de l'Artoiset de la Flandre accoururent pour contracter l'identité de leur comte, et l'interroger sur le sort de leurs parents et de leurs amis. La plupart s'en retournèrent convaincus que c'était réellement le comte Baudouin et joyeux des bonnes nouvelles qu'il leur donnait. Parmi ses premiers partisans , outre ceux que j'ai déjà nommés se trouvèrent les seigneurs de Reumont , de Quiévrain , de Denain , de Gavre , d'Enghien , de

(1) Abbaye de femmes de l'ordre de Cîteaux fondée en 1212. H. D'OUTREMAN, *Hist. de Valent.*, p. 132.

(2) PH. MOUSKES , v. 24, 637-24, 645 , *Chronique de Flandre*, éditée par Denis Sauvage, p. 45. (Lyon, 1562).

(3) *Ibid.* , v. 24, 647.

Pollaere, d'Esnes et maints bacheliers, qui assurèrent que c'était bien lui (1).

Les abbés des monastères voisins accoururent aussi. Ils étaient, depuis dix-neuf ans, occupés à acquitter des messes pour le repos de l'âme du comte tout à coup ressuscité. L'abbé de Saint-Vaast, nommé Othon, y vint d'Arras. L'évêque de Cambrai, Godefroy de Fontaine, fils de Roger, seigneur de Condé, voulut aussi s'assurer du retour de l'empereur. C'était un homme de grand savoir, et sa vertu le fit nommer le Bon-Evêque. J'ignore sa première impression à la vue de l'ermite : plus tard nous le trouverons au nombre de ses adversaires (2).

Personne, parmi les prélats des Flandres, ne se déclara pour le retour du comte avec plus de chaleur que Thierry, abbé des chanoines réguliers de Saint-Jean de Valenciennes (3). C'était un personnage important par sa position. Sa paroisse était celle de la cour. Il avait le titre de curé, de conseiller et de chapelain perpétuel des comtes de Hainaut ; et sa juridiction s'étendait sur le châtelain, sur les pairs et sur tous les clercs tonsurés de la ville. C'était devant lui, dans le chapitre de son monastère, que les prévôts, les jurés et les échevins prêtaient serment le jour de leur installation. Enfin,

(1) PR. MOCSKES, v. 24, 653.

(2) *Ibid.* v. 24, 694 ; ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES, *Recueil des hist. franç.*, t. xviii, p. 79½.

(3) ALBÉRIC, *ibid.*

pour devenir bourgeois de Valenciennes il fallait avoir juré par son clocher.

L'ermite, à sa joyeuse entrée, vint donc à l'abbaye de Saint-Jean : c'était l'usage des comtes. Ils étaient reçus par les religieux à la porte de leur église. L'abbé leur présentait la croix, qu'ils baissaient ; puis ils entraient pour prêter le serment devant l'autel et pour recevoir celui des magistrats (1).

L'ermite fut ensuite conduit au château appelé la Salle-au-Comte, construit par Baudouin-le-Bâtisseur, son grand-père. C'était là qu'on avait célébré, en 1186, son mariage avec Marie, fille de Henri-le-Grand, comte de Champagne, et de la sœur de Philippe-Auguste. Là aussi avait reçu le jour, en 1188 ou 1189, Jeanne, sa fille aînée, à laquelle il venait redemander le sceptre des Flandres.

L'histoire ne dit pas s'il retourna dans sa cabane ou s'il demeura à Valenciennes. Quoi qu'il en soit, à partir de ce jour, il agit en souverain. Il envoya au Quesnoy une députation à sa fille afin de lui annoncer officiellement son retour.

(1) H. D'OUTRENAN, *Hist. de Valent.*, p. 408 et 409. L'abbé montra sans doute à l'ermite l'index de S. Jean-Baptiste dont Baudouin IX avait fait don, en Orient, à l'un de ses chevaliers, et que l'église de Saint-Jean possédait depuis trois ans.

II.

LE CONSEIL DE JEANNE AU QUESNOY.

Louis VIII avait envoyé quatre agents au Quesnoy pour soutenir la comtesse et pour surveiller le mouvement des Flandres. Parmi eux se trouvaient les deux meilleures têtes de sa cour, Matthieu II de Montmorency et Garin, évêque de Senlis (1).

Le baron de Montmorency, depuis six ans grand-connétable de France, était le premier capitaine d'alors, et son intelligence égalait sa valeur. En 1203, il avait rendu à la France la Normandie, séparée de la couronne pendant trois siècles; et depuis cette époque, toujours général des armées, il était la terreur des Anglais et des Albigeois. Le roi, qui pensait dès lors à son testament signé au mois de juin suivant, voulut le donner pour tuteur à son fils, tant il estimait son épée et son conseil.

L'évêque de Senlis, ancien chevalier profès de l'ordre des Templiers, était l'homme du royaume le plus habile et le plus versé dans les affaires. Sa prudence le fit souvent prendre pour arbitre dans les différends qui survenaient entre les seigneurs, les prélats et les chapitres. Il avait été l'ami et le principal conseiller de Philippe-Auguste. Investi par Louis VIII de la charge de grand-chancelier, il en régularisa l'exercice; et nous lui devons le

(1) PH. MORSEKES, v. 21, 749; J. DE GUISE, *Annales du Hainaut*, t. XIV, c. 79 et 80; *Constantinop. Belgica*, l. 4, c. 17, § 4.

commencement de notre trésor des chartres. A Bouvines, revêtu de son habit de Templier, il avait rangé l'armée en bataille, et c'est lui qui commanda le premier choc, à la tête de cent cinquante écuyers. Alors évêque nommé, mais non encore sacré, il se contenta d'animer ses gens sans combattre, ne voulant pas, par respect pour la dignité de pasteur qu'il allait recevoir, ensanglanter sa main (1). Dans

(1) Cette modération est remarquable dans un temps où les évêques furent souvent moins scrupuleux. Celui de Beauvais, Philippe de Dreux, fils de Robert de France, interprétant plus longuement, à Bouvines, les règles canoniques qui lui défendaient de verser le sang, s'était contenté d'assommer les ennemis avec une massue. Je n'entreprendrai pas l'apologie d'une conduite réprouvée par l'Eglise dans tous les temps, et qui empêcha ce prélat d'être élevé à la dignité d'Archevêque de Reims; mais je crois à propos d'en diminuer l'odieux en rappelant l'origine de cette humeur belliqueuse des évêques du moyen âge. Dans un temps où tout propriétaire était obligé de défendre son bien contre de violentes et continuelles agressions, ils pouvaient sans doute ne pas tirer eux-mêmes l'épée pour protéger les terres de leurs églises; mais ils ne purent se dispenser de les faire défendre, le fer en main. Les évêchés, les chapitres des cathédrales et les abbayes avaient des avoués, *advocati*, tuteurs laïques choisis parmi les seigneurs. Mais souvent ces seigneurs venaient eux-mêmes, pillaient, ravageaient, avec le fer et la flamme, les maisons et les domaines commis à leur garde. L'évêque était alors obligé d'armer ses gens pour voler au secours; et comme la plupart de ces prélats, appartenant aux grandes familles, avaient reçu une éducation guerrière, il leur était facile de passer du commandement à l'action; et plusieurs cédèrent à la tentation, se faisant illusion sur les peines canoniques et les irrégularités qu'ils encouraient. Ils cessaient alors d'agir en pasteurs de l'Eglise. On connaît la réponse de Richard 1^{er} au pape, qui lui réclamait ce Philippe de Dreux fait prisonnier en 1196. Le pontife, ignorant sans doute combien cet évêque avait dépassé les bornes, l'avait appelé son fils spirituel. Le roi d'Angleterre, pour toute réponse, lui envoya la cotte d'armes ensanglantée du pasteur guerrier, en lui faisant dire, comme autrefois au patriarche Jacob: « Voyez si c'est là la robe de votre fils. »

la mêlée, il modéra les vainqueurs : c'est à lui que Renaud, comte de Boulogne, cria merci et rendit son épée. Les grandeurs n'avaient pas troublé son âme chrétienne ; et déjà, sans doute, il songeait à se retirer dans un monastère, comme il le fit deux ans après, pour s'y préparer au jugement de Dieu. Le procès du prétendant et de la comtesse Jeanne terminé, il devait retourner à Senlis pour la dédicace d'une église et d'une abbaye dédiées à Notre-Dame de la Victoire, et bâties par ses soins ; c'était l'ex-voto de Philippe-Auguste invoquant à Bouvines la reine du ciel et des armées (1).

A ces deux arbitres français Louis VIII avait adjoint deux conseillers flamands, Michel de Harnes et Thomas de Lampernesse (2). Le sire de

(1) *Gallia christiana*, t. x, p. 1409 et suiv.

(2) Ph. Mouskes, v. 24, 752 ; *Constantinop. Belgica*, l. 4, c. 47, § 4, Lampernesse ou Lamprenesse, village de Flandre, dans l'ancienne châtellenie de Furnes, aujourd'hui dans l'arrondissement de Dixmude, castron de Loo, était renommé par la richesse de ses terres et le bien-être de ses habitants. Suivant un vieux proverbe, vivre à Lampernesse, c'était vivre en pays de Cocagne. Le P. Malbrancq se trompe en supposant Thomas de Lampernesse mort à Bouvines en 1214, puisque Ph. Mouskes le met au Quesnoy en 1225. La veuve de ce seigneur, Marie de Raisse, se retira dans un couvent de Saint-Bernard, fondé aux environs de Lampernesse, au commencement du douzième siècle, par Gela, cousine de son mari. De là elle passa au monastère de la Marquette, près de Lille, fondé par la comtesse Jeanne ; elle en fut seconde abbesse en 1217. Elle abdiqua en 1257, après dix ans et quatre mois, et mourut en 1268. MALBRANCO, S. J., *De Morinis*, t. III, p. 421 et 422 ; *Gallia Christiana*, t. IV, p. 314. FOPPENS, *Miræi opera diplomatica*, t. IV, p. 553, cite un acte de Marie, abbesse de la Marquette, daté du mois de janvier 1248. Cet acte est conservé aux archives des Flandres, à Lille. Un Renelinus de Lampernesse figure sur les listes

Harnes, connétable de Flandre par droit héréditaire, avait pourtant combattu à Bouvines sous les bannières de Philippe-Auguste. Un coup de lance lui traversa l'écu, le haubert et la cuisse, et le cloua, ou plutôt, suivant l'expression des chroniques de Saint-Denis, le cousut à sa selle et à son cheval, qui trébucha à terre avec son cavalier. C'était aussi un homme de lettres, faisant des vers et s'occupant de traductions en langue vulgaire (1).

Ainsi, sur quatre conseillers envoyés au Quesnoy, deux étaient Français, et l'un des deux autres s'était battu pour la France. En outre, ce dernier venait de vendre à la comtesse Jeanne, le 24 octobre 1218, sa châtellenie de Cassel; et cette cession d'un haut droit seigneurial avait dû être plus agréable à la comtesse de Flandre qu'à ses barons. C'était un nouvel empiètement du pouvoir souverain. Le parlement tenu au Quesnoy eut peu de succès : la première cause en fut peut-être dans l'imprudente combinaison des quatre arbitres qui le présidèrent.

On fut d'avis d'attirer le pèlerin au Quesnoy, afin de le démasquer dans un interrogatoire juridique, ou bien de s'assurer de sa personne. Matthieu de Montmorency se chargea d'aller lui-même trouver le prétendu comte Baudouin, espérant ou le reconnaître ou le faire tomber dans le piège qu'on

des prisonniers faits à Bouvines. *Recueil des hist. franç.*, t. xvii, p. 401, B, 402, A.

(1) *Recueil des hist. franç.*, t. xvi, p. 408, E; M. DINEUX, *Trouvères artésiens*, p. 353 (Paris, 1843).

voulait lui tendre. Thomas de Lampernesse et le connétable de Flandre, Michel de Harnes, l'accompagnèrent; et l'empereur pénitent les reçut.

L'amour-propre de l'ermite dut être flatté quand il vit entrer dans sa cabane le grand-connétable de France, qui, par ses alliances et celles de ses ancêtres, était à la fois grand-oncle, oncle, beau-frère, neveu, petit-fils de deux empereurs, de six rois, et parent de tous les souverains de l'Europe. A Bouvines il avait enlevé quatre bannières impériales, et Philippe-Auguste lui avait permis d'ajouter quatre aigles aux douze aigles qui déjà décoraient les armoiries de ses braves aïeux.

Ces trois seigneurs dirent donc à l'ermite qu'ils venaient au nom de la comtesse Jeanne, empressée de revoir son père, si Dieu le lui avait rendu, et de le faire reconnaître par tous les barons du Hainaut et de la Flandre réunis au Quesnoy. Croyez-bien, ajoutèrent-ils, qu'elle n'a pas assez de méchanceté dans l'âme pour sacrifier à l'envie de régner l'amour et le respect dus à son père.

L'ermite soupçonna le piège, et refusa d'aller au Quesnoy. J'ignore les raisons qu'il alléguait en présence des envoyés de la comtesse. Après leur départ, il dit plusieurs fois qu'en allant à la cour de sa fille, au milieu de ses ennemis, il serait exposé à quelque trahison, peut-être à être empoisonné (1).

Cette première tentative ne servit donc qu'à relever l'autorité du comte pénitent, et à augmen-

(1) *Ph. MORSEUS*, v. 24, 749; *Const. Belgica*, l. 4, c. 17, § 1.

ter l'animosité du peuple contre sa fille : on la disait méchamment obstinée. Avant la fin du mois de mars, l'enthousiasme avait fait de tels progrès que presque toutes les villes de la Flandre et du Hainaut commençaient à se remuer pour proclamer le retour de leur maître.

Les quatre conseillers de Jeanne, voyant son autorité méconnue, agirent au nom du roi de France. Les Flandres relevaient de sa couronne : c'était à lui à prononcer en dernier ressort. Ils sommèrent donc les communes de s'en remettre au jugement du prince souverain (1).

Cette seconde démarche fut encore plus fâcheuse que la première. Son éclat redoubla le tumulte, et les villes en profitèrent pour s'organiser en communes et en juges de leurs princes. Les bourgeois allaient faire un pas de plus dans la conquête de leurs franchises. Car, à cette époque de la formation de leur autorité, tout soulèvement tendait à quelque liberté de plus, et celui-ci pouvait leur valoir plus que tout autre. Non-seulement l'élu du peuple serait reconnaissant, mais les villes, maîtresses un moment, allaient se donner elles-mêmes leurs magistrats, leurs échevins, leurs jurés, leurs prévôts (2).

(1) J. DE GISE, *Annales du Hainaut*, t. xiv, c. 79.

(2) C'est par de pareils soulèvements que se forma peu à peu dans les Flandres, au onzième siècle et au douzième, l'autorité des communes. M. Warnkœnig a raison de dire que le but de celui-ci n'était pas l'affranchissement des communes. *Histoire de la Flandre et de ses institutions civiles et politiques*, t. II, p. 274, 275. Mais les communes durent

Partout donc les nobles , le clergé et les bourgeois se réunirent en conseil , et envoyèrent aux délégués de Louis VIII cette solennelle réponse : « N'ayant pas eu le temps nécessaire pour nous consulter , les deux comtés et les bonnes villes n'ayant pas encore pris une décision définitive , nous ne pouvons rien statuer sans leur délibération , ni avant le conseil et l'assentiment de ceux que nous savons certainement avoir assisté , en personne , aux guerres et à la prétendue mort du comte en question , et qui ont une connaissance évidente de ses manières , formes et signes. C'est pourquoi tous unanimement requérons un délai suffisant pour pouvoir répondre (1). »

Ainsi , voilà le procès au tribunal des communes , et son instruction organisée avec une indépendance et une étendue effrayantes. Dans toutes les Flandres , d'un côté , au nom du roi de France et de la comtesse Jeanne , de l'autre , au nom du clergé , des nobles et des magistrats du peuple , on se mit à la recherche des personnes de toute condition , de tout sexe , qui pouvaient avoir connu le comte Baudouin avant son départ pour l'Orient et depuis (2).

On envoya donc vers l'ermite le plus qu'on put des anciens officiers et serviteurs du comte. Les uns le reconnurent , tout en trouvant que l'âge et

profiter de l'inter règne ; et réellement elles cherchèrent à en profiter , comme nous le verrons au siège de Valenciennes.

(1) J. DE GUISE , *Annales du Hainaut* , t. XIV , c. 79.

(2) *Ibid.*

les souffrances l'avaient changé , qu'il semblait même plus petit. Les autres , moins nombreux , nièrent que ce fût réellement lui , en s'étonnant cependant de la ressemblance et du savoir du pèlerin , qui répondait pertinemment à tout , qui racontait même certaines particularités que le comte Baudouin avait pu seul connaître. Ce fut l'avis de maître Vautier de Courtrai , ancien clerc du comte à Mons pendant plusieurs années.

A ces dépositions favorables à Jeanne le peuple répondait qu'elles étaient de mauvaise foi, qu'elles étaient achetées par l'or et par les intrigues d'une méchante fille , qui voulait , à tout prix , garder le pouvoir (1).

III.

LES CHEVALIERS FRANCISCAINS.

C'était surtout par le témoignage des croisés , compagnons d'armes du comte Baudouin , qu'on pouvait éclairer le procès ; et malheureusement il n'en était revenu que fort peu. Les uns étaient restés à Constantinople sous ses successeurs ; les autres étaient passés en Palestine , et le plus grand nombre avait péri dans les guerres sous l'empereur Henri , dont les dix années de règne furent dix années de combats , ou sous Pierre de Courtenai , qui ne fut empereur que dans les prisons

(1) PHIL. MOUSKES, v. 24, 763-24, 772.

du Grec Théodore Commène , despote d'Epire. Plusieurs chevaliers étaient , il est vrai , revenus d'Orient en 1205 , après la bataille d'Andrinople : mais ils avaient fui avec tant de précipitation que leurs relations étaient peu sûres. Ils avaient eu d'ailleurs , comme nous l'avons vu , trop d'intérêt à grossir le désastre et à affirmer la mort de l'empereur. Les chevaliers franciscains , cachés dans le couvent de Saint-Barthélemy , étaient donc , à peu près , les seuls témoins irrécusables que l'on pût produire. Mais ces chevaliers n'étaient connus que du gouverneur des Flandres.

Arnoul de Gavre , sire de Materne , était venu , comme les autres seigneurs , à l'ermitage de Glançon ; et nul d'entre eux ne s'était trouvé plus embarrassé que lui. Ce qu'il savait de tant de chevaliers revenus d'Orient et cachés dans les Flandres et en France , sous l'habit des Frères Mineurs , lui avait rendu le retour de l'empereur plus probable. Après avoir interrogé , contemplé le pénitent , il était sorti de sa cabane convaincu que c'était réellement le comte Baudouin (1). Cependant son entretien avec son oncle , sur la route d'Arras , était de nature à ébranler cette conviction ; car , d'après le récit de Josse de Materne , qui avait assisté au combat d'Andrinople , l'empereur était tombé dans la mêlée et y était mort. Mais Josse de Materne avait pu être trompé. Beaucoup d'autres chevaliers , revenus d'Orient , n'a-

(1) PH. MOUSKES , v. 24, 653.

vaient-ils pas faussement annoncé le trépas de leurs compagnons ?

Voyant les dimensions effrayantes que prenait l'affaire , sentant qu'un conflit allait être inévitable , tant les esprits s'échauffaient , Arnoul ne put tenir plus longtemps son secret. Il avait en mains la clef du mystère : il fallait l'éclaircir à tout prix et au plus tôt , afin de prévenir une guerre entre le père et la fille. Il alla donc au couvent de Saint-Barthélemy , et demanda le frère Jean-le-Nattier , qui se fit chercher et longtemps attendre. Une visite de son neveu avait de quoi l'embarrasser plus que jamais ; car il est difficile de croire que les bruits de Glançon n'avaient pas pénétré jusqu'à lui (1).

Quand le frère parut , « Seigneur oncle , lui dit le chevalier , j'ai gardé mon serment sans violation aucune. Mais vous êtes témoin , comme nous , de ce qui se passe aujourd'hui dans le Hainaut et même dans Valenciennes. Il n'est pas d'homme sous le ciel qui puisse mieux que vous constater la vérité. Vous avez suivi notre comte Baudouin dans tous ses combats ; vous m'avez dit que vous l'aviez vu tomber dans la mêlée , sous les murs d'Andrinople : la conscience vous oblige à parler. »

Josse de Materne garda le silence. « Quelle est votre réponse ? reprit le chevalier. Quant à moi , ma détermination est toute prise : je vais retourner vers la comtesse , et je lui raconterai , en présence de son conseil , tout ce que je sais. En pareille

(1) J. DE GUISE , *Annales du Hainaut* , t. XIV , c. 78.

circonstance , le silence ne nous est plus permis , ni à vous ni à moi. »

Le Franciscain, troublé et ne sachant que répondre, demeure un moment pensif, interdit; puis il tombe à genoux, les mains élevées vers le ciel, et s'écrie : « Seigneur, ayez pitié de moi, pauvre pécheur. » Il resta dans cette position suppliante, ne pouvant se résoudre à dévoiler un secret dont l'éclat devait compromettre sa solitude et son humilité. Le gouverneur insiste : Que dirai-je à la comtesse? Le religieux s'obstine dans son silence. Arnoul de Gavre se retire, et, se croyant dégagé de son serment, il part aussitôt pour le Quesnoy (1).

A l'arrivée du sire de Materne, la comtesse Jeanne réunit son conseil; et le gouverneur raconta tout ce qu'il savait des chevaliers de Saint-Barthélemy. Il tut cependant leurs noms par égard pour son serment. A ce merveilleux récit Jeanne et tous les seigneurs s'émurent : chacun d'eux espéra retrouver un frère ou quelque parent, au moins quelque ami. Mais à la joie se mêlèrent des sentiments de tristesse quand on apprit combien ces hommes voulaient mourir au monde. On résolut d'aller les interroger, et quelques jours après la cour partit pour Valenciennes (2).

Arrivés au couvent de Saint-Barthélemy, ils le trouvèrent vide. Les frères, redoutant les honneurs

(1) J. DE GUISE, *Annales du Hainant*, t. XIV, c. 79.

(2) *Ibid.*

auxquels les exposait la découverte de leurs dignités anciennes, avaient pris la fuite. Leur père gardien avait dit, suivant la parole de l'Evangile : Laissons les morts ensevelir leurs morts (1) ; et ils étaient allés se cacher les uns à Arras, les autres à Péronne ; quelques-uns avaient fui jusqu'à Liège (2).

La comtesse, avant de quitter Valenciennes, réunit les magistrats et les notables, et leur recommanda des égards pour l'étranger qui se disait le comte Baudouin. C'était pure politique de sa part, puisqu'elle savait l'accueil qu'ils venaient de faire à l'ermite. « Qui plus que moi, leur dit-elle, peut désirer de le voir et de le reconnaître, s'il est réellement mon père et seigneur. » Cette entrevue de la noble dame et des bourgeois fut sans confiance ; et Jeanne se retira, voyant bien que déjà il n'y avait plus de sympathie ni même de sûreté pour elle au milieu d'eux (3).

Rentrée au Quesnoy, la comtesse y tint conseil de nouveau, et des ordres furent donnés pour retrouver les chevaliers de Saint-Barthélemy. Mais

(1) S. Luc, 9, 60.

(2) Jacques de Guise, en parlant de leur retraite, c. 79, nomme ces trois villes. Les Franciscains avaient dès lors des maisons à Arras et à Péronne. Mais leur couvent de Liège ne date que de 1231.

(3) Ph. Mouskes, v. 24, 695, et v. 24, 719-24, 726. J'ai mis ici cette entrevue de Jeanne et des bourgeois de Valenciennes, d'après le récit de J. de Guise, t. xiv, c. 79. Dans celui de Ph. Mouskes, les faits sont tellement mêlés, intervertis, qu'il est parfois impossible d'y reconnaître les dates et même l'ordre des événements. Je ne saurais dire si l'ermite était retourné à Mortagne ou s'il était resté à Valenciennes.

toutes les recherches furent inutiles jusqu'au jour où ces pieux et nobles hommes, apprenant dans leurs retraites tout le bruit qui se faisait autour d'eux, comprirent que leur conscience les obligeait à sacrifier leur humilité à la justice. Alors ils se résignèrent à comparaître ; et leur arrivée subite au château de la comtesse Jeanne y ramena la confiance et la joie.

Ils vinrent au nombre de dix-neuf, seize frères laïques et trois prêtres, qui furent Josse de Materne, Alphonse de Bayonne, comte d'Aquitaine, et le curé de Somergem, ou plutôt le père Guillaume, leur gardien (1). Seize seulement avaient été chevaliers et compagnons d'armes du comte Baudouin (2). Ainsi, sur les vingt-huit croisés débarqués à l'Ecluse, douze étaient absents. Quelques-uns étaient sans doute dispersés en France dans

(1) Jacques de Guise dit, t. xiv, c. 79, *inter quos fuerunt sexdecim fratres laici et tres sacerdotes* ; mais il n'indique pas les noms des trois prêtres. Je les ai trouvés dans le *Menologium franciscanum* de Hoeber (1598) au 11 juin, où il est dit que le P. Guillaume, Alphonse de Bayonne et Josse de Materne étaient prêtres, et tous les autres laïques. Voyez WADING, t. 1, à l'année 1224, n° 49. Nous avons l'épître du P. Guillaume, enterré à Péronne dans l'église de Saint-Foursy : *Chi gist frères Villaumes, premier custode de Saint-Quentin et des parties entour, qui trespassa en l'an de l'Incarnation Nostre Seigneur MCC trente-sept.*

(2) C'est indiqué dans la narration même, puisque, dans l'interrogatoire, un des religieux dira : *Nos sexdecim cum illustrissimo principe Balduino mare transnavimus*, J. de Guise, c. 80. Cette distinction concilie ce texte et le précédent, qui, au premier aspect, semblent se contredire. On a eu tort de dire que les seize chevaliers étaient tous laïques.

les couvents de leur ordre. D'autres étaient déjà morts (1).

Le grand-chancelier de France , Garin , évêque de Senlis , fut chargé de l'interrogatoire juridique , qui eut lieu en présence de la comtesse Jeanne et de son conseil. Bon nombre de seigneurs flamands y assistèrent.

Le prélat fit apporter le livre des Evangiles , et les frères , levant la main , jurèrent qu'ils diraient la vérité. Ce serment prononcé , l'évêque , prenant la parole , leur demanda leurs noms , et ils se turent ; leurs patries , et ils gardèrent encore le silence ; leur ancienne condition , et l'un d'eux répondit : « Nous sommes pauvres et pécheurs ; autrefois nous fûmes nobles et chevaliers. »

« Racontez-nous donc , la main sur les saintes Ecritures , reprit le prélat , ce que vous savez de la vie et de la mort du comte Baudouin. »

« Nous seize , répondit le frère , anciens chevaliers et compagnons d'armes du prince Baudouin , nous avons vécu avec lui tant qu'il a combattu. Nous étions tous là lorsqu'il livra sa dernière

(1) Cette mort de quelques-uns , avant 1225 , est clairement énoncée par Jacques de Guise , qui , en parlant de leur premier couvent de Valenciennes , à Mont-de-la-Chapelle , dit qu'avant de passer à leur second couvent de Saint-Barthélemy , vers 1219 , n'ayant pas encore d'église à eux , ils inhumaient à l'église de Saint-Vaast , leur paroisse , ceux d'entre eux qui mouraient. T. XIV , c. 72. Puisqu'il ne fait venir au Quesnoy que trois prêtres , je suppose que le curé de Somergem était déjà mort ; car Alphonse de Bayonne , Josse de Materne et le P. Guillaume vivaient certainement encore en 1225 , comme nous l'avons vu dans la 2^e partie , § IX.

bataille contre les Comans et les Blactes , et nous l'y avons vu vivant et puis mort. Tous nous en sommes témoins ; et , de plus , nous demandons à comparaître , en présence du roi Louis , pour être confrontés avec cet homme qui se dit notre comte. »

La confrontation était , en effet , nécessaire , et cette seule déposition , telle que la rapporte Jacques de Guise , était sujette à bien des difficultés. Ces chevaliers prétendaient avoir vu le comte tomber mort dans la mêlée ; et l'opinion commune , même parmi les partisans de Jeanne , était qu'il avait été pris vivant , et traîné ensuite par son vainqueur dans les prisons de Bulgarie , où il ne fut tué qu'au bout de quinze mois environ (1).

Le chancelier insista , à plusieurs reprises , pour savoir les noms , la patrie et les titres des témoins qu'il s'agissait de produire au tribunal du roi. Ils lui répondirent , un seul parlant pour tous : « Nous sommes morts au monde et à nos anciens titres d'ici-bas. Si nos mérites font écrire nos noms dans le livre de vie , vous pourrez les y lire au dernier jour. Pour le moment vous n'obtiendrez rien de plus (2). »

(1) Cette croyance s'appuyait : 1° sur la relation de Renier de Trith ; 2° sur les lettres de l'empereur Henri (J. DE GUISE , t. XIV , l. 20 , c. 4) ; 3° sur le témoignage du roi des Bulgares lui-même. Car , en 1206 , Joannice , menacé par Innocent III , lui avait , dit-on , répondu que son capitif était mort dans sa prison. « *Debitum carnis exsolverat cum carcere teneretur.* » Peut-être ce prince avait-il voulu se débarrasser , par cette réponse , des instances du pontife. *Recueil des hist. franç.* , t. XVIII , p. 484.

(2) J. DE GUISE , t. XIV , l. 20 , c. 80.

La sublimité chrétienne de cette réponse et la contenance des chevaliers fermèrent la bouche au chancelier : il se contenta de leur rappeler l'obligation de comparaître devant le roi dès qu'ils en seraient requis.

Ces pieux hommes n'avaient conservé de leur ancienne fierté qu'une fermeté modeste, mais inaltérable. A l'école de François d'Assise et sous l'habit des pauvres de Jésus-Christ, ils avaient tempéré leur caractère sans le détruire. N'était-ce pas doublement triompher de la grandeur humaine que de la fouler eux-mêmes aux pieds, et de garder son autorité sur les autres ?

Ils se déroberent promptement à l'admiration dont ils étaient l'objet à la cour du Quesnoy ; et ils se retirèrent à leur couvent, humiliés des honneurs que Valenciennes leur rendit quand ils reparurent. Leur secret était fini. Le peuple fut fier de les avoir devinés. Les clercs et les nobles, qui jusque-là les avaient regardés comme des gens de peu de valeur, les fatiguèrent de visites et d'interrogations. Leurs témoignages incomplets ne pouvaient renverser l'autorité du comte ; et leur retour augmentait la vraisemblance du sien (1).

(1) « Rumor magnus per totam patriam perinde convolvit ; unde illo tunc incœperunt nobiles et clerici eremitoria fratrum frequenter et quos idiotas et abjectos... æstimabunt , postea ut omni veneratic dignos... reputavere. » J. DE GUISE.

d'entrer dans ces jeux sanglants des princes ? En 1214, ils avaient ouvert leurs portes au mari de Jeanne, d'après le conseil du même Everard Radous, leur châtelain, et, quelques jours après, les généraux de Philippe-Auguste, Garin, évêque élu de Senlis, et le comte de Saint-Pol, avaient brûlé leurs remparts et saccagé leurs maisons. Ce souvenir de la sagesse d'Everard était une mauvaise recommandation pour le présent qu'il voulait leur faire. D'ailleurs les deux prévôts étaient favorables à l'ermite ; ils ameutèrent le peuple contre Jeanne et son cortège : il fallut se sauver en France dès la nuit même (1). Arnoul d'Audenarde, Michel de Harnes et le sire de Mortagne accompagnèrent jusqu'à Paris la princesse fugitive. Sa sœur Marguerite était avec elle (2).

Le départ de la comtesse ne découragea point les barons et les chevaliers du comté d'Alost ; ils continuèrent à se maintenir dans leurs châteaux, en attendant le secours de Louis VIII.

VI.

WESTMINSTER.

(1225, 11 avril).

La situation politique de l'Europe était favorable au pénitent de Glançon : l'Angleterre avait besoin

(1) PH. MOUSKES, v. 24, 829 et 24, 860. *Le Romant de Bauduin, Constant. Belgica, Notes*, p. 660 ; *Le livre de Baudoyne, conte de Flandre* (Brux., 1836), p. 48-51 ; *Guillelmi Britonis Armorici Philip-pidos*, l. 9, *Recueil des hist. franç.*, t. xvii, p. 240.

(2) *Ibid.*, v. 24, 895-24, 912.

la surprise et le tumulte furent tels qu'elle eut à peine le temps de monter à cheval et de se sauver à Mons, à travers les étangs et les marais de la forêt Mormale ou de la mort des méchants (1).

Son règne était fini; il avait duré près de dix-huit ans, si l'on compte les années de sa tutelle; elle en avait trente-sept au plus. Fille et nièce d'empereurs, elle eut sa part dans le singulier mélange de leur gloire et de leurs infortunes. Trahie par son tuteur, déshonorée par l'incestueux époux de sa sœur, le sous-diacre d'Avesnes, perdue par la bouillante imprudence de son mari, qui compromit ses états à Bouvines, il lui fallut un cœur d'homme pour lutter à la fois contre tant d'adversités et se maintenir avec honneur au milieu du mécontentement de ses sujets, des intrigues du roi de France et de l'empereur d'Allemagne. Elle était leur vassale, et ils voulaient mettre la main sur ses comtés. Sa dernière infortune fut la plus amère, et sa sensibilité ne tint pas à l'épreuve. Rejetée, maudite par ses sujets, qui la traitaient de fille dénaturée, croyant fuir devant un aventurier, elle s'échappait, à travers les bois, comme une ourse blessée, emportant dans son cœur deuil, colère et honte; c'est l'expression même d'un trouble contemporain (2).

Mons, capitale du Hainaut, n'avait pas remué :

(1) *Mors malorum*. C'est, dit-on, l'étymologie de cette forêt. Pu. MOUSKES, v. 24, 789. *Chronique de Flandre*, éditée par Denis SIAUVAGE (Lyon, 1562), p. 45.

(2) *Ibid.*, v. 24, 792-24, 800.

Jeanne s'y renferma. Les partisans de Baudouin demeurèrent les maîtres du Quesnoy (1), et les seigneurs restés fidèles à la comtesse se fortifièrent dans leurs châteaux.

Les plus considérables d'entre eux furent, d'abord, les deux conseillers de Jeanne, Thomas de Lampernésse et le connétable de Flandre, Michel de Harnes. Les autres étaient Radous IV, sire de Mortagne et châtelain de Tournai; Rasse de Gavre, échançon de Flandre, et son fils aîné, sire de Liedekerque; les deux frères de Grimberge, Gerard et Guillaume; Gillebert de Sottegem; Gilles de Barbançon et Vautier de Ghisteltes, cet intrépide guerrier, qui, joyeux et maître de lui-même dans la mêlée de Bouvines comme dans la fête d'un tournoi, criait à ses gens : Chevaliers, souvenez-vous de vos dames (2).

Je trouve encore dans le parti de la comtesse, Sohier, sire de Bornheim, châtelain de Gand; Watier, baron de Ligne, et Fastré, son frère, seigneur de Montreuil; Gautier d'Avesne, comte de Blois et frère du sous-diacre Bouchard, que nous retrouverons ailleurs; Philippe de Courtenai, comte de Namur; et l'évêque de Cambrai, Godefroy de Fontaine (3).

Ces seigneurs furent d'avis d'attaquer à leur tour; et comme les sires de Quiévrain et de Denain

(1) PH. MOUSKES, v. 24, 793.

(2) Non aliter quam si tirocinio luderetur. GUILL. ARMORICUS, *Recueil des hist. franç.*, t. xvii, p. 96.

(3) *Ibid.*, v. 24, 874-24, 886.

s'étaient déclarés les premiers contre la comtesse , c'est par eux qu'en commença. Leurs châteaux furent investis et brûlés (1).

Ce double incendie , à quelques lieues de Valenciennes , irrita l'empereur : il se mit en campagne (2). Plus de mille barons et chevaliers se rallièrent à lui , sans compter une armée de gens du peuple accourus des villes et des campagnes pour rétablir l'envoyé de Dieu (3). Emporté par l'enthousiasme , il s'avança d'un premier bond jusqu'au bout du Hainaut , saccageant , mettant au pillage et brûlant tout ce qui résistait , manoirs et abbayes.

Le château de Flobecq , aux confins de la Flandre , l'arrêta. Arnoul d'Audenarde y était (4). C'était la clef du comté d'Alost , qui était défendu par trop de braves pour que la conquête en fût facile. Tout village y avait sa tour appartenant aux sires d'Audenarde , aux sires de Gavre , dont la famille possédait Materne , Escornaix , Boulær , Liedekerque , aux sires de Grimberge , seigneurs de Ninove , aux sires de Sotteghem et à leurs parents et alliés.

Les dégâts furent immenses sur le passage des troupes de l'empereur ermite , puisque Albéric de

(1) Ps. MOUSKES , v. 24 , 845.

(2) *Ibid.* , v. 24 , 849.

(3) « Barones et viros nobiles et milites ultra mille , præter ignobiles , in parte sua habuit. » ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES , *Recueil des hist.-franç.* ; t. xvii , p. 794.

(4) *Ibid.* , v. 24 , 837 et 24 , 844.

Trois-Fontaines affirme que la plus grande partie du Hainaut fut dévastée (1). Sans ce témoignage et sans quelques vers de Philippe Mouskes, qui le confirment, la marche de l'ermite dans les Flandres aurait l'aspect d'un continuel triomphe. C'est que les chroniqueurs du temps, préoccupés de la rapidité d'une révolution presque instantanée, l'ont peinte d'un trait de plume. Son début et sa fin furent sanglants; mais sur trois mois qu'elle dura deux se passèrent en fêtes et en joyeuses entrées.

V.

LA COMTESSE JEANNE A PARIS.

Malgré la forte position de Mons et la fidélité de ses habitants, la fille de Baudouin n'avait pu chercher à s'y maintenir, tout étant en révolte autour de la seule place du Hainaut qui lui restât, les villes, les châteaux et les campagnes. C'était une guerre d'exaltation religieuse, une croisade contre elle. La vénération pour l'empereur pénitent allait jusqu'à se disputer ses vêtements, sa barbe

(1) *Rec. des hist. franç.*, t. xviii, p. 794. Ce printemps de 1225 fut fatal aux Flandres de toute façon : au fléau d'une guerre civile se joignit l'intempérie des saisons. Pendant le mois de mars, il y eut en Belgique et en France, de violentes inondations, et la mortalité des animaux fut sans exemple jusque-là. A partir du mois d'avril, la sécheresse fut telle que les semences ne purent lever, et qu'on vit arriver un automne sans moissons. La famine fut donc extrême. *Recueil des hist. franç.*, t. xviii, p. 307 et 379.

et ses cheveux , comme des reliques. A Binche , presque aux portes de Mons, les paysans buvaient, par dévotion , l'eau dans laquelle il s'était lavé (1).

Les partisans de la comtesse Jeanne , chassés de poste en poste, ayant concentré leurs forces dans le comté d'Alost , où ils étaient plus nombreux et plus puissants , la princesse s'y était un moment retirée , sous la protection des sires de Gavre et d'Arnoul d'Audenarde. C'était son dernier rempart ; et la valeur de ses chevaliers avait arrêté la conquête de l'ermitage au château de Flobecq. Mais toutes les grandes cités de la Flandre s'étant dévouées à la cause de l'empereur , une longue résistance était devenue impossible ; il avait fallu prévenir le moment où tout chemin serait fermé à la fuite.

Jeanne , après deux semaines ou trois semaines au plus de combats , avait donc cherché un asile à Tournai , sous la protection de la France. Elle y était arrivée à minuit , comptant au moins sur la neutralité de cette ville et sur l'autorité du châtelain , Éverard Radous , qui l'accompagnait.

Les Tournaisiens , qui devaient bientôt , comme nous le verrons , conjurer le vieil empereur de ne pas les compromettre en venant chez eux , prièrent aussi sa fille de se retirer. Qu'avaient-ils besoin

(1) Ses grenons (poils) rère (raser) li faisaient
Pour saintuaires (sanctuaires) les gardaient ,
Et cil de Binc , sans nul desdaing ,
Burent plus d'un mui de son baing.

PH. MOUSKES, v. 25 , 121.

d'entrer dans ces jeux sanglants des princes ? En 1214, ils avaient ouvert leurs portes au mari de Jeanne, d'après le conseil du même Everard Radous, leur châtelain, et, quelques jours après, les généraux de Philippe-Auguste, Garin, évêque élu de Senlis, et le comte de Saint-Pol, avaient brûlé leurs remparts et saccagé leurs maisons. Ce souvenir de la sagesse d'Everard était une mauvaise recommandation pour le présent qu'il voulait leur faire. D'ailleurs les deux prévôts étaient favorables à l'ermite ; ils ameutèrent le peuple contre Jeanne et son cortège : il fallut se sauver en France dès la nuit même (1). Arnoul d'Audenarde, Michel de Harnes et le sire de Mortagne accompagnèrent jusqu'à Paris la princesse fugitive. Sa sœur Marguerite était avec elle (2).

Le départ de la comtesse ne découragea point les barons et les chevaliers du comté d'Alost ; ils continuèrent à se maintenir dans leurs châteaux, en attendant le secours de Louis VIII.

VI.

WESTMINSTER.

(1225, 11 avril).

La situation politique de l'Europe était favorable au pénitent de Glançon : l'Angleterre avait besoin

(1) PH. MOUSKES, v. 24, 829 et 24, 860. *Le Romant de Bauduin, Constant. Belgica*, Notes, p. 660 ; *Le livre de Baudoyne, conte de Flandre* (Brux., 1836), p. 48-51 ; *Guillelmi Britonis Armorici Philip-pidos*, l. 9, *Recueil des hist. franç.*, t. xvii, p. 240.

(2) *Ibid.*, v. 24, 893-24, 912.

de lui. La guerre, un moment suspendue, allait recommencer entre Louis VIII et Henri III au sujet des provinces qu'ils se disputaient. C'était la suite des bouleversements causés par la déchéance de Jean-sans-Terre, que ses barons avaient dépouillé de sa puissance pour la donner à Louis. Maître un moment de l'Angleterre, le fils de Philippe-Auguste avait été contraint, en 1217, comme on le sait, à repasser la mer, ne conservant de prétention que sur les provinces de France occupées depuis longtemps par les Anglais. Le jugement des barons les avait rendues à sa couronne ; son père, d'ailleurs, les avait reconquises. Henri III, de son côté, en appelait à la seconde sentence des barons, qui, en lui rendant le trône de Jean, son père, lui avaient restitué, disait-il, tout son héritage. Il prétendait aussi que son rival, vaincu en Angleterre, n'avait pu échapper de ses mains qu'en lui jurant de le remettre en possession de la Normandie, du Maine et de l'Anjou dès qu'il serait roi.

Le Père des fidèles, Honorius III, avait vainement essayé de les mettre d'accord, afin de tourner leur ardeur guerrière contre les ennemis de la Chrétienté. Ils étaient décidés à chercher le jugement du Ciel dans le sort des combats. Henri III venait de créer son jeune frère, Richard, comte de Poitou : il lui donna des chevaliers et des vaisseaux pour se rendre maître de son apanage.

Le 23 mars, il avait écrit aux prélats et aux seigneurs de Guyenne : « Nous vous envoyons Richard, notre bien-aimé frère avec le comte

Willaume de Salisbury et autres de nos sujets fidèles, pour la défense de vos personnes et de nos domaines. » L'archevêque et le peuple de Bordeaux avaient joyeusement reçu le jeune prince porteur de cette lettre. Mais il n'avait amené que soixante chevaliers : c'était toute la force dont son frère avait pu disposer, malgré le subside acheté de ses barons par la confirmation de la charte qui régit encore l'Angleterre aujourd'hui (1).

Il fallait donc que l'intrigue vînt au secours des armes. Le mouvement des Flandres était trop opportun pour n'en pas profiter. Il pouvait opérer une diversion puissante, en partageant l'attention de Louis VIII déjà préoccupé par les Albigeois ; il pouvait même contraindre ce monarque à diviser ses forces, si le prétendant voulait revendiquer ses droits les armes à la main.

Quinze jours donc après le départ de l'expédition contre la France, Henri III écrivit la lettre suivante à l'empereur ermite, dont il savait déjà probablement les prodigieux succès (2) :

« Le Roi, à son très-cher ami Baudouin, illus-

(1) Les rois de France et les comtes de Flandre marchaient au pouvoir absolu en diminuant peu à peu l'autorité de leurs barons. En Angleterre, Henri III, tendant, par faiblesse plutôt que par instinct patriotique, à la forme constitutionnelle, jurait aux siens la confirmation de leurs privilèges. Il avait besoin de leurs deniers et de leurs lances pour reconquérir les provinces que son père avait perdues. *Recueil des hist. franç.*, t. xvii, p. 760, 761.

(2) RYMER, *Fœdera et acta publica*, t. 1, p. 95; *Recueil des hist. franç.*, t. xvii, p. 760, note.

tre comte de Flandre et de Hainaut , sincère amitié dans le Seigneur.

» Nous avons ouï que , par la toute-puissance de Dieu miséricordieuse envers vous , délivré de votre captivité , vous êtes revenu dans vos terres , où vos hommes , accourant en foule , vous ont reçu en souverain , comme il convenait.

» Nous nous en sommes réjoui avec grande allégresse , désirant et voulant que le même serment d'alliance que l'on sait avoir uni vos prédécesseurs et les nôtres nous lie , vous et nous , par un lien mutuel et indissoluble. Puissiez-vous de votre côté le vouloir aussi !

» Sans doute il vous est assez notoire que le roi de France nous a déshérités l'un et l'autre. Nous désirons donc et nous vous prions qu'en temps et lieu vous nous assistiez de vos secours et conseils , disposé nous-même à vous tendre une main auxiliaire , suivant nos forces.

» Veuillez nous envoyer quelqu'un de vos gens , en qui vous ayez confiance , qui puisse nous informer de votre position et de votre volonté sur la demande ci-dessus.

» Attesté par le Roi , à Westminster , le 11 avril.»

L'ermite , en recevant cette lettre , se vit honoré par une double ambassade. Louis VIII lui avait envoyé de son côté , et à la même époque à peu près , sa propre tante , la dame de Beaujeu , en sorte que le pénitent de Glançon , en achevant sa sanglante conquête du Hainaut et de la Flandre , traita avec les rois et mit son épée dans la balance des nations.

VII.

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

(mi-mai, 1225).

Henri III pouvait donc beaucoup gagner à l'avènement du comte Baudouin Louis VIII, qui voyait la comtesse Jeanne à ses genoux implorant son secours, qui tenait son mari prisonnier, ne pouvait que perdre au triomphe de l'ermite. Le retour de l'empereur annulait le passé, la rançon du comte Ferrand et même la victoire de Bouvines. Il était, en outre, plus aisé de dominer les Flandres sous le gouvernement d'une femme que sous celui d'un homme; et c'était pour cette raison que la captivité du comte Ferrand avait été si longtemps prolongée. Avec le comte Baudouin, on ne pouvait espérer que la paix; encore faudrait-il l'acheter en renonçant à tout ce qu'avaient acquis l'épée de Philippe-Auguste et vingt années d'intrigues. Le roi de France devait donc être naturellement plus porté à soutenir sa cousine qu'à tenter, comme Henri III, une alliance avec le prétendant.

La présomption était, d'ailleurs, pour la comtesse; et le retour de son père était trop extraordinaire pour ne pas commencer par se méfier de lui. Cependant la cause de Jeanne était tellement favorable à la politique du monarque français qu'on a

supposé sa justice aveuglée par son intérêt (4). Un intérêt tout contraire a fait soupçonner Henri III d'avoir suscité un ennemi à son rival, et de s'être même entendu avec les Albigeois pour arrêter les armes de Louis, au moment où il allait attaquer à la fois les ennemis de sa couronne et de l'Eglise. Car une expédition contre les hérétiques turbulents du midi de la France était imminente ; et les troubles de la Belgique la retardèrent, non-seulement en divisant les forces du roi, mais aussi en le privant des secours d'hommes et d'argent que lui promettaient la délivrance et la rançon du comte Ferrand.

Dès le 24 avril de l'année précédente, Honorius III avait écrit au roi de France, lui remontrant combien il serait inhumain de laisser plus longtemps le mari de la comtesse Jeanne dépérir dans les ennuis de la captivité ; rappelant au généreux fils du vainqueur de Bouvines que Dieu a promis sa miséricorde aux miséricordieux ; que la plus noble

(4) C'est le sentiment de M. de Sismondi : « Si les peuples, dit-il, se décident dans leurs croyances par leurs émotions ou par le goût pour le merveilleux, les rois ne consultent que leur seul intérêt, sans examiner les circonstances, sans chercher à démêler l'erreur d'avec la vérité. Louis VIII jugea qu'il lui convenait que Baudouin fût un imposteur, Henri III qu'il fût au contraire le vrai comte des Flandres, etc. » *Hist. des Français*, t. vi, p. 562. Cette sentence, dictée, en 1823, par l'envie d'être populaire en condamnant les rois sans distinction, est trop générale pour être vraie. Le caractère de Louis VIII et sa conduite dans cette affaire méritaient une exception. Avec un peu plus d'étude et d'impartialité, M. de Sismondi aurait vu que ce prince examina les circonstances et fit tout pour démêler l'erreur d'avec la vérité. S'il se trompa, comme cet historien l'a pensé, il ne se trompa pas sans prudence.

manière de se venger était de pardonner quand on pouvait punir (1). Cinq jours après, quatorze cardinaux s'étaient réunis pour obtenir la même grâce du monarque français. « Sire, lui disaient-ils dans leur lettre jointe à celle du pape, ce ne fut point par malice, mais par séduction et dans le noviciat de son règne, que le comte Ferrand offensa la majesté souveraine. Jeté à vos pieds par l'infortune et par son repentir, il vous offre une précieuse occasion d'exercer la miséricorde. Nous conjurons donc, nous supplions votre royale hauteur, d'abord et avant tout, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Roi des rois, Souverain des souverains, qui, pour nous, non-seulement, s'est aussi laissé lier, mais a subi l'opprobre et les tourments de la croix; puis au nom du Souverain Pontife, qui, par notre conseil et de notre consentement, a écrit, à ce sujet, à votre majesté royale, unissant nos prières aux siennes. Daignez délivrer le comte de ses fers et de sa prison, en conservant les conditions stipulées, dit-on, avec votre père, le roi Philippe, et auxquelles furent apposés votre sceau, celui du comte et celui de la comtesse. Remettant l'offense à qui pécha contre vous, vous demanderez vous-même au Seigneur la rémission de vos dettes avec plus de confiance et de sécurité (2). »

(1) BALUZE, *Miscellanea*, t. III, p. 22, t. IV, p. 32. LE NAIN DE TILLEMONT, *Vie de S. Louis* (Paris, 1847), t. I, p. 323, met cette lettre le 22 avril, ou le 20 février, selon d'autres exemplaires.

(2) *Ibid.*, *Miscellanea*, t. IV, p. 32.

Romain, cardinal-diacre du titre de Saint-Ange, était un des quatorze princes de l'Eglise qui avaient signé cette lettre ; il était parti ensuite pour la France en qualité de légat du Saint-Siège , avec la mission d'organiser la croisade contre les Albigeois. C'était un homme remarquable pour sa constance dans la poursuite d'une affaire autant que par son habileté. Il était de la maison des Frangipanes , l'une des plus illustres de Rome : il avait même quelque parenté avec le roi. Sa science et l'élévation de son esprit le recommandèrent encore plus que sa noblesse : il devint bientôt le conseiller de Louis VIII, qui lui commit le jugement des affaires les plus difficiles (1).

L'autorité du légat, jointe aux sollicitations du Pape et du sacré collège , déterminèrent le monarque à délivrer Ferrand , aux conditions suivantes, projetées dès lors, et stipulées probablement une année plus tard.

Il avait besoin d'argent pour l'expédition projetée contre les hérétiques du Languedoc ; il demandait donc, avant tout, une somme de cinquante mille livres parisis , dont la moitié serait livrée sur-le-champ par la comtesse : l'autre moitié était payable en dix ans ; mais pour garantie de ce second paiement, trois villes , Lille, Douai et l'Ecluse , avec leurs dépendances , seraient remises au roi ; et la garnison française qui occuperait la forteresse de Douai serait entretenue aux frais

(1) LE NAIN DE TILLEMONT, *Vie de S. Louis*, t. 1, p. 357.

de Jeanne , à raison de vingt sous parisis par jour ,
 En outre , Louis demandait qu'en deçà de l'Escaut
 nulle fortification nouvelle ne fût construite , nulle
 fortification ancienne augmentée , sans sa permis-
 sion (1).

Ces conditions , bien que dures , étaient moins
 humiliantes que les exigences de Philippe-Auguste
 en 1214 , lorsqu'il demanda le fils du duc de Lou-
 vain en otage , et la démolition des forteresses de
 Valenciennes , d'Ypres , d'Audenarde et de Cassel ,
 avec l'engagement de n'en relever ou bâtir aucune ,
 ni là , ni ailleurs , sans son bon plaisir. La com-
 tesse Jeanne s'y était pourtant soumise (2). Mais
 les communes de la Flandre et du Hainaut refu-
 saient , depuis onze ans , de payer la liberté d'un
 prince portugais aux dépens de leur honneur nation-
 al. Le retour de leur comte Baudouin , délivré
 sans rançon des prisons de Bulgarie , deux fois
 vainqueur , avant son départ pour l'Orient , du
 vainqueur de Bouvines , les avait délivrés des
 instances de Jeanne et du joug de la France.

(1) Ces conditions furent stipulées par Louis dans l'assemblée de Melun ,
anno Dom. 1225 , mense apr. , acceptées par Jeanne et son mari , le
 même mois et la même année , dans la même assemblée , mise en 1226
 (nouv. style) , par LE NAIN DE TILLEMONT , *Vie de S. Louis* , t. 1 , p. 439 ;
 par M. WARNKOENIG , *Hist. de Flandre* , t. 1 , p. 232 , et par M. KERVYN
 DE LETTENHOYE , *Hist. de Flandre* , t. II , p. 227. M. EDWARD LE GLAY ,
Hist. de Jeanne , p. 400 , la place dès 1225 ; ce qui n'est pas impossible ,
 d'après Le Nain de Tillemont , qui reconnaît une assemblée à Melun en
 1225 , p. 373. Le traité de Louis VIII est rapporté par M. Warnkœnig ,
 t. 1 , p. 350 ; et l'acceptation de Jeanne , par Baluze , *Miscell.* ,
 IV , p. 34.

(2) M. WARNKOENIG , t. 1 , *Pièces justif.* , p. 347.

La comtesse fugitive , au lieu d'arriver à Paris pour y signer un engagement et délivrer son mari, était venue annoncer au monarque que , sans un prompt et vigoureux secours, tout était perdu dans les Flandres , pour lui comme pour elle. Il fallut donc songer à la guerre. Mais , avant de marcher contre l'usurpateur , Louis voulut tenter une dernière démarche. Elle était exigée par la prudence.

Le procès entre le prétendant et sa fille ayant été jugé par les communes du Hainaut et de la Flandre , il fallait intervenir comme arbitre conciliateur autant , et plus peut-être , que comme arbitre souverain. Lutter contre la conviction des Flandres seulement par la force , c'était appeler les armes de l'Angleterre et de l'Allemagne au secours de leur enthousiasme. D'ailleurs , l'opinion du roi n'était peut-être pas encore complètement arrêtée. Il résolut donc d'envoyer en Flandre sa tante Sybille de Hainaut, fille de Baudouin-le-Courageux et veuve de Guichard IV de Beaujeu , avec la double mission d'examiner à fond ce Baudouin , son prétendu frère , et de l'engager à venir à Péronne, où le roi , son seigneur , voulait l'entretenir , et recevoir son hommage suivant la coutume (1).

La comtesse de Beaujeu trouva l'ermite environné d'une cour nombreuse et brillante. Elle y vit le duc de Limbourg, Valeran III, le duc de Louvain , Henri-le-Guerroyeur, Bouchard d'Avesnes , l'époux sous-diacre de sa nièce Marguerite ,

(1) PH. MOUSKES, v. 24 , 913-24 , 938.

avec ses deux fils , Jean et Baudouin , âgés de six à sept ans. On les avait livrés à l'empereur , qui les appelait ses petits-fils et ses héritiers , et leur faisait beaucoup de caresses. Le père de ces deux enfants les avait suivis à la cour du comte qui se disait leur grand-père. Il voulait veiller sur eux , prêt à saisir la fortune si elle se déclarait pour ses enfants et pour lui (1).

Cette très-bonne et très-dévote mais fine dame se rendit donc auprès de l'empereur ermite , et le soumit avec sa sagacité de femme , et surtout de femme de cour , à l'épreuve la plus délicate qu'il eût subie jusque-là , le prenant moult bellement , dit la chronique (2). Elle l'appela frère et comte , se réjouit de l'avoir retrouvé après tant de pleurs et de deuil , lui rappelant sans doute toutes les prières et fondations faites pour le repos de son âme ; et elle reçut de bonne grâce les présents de robes et de joyaux qu'il lui offrit (3).

Après l'avoir étudié dans de longs entretiens , la comtesse de Beaujeu demeura fort douteuse. L'ermite avait bien un air de famille ; ses traits et sa stature lui rappelaient parfaitement le comte Baudouin , son frère : il était pourtant plus petit. On attribuait ce changement à ses longues et cruel-

(1) PH. MOUSKES , v. 24 , 814-24 , 850.

(2) *Ibid.* , v. 24 , 916.

(3) *Ibid.* , v. 24 , 934. Les présents de robes à cette époque étaient communs. On voit dans les testaments du moyen âge les grandes dames distribuer leurs riches étoffes non-seulement aux femmes qui les servaient , mais aussi à leurs parentes et à leurs amies.

les souffrances , à sa vieillesse anticipée ; et cela pouvait être. Depuis plus de vingt-trois ans ils ne s'étaient pas vus ; et la reconnaissance ne pouvait être complète. Mais elle trouvait quelque chose de faux dans sa contenance : son langage et ses manières manquaient de naturel. En outre, il parlait mal flamand ; et son accent indiquait une province étrangère (1).

Le comte s'excusait parfois de l'embarras de sa parole et des oublis de certaines convenances en rappelant sa longue captivité parmi les barbares. La dame , qui jugeait en femme , se fiait plus à son tact qu'à toutes les raisons qu'on lui apportait. Elle persévéra donc à croire que cet homme n'était pas né au donjon de Valenciennes , et n'avait pas été élevé avec elle au château de ses pères. Toutefois elle dissimula , et , continuant à le traiter comme son frère, elle fit si bien qu'elle finit par le résoudre à venir à Péronne , avec un sauf-conduit , sur la parole de sa sœur et sur celle du roi.

Cependant l'empereur ne se rendit pas à cette invitation sans montrer de grandes répugnances. La comtesse Jeanne était à la cour de France ; il redoutait un piège semblable à celui du Quesnoy. Mais il était impossible de refuser l'hommage au monarque dont relevaient ses comtés ; et le sauf-conduit était , d'ailleurs , garanti pour l'aller et le

(1) Mais fos estoit en contenance,
Et en parler et en sanblance.

retour. L'entrevue du comte et du roi son seigneur fut donc fixée pour la quinzaine , c'est-à-dire pour le 30 mai , ce qui suppose que le voyage de la dame de Beaujeu dans les Flandres eut lieu du 10 au 15 de ce mois.

La comtesse repartit aussitôt pour Paris , où elle rendit compte au roi de tout ce qu'elle avait vu et soupçonné. Louis VIII , déjà prévenu par les dépositions que l'évêque de Senlis avait rapportées du Quesnoy , donna des ordres pour rassembler secrètement à Péronne les Frères Mineurs , qui avaient demandé à comparaître devant lui. On raconte que quelques Dominicains , anciens croisés , furent convoqués aussi ; mais je n'ai retrouvé ni leurs noms ni leur histoire. Ce furent les chevaliers de Saint-Barthélemy qui jouèrent le principal rôle dans cette affaire.

VIII.

L'ERMITE COURONNÉ.

(1225 , 13 mai).

Les ambassadeurs de Louis VIII et de Henri III avaient augmenté dans les Flandres l'autorité de l'ermite , et sanctionné son triomphe , en lui rendant sa place parmi les souverains. Mais pour traiter avec les rois et entrer dans l'alliance projetée avec l'Angleterre , il fallait paraître orné de sa

double couronne de comte et d'empereur : il la reprit le 18 mai 1225 (1).

La solennité fut grande ; elle réunit aux pompes chevaleresques des cours d'Occident la magnificence des fêtes orientales. L'empereur créa de sa main dix chevaliers à la gloire de Dieu tout-puissant. Il y eut des tournois, et l'ermite couronné s'y distingua sans doute lui-même, tout boiteux qu'il était. Car, malgré son âge et ses malheurs, il était homme encore à manier la lance avec adresse et force. Il se montrait, suivant la chronique de Tours, éloquent, spirituel, joueur vigoureux, prince magnifique dans ses largesses, et plus habile qu'on ne saurait dire dans la science des combats (2).

Il signala son avènement par des distributions de fiefs et de bénéfices. De nouvelles lois furent proclamées en son nom ; et partout on cria les bans du comte pour publier ses ordres et convoquer les assemblées des nobles, des clercs et des bourgeois. Tous les actes furent scellés de son sceau ; il y

(1) *Chronicon Alberici Monachi Trium Fontium*, *Recueil des historiens français*, t. XVIII, p. 794. « *Coronam in die Pentecostes tulit.* » Je ne saurais dire où se fit la cérémonie du couronnement ; mais tout me porte à croire que ce fut à Valenciennes, dans la célèbre église de Saint-Jean. Deux chroniques disent, en parlant de Lille, *in qua coronam imperatoris portaverat*. Mais ces mots peuvent être entendus d'une simple entrée joyeuse, la couronne en tête, comme à Gand et à Bruges. *Joannis Iperii chronicon*, *Recueil des hist. franç.*, t. XVIII, p. 609 ; *Chronicon S. Bertini*, *Thesaur. nov. anecd.*, t. III, p. 705.

(2) *Chronicon Turonense*, *Recueil des hist. franç.*, t. XVIII, p. 307, E.

portait les titres de comte de Flandre et de Hainaut, d'empereur de Constantinople et de Thessalonique (1).

Il se mit bientôt en marche pour aller visiter ses bonnes villes et recevoir leur hommage. Il voyageait ordinairement en litière, et quelquefois monté sur un superbe palefroi. Il avait conservé sa barbe d'ermite : elle rappelait ses pèlerinages et ses austérités, et elle lui donnait quelque chose de saint et d'auguste. Sur sa longue robe à la grecque descendait un ample manteau de pourpre. Il tenait une baguette blanche à la main. Dans la couleur et la légèreté de ce sceptre se trouvait, selon le cérémonial de la cour de Constantinople, l'emblème de la bonté (2). C'était une fêrûle, non pas en métal, mais en bois flexible, pour montrer à ses sujets qu'il ne voulait pas user de sa puissance pour les briser, mais pour les châtier, au besoin, avec mansuétude.

Une croix marchait toujours devant lui : c'était l'étendard ordinaire des descendants de Constantin. Souvenir du Labarum, elle s'avavançait comme l'emblème de la victoire. C'était aussi une protes-

(1) *Chronicon Joan. Iperii*; *Chron. Alberici Trium Font.*; *Recueil des historiens français*, t. XVIII, p. 609 et 794; PHIL. MOESKES, v. 24; 799 et 24, 949.

(2) Les baillis portaient aussi en Flandre une verge blanche, comme insigne de leur pouvoir. Elle était recourbée par le haut. Cet usage remontait au règne de Baudouin VI, dit de (Mons de 1067 à 1070). Plus tard les sergents du bailli la portèrent devant lui. WARNEKOENIG, *Histoire de la Flandre et de ses institutions civiles et politiques*, t. II, p. 452.

tation de foi ; et parce qu'on l'adorait en fléchissant le genou devant elle , sa présence ajoutait à la majesté du cortège (1).

L'apparition de la croix avait , d'ailleurs , une importance historique dans la merveilleuse résurrection du comte. C'était l'absence de la croix du Sauveur qui avait , disait-on , causé sa défaite , sous les murs d'Andrinople et toutes les malheureuses conséquences de cet affreux désastre. Ce prince , suivant un chroniqueur anglais contemporain (2) , avait coutume , chaque fois qu'il se mettait en marche contre les infidèles , de faire porter devant lui , par le patriarche de Constantinople , une partie du bois de la vraie Croix. Attaqué tout à coup par les Barbares que commandait Joannice, il se jeta sur eux avec tant de précipitation qu'il oublia de faire marcher avec lui le signe du salut ; il fut vaincu , et son armée tellement taillée en pièces que le peu de fuyards qui échappèrent au massacre ne purent dire ce que leur empereur était devenu. Or , ajoute le même historien , cette croix précieuse , longue presque comme une main

(1) PH. MOUSKES , v. 24 , 823. Les empereurs de Constantinople faisaient aussi porter une lampe devant eux , à cause de cette sentence de Jésus-Christ : *Que votre lumière luise devant les hommes , de façon que , voyant vos bonnes œuvres , ils glorifient votre Père qui est aux cieux* (MATTH. , 5 , 16). J'imagine que ce pieux ornement ne fut pas oublié dans cette pompe orientale ; mais les chroniques n'en disent rien , bien qu'elles parlent explicitement de la croix et de la fêrûle.

(2) ROGER DE WENDOVER , *Chronica , sive flores historiarum* , t. iv , p. 89. (Londres , 1842).

d'homme , retrouvée en 1223 , et apportée en Angleterre au monastère de Bromholm , au pays de Norfolck , faisait alors d'étonnants miracles. Le bruit de sa vertu s'était répandu par toute l'Europe, et de toutes les régions on accourait pour l'implorer et l'adorer.

Outre l'étendard sacré qui ouvrait la marche , l'empereur s'avancait environné des bannières de ses différents états et comtés de la Flandre et du Hainaut , de l'Artois et de l'empire d'Orient. (1).

A la vue de la majesté sainte de leur seigneur purifié par la pénitence , les populations s'émurent et le saluèrent partout avec transport. Les abbés , les moines et les clercs accoururent au devant de lui , menant en procession les habitants des villes et des campagnes. Si Dieu fût venu en terre , dit le chroniqueur Mouskes , il n'eût pas été mieux reçu (2).

Toutes les cités lui ouvrirent leurs portes. La ville de Tournai fut seul embarrassée quand elle vit approcher l'empereur et son cortège , bien que ses prévôts fussent favorables à l'ermite. Après une délibération des magistrats , quelques députés vinrent au devant de lui , à une lieue de la ville , pour le conjurer avec respect de trouver bon qu'on lui refusât l'entrée d'une place devenue française , en 1187 , du consentement de son père Baudouin-le-Courageux. Ils ne pouvaient ouvrir ses portes

(1) PHIL. MOUSKES , v. 24 , 823.

(2) *Ibid* , v. 24 , 854—24 , 855.

sans le bon plaisir de Louis VIII ; et ce monarque leur avait envoyé des ordres pour ne pas se presser d'abandonner le parti de la comtesse ; ils attendaient donc le jugement de leur souverain. Le comte devait se souvenir de l'embarras où il les avait déjà mis en 1198, pendant ses guerres contre Philippe-Auguste, en les forçant à stipuler avec lui, et à lui faire serment de neutralité. Cette expérience leur avait appris qu'ils devaient se garder de toute négociation blessante pour le roi de France, sous peine de s'attirer sa colère (1).

L'empereur sentit la justesse de leurs raisons, et passa outre, en poursuivant son chemin vers Lille. Lille appartenait aux Flandres ; il y fut reçu avec un grand appareil. L'enthousiasme lui ouvrit toutes les bourses ; il y amassa de grandes sommes d'argent, qui le mirent en état de visiter pompeusement ses comtés, et de multiplier ses largesses. Il vint de là à Courtrai ; et quand il approcha de Gand et de Bruges, les habitants de ces deux grandes cités vinrent en procession à sa rencontre, louant Dieu et le remerciant du retour de leur prince magnanime (2).

Baudouin, en effet, avait laissé parmi eux de grands souvenirs. C'est à Bruges qu'il avait pris la croix, vingt-trois ans auparavant, avec ses deux

(1) PH. MOUSKES, v. 24, 909. *Histoire de Tournai*, t. I, p. 170, 185.

(2) J. DE GUISE, *Annales du Hainaut*, t. XIV, c. 94 ; *Matthæi Paris hist.*, *Recueil des hist. franç.*, t. XVII, p. 759 ; OUDERGHERST, *Annales de Flandre*, édition de Lesbroussart (Gand, 1789), t. II, p. 114.

frères, Henri et Eustache, en compagnie d'un si grand nombre de seigneurs, que l'on avait crus morts, et qui allaient revenir.

Les Gantois avaient été l'objet de la bienveillance du célèbre comte, au moment de son départ pour Venise. Il avait alors aboli une taxe odieuse sur les vins ; il avait favorisé leur commerce par des franchises et, suivant quelques auteurs, c'est à lui qu'ils devaient les nouvelles et glorieuses armoiries de leur cité, monument de leur bravoure en Artois, dans la campagne de 1197 contre Philippe-Auguste. Elles représentaient un lion d'argent, à collier et couronne d'or, sur un bouclier.

On peut juger de la magnificence de ses joyeuses entrées du comte par leur pompe orientale, par la multitude des barons et des chevaliers qui le suivaient armés, au nombre de plus de mille (1), et surtout par l'exaltation que causait son retour miraculeux. Car dans son histoire tout était miracle, depuis sa naissance signalée par un incendie formidable, présage de sa splendeur militaire, jusqu'à cette seconde vie qu'il reprenait, comme par enchantement, et en renouvelant les plus glorieuses phases de la première (2).

(1) *Chronicon Alberici Trium Fontium*, *Rec. des hist. franç.*, t. xviii, p. 794.

(2) « Le jour qui donna la vie à notre empereur, dit Henri d'Outre-mer, peu s'en fallut qu'il ne causât la ruine à toute la ville de Valenciennes. Car, comme on eut fait des feux de joie par toutes les rues pour la naissance du jeune prince, quelques étincelles volèrent sur des toits couverts de chaume ; de sorte que plus de mille maisons furent brûlées, selon de Guise. Gilbert, qui vivait alors, et d'autres avec lui

Il y avait, en effet, de singuliers rapprochements à faire dans l'histoire de ce célèbre comte, en la supposant telle que l'enthousiasme de ses sujets la racontait au mois de mai 1225. Sa fortune y marchait par anniversaires, comme si le baptême de sa pénitence et de ses pleurs lui avait valu la réparation de sa gloire.

C'est le premier jeudi de carême de l'année 1200 qu'il avait pris, à Bruges, l'habit de pèlerin, et c'est au commencement du carême qu'on le vit, vingt-quatre ans après, à Mortagne, revenant de sa longue pérégrination. Ce fut le 7 avril 1203 qu'il partit de Zara ; le 12 avril 1204 qu'il entra triomphant à Constantinople ; le 14 avril 1205 qu'il perdit, sous les murs d'Andrinople, son trône d'Orient avec la liberté ; et c'était au mois d'avril encore qu'il venait de reconquérir les Flandres. Il avait été élu empereur de Constantinople le 9 mai 1204, couronné le 16 ; et, le 18 mai, l'enthousiasme de ses sujets lui rendait sa double couronne de comte et d'empereur. Ainsi, les mois d'avril et de mai auraient été consacrés, à trois époques si différentes, par les événements les plus mémorables de sa vie.

assurent qu'il y en eut près de quatre mille emportées par cet embrasement. Ces flammes étaient les présages de la clarté et de la gloire que Baudouin devait acquérir par sa valeur et ses victoires. » *Hist. de Valent.*, p. 125, 127.

IX.

LOUIS VIII A PÉRONNE.

(1225, mai).

La nouvelle du couronnement de l'ermite arriva en France avec la comtesse de Beaujeu, ou du moins la suivit de près. Louis VIII était sur le point de partir pour Péronne ; peut-être même s'y trouvait-il déjà. Une armée l'avait précédé. La marche des événements dans les Flandres semblait rendre la guerre indispensable ; et cette guerre de parti et d'enthousiasme devait être violente (1).

Avant de quitter Paris, le monarque avait conclu un traité avec la comtesse. Jeanne, qui le signa et le fit signer à sa sœur Marguerite, dans le courant du mois de mai (2). En voici les clauses principales :

« Moi, Jeanne, comtesse de Flandre et de Hainaut, j'ai juré à mon très-cher seigneur Louis, par la grâce de Dieu illustre roi de France, que tous les frais et dépenses qu'il fera, dès qu'il aura passé Péronne, dans ma guerre contre mes hommes

(1) *Pluribus gentibus apud Peronam adunatis venit. Gesta Ludovici VIII ; Recueil des hist. franç.*, t. xvii, p. 309 ; *Chroniques de Saint-Denis*, *ibid.*, p. 424 ; *Chronicon Alberici Trium Fontium*, *ibid.*, t. xviii, p. 794.

(2) La date du jour n'est pas indiquée dans l'acte. BALUZE, *Miscellanea*, t. iv, p. 34.

adhérents à celui qui s'est fait comte Baudouin , lui seront rendus par moi aux conditions ci-après :

» S'il dépense dans cette guerre 20,000 livres parisis , je lui rendrai ces 20,000 livres parisis. S'il dépense moins , je lui rendrai moins. S'il dépense au delà , je ne serai pas tenue à dépasser 20,000 livres... ; et , jusqu'à l'acquittement de ma dette , mon seigneur et roi occupera Douai et l'Écluse...

» Pour les prisonniers et le butin faits pendant la guerre , il en sera ainsi : Si une ville ou château est pris d'assaut , tout le gain sera commun entre mon seigneur et moi.

» Si dans une escarmouche sont pris chevaliers , serfs ou arbalétriers , qui soient mes sujets , mon seigneur roi aura leurs personnes , et moi j'aurai leurs terres sises dans ma seigneurie ; mais si ces prisonniers ne sont pas mes hommes , le prix de leur rançon sera partagé entre mon seigneur et moi. »

» Si ville ou château est assiégé par mon seigneur roi , leurs habitants pourront faire paix avec moi avant le lever des machines de guerre ; et mon seigneur roi ne pourra rien exiger dans cet accommodement. Mais les machines une fois levées , ils ne pourront plus traiter avec moi , sans l'assentiment de mon seigneur roi , qui aura la moitié du profit. »

Ce traité d'alliance offensive , conclu sans condition , prouve clairement que Louis VIII ne croyait pas à la légitimité de l'empereur ermite , et que ,

dans l'entrevue de Péronne , il cherchait moins à s'éclairer lui-même qu'à détromper les Flamands. Le jugement allait être solennel ; ses principaux barons et bon nombre d'évêques et d'abbés s'y trouvèrent. L'histoire a conservé les noms de ceux qui eurent une part plus active dans la décision de ce grand procès.

Ce furent Garin , évêque de Senlis , que nous connaissons déjà ; Philippe de Jouï , évêque d'Orléans ; Hugues de Pierrepont , prince-évêque de Liège ; Miles de Châtillon-Nanteuil , pair de France , évêque et comte de Beauvais ; l'abbé de l'Aumône ou du Petit-Cîteaux , près de Blois , qui paraît s'être appelé Aymeri ; et Romain , cardinal-diacre du titre de Saint-Ange , légat du Saint-Siège. (1)

Il importait d'abord souverainement au cardinal-légat de surveiller l'issue d'une affaire d'où dépendait , comme nous l'avons déjà vu , la croisade qu'il était venu prêcher. Il fallait ou démasquer l'ermite , s'il était imposteur , ou l'attacher à la cause du pape contre les hérétiques , s'il était reconnu pour le véritable comte de Flandre.

Hugues de Pierrepont avait droit , plus que tout autre prélat , de siéger comme juge du prétendant. Ce prince-évêque , qui , au besoin , aurait mis en campagne jusqu'à mille chevaliers suivis de leurs

(1) On a nié , pour quelques-uns de ces prélats , ou l'opportunité , ou même la possibilité de leur présence à l'entrevue de Péronne. Voyez le marquis de Fortia , t. xv , p. 423 et suiv. , de sa traduction des *Annales* de J. de Guise. Je réfuterai plus tard ce qu'il objecte contre le voyage du cardinal-légat.

écuyers nombreux , avait le comte du Hainaut parmi ses feudataires.

Miles de Châtillon-Nanteuil pouvait être d'un grand secours comme témoin et comme conseiller. Revenu de l'Orient depuis trois ans seulement , il avait dû s'y trouver à l'époque où l'ermite disait y avoir vécu esclave des Sarrasins ; et il avait vu , au camp des croisés , François d'Assise , le patriarche des religieux qu'on allait interroger : il était donc plus apte que tout autre à les faire parler. L'histoire de ce prélat est liée par plus d'un endroit aux événements que je raconte. (1)

Miles , évêque élu de Beauvais , se trouvait sous les murs de Damiette avec son frère André de Nanteuil , chevalier banneret , le 29 août 1219. Dès la pointe du jour , le camp des chrétiens s'était mis en mouvement pour aller attaquer celui des infidèles. François d'Assise venait d'arriver avec un de ses

(1) Miles de Nanteuil , troisième fils de Gaucher de Châtillon et de Helvide , dame héritière de Nanteuil , fut d'abord chanoine de l'église de Beauvais. Dès 1205 , il avait été élu archevêque de Reims ; sa trop grande jeunesse y mit obstacle. Philippe de Dreux , alors évêque de Beauvais , avait été élu pour le même siège et refusé à cause de son génie belliqueux. Peu après , Miles fut nommé prévôt de Reims et de Rosny en Brie. Appelé à l'évêché de Beauvais en 1217 , il partit en 1218 pour la Terre-Sainte , avant de se faire sacrer. Pris en 1219 , de retour et sacré en 1222 , il fut sur le point de passer du siège épiscopal de Beauvais à l'archevêché de Constantinople. Il assista aux obsèques de Philippe-Auguste , au sacre de Louis VIII et de S. Louis , en qualité de pair de France. Il mourut en 1234. *Gallia Christ.* , t. ix , p. 740 ; *Histoire de la maison de Chastillon* , par A. Duchesne , l. 40 p. 644 ; Jacques de Vitry dans Bongars , *Gesta Dei per Fr.* , t. II , p. 1439 , 1448 , et dans le *Thes.* , *anecd.* de D. Martène , t. III , p. 300 et 303 ; LE NAIN DE TILLEMONT , *Vie de S. Louis* , t. II , c. 80-84.

disciples que sa sagesse et sa vertu faisaient appeler le Frère Illuminé. L'homme de Dieu, après son oraison du matin, va trouver son compagnon, et lui dit en gémissant : « Si les chrétiens combattent aujourd'hui, ils éprouveront un échec : le Seigneur me l'a révélé. Si je l'annonce, on me prendra pour un fou ; si je me tais, j'agirai contre ma conscience. Que faire ? Frère, lui répondit son compagnon, ne vous embarrassez pas d'être jugé par les hommes : d'ailleurs, ce ne sera pas d'aujourd'hui que vous aurez commencé à passer pour un fou. Déchargez votre conscience, et craignez plus Dieu que le monde. » Aussitôt François, prenant son parti, courut de rang en rang, avertissant les chefs, qui, ne le connaissant pas bien encore, se mirent à rire ; et le combat fut engagé (1).

Au premier mouvement des croisés les infidèles reculèrent, emportant avec eux tentes et bagages ; et les chevaliers chrétiens s'élancèrent imprudemment à leur poursuite malgré les avis et les prières du légat, qui portait la croix. Ils furent bientôt enveloppés ; et leur perte fut grande : on l'a portée à deux mille et même à six mille hommes pris ou tués. Miles et son frère André furent au nombre des captifs, et le soudan les emmena à Babylone (2).

Le patriarche des Frères Mineurs, n'ayant pu prévenir leur perte, résolut de les sauver en con-

(1) S. BONAVENTURE, *Vita S. Francisci*, c. 44.

(2) *Ibid.*, c. 44 et c. 9 ; JACOBI DE VITRIACO *Epistola de captione Damiatina*, ad notos in *Lotharingia*, dans Bongars, *Gesta Dei per Francos*, t. II, p. 4148.

vertissant ou du moins en calmant leur vainqueur. Voici comment parle de son expédition apostolique l'évêque de Ptolémaïs , Jacques de Vitry , qui se trouvait alors au camp de Damiette.

« Nous avons vu , dit-il , parmi nous le patriarche des Frères Mineurs , homme simple et sans lettres , aimé de Dieu et des hommes , frère François , emporté à tel point par l'ivresse de sa charité et la ferveur de son zèle qu'il alla avec intrépidité au camp du soudan des Égyptiens , sans autre bouclier que sa foi. Pris par les Sarrasins , je suis chrétien , leur dit-il , conduisez-moi à votre maître. A la vue de l'homme de Dieu , le musulman , bête féroce , sentit la douceur pénétrer dans son âme , et , pendant quelques jours , lui et les siens prêtèrent une oreille attentive à l'apôtre du Christ. Craignant ensuite que ces gens convertis à la religion des chrétiens ne passassent à leur armée , il fit reconduire à notre camp le saint prédicateur , en l'entourant de respect et de sûreté. Cet infidèle avait fini par lui dire : « Priez pour moi , afin que Dieu daigne me révéler la loi et la foi qui lui plaisent davantage. » (1)

(1) *Historia occidentalis* , p. 364 (Douai , 1597). C'est alors que François d'Assise lui fit cette héroïque proposition : « Si tu hésites entre la foi du Christ et la loi de Mahomet , ordonne d'allumer un grand feu : nous y entrerons moi et tes prêtres ; et , voyant que Dieu sauvera , tu connaîtras quelle est la foi la plus certaine et la plus sainte. Je ne pense pas , répondit le prince infidèle , qu'aucun de mes prêtres accepte l'épreuve. » Il avait vu , en effet , un de ses imans , vieillard respecté , s'éloigner au moment où François d'Assise avait proposé le défi. » Hé bien ! reprit l'homme de Dieu , promets-moi que vous vous convertirez ,

Le zèle de François et son amabilité attiraient tout le monde à lui : un grand nombre de croisés prirent sa tunique et sa corde , en Égypte et en Palestine. Dans une lettre écrite du camp des chrétiens , quelques mois après le départ du pauvre de Jésus-Christ , le même évêque de Ptolémaïs se plaignait presque de la désertion de ses clercs. « Sire Renier , disait-il , prieur de Saint-Michel , s'est donné à l'ordre des Frères Mineurs : leur religion se multiplie merveilleusement dans tous les pays du monde. L'Anglais Colin , notre clerc , y est entré aussi avec deux de ses compagnons , Michel et sire Matthieu , que j'avais fait mon vicaire à Ptolémaïs. Mon chantre , Heinricius , et d'autres encore en voudraient faire autant ; j'ai peine à les retenir » (1).

Ces clercs et ces chevaliers, devenus des apôtres, se répandirent parmi les infidèles , et firent une grande impression sur eux. Parmi les captifs chrétiens qui furent emmenés à Babylone et à Iconium, plusieurs forcèrent les musulmans , leurs maîtres , à respecter la foi du Christ. L'évêque de Beauvais fit un miracle pour attester la vertu du baptême. Un enfant moribond fut subitement guéri au moment où le pieux prélat le régénérât (2).

toi et ton peuple , si je sors du feu sain et sauf , et j'y entrerai seul. Si je brûle , impute-le à mes péchés ; si la puissance divine me protège , rends hommage à la vertu et à la sagesse de Jésus-Christ , vrai Dieu , vrai Seigneur et Sauveur de tous les hommes. » Le soudan recula.

(1) *Gesta Dei per Francos* , t. II , p. 4149 ; *Acta Sanct.* , octobre , t. II , p. 647 , n° 374.

(2) *Gallia Christiana* , t. IX , p. 740.

On parla même alors de la conversion d'un prince musulman, que Wading, l'historien des Frères Mineurs, prend à tort pour le sultan de Ptolémaïs. « On croit, dit encore Jacques de Vitry, que le sultan d'Iconium, mort cette année, 1219, a reçu le baptême. Il était si favorable aux chrétiens, prisonniers, qu'après une trêve conclue avec eux, il leur donna la liberté, leur laissant le choix de retourner dans leurs patries ou de combattre sous ses drapeaux. Sa confiance en eux était telle qu'il leur avait confié la garde de sa personne » (1).

Albert de Stade porte à trente mille le nombre des captifs chrétiens qui furent alors délivrés (2). Miles de Nanteuil revint avec eux, et fut sacré en 1222, par le pape Honorius III.

Quand les chevaliers franciscains, mandés par Louis VIII, arrivèrent à Péronne et comparurent devant le monarque et sa cour, Miles ne put reconnaître parmi eux aucun de ses compagnons d'armes en Égypte; et vraiment, pour les faire parler de leurs anciens exploits et de leurs titres, il se servit de ses rapports avec le patriarche d'Assise, son libérateur. Ni lui ni les autres évêques, ne purent vaincre leur humilité. Se bornant à renouveler leurs dépositions, déjà faites au Quesnoy, ils ne voulurent jamais déclarer les noms de leurs

(1) *Gesta Dei per Francos*, t. II, p. 1142, n° 20. Voyez ce texte de Jacques de Vitry discuté dans le tome II d'octobre des *Acta Sanctorum*, p. 616, n. 372 et 373.

(2) Wading, ad an. 1219, citant Albert de Stade et Mathieu de Paris.

illes. Il leur semblait suffisant d'être confrontés à l'ermite, et de prouver par des faits qu'il ne pouvait être le brave comte Baudouin, leur ancien f (1).

Cette persistance à cacher leur noble origine ne peut pas être considérée comme le fait isolé de l'humilité de ces seize religieux : c'est une preuve, rare mille, du système alors adopté dans tout le nord d'Assise. Les disciples de François n'existent que depuis quinze ans : déjà ils couvraient l'Europe, parcouraient l'Asie et l'Afrique, cachant sous la bure des fils de rois, comme dit Rutebeuf, ces hommes célèbres dans les armes et dans les lettres ; et l'histoire, à quelques exceptions près, a conservé que leurs noms de religieux. Ainsi, l'un d'eux, poète couronné, ne nous est connu que sous le nom de Frère Pacifique. Nous ignorons sa naissance et sa tombe, dont l'Italie et la France se disputent l'honneur. Je choisis cet exemple, parce que ce trouvère, premier ministre ou provincial des Chartres Mineurs dans nos contrées, et fondateur de nombreux couvents de Paris, de l'Artois, du Hainaut et de la Flandre, donna les premières leçons de l'humilité aux chevaliers dont nous parlons ; et, suivant l'opinion la plus probable, il expira vers 1230, à Arras en Artois, au milieu d'eux (2).

(1) J. DE GUISE, *Annales du Hainaut*, t. xiv, c. 94 bis ; JEAN LEFEBVRE, 2^{ème} traduction du marquis de Fortia, t. xv, p. 370 ; *Notice du 13^{ème} ou 14^{ème} siècle sur Bertrand de Rayns*, publiée par M. Lucien de Sancy (Paris, Techner), p. xxv.

(2) MOLANUS, *Natales Sanctorum Belgii*, 40 juil. ; *Acta Sanctorum*. 1^{er} juil., p. 170 et 171.

On parla même alors de la conversion d'un prince musulman, que Wading, l'historien des Frères Mineurs, prend à tort pour le sultan de Ptolémaïs. « On croit, dit encore Jacques de Vitry, que le sultan d'Iconium, mort cette année, 1219, a reçu le baptême. Il était si favorable aux chrétiens, ses prisonniers, qu'après une trêve conclue avec nous il leur donna la liberté, leur laissant le choix de retourner dans leurs patries ou de combattre sous ses drapeaux. Sa confiance en eux était telle qu'il leur avait confié la garde de sa personne » (1).

Albert de Stade porte à trente mille le nombre des captifs chrétiens qui furent alors délivrés (2). Miles de Nanteuil revint avec eux, et fut sacré. en 1222, par le pape Honorius III.

Quand les chevaliers franciscains, mandés par Louis VIII, arrivèrent à Péronne et comparurent devant le monarque et sa cour, Miles ne put reconnaître parmi eux aucun de ses compagnons d'armes en Égypte; et vraiment, pour les faire parler de leurs anciens exploits et de leurs titres, il se servit de ses rapports avec le patriarche d'Assise, son libérateur. Ni lui ni les autres évêques, ne purent vaincre leur humilité. Se bornant à renouveler leurs dépositions, déjà faites au Quesnoy, ils ne voulurent jamais déclarer les noms de leurs

(1) *Gesta Dei per Francos*, t. II, p. 1142, n° 20. Voyez ce texte de Jacques de Vitry discuté dans le tome II d'octobre des *Acta Sanctorum*, p. 616, n. 372 et 373.

(2) Wading, ad an. 1219, citant Albert de Stade et Matthieu Paris.

toutes les campagnes, pour le succès de son voyage. Plusieurs de ses hommes, ayant pris les devants, lui avaient meublé un hôtel à Péronne; il fallait aussi des provisions et de vastes logements pour sa suite. On voulait qu'il rivalisât de magnificence avec le monarque français (1). Les comtes de Flandre étaient alors puissants comme des rois. Le titre de vassal n'était rien à leur fierté, et gênait peu leur indépendance. Les monarques anglais relevaient aussi de la couronne de France; et ces deux grands fiefs faisaient à tout moment trembler leur seigneur suzerain. Depuis cinquante ans surtout, la politique de nos rois était sans cesse occupée à les désunir. Lorsqu'ils venaient à joindre leurs drapeaux, souvent soutenus par quelques comtes ou barons révoltés, la France, serrée de deux côtés à la fois, obligée de diviser ses forces, ne pouvait manquer d'être momentanément envahie.

L'arrivée à Péronne d'un homme extraordinaire, qui se disait Baudouin IX, rappelait à Louis VIII et à ses sujets de tristes et d'humiliants souvenirs. Les courtisans de l'ermite, au contraire, traversaient fièrement avec leur maître les campagnes où, vingt-huit ans auparavant, il avait battu par deux fois les armées françaises, où il avait dicté des lois au monarque qui, lui présent, n'aurait pas triomphé de l'Europe à Bouvines. Chaque ville, chaque forteresse par où ils passaient leur rappelait quelque glorieux fait d'armes. Baudouin avait pris, l'une

(1) P. M. Mouskès, v. 24, 941-24, 953.

après l'autre , toutes les places fortes du Tournaisis , du Cambrasis et de l'Artois jusqu'à Péronne il avait même ouvert la campagne de 1197 par une course victorieuse jusqu'à Compiègne.

Forcé par Philippe-Auguste de lever le siège d'Arras , dernier boulevard resté dans l'Artois à la France , ce grand capitaine n'avait reculé que pour engager son rival dans les marais de Bailleul , et le prendre au milieu des rivières et des canaux dont il coupa les ponts , perça les digues et lâcha les écluses. Il fallut crier merci. Jamais Baudouin IX ne s'était montré plus grand , pas même aux deux sièges de Constantinople , où sa bravoure et son habileté lui valurent le trône de Constantin ; parce que , dans ses trois années de combats contre Philippe-Auguste , il avait déployé une science de manœuvres qui ferait honneur aux généraux d'aujourd'hui (1). Alors cependant les guerriers mettaient , avant tout , la gloire et l'espoir du succès dans l'impétuosité.

En invitant l'ermite à la conférence de Péronne, Louis VIII lui avait fait dire qu'il avait de grandes choses à régler avec lui (2). Le retour du comte devait effectivement remettre en question les limites de la Belgique et de la France. Philippe d'Alsace , comte de Flandre , en mariant à Philippe-Auguste sa nièce Isabelle , sœur de Baudouin IX , lui avait

(1) Le P. d'OUTREMAN ; S. J. , a décrit admirablement cette guerre dans sa *Constantinopolis Belgica* ; l. c. 40 et 44. *Rogeri de Wendover chronica* , t. III p. 422 (Londres , 1844).

(2) Cum ipso de arduis tractaturus , J. DE GUISE , t. XIV , c. 94 bis.

donné en dot une partie de l'Artois (1). Mais Baudouin, devenu le vainqueur du monarque son beau-frère, ne lui avait vendu la paix et son alliance qu'en lui faisant signer la restitution de cette province; leur oncle n'ayant pu la céder sans le consentement des Flandres. Ce traité avait été conclu à Péronne, en 1200, au mois de janvier; il portait que le midi de l'Artois resterait au fils du roi, mais que le nord rentrerait dans le domaine du comte, qui par là redevenait maître de Saint-Omer et d'Aire avec leurs dépendances, des comtés de Guines et d'Ardres, des fiefs de Lillers, de Richebourg, de la Gorgue, d'une partie des terres tenues par l'avoué de Béthune, et de tout ce que le roi pouvait avoir à Mortagne (2). Louis VIII avait juré le traité de son père, et cependant il s'était emparé d'Aire et de Saint-Omer en 1214, à l'occasion du mariage de Ferrand et de Jeanne. Mais Baudouin devait regarder comme nulle cette cession extorquée pendant son absence et malgré les réclamations de ses communes. A son entrée à Péronne, vingt années allaient être effacées; tout revenait pour lui au jour de son triomphe et aux seuls traités qu'il eût signés. Voilà ce que disait et prétendait son parti.

Le peuple des campagnes traversées par l'empereur

(1) H. D'OUTREMAN, *Hist. de Valent.*, p. 132 et 542; P. D'OUTREMAN, *Constant. Belg.*, p. 42 et 58.

(2) Ce traité, connu sous le nom de paix de Péronne, a été plusieurs fois imprimé. Voyez WARCKOENIG, *Hist. de la Flandre*, t. 1, p. 341, D. MARTÈNE, *Thesaurus anecd.*, t. 1, p. 1021.

reur , en se rappelant ses trois années de victoires à la fin du douzième siècle , reportait aussi ses pensées sur les calamités et sur les prodiges qui les accompagnèrent. On se souvenait des quatre années de famine qui avaient ravagé la Belgique et la France , depuis 1196 jusqu'à 1200. La mesure de froment s'était vendue trente sous au lieu de cinq. Pendant l'automne et l'hiver de 1196 les pluies et les ouragans avaient été effroyables : la guerre avait renversé moins d'arbres et de maisons que les tempêtes. Les désastres et l'humiliation du roi de France avaient été , disait-on , la punition de ses péchés : il avait rappelé les Juifs malgré l'Église, malgré ses propres édits ; il avait répudié sa femme Ingelburge , persécuté les prélats , les clercs et les moines ; il avait été excommunié , et toutes les églises de son royaume furent fermées pendant huit mois. La guerre, la famine et la peste s'étaient donc déchaînées ensemble pour faire rentrer dans le devoir cet autre David adultère ; et ses peuples en avaient pâti. Le comte Baudouin , au contraire , avait eu pitié des siens ; il avait distribué de larges aumônes et commandé aux riches d'ouvrir leurs greniers , tandis que Philippe doublait ses impôts (1).

Voici comment les grandes chroniques de France résument les signes de la colère du Ciel et les bruits populaires qui , à cette époque , avaient couru les campagnes :

(1) RIGOND , *Gesta Philippi Augusti* . , dans DE CHESNE , *Hist. française* t. v , p. 39 , 41 , 42.

« A Rosoy , en Brie , le vin fut changé en sang et le pain sensiblement en chair au sacrement de l'autel. En Vermandois un mort chevalier ressuscita , et puis dénonça à maints hommes choses qui étaient à venir , et vécut ensuite longtemps sans boire ni manger. En France , environ la Saint-Jean de l'année 1197 , chut sur les blés une rosée de miel. La foudre tua un homme à Paris , et tempêtes churent en aucuns lieux si grandes qu'elles détruisirent les blés et les vignes; et un peu après, au mois de juin , tempêtes derechef, si fortement que les blés , les vignes et les bois furent détruits du tout en tout. Les pierres furent vues choir du ciel grosses comme une noix, aucunes aussi comme un œuf , et plus encore , comme aucuns disaient » (1).

A la vue des nouveautés infinies qui se voyaient de toutes parts , ajoute l'historien des Gestes de Philippe-Auguste , le bruit avait couru que la fin du monde était proche , et l'on assurait que l'Antechrist venait de naître à Babylone (2). Le chroniqueur anglais Roger de Wendover parle de cinq lunes qui , aux fêtes de Noël de l'année 1200 , apparurent à la fois , et d'une lettre tombée du ciel à Jérusalem , pleine de menaces contre les infracteurs de la loi du dimanche (3).

Si je groupe , ici et ailleurs , ces bruits popu-

(1) Edition de M. Paulin Paris (Paris , 1838). t. iv , p. 110 et 111.

(2) *Ricord* , déjà cité , p. 42.

(3) *Chronica* , t. iii , p. 148 , 165 (Londres , 1841).

laïques autour des grands faits qu'ils ont accompagnés , c'est pour augmenter à la fois la vérité de l'histoire et sa vraisemblance, et non pour les livrer au ridicule. Ces légendes et ces interprétations , puériles parfois à la surface , ont au fond quelque chose de grave , puisqu'elles sont l'expression d'un grand instinct qui se retrouve plus ou moins vif à toutes les époques ; c'est la pensée d'un ordre surnaturel réglant tous les accidents d'ici-bas (1). De là les superstitions , les signes , les prophéties , qui toujours se mêlèrent aux crises des nations , autrefois comme aujourd'hui , et qui souvent aidèrent le mouvement des masses. On retrouve leur action dans l'enthousiasme qui porta en Orient Baudouin IX et ses compagnons d'armes ; et le triomphe de l'ermite électrisant les Flandres aurait moins de raison et de vraisemblance à nos yeux si nous ne le voyons secondé par toutes ces rumeurs. C'était l'envoyé du Seigneur rendu à son peuple après vingt années de pénitence.

L'ermite, prétendant à la succession politique et morale du grand empereur , entra donc à Péronne environné de tous ses souvenirs religieux et guerriers. Les habitants de cette ville , fière d'être

(1) C'est à cet instinct commun à tous les hommes, aux idolâtres comme aux chrétiens, qu'il faut attribuer les excès de crédulité, et non à l'enseignement de l'Eglise régulatrice souveraine des croyances. Il est tout simple qu'à des époques où la foi fut plus vive l'imagination des peuples ait été plus portée à ces interprétations exagérées des signes naturels. Notre siècle a prouvé que la superstition se retrouve jusque chez les incrédules. C'est un hommage involontaire à la pensée d'un pouvoir surnaturel.

imprenable et surnommée la Pucelle , parce que jamais ennemi n'avait pu forcer ses portes, avaient déjà vu par deux fois le comte Baudouin entrer glorieusement dans leurs murs. Il les avait contraints de se rendre en 1197, lorsqu'il vainquit Philippe-Auguste dans les marais, près de Baileul, et l'obligea de capituler avec son vassal ; et ce fut à Péronne qu'on signa le traité de 1200 qui réunit de nouveau l'Artois aux Flandres (1).

Après vingt-trois ans d'absence , de fatigues dans les combats d'outre-mer, de dure captivité , il devait être à peine reconnaissable aux vieillards qui le regardaient passer. Cent chevaliers l'accompagnaient ; quatre huissiers à verge , ou sergents d'armes, marchaient devant lui, et la Croix ouvrait la marche. Il était monté sur un haut palefroi. Sa tête était couverte d'un simple chapeau de bure ; un manteau d'écarlate tombait de ses épaules sur son coursier (2).

Comme il affectait de se montrer dans toute la pompe des monarques d'Orient , on peut juger de la richesse de sa parure par celle que nous voyons sur le cachet de la bulle d'or de son successeur Baudouin II. L'empereur y paraît sur un cheval élégamment et légèrement orné. La bride est simple , et les courroies distribuées sur la tête du coursier, comme aujourd'hui , se rattachent à un

(1) Janvier 1199, vieux style.

(2) PHILIPPE MOUSKES, v. 24, 941 et 24, 823 ; *Chronique de Flandre* (anonyme), publiée par Denis Sauvage (Lyon, 1562), p. 45 et 46.

collier tissu de perles. Deux larges anneaux serrent la queue ; les jambes sont parées de genouillères en soie ; la selle est d'étoffe enrichie de perles et de diamants ; la croupière , qui part des flancs, est large , et deux rosaces placées sur chaque côté de la croupe laissent tomber deux ornements sur les hanches. La tunique du cavalier est légère, richement brodée , et flotte sur ses cuisses : ses bottes ont des franges au-dessus du genou ; une cuirasse en perle lui serre la taille , et des bracelets terminent ses manches étroites. Il a la couronne en tête ; il tient la bride de la main gauche , et de sa main droite s'élève le sceptre ou la verge que surmonte une croix à rayons d'or (1).

Cependant la parure de l'empereur arrivant à Péronne ne fut pas tout à fait la même , puisqu'il avait un manteau et un chaperon , au lieu de la couronne, qu'il ne pouvait pas porter en présence du roi , son seigneur suzerain , et hors de ses domaines. Je pense aussi que, boitant , il préféra à la tunique une robe qui lui couvrait les jambes , telle qu'il l'avait portée en Flandre dans ses joyeuses entrées.

Arrivé au palais du roi , il descendit de cheval , et Louis VIII vint , par honneur , au-devant de lui (2). « Sire , lui dit le monarque , soyez le bienvenu si vous êtes réellement mon oncle , le comte

(1) Du Cange a donné l'empreinte de ce scel dans ses *Observations sur l'histoire de Geoff. de Villehardouin* , p. 320 (Paris , 1657).

(2) *Chronique de Flandre* (anonyme) , éditée par Denis Sauvage (Lyon , 1562 , p. 46).

Bandouin , qui doit être empereur de Constantinople et de Thessalonique , comte de Flandre et de Hainaut. »

Sur quoi l'Ermite répondit : « Beau sire neveu , ayez vous aussi bonne aventure. Vraiment suis icelui empereur et comte , si l'on me faisait droit. Mais mes filles me veulent déshériter , et ne veulent pas me reconnaître pour père. Si vous prie , beau neveu , que vous me veuillez aider à garder mon droit. »

« Certes , repartit le roi , pour autre chose ne vous ai-je mandé que pour savoir la vérité sur cette affaire. »

Ce disant , le roi lui prit gracieusement la main par courtoisie et pour l'aider sans doute ; car son martyr en Bulgarie avait rendu sa marche pénible ; il le mena dans sa chambre , le fit asseoir auprès de lui , et lui fit moult demandes auxquelles il répondit moult bien (1).

Cette première entrevue eut lieu le soir , suivant la chronique que je viens de copier. Selon d'autres, elle eut lieu le matin , ce qui m'a semblé plus probable. Elle fut pleine de bienveillance réciproque , et le roi écouta longtemps l'empereur pèlerin lui racontant ses guerres , ses prisons , ses voyages et la manière miraculeuse dont Dieu l'avait ramené dans ses états.

L'heure du dîner arriva ; c'était entre sexte et none ; c'est-à-dire entre midi et trois heures. Le

(1) PR. MOUSKES , v. 24 , 658.

monarque invita le comte à dîner avec lui : celui-ci refusa , et promit de revenir dans la soirée (1). Il se rendit à son hôtel , où l'attendait une table somptueuse ; car ses chevaliers affectèrent un grand luxe , voulant que l'empereur ne demeurât pas au dessous de sa dignité en présence du monarque français et de sa cour. S'il en faut croire le trouvère Philippe Mouskes, ils allèrent jusqu'à l'excès, et dépassèrent la maison du roi , si bien qu'en la ville n'y eut telle prodigalité de viande et de luminaire (2).

XI.

LA TABLE DU ROI.

(1225 , 30 mai , de midi à trois heures).

On se figure aisément ce qui se passa à la table de l'ermite , qui venait d'être accueilli avec tous les égards dus à sa triple dignité d'oncle du roi , de comte des Flandres et d'empereur de Constantinople et de Thessalonique. Ses cent chevaliers triomphaient donc à son hôtel.

Au château on réfléchissait ; et le chancelier de France , Garin , évêque de Senlis , combinait avec

(1) J. DE GRISE, *Annales du Hainaut*, t. xvi, c. 94 lis. Il accepta le dîner le lendemain , suivant la chronique éditée par Denis Sauvage. Il le refuse dans la *Notice du quatorzième ou quinzième siècle sur Bertrand de Rayns*, publiée par M. Lucien de Rosny (Paris, Techner), p. 26.

(2) PH. MOUSKES, v. 24, 943.

le monarque les interrogations à faire pour dévoiler la vérité , dressant d'avance les pièges où l'imposture devait se prendre.

Tout à coup des dépositions étranges vinrent changer la scène. Louis VIII et sa cour rirent beaucoup quand l'évêque d'Orléans , l'évêque de Beauvais , et l'abbé de l'Aumône ou du Petit-Cîteaux , réunissant leurs souvenirs éveillés par la vue de l'empereur ermite , déclarèrent que le grand homme n'était qu'un jongleur champenois (1). Ils le reconnaissaient à n'en pouvoir douter.

L'abbé de l'Aumône , près de Blois , prétendait donc avoir vu dans la forêt d'Argonne , forêt qui couvrait alors une partie de la Champagne et du Bas-Barrois , un faux pénitent sous l'habit d'ermite ; et l'empereur qu'il venait de voir lui ressemblait beaucoup. Le moine bénédictin raconta de plus que cet anachorète , ayant fait un voyage dans la Morinie , alla trouver Guillaume de Keu , sire de Carency , qui lui prêta un haubert de chevalier avec un cheval de bataille , pour je ne sais quelle expédition , pour quelque tournoi sans doute , et que le noble seigneur n'avait plus revu ni le cavalier ni sa monture. C'est bien , ajouta-t-il , le même homme , à tournure fière , à tête folle , vrai coureur d'aventures (2).

(1) Li rois... si a moult de la gille ris. PH. MOUSKES, v. 23, 014.

(2) *Ibid.* , v. 24 , 984-24 , 994. Keu ou Queux est dans le département du Pas-de-Calais , arrondissement de Montreuil , canton d'Auxy. M. le baron de Reiffenberg (note du v. 24 , 989 de Ph. Mouskes) pense qu'il s'agit ici d'Anselme ou d'Anseau de Keu , que Villehardouin

L'évêque d'Orléans, Philippe de Joui, l'avait connu dans une occasion plus solennelle. Ce prétendant aux deux comtés de Flandre avait déjà voulu s'emparer de la succession des comtes de Blois, par un semblable stratagème. Le brave comte Louis était tombé, en 1205, dans le combat d'Andrinople, à côté de l'empereur Baudouin; on savait qu'il était mort dans la mêlée, disant à Jean de Friaise, l'un de ses chevaliers, qui l'invitait à se retirer à cause de ses blessures : « A Dieu ne plaise qu'il me soit jamais reproché d'avoir fui le champ de bataille, et d'avoir abandonné mon empereur ! » L'ermite d'Argonne était donc parvenu, à force de ruses, à se faire passer un moment pour ce même comte de Blois miraculeusement sauvé des mains des Bulgares. Ayant échoué dans cette première entreprise, il venait en tenter une seconde en essayant de se faire passer pour l'empereur de Constantinople lui-même (1).

nomme *Ansials de Kaeu*, et Du Cange *Ansiau de Caheu*. Je crois qu'il est question d'Arnoul, ou plutôt encore de Guillaume de Keu. L'un et l'autre vivaient à cette époque. Le P. Malbrancq. *De Morinis*, t. III, p. 402 et 403, appelle cet Arnoul *per bellica facinora fama clarum, toto orbe, satrapam*, et lui fait épouser Adélaïde, fille de Hugues, sire de Bavelinghem, dans le territoire de Guines, homme pieux qui se fit moine avant le mariage de sa fille. Guillaume de Keu (*de Kaiko*), sire de Boulaimourt ou Boullemour, devint seigneur de Carency en épousant Elisabeth de Béthune, fille héritière d'Elbert III de Béthune, sire de Carency. Sa fille unique épousa Nicolas de Bailleul, allié à la famille de Rœux, *Chronica Balduini Avennensis*, c. 9, p. 44 (Bruxelles, 1724); DUCHESNE, *Maison de Béthune*, p. 566; Archives de Flandre, à Lille, actes de 1220 et de 1222.

(1) PH. MOUSKES, v. 24, 995; VILLEHARDOUIN, édition de Du Cange, p. 448, 249. Ce comte Louis laissa trois enfants, Thibaut VI, dit

L'évêque de Beauvais, Miles de Nanteuil, avait été, lui aussi, frappé de la ressemblance de l'ermite avec un homme qui fut dans ses prisons (1).

L'éveil donné, les souvenirs de ressemblance se multiplièrent, et l'on eut bientôt une biographie complète de ce comédien protégé, essayant la fortune sous toutes les formes; ménestrel aux festins et aux noces, pénitent dans les forêts, chevalier dans les tournois, vendeur d'herbes sur les marchés; Cagliostro du treizième siècle, ressuscitant les comtes et les empereurs; génie universel, également à l'aise sous la pourpre ou sous la bure, une vielle ou une lance en main.

Ainsi, de découverte en découverte, on le trouva changeant de nom comme d'habit: ici il s'était appelé le Normand, là l'Allemand Raoul; ailleurs c'était Gierri de Metz, ou le fils Bertin; mais on l'appelait plus communément Bertrand de Rayns, ou Bertrand-le-Boiteux (2). C'était merveille que la facilité avec laquelle il passait d'un état et d'un pays à l'autre, sachant tout, *emblant* partout les cœurs, suivant l'expression de Philippe Mouskes,

le Jeune, qui lui succéda, Raoul et Jeanne. Ces deux derniers moururent en bas âge. Thibaud VI, mort en 1218, n'ayant pas laissé d'héritiers, le comté de Blois passa à sa tante Marguerite, et par elle au frère du sous-diacre Bouchard, Gauthier d'Avesne, dont elle était l'épouse. *Hist. de Blois*, par D. Bernier (Paris, 1682), p. 303-308.

(1) PH. MOUSKES, v. 24, 999-25, 001.

(2) *Ibid.*, v. 24; 546-24, 552; 25, 099-25, 102 et 25, 255.

Par parole et par contenance ,
De prud'homme ayant la semblance ,

trompant également laïques , moines et clercs.

La position des ménestrels et des jongleurs , depuis trente-neuf ans , rendait ces métamorphoses plus plausibles. En 1186 , Philippe-Auguste , par mépris pour la frivolité de leur art , comme par esprit d'économie chrétienne , les avait chassés de sa cour (1) ; plusieurs grands seigneurs avaient imité son exemple , et ces amuseurs mal payés , poursuivis même par la police devenue plus sévère à leur égard , quittaient la France , allant chercher fortune dans les pays voisins , en Angleterre , en Normandie , en Bretagne et dans les Flandres (2). Comme la faveur des gens en pouvoir n'était plus pour eux , il fallait se cacher , en changeant de nom , d'habit et de province , quand ils avaient fait

(1) RIGORD , *Gesta Philippi Augusti*, dans DUCHESNE , *Hist. franç.*, t. v, p. 21 ; *Les grandes chroniques de France*, t. iv, p. 46, 47 (édition de M. Paulin Paris, Paris, 1838). « Philippe-Auguste , dit le chroniqueur de Saint-Denis , regarda que toutes ces choses (les amusements des jongleurs et ménestrels) étaient faites pour le boban (pompe) et la vanité du siècle ; et d'autre part , ramenant à sa mémoire ce qu'il avait ouï dire à aucuns religieux , que qui donne à de tels ménestrieux fait sacrilège au diable , il voua et proposa en son cœur que , tant comme il vivrait , il donnerait ses vieilles robes à revêtir pauvres gens (au lieu d'en gratifier les jongleurs) ; pour ce que aumône éteint le péché et donne grand fiance devant Dieu à tous ceux qui la font. Si tous les princes et les hauts hommes faisaient ainsi comme le prud'homme fit , il ne courrait mie tant de licheurs à val le pays. »

(2) M. L'abbé de La Rue , *Essais historiques sur les bardes , les jongleurs et les trouvères normands et anglo-normands*, t. 1, p. 248 (Caen , 1834).

quelque mauvais tour ; et Bertrand-le-Boiteux , au dire de l'abbé de l'Aumône et des évêques , s'était trouvé plus d'une fois dans ce cas-là.

Trop habile , au reste , pour ne pas profiter d'une ressource que lui offraient les mœurs du temps , il avait acheté , ajoutait-on , un haut patronage , en partageant ses grains avec monseigneur Clarembaud de Chapes , l'un des plus puissants bannerets de Champagne. Ce seigneur , fils de Clarembaud IV et d'Hélisende de Trainel , née au château de Marigny dans le duché de Bar , était parti pour la croisade en 1202 avec Thibaud V , comte palatin de Troyes ou de Champagne , et Louis , comte de Blois et de Chartres. (1). De retour en 1205 à son château de Chapes , au diocèse de Troyes , il dut être au nombre de ces sept mille déserteurs qui , à la nouvelle du désastre d'Andrinople , saisis d'une terreur panique , s'embarquèrent pour revenir en Europe , malgré les instances du cardinal Pierre de Capoue , de Conon de Béthune et de leurs autres compagnons d'armes (2).

On disait donc , et ce fut l'opinion la plus répandue parmi les accusateurs de l'ermite , que ce mé-

(1) VILLEHARDOUIN , édition de Du Cange , p. 3 et 249. Voyez *Notes et Pièces justific.* , n° 5 , la généalogie de ce seigneur.

(2) VILLEHARDOUIN , *Ibid.* , p. 255 , année 1205. Sur les cinq vaisseaux vénitiens chargés de sept mille croisés déserteurs se trouvaient Guillaume , avoué de Béthune , frère de Conon et de ce Barthélemy qui se fit religieux franciscain ; Baudouin d'Aubigny , et Jean de Virsin , vassal du feu comte de Blois. Si je suppose que Clarembaud V de Chappes revint avec eux , ce n'est que par pure conjecture fondée sur l'époque de son retour.

nestrel ou jongleur était né au pays de Troyes , sur les terres du sire de Chapes , dont il était homme lige ; que ce seigneur l'avait pris à son service , le protégeait et l'aimait beaucoup , parce qu'il faisait la joie du château par ses tours et ses saillies , et que d'ailleurs ils partageaient ensemble le profit de ses escamotages et des cadeaux qu'il recevait. Voici comme s'en explique une chronique contemporaine ; je ne ferai que dérouiller un peu son expression , qui est trop vieille pour être comprise du commun des lecteurs :

Il eut à nom Bertrand-le-Clos (le-Boiteux),
 Pour ses dits et pour ses bons mots
 Ny eut tel gilleur jusqu'à Bordieule (Bordeaux).
 Son père eut nom Pierre Cordiële ,
 Homme à monseigneur Clarembaut
 De Capes , qui moult sait et vaut.
 Et ce Clarembaut moult l'aimait ,
 Pour ce que bon gilleur était ,
 Et souvent , comme pénitent ,
 Par ermitages habitant.
 Et là prit-il une froidure
 Qui fut tranchante , et âpre et dure ;
 Y perdit les orteils des piés ,
 Qu'il dit qu'on lui avait brisés.
 Et quand deniers avait acquis ,
 Il revenait en son pays ;
 A son seigneur en répartait :
 Pour quoi moult dûment il l'aimait (4).

L'accusation n'était pas hors de vraisemblance.

(4) PH. MOUSKES , v. 25 , 254-25 , 272. Cette société de gain rappelle ce que M. de Montalembert , dans son *Histoire de sainte Elisabeth*, c. 42 , raconte du duc Louis , landgrave de Thuringe , qui se mit de moitié avec un marchand colporteur.

Au moyen âge, en effet, les seigneurs et les rois avaient à leur service des ménestrels et des jongleurs chargés d'égayer leurs repas et leurs veillées. Ils les prêtaient à leurs amis ; ils les envoyaient même, aux jours de fêtes, dans les abbayes et les prieurés de leur voisinage, pour y divertir les moines par leurs chants et par leurs tours. Leur gain était grand. Ils allaient à pied au tournois et aux noces, et en revenaient quelquefois à cheval et magnifiquement vêtus, rapportant deniers, belles robes de bijoux (1). Ils ruinèrent plus d'un baron avide de leurs contes, de leurs amusements ou de leurs louanges, qu'ils faisaient payer cher. De là le proverbe de cette époque : « Homme qui recherche les jongleurs aura sous peu la misère pour femme, d'où lui naîtra un fils qu'on appellera la moquerie. » (2).

Or le ménestrel du sire de Chapes devait être d'un grand rapport à son maître, car ses bons mots l'avaient rendu célèbre ; et de plus il était vaillant et preux. (3) D'ailleurs, tous les titres qu'on lui donnait supposent un grand savoir faire :

(1) L'abbé de la Rue, *Essais historiques*, l. 2. c. 4. *Des mœurs et des usages des jongleurs*. On lit dans les *Grandes chroniques de France* (année 1186, t. iv, p. 46, 47, édit. de Paulin Paris, 1838), que certains nobles, après s'être fait faire des robes brodées à grands frais, valant jusqu'à vingt marcs d'argent ou trente, et les ayant portées à peine cinq jours ou six, les donnaient aux ménestrels, à leur première requête, dont c'était grande douleur ; car, au prix d'une telle robe, seraient par an vingt pauvres personnes soutenues ou trente.

(2) Du CANGE, *Glossaire*, au mot *Ministrelli*.

(3) P. H. MOUSKES, v. 25, 25?.

on le disait histrion ou comédien, jongleur et charlatan, ménestrel ou sonneur d'instruments de musique, trouvère ou poète conteur, et par dessus tout cela ribaud, sorte de chevalier d'industrie ou de vagabond exploitant la crédulité publique. Si donc le lucre de tous ces métiers expliquait le patronage d'un haut seigneur devenu son compère, la multiplicité des talents qu'ils exigeaient rendait possible le prodige de ses métamorphoses.

Afin d'en augmenter la probabilité, disons un mot de l'encyclopédie des connaissances qui lui étaient prêtées : par là aussi nous verrons jusqu'où on le faisait monter et descendre. Commençons par sa littérature, en rappelant d'abord quelques-uns de ces traits d'esprit qui avaient dû faire la fortune de l'empereur comédien, et le fond de son éloquence dans les fêtes et les soirées des châteaux, quand le vin et la joie avaient allumé sa verve. En voici la fleur :

Je sais bien faire freins à vaches,
Et gants à chiens, coiffes à chièvres :
Je sais faire hauberts à lièvres,
Si forts qu'ils n'ont garde des chiens.
Il n'est au monde, au siècle, riens.
Que je ne sache faire à point.

.
Mieux que nul hom' qui soit sur pieds
Je fais bien fourreaux à trépieds.

.
Je connais monseigneur Bégu,
Qui porte un écu à bretelles,
Et sa lance de deux attelles.
.

Je connais Renaud Brise-Tête ,
 Qui porte un chat en son écu.

.
 Et monseigneur Augier Poupée ,
 Qui , d'un seul coup de son épée ,
 Coupe bien à un chat l'oreille.

Je connais Hébert Tue-Bœuf ,
 Qui , à un seul coup , brise un œuf , etc. (1)

Son éloquence populaire n'était pas moins merveilleuse lorsque, vendeur d'herbes et de pierres médicinales , il pérorait dans ses parades de foire. Voici un fragment des harangues qu'il avait dû prononcer. (2).

« Belles gens , je ne suis pas de ces pauvres prescheurs , ni de ces pauvres herbiers à pauvres chapes mal cousues , qui portent boîtes et sachets , et qui étendent un tapis. Ains , suis à une dame qui a nom Madame Trote de Salerne , qui fait couvre-chef de ses oreilles ; et les sourcils lui pendent , à chaînes d'argent , par dessus les épaules. Et sachez que c'est la plus sage dame qui soit ès quatre parties du monde.

» Ma dame nous envoie en diverses terres et en divers pays , en Pouille , en Calabre , en Toscane , en Terre de Labour , en Allemaigne , en Gascoigne ,

(1) Voyez un long assaut de bons mots entre deux menestrels du treizième siècle , dans les *OEuvres de Rutebeuf* , t. 1 , note A , p. 335-340.

(2) Cette formule des charlatans du treizième siècle , intitulée *Le dit de l'Erberie* , a été composée , ou plutôt recueillie par le trouvère Rutebeuf , qui peut-être la débita lui-même. Elle est fort longue. Voyez ses *OEuvres* , t. 1 , p. 250.

en Espagne, en Brie, en Champaigne et en la forêt d'Ardenne, pour occire les bêtes sauvages, pour en tirer des onguents, et pour donner médecines à ceux qui ont des maladies ès corps; pour ce, elle me fit jurer sur Saints, quand je m'en départis d'elle, que je vous apprendrais à garder du mal des vers, si vous voulez ouïr.

« Voulez-vous ouïr ?

» Aucunes gens y a qui me demandent d'où le mal des vers viennent. Je vous fais à savoir qu'ils viennent de diverses viandes réchauffées. Ils se forment ès corps par chaleur et par humeurs. Car, comme disent les philosophes, toutes choses en sont créées; et pour ce, viennent les vers ès corps qui montent jusqu'au cœur, et font mourir d'une maladie qu'on appelle mort obitaine.

» Signez-vous! Dieu vous en garde tous et toutes! Pour la maladie des vers garir (de vos yeux la voyez, à vos pieds la marchez), la meilleure herbe qui soit au monde, c'est l'armoïse. De cette herbe prenez trois racines, cinq feuilles de sauge, dix feuilles de plantain. Battez-les en un mortier de cuivre avec un pilon de fer, et déjeunez de ce jus par trois matins: garis serez de la maladie des vers.

» Otez vos chaperons, tendez les oreilles, regardez mes herbes que ma dame envoie en ce pays en cette terre. Et parce qu'elle veut que les pauvres y puissent aussi bien arriver que les riches, elle m'a dit que j'en fisse denrée (1); car tel a u

(1) Prix d'un denier.

denier en sa bourse , qui n'a pas cinq livres. Elle me dit donc et me commanda que je prisse un denier de la monnaie qui courait au pays et en la contrée où je viendrais ; à Paris , un parisis ; à Orléans , un orléanais ; au Mans , un mansois ; à Chartres , un chartin ; à Londres , en Angleterre , un esterlin ; pour du pain et du vin à moi , pour du foin et de l'aveine à mon roussin. Car tel qui autel sert , d'autel doit vivre.

» Et je dis que s'il était pauvre , ou homme ou femme , qui n'eût que donner , vint avant : je lui prêterais l'une de mes mains pour Dieu et l'autre pour sa Mère , n'exigeant rien , sinon que , d'aujourd'hui en un an , il fît chanter une messe du Saint-Esprit ; je dis nommément pour l'âme de ma dame , qui m'apprit que je ne fasse jamais trois pas que le quatrième ne soit pour l'âme de son père et de sa mère , en rémission de leurs péchés.

» Ces herbes , vous ne les mangerez pas ; car il n'y a si fort bœuf en ce pays , ni si fort destrier qui , s'il en avait aussi gros comme un pois sur la langue , ne mourust de mal mort , tant sont fortes et amères. Mais ce qui est amer à la bouche est bon au cœur.

» Vous les mettrez trois jours dormir en bon vin blanc. Si vous n'en avez de blanc , prenez du vermillon ; si vous n'avez vermillon , prenez de la belle eau claire. Car tel a un puits devant son huis , qui n'a pas un tonnel de vin en son cellier.

» Si mes père et mère étaient en péril de mort

et me demandaient la meilleure herbe que je leur pûsse donner , je leur donnerais celle-ci.

« En telle manière vends-je mes herbes et mes onguents. Qui en voudra , en prenne ; qui n'en voudra pas , les laisse. »

Cette littérature de foire nous a montré l'empereur histrion par son côté ridicule : il faut , pour être juste envers lui comme envers ses accusateurs, résumer en quelques mots les souvenirs du moyen âge sur toutes les autres industries dont on pouvait lui faire honneur à la table du roi.

Les jongleurs furent les comédiens de nos pères : les ménestrels furent leurs musiciens ; les troubadours dans le midi et les trouvères dans le nord étaient leurs poètes. Dans cette grande famille de joyeux et divertissants artistes il y avait donc comme trois classes , et dans chacune de ces classes bien des degrés. Ajoutons , comme nous le voyons par l'exemple de Bertrand de Rayns , qu'un même individu cumulait souvent plusieurs talents ensemble. La distinction que nous avons indiquée porte donc plus sur les arts que sur les artistes.

Dans la classe des jongleurs se trouvaient les bouffons , les histrions , les mimes , les danseurs , les sauteurs , les lutteurs , les prestidigitateurs , les charlatans , les diseurs de bonne aventure et les sorciers , gens de foire et souvent de châteaux (1). Ils allaient isolés ou en troupes , menant

(1) Jean de Salisbury, devenu évêque de Chartres en 1176 et

femmes , musiciens , ours et singes qui , plus tard , sous Louis IX , payèrent leur entrée à Paris par une grimace , d'où est venu le proverbe : payer en monnaie de singe. L'habileté des jongleurs en fait de sauts périlleux et de danses aériennes était grande , s'il en faut croire Albéric de Trois-Fontaines rapportant qu'en 1237 , au mariage de Mahaut de Brabant avec Robert , comte d'Artois , frère de S. Louis , un funambule chevaucha , en l'air , sur une corde (1).

Aux sonneurs d'instruments appartenait plus spécialement le nom de ménestrels , bien que la parenté de toutes ces industries et leur réunion dans les mêmes parades et les mêmes troupes les ait fait souvent confondre sous une dénomination commune. Ces musiciens animaient les repas , les fêtes et les noces , échauffaient les tournois et les batailles.

Ils n'étaient pas sans quelque honneur. Leur confrérie de Paris et celle d'Arras , plus célèbre

mort en 1480 , les réunit tous dans un même anathème. « Leur infâme métier , dit-il , a tellement prévalu qu'ils sont admis dans les grandes maisons , même ceux qui par l'obscénité de leurs postures et de leurs gestes f-raient rougir un cynique , et le forceraient à fermer les yeux. » *Policraticus , sive de Nugis curialium* , l. 4 , c. 8 , p. 28 et 29 (Leyde , 1593).

(1) Voyez M. ACH. JUBINAL , *Mystères inédits du quinzième siècle* , préface , p. 30. A Paris , les jongleurs avaient un quartier ; l'ancienne rue des Jongleurs l'atteste. Elle était voisine de l'église Saint-Julien-des-Ménétriers , fondée avec hospice par une confrérie de ménestrels. Voyez M. DE SAINT-VICTOR , *Tableau de Paris* (Paris , 1809) , t. II , p. 374 ; le marquis DE PAULMY , *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* , t. IV , p. 339.

encore par le miracle de la Sainte-Chandelle , montrent qu'il y eut parmi eux des hommes sachant se respecter. Reçus dans les abbayes aux jours de fêtes , non-seulement ils égayaient les moines , mais ils concouraient aussi à la solennité des cérémonies religieuses (1).

Au-dessus des ménestrels étaient les trouvères , poètes et conteurs , délices des veillées , chantres héroïques et distributeurs de la gloire. Ils étaient quelquefois instruits ; c'était les littérateurs du temps. Mais tous , on le pense bien , n'étaient pas à la même hauteur. Il y avait parmi eux des inventeurs , d'où leur venait le nom de trouvères ou trouveurs : ceux-là composaient eux-mêmes les contes , les fabliaux et les dits de tout genre qu'ils chantaient et débitaient. D'autres , simples récitateurs et poètes plagiaires , n'avaient que le talent du débit : ils exploitaient les travaux des autres , et n'étaient , au dire des premiers , que des trouvères chétifs et bâtards. Bertrand de Rayns devait appartenir à la classe des trouvères illustres , ce qui ne l'empêchait pas d'exercer de moins nobles métiers.

(1) Leurs instruments de musique étaient nombreux et variés : on en trouve une liste dans une pièce de Guillaume de Marchault , *Histoire littéraire de France* , t. xvi , p. 274. Les ménestrels avaient un roi en France et en Angleterre , ayant plein pouvoir et mandement de les faire raisonnablement justicier et contraindre à faire leurs offices , comme s'exprime une charte de Jean de Lancastre , roi de Castille et de Léon , confirmée par Henri IV , son petit-fils. *Monasticon anglicanum* , t. 1 , p. 355 (Londres , 1655) , *Glossaire* de Du Cange , aux mots *Ministell* et *Menesterellus* , *Suppl.*

Tel était donc le personnage dont on s'amusaît à la table du roi tandis qu'il triomphait à son hôtel, sous le manteau impérial, entouré du respect de ses chevaliers, de ses barons et de ses comtes, parmi lesquels figuraient les plus hauts seigneurs des Flandres. J'y retrouve le duc de Louvain, Henri-le-Guerroyeur et Valeran II, duc de Limbourg (1).

En vérité, l'empereur ermite, accusé de telles folies, était ou prodigieusement habile s'il avait su réussir dans tant de rôles si disparates, ou bien malheureux s'il était l'objet de la calomnie.

Le prince évêque de Liège, Hugues de Pierrepont, appuya tous ces témoignages par des révélations d'un moine de Cîteaux, religieux de l'abbaye d'Aulne, dans son diocèse. Cet homme de Dieu, nommé frère Simon, avait reçu du Ciel de grandes lumières : il lisait, disait-on, dans la conscience des pécheurs, et par là il les forçait à l'aveu de leurs fautes. L'évêque Hugues avait une telle confiance en lui, qu'un an après l'entrevue de Péronne, appelé à l'archevêché de Reims, et ne sachant quel parti prendre, il s'en remit à la décision de ce saint homme, et, sur sa parole, il resta dans son diocèse, renonçant à l'honneur de sacrer les rois de France.

(1) « Le duc de Louveng a mandé et s'a Valeran amené. » PH. MOUSKES, v. 24, 947. C'est Valeran II qui fut duc de 1221 à 1226, et non Valeran III, duc seulement en 1278. A Valeran II succéda Henri V, son fils aîné, père de Valeran III. LE MIRE cite un contrat de mariage d'Henri V, en 1214, qui le prouve. *Opera diplomatica*, t. 1, p. 198.

Or ce moine, interrogé sur l'ermite de Glançon, avait répondu que le prétendu comte Baudouin n'était qu'un imposteur (1). Telle était, j'imagine, la principale source des anathèmes lancés par le prélat contre le pénitent qui lui avait écrit, et n'avait reçu pour toute réponse que les titres de ribaud et de truand, c'est-à-dire de gueux et de mendiant vagabond, faisant métier d'attraper les gens (2).

Nous venons d'entendre les accusations; reste la défense. Ne jugeons qu'après l'avoir écoutée.

(1) *Chronicon Alberici Monachi Trium-Fontium*. Voyez *Accessionum historicarum*, t. 2, p. 518 (Hannoveræ, 1692) et *Recueil des hist. franç.*, t. 18, p. 794.

(2) *Chronicon Alberti Stadensis (Helmaestadii, 1587)*, p. 205; le marquis de Fortia, *Annales du Hainaut*, t. xv, p. 428. Les nombreuses révélations et prophéties de tout genre que je trouve dans l'histoire de ce prélat, qui paraît s'en être fort préoccupé, confirment ma conjecture sur la base de ses accusations contre l'ermite. On lui annonçait tantôt ses défaites, tantôt ses victoires sur les Brabançons: il se trouva enfin une prophétesse qui lui déclara sa mort prochaine, ce dont il eut la faiblesse de se fâcher beaucoup. C'était, d'ailleurs, un homme de mérite, plein de foi et lettré, qui accrut considérablement la puissance des Liégeois. *Gesta pontificum Leodiensium*, par Jean Chapeauville, t. 2, p. 204, 209, 215, 219, 220, 243, 249 (Liège, 1613). *Hist. de Liège*, par M. de Gerlache (Bruxelles, 1843), p. 84.

XII.

L'ERMITE AU TRIBUNAL DU ROI.

(1225, 30 mai au soir).

L'heure de la seconde entrevue arriva. Le monarque envoya des officiers de sa maison dire au comte qui l'attendait. Le comte vint, et fut reçu avec politesse. Dans la salle du roi s'étaient réunis un grand nombre de seigneurs français, vallons et flamands. L'interrogatoire devait être public, afin de rendre la chute du prétendant plus solennelle. Il importait, d'ailleurs, que ses partisans fussent témoins de son embarras et de ses contradictions.

Il était naturel de lui dire : Sire, vous ressemblez, il est vrai, à l'empereur de Constantinople ; mais vous ressemblez aussi à quelque autre personnage connu sous divers noms, et dans des positions bien différentes. Etes-vous Bertrand de Rayns, trouvère célèbre en Champagne, ou Gierri de Metz, ou Raoul l'Allemand, ou le jongleur appelé Normand, ou le fils Bertin, ou le fils de Pierre Cordièle, homme lige de monseigneur Clarendon de Chapes ? Vous ressembliez même, il y a quelques années, au comte de Blois et de Chartres, tué en 1205, et que vous fûtes sur le point de ressusciter. Vous avez été, dites-vous, dans les prisons de la Bulgarie ; mais on vous a vu aussi dans celles de Beauvais. Vous boitez, et vous

en accusez la barbarie de Joannice, roi des Comans et des Valaques ; mais d'autres attribuent votre disgrâce à l'intempérie des saisons , à la rigueur d'un hiver qui vous gela les pieds et vous fit tomber les orteils dans un de vos ermitages, Car vous n'êtes pas pénitent pour la première fois ; l'on vous a rencontré , sous l'habit d'anachorète , dans les forêts de la Champagne, et notamment dans celle d'Argonne.

L'interrogatoire porta sur d'autres objets , et prit une tournure bien différente. Toutes ces accusations injurieuses furent dissimulées , soit qu'elles manquassent de preuves suffisantes , soit qu'on craignît d'exaspérer les partisans de l'ermite. Le coup pouvait être décisif , mais il était dangereux. Ce n'était pas assez pour le monarque et son conseil d'être convaincus de l'imposture du prétendant ; il fallait pouvoir en convaincre les autres. On put redouter aussi l'éloquence et les reparties vives de l'accusé ; car sa parole était à la fois spirituelle et passionnée (1). Maladroitement attaqué, il pouvait en profiter pour soulever l'indignation de ses partisans. J'ajoute qu'il y avait de la majesté dans sa personne (2) , et que l'injure de ces soupçons put être déconcertée devant lui.

Les premières interrogations roulèrent sur les guerres d'Orient , par manière de conversation ;

(1) Erat sermone facundus , dictis facetus. *Chronique de Tours , Recueil des hist. franç...*, t. xviii , p. 307.

(2) Regem Galliæ convenit , non sine decore aliquo et majestatis ostentatione. *Constantin. Belg.* p. 390.

et l'ermite se montra tellement au fait de sa croisade que ses juges furent embarrassés. On lui parla de ses domaines et comtés de Flandre et de Hainaut. Il ignora le nom de quelques fiefs ; il balbutia sur certaines localités et sur certains titres , dont il avoua ne plus se souvenir. Mais l'oubli était excusable après plus de vingt années d'absence. Il eût été de même injuste de tenir compte de ses fautes de langage et de son accent , qui n'était pas pur. Dans ses prisons et dans ses voyages , il avait été obligé de parler toutes les langues excepté la sienne (1).

Il fallut de même expliquer comment il pouvait savoir lire , attendu que l'empereur Baudouin , avant de partir pour l'Orient , ne savait ni lire ni signer son nom. On l'avait vu , au bois de Glançon , avec des livres et des parchemins : on en pouvait conclure que c'était là qu'il avait appris l'histoire et la géographie de ses états. Le chroniqueur qui rapporte cette objection fait répondre à l'ermite que , dans les loisirs et les ennuis de ses prisons , il avait eu le temps de s'instruire (2). Ce goût pour les lettres ne devait pas étonner dans un prince élevé à la cour de Mons, où la littérature était en grand honneur. Les comtesses Jeanne et

(1) Voyez toutes ces objections et autres rapportées et combattues par M. J. de Mersseman , dans sa 4^e et surtout dans sa 5^e *Etude historique sur Jeanne de Constantinople* , t. III des *Annales de la société d'Emulation pour l'histoire et les antiquités de la Flandre occidentale*, publiées à Bruges, en 1840 et 1844. Je cite ici ce travail sans le juger : j'y reviendrai à la fin de cette histoire.

(2) PH. MOUSKES, v. 24, 734-24, 736.

Marguerite devaient savoir que leur grand-père, Baudouin-le-Courageux, était versé dans la poésie, dans la grammaire et la rhétorique ; qu'il savait des traités anciens par cœur, entre autres celui de la *Consolation*, par Boèce. Son fils devait avoir, au moins, hérité du désir de s'instruire ; et de fait, s'il ne savait pas écrire, il savait dicter. Ses lettres d'Orient, écrites avec quelque magnificence de style, étaient là pour le prouver : et si la propriété de ces monuments lui était contestée, on ne pouvait au moins lui refuser celle des poésies qu'il avait faites dans sa jeunesse. En Italie, à la cour du marquis de Montferrat, en 1202, il avait lutté de verve et de satire avec Folquet de Romans, l'un des troubadours célèbres d'alors ; et nous avons encore un échantillon de méchancetés poétiques qu'ils échangèrent (1).

Que pouvait-on lui reprocher encore ? D'être plus petit que lorsqu'il partit pour l'Orient (2) ? Alors il était dans la fleur de l'âge. Autant vau-

(1) *Histoire littéraire de France*, t. xvi, p. 526 ; t. xvii, p. 497 ; t. xviii, p. 622. *Introduction à la Chronique rimée par Ph. Mouskes*, publiée par M. le baron de Reiffenberg, p. 438 et suiv. Toutes ces traditions historiques feraient même douter de l'objection de Philippe Mouskes, si ce chroniqueur n'était contemporain du comte Baudouin. Mais si elles ne suffisent pas à prouver que ce prince sût lire et écrire les vers qu'il faisait, elles montrent, du moins, qu'il pût bien avoir la pensée de s'instruire. Il avait été l'ami et le protecteur des gens de lettres. Avant de partir pour l'Orient, il fit rédiger en français des compilations historiques ; et les chartes qu'il donna à ses sujets, en 1200, sont un des plus anciens monuments de notre langue. *Ibid.*

(2) Ph. Mouskes, v 24. 737. ALBERT DE STADE.

drait lui reprocher ses cicatrices, qu'il n'avait pas alors ; son martyre, qui l'avait rendu boiteux ; sa vieillesse avancée par les fatigues et les malheurs de tout genre, qui l'avaient courbé. Non, il n'était plus lui-même : l'en accuser, c'était lui faire un crime de ce qui aurait dû exciter la commisération et prouver ses dures et longues infortunes.

Si vous êtes réellement le comte Baudouin, lui dit Louis VIII, comment avez-vous pu laisser l'empire d'Orient pour venir réclamer des provinces si petites en comparaison de vos autres domaines ? Où vous êtes-vous si bien caché pendant vingt années, que vos amis n'ont pas eu la moindre nouvelle de votre existence ? Pourquoi de retour dans ces contrées, avez-vous d'abord nié vos titres avec tant de soin, pour vous montrer ensuite avec tant d'éclat ? Vos états ont beaucoup souffert par votre absence : une lettre, un mot suffisait pour y porter remède. Que ne disiez-vous alors : Je vis ? Vous avez attendu pour le dire jusqu'au temps où l'on ne penserait plus à vous. Comment voulez-vous qu'on s'empresse d'y croire ?

Ce n'est pas moi, repartit vivement le vieillard, qui viens me montrer et réclamer les Flandres après vingt années. Non. Dégoûté de l'empire, de la vie elle-même, j'avais résolu de laisser à d'autres les honneurs et les ennuis du pouvoir, et je serais mort inconnu dans mon ermitage si les premiers de mes nobles et de mes bourgeois ne m'avaient découvert, ne m'avaient remis, malgré moi, dans les mains le sceptre dont je ne voulais plus.

Reprenant l'histoire de ses malheurs pour expliquer sa longue disparition et son silence, il raconta qu'après son évasion miraculeuse des prisons de Bulgarie il tomba entre les mains d'une troupe de barbares, qui, ignorant son nom et sa fortune, le vendirent en Syrie, où longtemps il fut esclave, labourant la terre et gardant les troupeaux; que, racheté ensuite par des marchands d'Allemagne, il était revenu avec eux dans son pays. Là, plein du souvenir de ses malheurs, redoutant de nouveaux coups de la fortune, il avait choisi sa solitude aux lieux mêmes où avait commencé sa puissance. S'il en sortait, c'est qu'il avait trouvé dans ses nobles barons trop de cette humanité dont ses filles, hélas! manquaient. Et voilà qu'après tant de tempêtes et de naufrages, au port même, au sein de sa patrie, sous les yeux de ses plus fidèles sujets et amis, l'attendait le dernier et le plus cruel de ses dangers, l'accusation d'une atroce, d'une infâme imposture, et ses filles demandant son supplice!

L'historien qui le fait parler ainsi lui est défavorable, et pourtant il ajoute : « Son éloquence et ses raisons émurent l'assemblée. Le roi craignit même un soulèvement en faveur de l'accusé (1). »

Cependant un piège était dressé au prétendant : il était temps de l'y prendre. Les uns en font honneur au monarque lui-même, d'autres à l'évêque de Beauvais, quelques-uns à celui de Liège. J'in-

(1) P. D'OUTREMAN, *Constantinop. Belg.*, l. 4, c. 47, § 5.

cline vers ceux qui l'attribuent à Garin de Senlis. Chancelier de France, il avait manié les archives depuis la fin du règne de Philippe-Auguste ; et c'était bien le plus subtil interrogateur que le comte Baudouin eût parmi ses juges. Mais peu importe l'auteur de la ruse ; la voici.

Il est des oublis qu'on excuse plus ou moins : tels étaient ceux qui avaient embarrassé le prétendant au commencement de son interrogatoire. Mais il en est d'impardonnables ; et l'adresse de ses interlocuteurs les avait réservés pour la fin , se promettant bien de le faire tomber dans quelque ridicule dont il aurait peine à se relever.

Monseigneur, lui dit donc l'évêque de Senlis ou tout autre prélat, nous savons bien que vous êtes un noble homme : votre contenance le démontre assez. Mais le roi , pour ôter tout doute, vous fait demander par moi en quelle ville et en quel lieu vous reçûtes autrefois du roi Philippe, son père, votre terre de Flandre, et quand ce advint ; et aussi quels joyaux vous offrîtes au roi en faisant votre hommage, et quels présents vous en reçûtes.

L'ermite demanda du temps pour rassembler ses souvenirs. Il pouvait ne pas se rappeler toutes les circonstances de la cérémonie, mais il était facile de répondre au moins, ce fut à Compiègne, en 1196, au mois de juin, en présence de Marie, comtesse de Champagne, de l'archevêque de Reims, cardinal du titre de Sainte-Sabine, Guillaume aux Blanches-mains, fils de Thibaut comte

de Champagne , qui s'y trouva avec les évêques d'Arras , de Tournai et de Téroouane, (1).

Le chancelier lui fit une seconde question de nature à l'embarrasser plus encore que la première, car elle était fort insidieuse. Il lui demanda où et quand le roi Philippe l'avait fait chevalier. Or ce n'était pas Philippe - Auguste, mais Henri , roi des Romains , qui lui avait donné l'épée et les éperons , à Spire , à la fête de la Pentecôte de l'année 1189. On le confondait avec Philippe de Namur , son frère , armé chevalier , en France , par le père de Louis VIII , en 1195 (2).

Une troisième interrogation acheva de déconcerter le vieillard. Il s'agissait tout simplement de savoir dans quelle ville , dans quel château et quel jour il avait épousé Marie de Champagne , fille de Henri-le-Grand, comte de Champagne, et de Marie, sœur de Philippe-Auguste. Malheureusement encore le pénitent , qui dans sa cabane de Glançon s'était rafraîchi la mémoire sur tant de choses , avait oublié de relire son contrat de mariage , conclu à Château-Thierry, en 1185 , et célébré à Valenciennes le jour des Rois de l'année suivante. (3).

(1) *Constant. Belg.* , p. 52. M. Warnkœnig a publié, dans son *Histoire de la Flandre* , t. 1 , p. 340 (Brux., 1833), l'acte de ces prélats attestant la prestation d'hommage faite au roi de France par le comte de Flandre , Baudouin IX.

(2) *Constant. Belg.* , p. 31 , 48 et 49 ; *Hist. de Valenciennes* , par H. d'Outreman , p. 506.

(3) *Constant. Belg.* , l. 4. c. 3 ; *Hist. de Valent.* , *ibid.*

Le monarque et son conseil sourirent de l'énormité de ce troisième oubli. Le comte en fut lui-même ébahi. Il en tomba presque faible, et demanda qu'on remit l'interrogatoire au lendemain. Il était las ; ses idées se brouillaient ; c'était l'heure du souper , et il avait besoin de nourriture et de repos. Louis VIII lui dit avec plus de malice que de courtoisie : « Avec moi , beau sire , vous souperez , et dormirez dans ma chambre (1). » Le pauvre comte s'excusa de son mieux , promettant de revenir le lendemain plus dispos , et prit congé du monarque , qui ne voulut pas user de violence pour le retenir. Il eût été prudent de l'empêcher de communiquer avec les siens ; mais il fallait respecter le sauf-conduit,

D'après ce récit , je laisse juger à mes lecteurs la joie et le rire du monarque et des dames de sa cour. Avoir oublié son épée , ses éperons d'or et sa femme ! Marie de Champagne , nièce de Philippe-Auguste , l'avait tant aimé qu'elle avait voulu le suivre en Orient , tout enceinte qu'elle était de Marguerite , sa seconde fille. A peine accouchée , elle s'était mise en route , et était morte à Acre , en Syrie , au moment où l'on venait lui apporter la couronne de Constantinople , conquise par son

(1) Ains disoit qu'il voloît dormir
Et disner , et puis revenroit ,
Et sa demande li diroit.
Le roi li dist : Vous dormirez.
Dedans ma chambre et disnerez.

PH. MOUSKES , v. 24 , 972.

mari. C'était une aimable et dévote dame , au cœur viril , jeunant et passant , la nuit , de longues heures en oraison. Elle avait été tendrement aimée du comte , qui l'avait épousée à douze ans , n'en ayant lui-même guère plus de quatorze ; et , tout jeune qu'il était , Il avait alors donné des preuves merveilles de vigueur et d'adresse dans le tournoi célébré à Valenciennes à l'occasion de ses noces.

Telle est la relation des historiens contraires l'ermite : celle de ses partisans est tout autre. Selo eux , ce ne fut pas embarras , mais fierté qui lui fit garder le silence (1). Tout noble homme serait indigné de la persévérance des soupçons poussés jusqu'à l'outrage. Combien plus ne devait-il pas y être sensible , lui qu'environnaient l'enthousiasme des peuples et la majesté des souvenirs ? C'était par trop le ravalier que le soumettre à de pareilles épreuves , et en présence de sa propre cour. Il fallait le supposer imposteur de bien bas étage pour croire qu'on allait l'embarrasser dans ses réponses. En adoptant qu'il n'eût appris son histoire qu'au bois de Glançon et dans les livres , pouvait-on imaginer qu'il eût pu oublier de s'instruire sur le nom de sa femme , sur l'année de son mariage , sur ses premières armes et sur le début de son règne , qui avait dû commencer par un hommage au roi son seigneur ?

Que penser de ces deux relations qui inter-

(1) A dea respondere coram omnibus dedignatur. *Chronique de Tours , Recueil des hist. franç.*, t. xviii , p. 308.

prétent si différemment le même fait ? Elles ont , l'une et l'autre, leur vraisemblance et leurs témoins. Quelques partisans de l'ermite ajoutent que ce malheureux vieillard , se sentant serré de près , crut voir dans ses juges un parti pris de le perdre, et que la frayeur s'empara de lui au point de troubler ses idées.

XIII.

LE RÉVEIL DES PARTISANS DE L'ERMITE.

(1225, 31 mai).

L'empereur revint donc à son hôtel dans un accablement que les uns prirent pour du désespoir, les autres simplement pour de la fatigue. La journée avait été , en effet , remplie d'émotions si fortes et si diverses, les interrogations avaient duré si longtemps , que la sensibilité et la contention d'esprit suffisaient pour expliquer sa lassitude. Il était par trop dur , suivant ses hommes, d'être appelé en jugement par ses propres filles et de plaider pour son honneur , pour sa vie peut-être. Le comte, d'ailleurs , était infirme.

Ses gens lui dirent qu'en la ville de Péronne étaient arrivés des croisés, ses anciens compagnons d'armes, barons, chevaliers et écuyers de Flandre, de Hainaut, de France, d'Angleterre, de Lombardie et de Portugal, sous l'habit de Frères Mineurs, qui venaient pour le revoir et fêter sa bienvenue.

A cette nouvelle le vieillard parut se ranimer , et montra une grande joie. Était-elle sincère ?

Quoi qu'il en soit , il dit à ses officiers qu'étant mal disposé il les laisserait souper seuls et faire bonne chère entre eux ; qu'il avait besoin de se mettre au lit sans retard ; et il se rendit à sa chambre , donnant des ordres pour qu'on le laissât reposer sans bruit jusqu'au lendemain matin et que personne ne vînt le réveiller. Et ainsi advint , dit la chronique dont je vais reproduire à peu près l'expression naïve (1).

Le lendemain ses valets de chambre , s'étant levés , vinrent à la porte de sa chambre à l'heure ordinaire de son réveil , et , n'entendant rien , pensèrent qu'il dormait ou que quelque moiteur le retenait au lit. Mais ils n'osèrent mot sonner , s'il ne parlait le premier ; et pourtant ils craignaient qu'il ne fût fort malade. Mais ses ordres avaient été trop précis.

D'autre part , les valets d'étable étaient dans l'embarras , et faisaient , à petit bruit , des enquêtes pour expliquer l'absence du plus beau cheval de leur écurie. Ils avaient trouvé sa place vide , et ne pouvaient s'expliquer quand et comment il avait

(1) J'emprunte le fond de ce récit à la *Notice du xiv^e ou xv^e siècle sur Bertrand de Rayns*, publiée par M. Lucien de Rosny (Paris, Techener), p. 29-35. L'auteur de cette notice est défavorable à l'ermite, ce qui m'a fait modifier la couleur de quelques-unes de ses expressions, afin de ne faire parler que l'histoire et non les sentiments des historiens, surtout des historiens venus un siècle ou deux après l'événement. Ce récit n'est guère, au reste, qu'une traduction de J. de Guise, t. xiv, c. 94 bis.

disparu : ce dont ils étaient fort émerveillés , sans toutefois oser parler haut de l'aventure.

Cependant la matinée s'avavançait. Louis VIII , qui avait entendu ses messes , s'étonnait que l'ermite se fît si longtemps attendre. Il finit par l'envoyer chercher. Vinrent donc les chevaliers du roi avec quelques chevaliers des Flandres, et ils dirent aux valets de chambre du comte que le monarque était las de ne pas voir arriver leur maître ; que les chevaliers Mineurs étaient au château , et l'attendaient aussi.

Ceux-ci répondirent que leur seigneur reposait encore ; que le soir il était si malade que point n'avait soupé, et qu'il s'était couché en donnant l'ordre de ne pas troubler son repos. Toutefois ces seigneurs dirent qu'il convenait de l'éveiller.

Ils vinrent donc à la porte de la chambre du comte , et commencèrent à frapper tout doucement, et puis un petit peu plus fort. Mais quand ils eurent heurté encore plus aigrement et que âme ne répondit , ils furent tout ébahis, et se prirent à dire : Il pourrait être mort ; certes il en faut savoir plus avant. Ils heurtèrent donc derechef. A la fin , quand ils virent que point ne répondait , ils boutèrent la porte bas , en l'enfonçant par force , et entrèrent en grande frayeur. Arrivés à son lit , et n'y trouvant personne , ils demeurèrent stupéfaits , et ne savaient que dire ni penser. Et ainsi , comme là étaient tous abusés , l'un d'eux , jetant les yeux sur les meubles , vit que les écrins et les coffres étaient brisés , et ce qu'il y avait de bon pris et emporté.

Ils pensèrent donc et conclurent, tous ensemble, qu'il s'était enfui, n'osant plus reparaitre devant le roi. Alors ils vinrent aux étables, et y trouvèrent les valets déconcertés, qui leur dirent comment un de leurs chevaux avait disparu.

Le bruit de cet étrange dénouement se répandit aussitôt dans la ville, et les chevaliers de Flandre et de Hainaut, partisans de l'ermite, partirent aussitôt de Péronne, sans ordre, à qui mieux mieux, confessant la tromperie et n'en pouvant mais.

Le témoignage des Franciscains, réservé pour le coup de grâce, était donc devenu inutile. Le roi leur donna congé, dit la chronique que j'ai suivie dans ce récit, leur fit des présents et leur promit son aide et son confort (1).

J'ignore quels dons le monarque put faire à des hommes qui ne voulaient recevoir ni or ni argent. La Comtesse Jeanne, dans l'enthousiasme de sa joie, voulut aussi les enrichir. Mais, de tout ce qu'elle leur offrit, ils n'acceptèrent jamais qu'une chose. Tant qu'elle vécut, elle envoya, tous les ans, à chacun des Frères Mineurs qui habitaient ses domaines, deux tuniques, une grise avec capuchon, et une autre sans capuchon et de couleur blanche (2). Ce mince don était reçu avec gratitude par ces moines barons, comtes et ducs : il ne blessait ni leur pauvreté ni leur fierté modeste.

Ils se retirèrent donc dans leurs couvents, dis-

(1) P. 33 et 34.

(2) J. Guisz, t. xiv, c. 82.

paraissant de la scène le plus vite et le plus complètement possible. La cour les avait fatigués par ses promesses et par ses respects. Ces hommes avaient trop quitté pour n'être pas étonnés, humiliés même, des présents qu'on voulait leur faire; et le contentement de l'âme n'était plus pour eux, comme autrefois, dans les honneurs. Ils avaient passé par l'école de l'humble François, qui, dans quelqu'une de ses assemblées générales de l'ordre à Assises, dans la dernière peut-être, à la fête de la Pentecôte, le jour même où l'ermite prenait la couronne d'empereur, leur avait adressé de mémorables paroles. Je vais les rapporter, afin de montrer dans quelle philosophie ces grandes âmes furent trempées (1).

« Quand même les Frères Mineurs rempliraient le monde entier du bruit de leur sainteté, là n'est point la joie parfaite.

« Quand même un Frère Mineur illuminerait les aveugles, chasserait les démons, rendrait le mouvement aux perclus, l'ouïe aux sourds, la marche aux boiteux, la parole aux muets et, qui plus est, la vie à des morts de quatre jours, là n'est point la joie parfaite.

« Un Frère Mineur sût-il les langues de tous les peuples, avec toutes leurs sciences et tous leurs écrits, fût-il prophète, fût-il révélateur non-seulement de l'avenir, mais du secret des consciences, là n'est point la joie parfaite...

(1) *S. Francisci opera* (Lyon, 1633); *Opusculorum*, t. 1, p. 46.

» Supposez un Frère Mineur prêchant avec une telle solennité qu'il convertît tous les infidèles à la foi ; là n'est point encore la joie parfaite.

» Mais s'il nous arrive de venir frapper à la porte du couvent de Sainte-Marie-des-Anges baignés par la pluie, gelés de froid, salis par la boue, dévorés de faim, et que le portier nous crie en colère : Qui êtes-vous ? et qu'à notre réponse Nous sommes deux de vos frères, il riposte : Vous êtes deux ribauds, deux misérables courant le monde pour ravir les aumônes des pauvres ; et qu'il refuse d'ouvrir, nous laissant sous la neige et la pluie, en proie au froid, à la faim jusqu'à la mort : alors, si nous supportons ses refus et ses injures sans trouble, sans murmure, avec patience, humilité, charité, songeant en nous-mêmes que cet homme nous estime à notre véritable mesure, que Dieu lui-même a excité sa langue contre nous, écrivez que là est la joie parfaite. »

» Écoutez la conclusion, ajoutait le patriarche : entre tous les dons de l'Esprit saint, le principal est de se vaincre soi-même. Nous ne pouvons être fiers de tous les dons merveilleux dont j'ai parlé ; car ils ne viennent pas de nous, mais de Dieu. C'est dans la croix des tribulations et des souffrances que nous pouvons nous glorifier : ce bien-là seul est à nous.

Voilà une des leçons qui rendirent les chevaliers franciscains rebelles aux honneurs, humbles et majestueux tout ensemble dans le calme de leur modestie évangélique, tandis que l'ambition

et les intrigues rapetissaient tant d'hommes autour d'eux.

XIV.

L'EMPEREUR A VALENCIENNES.

(1225, 4^{er} juin).

Le roi écrivit aux principales villes des comtés de Jeanne , pour les engager à réparer l'insulte qui lui avait été faite par la défection de ses sujets. Il partit ensuite pour Paris, riant beaucoup de l'aventure qui avait mis tant de gens en émoi. Ne pouvant poursuivre l'ermite à cause du sauf-conduit , il avait fait publier un ordre pour qu'il sortît en trois jours des terres de sa dépendance , à peine de la hart ; et, ce terme expiré, il ordonna qu'on saisît le faux comte partout où il serait reconnu , en promettant que qui le trouverait serait son ami à toujours.

Jeanne aussi envoya des messagers de tous côtés , en Allemagne , en Angleterre , en Lombardie , pour retrouver le séducteur (1). Il était plus près d'elle , et moins embarrassé qu'elle n'avait cru. Car lorsqu'elle revint dans ses états pour en prendre le gouvernement et pardonner à ses

(1) J. DE GUISE. t. xiv , c. 94 bis ; *Notice sur Bertrand de Rayns* , publiée par M. de Rosay , p. 35 (Paris , Techner) ; *Annales de Flandre* de P. Oudeguinst , édition de Lesbroussart (Gand , 1789) , t. II , p. 117.

bonnes villes, elle trouva les portes de Valenciennes fermées. L'empereur Baudouin y régnait encore, et les habitants avaient juré de le défendre jusqu'à la dernière extrémité.

L'ermite était donc arrivé sans bruit à Valenciennes, escorté seulement par deux chevaliers (1). A l'instant même deux partis avaient éclaté dans la ville. Plusieurs de ses partisans se détachèrent de lui ; les autres, et ce fut le plus grand nombre, se dévouèrent à sa cause avec un redoublement d'enthousiasme. Il était, disaient-ils, opprimé, trahi ; il fallait recourir aux armes pour le faire triompher une seconde fois. L'empereur, blessé des questions qu'on lui avait faites, allait répondre avec eux la lance en main. La résistance d'une ville entraînerait celle des autres ; et si la France se mêlait à la lutte, on pouvait demander du secours à l'Allemagne et à l'Angleterre. Henri III avait déjà promis son aide au comte.

Les sires de Denain, Brudri et Brognard, et ceux de Quiévrain, Nicolas et Vautier, qui, deux mois auparavant, s'étaient mis à la tête des partisans de l'ermite, furent encore les plus prompts à le venger. Les sires de Reumont et de Vendegies se joignirent à eux ; le sire de Saint-Aubert aussi. Il était descendant des châtelains de Valenciennes et cousin des comtes de Flandre. Son grand-oncle, Godefroid III de Bouchain, ayant vendu à Baudouin-le-Bâtisseur ses droits sur l'Ostrevant e

(1) Oudeghert, *ibid.*

sur le donjon de Valenciennes , il avait protesté contre cet acte ; et s'il se mit à la tête du mouvement populaire , ce fut , je pense , afin de gagner quelque chose au tumulte. L'occasion était favorable pour ressaisir le pouvoir de ses ancêtres (1).

En effet , les bourgeois s'étant divisés , on déposa les anciens magistrats ; et le peuple , de concert avec ses chefs , se nomma , de sa propre autorité , ses deux prévôts , ses échevins et ses jurés. Ces administrateurs de la ville avaient le titre de seigneurs de Valenciennes : l'autorité du comte des Flandres intervenait toujours dans leur élection , en sorte que les bourgeois , en cassant les anciens pour en créer d'autres , firent un grand essai d'affranchissement. La commune fut aussitôt proclamée ; et les officiers publics lui prêtèrent serment. (2)

Il y eut dans la cité un moment de guerre civile. Quelques riches citoyens , soutenus par Arnoul de Gavre , gouverneur des Flandres , par le sénéchal du Hainaut , Baras d'Estrepy , par Bouchard de Géri et par Vautier de Forest , l'un des deux prévôts déposés , avaient essayé d'enlever l'ermite en forçant son palais. Leur coup de main n'ayant pas réussi , ils avaient pris la fuite. Quelques-uns d'eux furent saisis , emprisonnés et rançonnés (3).

(1) PH. MOUSKES , v 25 , 045 ; H D'OUTREMAN , *Histoire de Valenciennes* , p 422 , 348 et suiv. Ce devait être ou Gérard ou Renier de Saint-Aubert. *Ibid.* , p. 349.

(2) *Ibid.* , p. 333 et 354 ; *ibid.* , v. 25 , 026.

(3) *Ibid.* , v. 25 , 019 , v. 25 033 , v. 25 , 040 et 25 , 053.

H. D'Outreman ne fait pas mention de Vautier de Forest parmi les

BAUDOUIN DE CONSTANTINOPLE.

peuple, afin de mettre la personne de l'empereur à l'abri de toute surprise, l'établit au cœur même de la ville dans l'ancienne forteresse des Atelains de Valenciennes, appelée le Château Saint-Jean, parce que l'église et l'abbaye de ce nom étaient situées dans son enceinte. La position était forte; c'était d'ailleurs le quartier le plus populeux; et l'abbé de Saint-Jean était dévoué, corps et âme, à la cause du comte pénitent (1).

Les deux enfants de Bouchard d'Avesnes et de la comtesse Marguerite, petits-fils de l'empereur, étant restés au pouvoir des insurgés, on les plaça auprès de leur grand-père, comme otages. Bouchard, qui s'était détaché de son parti, fit tout ce qu'il put pour ravoïr ses fils; il ne put rien obtenir (2).

Les chevaliers et les bourgeois sortis de Valenciennes, Vautier de Forest en tête, se mirent à guerroyer, ravageant les campagnes de leurs ennemis, pillant, saccageant leurs manoirs. La ville ne pouvait manquer d'être assiégée; on se mit donc à réparer les murailles et les tours, et à construire des fortifications nouvelles. La comtesse, en effet, arriva soutenue par les troupes du roi de France, serra la place, et commença les apprêts d'un siège. (3)

prévôt de Valenciennes, dont il donne une liste d'ailleurs fort incomplète. *Hist. de Valent.*, p. 359-366,

(1) PH. MOUSKES, v. 25, 022, et 25, 060.

(2) *Ibid.*, v. 25, 023 et 25, 044.

(3) *Ibid.*, v. 25, 034 et 25, 034.

QUATRIÈME PARTIE.

LE PROCÈS DE L'ERMITE.

Une quinzaine de jours après sa fuite de Péronne et son retour à Valenciennes , l'ermite était à Cologne. C'est un fait incontestable , et d'une haute importance dans l'instruction de son procès ; mais les deux chroniqueurs qui l'attestent l'ont présenté sous des couleurs si différentes , avec des circonstances tellement opposées , que l'histoire du prétendant devient de plus en plus mystérieuse aux yeux de la critique , qui en recherche les éléments et qui les compare.

Simple rapporteur d'une cause qui se débat encore chaudement aujourd'hui , mon devoir est avant tout de peser la valeur personnelle des témoins et la vraisemblance de leurs récits.

Les deux historiens de ce voyage extraordinaire sont le trouvère vallon , Philippe Mouskes , homme de lettres et d'épée , et le frère Mineur Albert de Stade. Le poète annaliste a longtemps passé pour

évêque de Tournai , ce qui ne nuisait pas à la gravité de ses dépositions (1). Le Franciscain, d'abord Bénédictin , devint religieux Mineur en 1240 : c'est à tort qu'on l'a confondu avec cet Albert de Pise , qui fut ministre général de son ordre après la seconde déposition du célèbre frère Hélie (2). Ces deux chroniqueurs sont l'un et l'autre contemporains du fait qu'ils racontent.

L'historien vallon se trouva sur le théâtre des scènes accomplies jusqu'ici ; il en fut probablement le témoin oculaire , peut-être même y fut-il acteur. Nous avons donc pu nous fier à son récit pour la substance et les dates des événements , tant que l'ermite est resté dans les Flandres. Albert vivait à Stade , dans l'archevêché de Brême ; mais en voyant les choses de moins près il put les voir avec moins de passion. L'éloignement des temps est souvent indispensable à l'impartialité de l'histoire : la distance des lieux quelquefois y supplée.

Ici , puisque le fait que nous abordons se passa en Allemagne , l'avantage serait de toute façon au chroniqueur allemand et franciscain , si un autre annaliste contemporain et habitant de Cologne même , Godefroi , religieux bénédictin , n'avait pas contredit positivement la partie la plus essen-

(1) M. le baron de Reiffenberg , éditant sa *Chronique rimée* en 1836, le disait encore évêque de Tournai ; mais , dans un supplément publié en 1845 , il prouve que ce poète était bourgeois de Tournai , ville française , portant la cape et l'épée , et appartenant , selon toute probabilité , à la famille des châtelains de Leuze. Cette découverte est due aux travaux de M. du Mortier.

(2) Fabricius , *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis*.

QUATRIÈME PARTIE.

LE PROCÈS DE L'ERMITE.

Une quinzaine de jours après sa fuite de Péronne et son retour à Valenciennes , l'ermite était à Cologne. C'est un fait incontestable , et d'une haute importance dans l'instruction de son procès ; mais les deux chroniqueurs qui l'attestent l'ont présenté sous des couleurs si différentes , avec des circonstances tellement opposées , que l'histoire du prétendant devient de plus en plus mystérieuse aux yeux de la critique , qui en recherche les éléments et qui les compare.

Simple rapporteur d'une cause qui se débat encore chaudement aujourd'hui , mon devoir est avant tout de peser la valeur personnelle des témoins et la vraisemblance de leurs récits.

Les deux historiens de ce voyage extraordinaire sont le trouvère vallon , Philippe Mouskes , homme de lettres et d'épée , et le frère Mineur Albert de Stade. Le poète annaliste a longtemps passé pour

I.

L'ERMITE A COLOGNE.

(1225, mi-juin).

En 1221, suivant les annales de Wading; en 1224, suivant le calcul des Bollandistes, le jour de la Pentecôte, François, patriarche d'Assise, entouré de sa grande famille, célébrait, à Sainte-Marie-des-Anges, un chapitre général de son ordre (1). Assis au dessous du frère Hélié, alors ministre général des Frères Mineurs, il lui fit signe en le tirant par sa tunique. Frère Hélié se pencha, et le pieux fondateur, qui était souffrant et trop faible pour se faire entendre de toute l'assemblée, lui dit à l'oreille ce qu'il fallait proposer touchant la mission d'Allemagne déjà tentée une ou deux fois sans succès. Le ministre général se releva, et dit à haute voix :

« Voici ce que dit le Frère (leur patriarche était appelé le Frère par excellence) : Il y a, au pays des Teutons, une région où sont des hommes chrétiens et dévots. Vous en avez souvent vu traversant nos contrées avec de longs bâtons et de larges bottes, bravant la chaleur du soleil en plein midi, baignés de sueur, chantant les louanges de Dieu et des saints, en allant visiter les sanctuaires de l'Italie. Comme les frères que j'ai envoyés chez eux

(1) *Acta Sanct.*, oct., t. II, p. 645, n° 525 et suiv.

sont revenus maltraités , je n'oblige personne à y retourner. Mais si quelqu'un , enflammé par la gloire de Dieu et le salut des âmes , y veut aller , cédant à l'inspiration du Ciel , François lui promet le privilège d'une obédience égale , ou même supérieure à celle qu'il donnerait pour un voyage d'outre-mer (1). »

Quatre-vingt-dix Frères se levèrent pour cette mission périlleuse : on en choisit vingt-sept parmi lesquels se trouvaient des Allemands et des Hongrois. Ils partirent ayant pour ministre frère Césaire , né à Spire. Cette fois leur zèle fut plus heureux. L'Allemagne s'était méfiée de leurs prédécesseurs , parce qu'ils étaient arrivés sans recommandations authentiques , leur règle n'étant encore approuvée que de vive voix. Ceux-ci se présentaient avec la bulle d'Honorius III , qui venait de reconnaître solennellement leur ordre : ils furent accueillis dans plusieurs villes. Ils rencontrèrent pourtant des contradictions puissantes , à Cologne surtout. Un mot de l'archevêque Engelbert les sauva.

Ce prince de l'Église et de l'Empire , le Salomon de l'Allemagne et de son siècle , vit un jour arriver chez lui une députation qui venait réclamer contre l'admission des nouveaux religieux ; il était aussi question des Frères Prêcheurs établis en Allemagne à la même époque. Ont-ils déjà fourni matière à quelque accusation précise ? leur dit le saint prélat.

(1) WADING , année 1224.

Non. Hé bien , tant qu'ils marcheront droit laissons-les faire. Mais , répliquèrent les accusateurs ils nous ont tout l'air de ces moines dont l'Esprit saint a parlé dans les prophéties de sainte Hildgarde , moines qui doivent être funestes au clergé et à l'état. Si c'est une prophétie , répondit-il en souriant , nous ne saurions en empêcher l'effet il est donc sage de ne pas nous en mêler (1). »

Engelbert était célèbre au loin par la prudence et la vivacité de ses réponses. Juge de son peuple et arbitre des princes , il avait reçu de Dieu le don de conseil à un si haut degré que sa sagesse était devenue proverbiale. Il avait , disait-on , sa poche pleine de bonnes raisons , comme les autres ont leur bourse pleine d'écus. On le consultait de toutes parts. Les empereurs et les rois payaient une sorte de tribut à la science de cet autre Salomon. Ses ornements pontificaux et son calice étaient formés de l'or et des pierreries qu'il avait reçus des souverains et des barons d'Angleterre , de France de Pologne , de Hongrie , de Bohême et même d'Orient. Dans tout l'Empire germanique , peuple et nobles respectaient tellement son autorité qu'il pour voyager en sûreté il suffisait aux marchands d'avoir sa signature ou quelque autre signe de sa protection (2).

(1) CÉSAIRE , *Vita S. Engelberti* , t. v de Surius , au 7 novembre p. 187 , § 7. GILLES GELENIUS , *De admiranda magnitudine Coloniae* p. 474 (Col. , 1645) , fait arriver les Frères Mineurs à Cologne dès 1211 et croit leur couvent fondé en 1220. Le calcul des Bollandistes est beaucoup plus probable.

(2) *Ibid.* , § 4 , 5 , 6 , 7 et 8.

C'était l'homme le plus propre par ses lumières à terminer le procès du prétendant. C'était aussi le prince d'Allemagne le plus capable de soutenir ses droits par la force , s'ils étaient reconnus ; car il était à la tête non-seulement d'une puissante maison , mais de vastes provinces , dont il était le régent. Ses ancêtres étaient comtes des Monts depuis le neuvième ou le dixième siècle , et le siège de Cologne appartenait en quelque sorte à sa famille. Trois de ses oncles et un de ses cousins l'y avaient précédé ; quatre autres de ses parents furent évêques à la même époque ; ce qui fait neuf prélats dans sa maison en moins de cent ans (1). Ce grand homme devait , cinq mois plus tard , le 7 novembre 1225 , tomber martyr de son zèle religieux et de sa fermeté épiscopale , sous le fer du comte Frédéric d'Altena , son cousin.

L'empereur Frédéric II , occupé dans le royaume de Naples , lui avait confié son jeune fils , Henri , roi des Romains , et toutes ses provinces situées sur le Rhin. Engelbert disposait donc des forces de l'Empire ; et sa coopération était indispensable

(1) CÉSAIRE , t. v de SURIUS , p. 185 , § 2 : *Gallia christiana* , t. m. p. 687 ; BUTKENS , *Trophées du Brabant* , t. 2 , p. 164 et 165. En parcourant jusqu'au seizième siècle la descendance de Frédéric d'Altena , assassin de l'archevêque son cousin , je n'y ai plus retrouvé d'archevêques ni d'évêques , mais seulement des chanoines , des moines et des abbesses. On dirait que ce fut un châtiment infligé par l'Eglise à sa race , bien qu'il soit mort pénitent. Au contraire , dans la lignée de Frédéric , son oncle , qui acheta le château de la Marck , vers 1178 , et père des comtes de la Marck , on retrouve des archevêques de Cologne , des évêques de Munster , d'Osnabruk , de Liège , et un évêque d'Amiens.

à la coalition projetée contre la France. Cette coalition était le dernier espoir du parti de l'ermite ; et le roi d'Angleterre , en écrivant au comte Baudouin , comme nous l'avons vu , pour s'assurer son alliance , avait envoyé une ambassade en Allemagne afin de resserrer par un mariage les intérêts qui , depuis la bataille de Bouvines , unissaient sa politique à celle de l'Empire. Un de ses évêques , suivi de plusieurs barons , était venu offrir à l'archevêque de Cologne , pour son royal pupille , la main d'une sœur de Henri III (1).

Le prétendant aux comtés de Flandre , se voyant donc assiégé à Valenciennes par les troupes de Jeanne réunies à celles de Louis VIII , résolut , de concert avec ses partisans , d'aller lui-même implorer l'aide du régent de l'Empire au nom de la religion et de l'humanité. Engelbert pouvait mettre les princes du Nord de son côté. D'ailleurs , le seul témoignage d'un homme vénéré par toute l'Europe devait lui être d'un grand secours. Un troisième motif déterminait cette démarche. L'évêque-prince de Liège , Hugues de Pierrepont , faisant une opposition vive et dangereuse à l'ermite , on avait lieu d'espérer que l'archevêque de Cologne , son métropolitain , le ramènerait au devoir (2). Enfin comme la ville pouvait être prise avant l'arrivée des se-

(1) GODEFRIDI *Annales* , ann. 1223. Voyez *Rerum german. scriptores* , recueil de Freher , réédité par Struvius (Strasbourg , 1717) t. 1 , p. 394.

(2) ALBERT DE STADE , cité plus haut.

cours qu'on attendait d'Angleterre , qu'on se promettait des Flandres réveillées après un moment de stupeur , qu'on allait demander à l'Allemagne , il parut prudent de soustraire la personne de l'empereur aux premières chances d'une guerre par trop inégale.

L'ermite sortit donc de Valenciennes vers le 15 juin , avec l'abbé de Saint-Jean , l'une des premières autorités de la ville , et suivi de dix autres personnes , escorte d'honneur plutôt que de sûreté (1) ; car la campagne étant couverte par les troupes de la comtesse , on devait songer à tromper la vigilance de l'ennemi , et non pas à forcer le passage. Dix hommes cependant pouvaient garantir le prétendant d'une surprise ; et il en eut en effet besoin ; car Jeanne eut vent de son départ , et le fit poursuivre. Il fut attaqué près de Nivelles. Les habitants de cette ville étaient pour lui ; ils arrivèrent à son secours , le tirèrent d'embarras et lui donnèrent un sauf-conduit. (2).

Arrivé sur les terres de Brabant , il y fut plus à l'aise ; car le duc Henri l'avait hautement reconnu , et s'indignait du refus qu'on avait fait de sa présence et de son témoignage à Péronne. Ce fait ,

(1) L'ermite avait quitté Péronne la nuit du 31 mai au 1^{er} juin , et Ph. Mouskes dit positivement , en parlant de son retour à Valenciennes (v. 25 , 057 — 25 , 061) :

Quinzaine demora ensi ,
Mais li hiermites s'en issi , etc.

(2) *Ibid.* , v. 25 , 063 — 25 , 066.

attesté par Albert de Stade, serait bien remarquable s'il était vrai que ce duc avait été compagnon d'armes, en Orient, du comte Baudouin. Dans tous les cas, il était d'âge à avoir vu l'empereur de Constantinople avant son départ pour la croisade (1).

Valeran II, duc de Limbourg, avait aussi embrassé avec chaleur la cause du prétendant ; et sa protection pouvait être puissante à Cologne, à cause de son alliance avec la famille de l'archevêque. Son fils était mari de la nièce d'Engelbert, Marguerite, fille héritière d'Adolphe, comte des Monts ; et Frédéric d'Altena, cousin du pieux pontife, avait épousé une des filles du duc. L'intelligence, il est vrai, avait été quelque temps troublée entre Valeran et l'archevêque, qui avait été jusqu'à lui refuser sa nièce, et à faire brûler un de ses châteaux (2). Mais l'accord était rétabli entre eux ; et le comte d'Altena était homme à faire pencher la balance du côté de l'ermite protégé par son beau-père, non pas en aveuglant la sagesse du régent de l'Empire, mais en gênant sa politique. C'était le seul perturbateur qui marchât devant lui tête levée ; et son audace est une tache dans l'histoire d'Engelbert, qui paraît l'avoir trop longtemps

(1) M. le marquis de Fortia affirme, avec plusieurs autres, que ce duc fit partie de la v^e croisade. *Annales de J. de Guise*, t. xv, p. 429. Le P. d'Outreman le nie, *Constantinop. Belg.*, p. 92. Voici le texte d'Albert de Stade ; « Dux Brabantiae doluit : ille non cum eo venerat (Peronam), ne permittebatur intrare, quia eum comitem Baldewinum certe certus asserbat. » Cité plus bas.

(2) CÉSAIRE, t. v. de Surius, p. 486, § 4.

ménagé. Il s'en repentit, et son sang, versé par Frédéric lui-même, a lavé sa faute. (1).

L'ermite, arrive à Cologne, alla trouver l'archevêque, lui exposa sa cause, en se plaignant amèrement surtout du mauvais vouloir de l'évêque-prince de Liège, qui devait plus que tout autre le reconnaître, et s'obstinait à lui prodiguer des injures. De toutes les oppositions qu'on lui faisait, c'était la plus ardente, la plus blessante aussi après celle de ses filles. Hugues de Pierrepont était son cousin, et aurait dû se rappeler que s'il était prince et pasteur d'une grande et puissante cité, il en était redevable à la protection du comte Baudouin, qui l'avait fait élire (2).

Ici je vais me borner à traduire Albert de Stade, abandonnant son récit à la critique de mes lecteurs.

« L'archevêque, dit-il, fit donc appeler l'évêque de Liège. Celui-ci répondit à l'appel de son métropolitain, et vint dire la messe du conseil. Avant de prendre le corps et le sang du Seigneur, Engelbert, provoqué par le prétendu Baudouin, s'approcha du prélat et lui parla ainsi : Je t'adjure, évêque mon frère, par le mystère du corps et du sang de Jésus-Christ, que tu vas recevoir incontinent, pour ton salut si tu dis vrai, pour ta damnation si tu mens, de me dire quel est cet homme que tu appelles fourbe et ribaud, qui est venu en Flandre et se dit lui-même le comte Baudouin.

(1) CÉSAIRE, p. 188, 1.

(2) *Constantinopolis Belgica*, p. 79.

L'évêque surpris répondit : C'est Baudouin , c de Flandre. »

« Alors l'archevêque , ajoute Albert, conse cet homme d'aller à Rome même porter sa p au pape, lui promettant de l'aider à reconc ses états , s'il revenait en paix. L'ermite donc, emportant avec lui des attestations grand nombre de prélats et de barons des dres » (1).

Le poète chroniqueur vallon , qui ne dit ri cette scène, parle d'une tout autre façon voyage de l'ermite en Allemagne et de la di tion qui le suivit. Arrivé, dit-il, aux bor Rhin avec ses compagnons, il dit simplement abbé de Saint-Jean qu'il allait trouver l' vêque de Cologne, et lui remit les clefs des co mais auparavant il les avait vidés. il dis donc pendant la nuit ; et l'abbé, s'aperceva les caisses étaient vides , reconnut qu'il avait ment agi. Cet homme y allait de bonne foi, trouva fort honteux et embarrassé de sa pers Lui et ses compagnons revinrent de leur n et s'arrêtèrent à Louvain , dont le duc ava parti pour l'empereur. Mais ils se trouvèr à leur aise, là comme ailleurs, tout le mond reprochant leur simplicité et se moquant d'eux.

(1) *Chronicon Alberti abbatís Stadensis*, ad annum 1224 (l tadii, 1587), p. 205. Voyez la traduction des Annales de J. par M. de Fortia, t. xv, p. 425 et suiv. La chronique d'Albert depuis la création du monde jusqu'en 1256, a été aussi imprim Schilter, *Scriptores rerum germanic.*, part 2^a (Strasbourg, 4

(2) *PR. MOUSKES*, v. 25, 067—25, 084 et v. 25, 430—2:

Cette fuite pendant la nuit et après avoir vidé les coffres ressemble beaucoup à celle de Péronne ; et plusieurs critiques ont pensé que Philippe Mouskes avait confondu les deux disparitions de l'ermite. Son silence sur les incidents nocturnes de la première donne quelque probabilité à cette conjecture. Son témoignage aurait donc peu de valeur s'il n'était confirmé par celui du moine bénédictin Godefroi , annaliste distingué de cette époque, qui devait vivre alors à Cologne même, dans le monastère de Saint-Pantaléon. L'ermite, dit-il, arrivé au Rhin, s'en fuit seul, laissant là ses compagnons, et sans avoir vu l'archevêque (1).

II.

LE SIÈGE DE VALENCIENNES.

La comtesse Jeanne, apprenant la disparition de son prétendu père, crut que Valenciennes deviendrait plus traitable, et lui fit faire des propositions d'accommodement. Les bourgeois les reçurent ; et l'on convint d'une conférence au château du Quesnoy (2). Ce n'était pas découragement de leur part ; l'issue de cette démarche va le montrer. Mais, environnés de troupes et réduits à leurs propres forces, ne sachant quand leur em-

(1) « Se furtim subtrahens a suorum consortio, solivagus aufugit, archiepiscopo nunquam viso » Freher, *Rerum germanic. scriptores aliquot insignes* (Strasbourg, 1717), t. 1. p. 394.

(2) PH. MOUSKES, v. 25, 136—25, 140.

pereur reviendrait à la tête des alliés qu'ils espéraient toujours, n'ayant pas eu le loisir de faire des provisions suffisantes pour soutenir un long siège, ils voulaient, je pense, gagner du temps pour être secourus, par les Allemands, ou par les Anglais, ou par quelque parti formé dans les Flandres. D'ailleurs, la suspension des hostilités allait leur faciliter les moyens de faire entrer dans leurs murs des hommes et des vivres.

Ils élurent donc douze députés, dont quatre furent pris parmi les chevaliers et huit dans les rangs du peuple. La commune jura qu'elle s'entendrait à l'accord qu'ils jugeraient convenable aux intérêts et à l'honneur de la cité ; et ces douze hommes partirent pour le Quesnoy en grand appareil. Ils allaient traiter de puissance à puissance ; et l'on peut juger de la fierté de leur attitude en présence de la comtesse par la hardiesse de leurs demandes. Ils déposeraient les armes à trois conditions, à savoir, que, loin de payer quelque réparation, ils seraient eux-mêmes indemnisés de leurs pertes et dommages ; que leur commune serait maintenue avec ses nouveaux magistrats et tous ses privilèges octroyés par l'empereur ; que leurs fortifications ne seraient point entamées (1).

A ces propositions Jeanne et son conseil sourirent, et la réponse fut d'une brièveté dédaigneuse. Il fallait être entièrement à la merci de la comtesse ; autrement point de paix. Ils avaient boule-

(1) PH. MOUSKES, v. 25, 144—25, 158.

versé la Flandre et le Hainaut ; ils devaient payer leur folie.

Les députés répliquèrent qu'ils n'en feraient rien ; qu'ils avaient leur seigneur tout prêt à réparer au besoin. Cette entrevue n'eut donc d'autre résultat que d'aigrir davantage les deux partis. On se défia de part et d'autre , de vive voix et en face , en se donnant parole de haine jusqu'à la mort (1).

Les douze hommes rentrèrent à Valenciennes, et tout fut disposé pour une vigoureuse et longue défense. Des convois de blé, d'orge, de foin et d'avoine arrivèrent ; on prit aussi des munitions de guerre dans les châteaux voisins. L'abbaye de Vicogne , de l'ordre de Prémontré, à une lieue de Valenciennes, avait un dépôt d'armes ; on s'en empara (2).

Les assiégés rencontrèrent plus d'une fois l'ennemi dans leurs courses. Arnoul d'Audenarde et Radous de Mortagne , son cousin , tenaient la campagne , veillant aux environs de la ville. Tan-

(1) PH. MOUSKES, v. 25. 463—25, 478.

(2) *Ibid.*, v. 25, 479-25, 485. Cette abbaye, fondée vers 1149, était, suivant l'expression d'Henri d'Outreman, une ruche d'abeilles saintement diligentes et industrieuses. Le bâtiment du monastère et de l'église, ajoute cet historien, mérite bien le nom d'Escurial des Pays-Bas, que plusieurs personnes d'entendement lui ont donné. *Hist. de Valent.*, p. 420. On sait qu'à cette époque les guerres continuelles forçaient les moines eux-mêmes à se mettre à couvert d'une surprise en s'entourant de murs et se mettant sous la protection d'un avoué et de ses hommes, ce qui supposait des dépôts d'armes dans l'enceinte de leurs abbayes.

dis qu'ils empêchaient les sorties , Vautier de Forest , ancien prévôt de Valenciennes déposé par le peuple, allait de manoir en manoir , pillant et dévastant les possessions des ennemis de la comtesse. Il y eut donc différents combats. Mais le nombre des hommes tués ne dut pas être considérable , puisque la chronique que j'analyse ici ne fait mention parmi les morts que de deux ou trois assiégés et d'un seul chevalier au service de la comtesse , Pierre de Launoy , qui tomba avec son bon et fidèle écuyer (4).

Cependant Jeanne , concentrant ses troupes et celles de Louis VIII , serrait toujours la ville de plus près, et l'on se préparait à battre les murailles quand arriva tout à coup une nouvelle qui changea l'état des choses. L'empereur était pris , et arrivait garrotté.

Où et comment avait-il été pris ? Voilà une double question qui n'est pas de pure curiosité historique. Elle est juridique et essentielle à l'information de ce grand procès : c'est une des circonstances qui pourraient l'éclaircir davantage.

(4) *Pu. Monaca*, v, 25, 245-26, 233.

III.

LA PRISE DE L'ERMITE EMPEREUR.

(1225, juin).

Suivant Albert de Stade , la comtesse et Arnoul d'Audénarde , avec qui Jeanne fut accusée , dit-il , d'avoir trop de familiarité , firent occuper par leurs émissaires tous les chemins que l'ermite pouvait suivre , au delà de Cologne ; et c'est en Allemagne qu'il fut saisi (1).

La plupart des anciens chroniqueurs disent , au contraire , ou supposent dans leur récit que le prétendant revint de Cologne en France , déguisé en marchand , et alla se cacher en Bourgogne (2).

D'après leur relation , un baron du pays , qu'ils nomment Érard de Parthenay ou de Chastenay , entendant parler d'un nouveau venu menant joyeuse vie dans une ville de son domaine , à Rougemont , et qui faisait d'énormes dépenses , le

(1) *Chronicon* (Helmaestadii , 1587). p. 205 ; le marquis de Fortia , *Annales de J. de Guise* , t. xv. p. 428.

(2) Voyez J. de Guise , *Annales du Hainaut* , t. xiv , c. 94 bis ; J. Lefèvre , même édition du marquis de Fortia , t. xv , c. 24 *Notice sur Bertrand de Rayns* , éditée par M. de Rosny , p. 30 , 36 et 37 ; Ph. Mouskes , v. 25 , 247 et suiv. ; *Gesta Ludovici VIII , des hist. franç.* , t. xvii , p. 309 ; *Chroniques de S. Denis* . *ibid.* , p. 424 ; *Chronicon Turonense* , *ibid.* , t. xviii , p. 308 ; *Chronicon Joan. Iperii* , *ibid.* , p. 609 ; *Chronicon S. Medardi Suessionensis* , *ibid.* , p. 722 ; *Chronicon Alberici Trium Font.* , *ibid.* , p. 794.

soupçonna et le fit arrêter (1). Il avait de grosses sommes d'argent et même des bijoux. Le baron pensa d'abord que c'était un malfaiteur enrichi dans ses bois par des brigandages, et fit instruire son procès. On trouva qu'il s'appelait Bertrand; qu'il était né à Reims, capitale de la Champagne, ou plutôt, suivant le plus grand nombre des chroniqueurs, à Rayns, village à une lieue et demie de Vitry-sur-Marne, et qu'il avait été ermite dans les bois de Parthenay. Le chevalier en conclut que ce pourrait être l'ermite de Glançon recherché par le roi et par la comtesse Jeanne. Par ma barbe ! s'écria-t-il, il paiera mon écot. Il écrivit donc vite une lettre à la comtesse de Flandre, qui fut fort joyeuse, et lui manda qu'il lui envoyât le traître,

(1) J'ignore où était Chastenay ou Castenay, que je trouve aussi écrit Cachenay et Cassenay. Parthenay, petite ville du Poitou, chef-lieu d'une sous-préfecture dans le département des Deux-Sèvres, était une ancienne baronnie et la capitale d'une petite contrée appelée La Gatine. Erard est appelé tantôt sire de Parthenay, tantôt de Chastenay : il est donc probable qu'il fut seigneur de ces deux fiefs; et comme Parthenay était dans le Poitou, Chastenay devait être en Bourgogne, et le lieu de sa résidence habituelle. Rougemont, *Rubeus Mons*, était un village de Bourgogne; il est dans le département de la Côte-d'Or, à six lieues de Châtillon-sur-Seine. Il y a deux autres Rougemont, l'un en Alsace dans le département du Haut-Rhin, et l'autre en Franche-Comté, dans le département du Doubs. C'est dans ce troisième Rougemont qu'Albéric de Trois Fontaines fait saisir l'ermite revenant d'Allemagne. car il dit que ce fut dans le diocèse de Besançon. Mais Albéric est ici d'autant moins à croire qu'il dit Bertrand de Rayns arrêté par Clarembaud de Chapes; ce qui est nécessairement faux, puisque ce Clarembaud était le patron de l'ermite, et qu'il habitait, d'ailleurs, près de Troyes. *Rec. des hist. franç.*, t. xviii, p. 794. Voyez le *Mercure de France*, février 1770, p. 179 et suiv.

et qu'elle lui donnerait , en récompense , quatre cents marcs d'argent (1).

C'était en effet un trésor pour Jeanne. Elle avait promis à son cousin Louis jusqu'à vingt mille livres parisis s'il la débarrassait de son prétendu père ; et le spectacle de l'ermite enchaîné , promené par les villes de Flandre comme un imposteur , devait être plus puissant que les troupes prêtées par la France. Elle le fit donc attacher sur un méchant cheval haut retroussé par ignominie ; ordonnant qu'il eût la tête découverte , les jambes nues et liées de façon à montrer ses pieds sans orteils. Il fut conduit dans ce triste équipage par les villes de l'Artois , du Hainaut et de la Flandre qui , deux mois auparavant , le saluaient empereur. On le montra dans les marchés et les foires , comme on montre un ours. Ses conducteurs proclamaient bien haut qu'il était ménestrel et jongleur ; qu'il s'appelait Bertrand, et racontaient l'histoire de sa prise à Rougemont, dans une auberge, avec tous les détails de sa joyeuse vie et de ses anciens tours (2).

Les habitants de Valenciennes , du haut de leurs murs, virent donc passer l'empereur de Constantinople dans ce déplorable état. Les bras leur tombèrent : toute résistance était devenue inutile ; leur commune était humiliée comme leur seigneur ; il n'y avait plus qu'à se soumettre aux conditions les moins dures. Ils implorèrent la paix : Jeanne con-

(1) *Chronique de Flandre* (anonyme), éditée par Denis Sauvage (Lyon, 1562, p. 46).

(2) Ph. Mouskes , v, 25, 281-25, 280 et v. 25, 301-25, 305.

sentit à leur faire grâce , s'ils venaient crier merci à ses pieds. Elle se rendit à Saint-Sauve , abbaye près de Valenciennes , et les magistrats dits les jurés, suivis des six-vingts hommes dont se composait sans doute le conseil de la commune , vinrent, tête nue et déchaussés, demander pardon à leur dame (1).

La soumission de cette ville finissait les combats : c'était la chute du dernier boulevard de l'opposition à la comtesse. Dès le mois de juin , elle put se rendre à Bapaume pour y régler avec les commissaires de Louis VIII , ce qu'elle devait à la France. Elle s'était engagée à payer jusqu'à vingt mille livrés parisis de dédommagement : elle en fut quitte pour la moitié. La guerre avait été moins dispendieuse qu'on ne l'avait craint à Paris , au mois de mai , avant l'heureuse issue de l'entrevue de Péronne , qui avait désarmé les trois quarts des partisans de l'ermite. D'ailleurs les conditions furent modifiées. Louis allait se mettre en campagne contre les Albigeois ; il avait besoin d'argent. Il déclara qu'il se contenterait de dix mille livres , si cette somme lui était payée dans le cours de six mois , et si , de plus , on abattait quelques forteresses dont la destruction avait été stipulée dès 1214 , après le triomphe de Bouvines (2).

Il fut donc convenu que la comtesse, pour couvrir les frais de l'alliance qui avait renversé son

(1) PH. MOUSKES , v. 23, 235-25, 242.

(2) BALUZE , *Miscellanea* , t. iv, p. 31.

aux père , paierait dix mille livres parisis au roi , son seigneur , à trois termes différents ; à savoir , un premier tiers à la fête de la Toussaint , un second tiers à la fête de la Purification suivante , et le troisième à la fête de l'Ascension. En outre elle s'engagea à démolir la forteresse d'Ypres et les autres châteaux , dont elle avait autrefois juré la destruction au roi Philippe. Cependant le château d'Arnoul , sire d'Audenarde , fut excepté (1).

Cette dernière clause est à remarquer. J'ai rencontré plusieurs autres monuments de la bienveillance de Jeanne envers ce baron. Ils prouvent , au moins , le dévouement de ce chevalier à sa dame , s'ils ne montrent rien de plus. Albert de Stade nous a déjà parlé des bruits qui couraient , de leur temps même , sur leurs relations trop intimes. Peut-être ces soupçons n'eurent-ils d'autre source que ce méchant instinct qui pousse à chercher dans les faiblesses du cœur la raison de ses sympathies. Il serait possible de trouver le motif de l'amitié de Jeanne pour Arnoul dans le patriotisme de ce guerrier , dans la force de son épée et la sagesse de ses conseils. La calomnie répugne , surtout quand il s'agit d'une femme noble et malheureuse. La reconnaissance explique sa conduite ; pourquoi recourir à la passion ?

Cependant il fallait , pour être juste envers tous ,

(2) « Excepta tamen domo Arnulfi de Aldenarde. BALTZER, *Ibid.* , p. 34. La destruction du château d'Audenarde avait été promise par Jeanne en 1214 , et Arnould lui-même en avait signé l'engagement. *id.* , p. 34.

signaler à l'attention de mes lecteurs cette interprétation du zèle d'Arnoul contre le prétendant. Nous reconstruisons l'instruction d'un procès difficile, non encore jugé sans appel; et puisque le baron d'Audenardey figura d'abord comme témoin, puis comme président du tribunal qui condamna l'ermite, il est de l'équité de savoir s'il n'y joua pas en même temps le rôle de partie intéressée.

Il est donc encore du devoir d'un historien de dire qu'on l'accusa d'avoir aidé à prolonger l'absence du comte Ferrand, mari de Jeanne. Ce second soupçon n'est pas non plus sans défense. Les difficultés de la rançon exigée pour l'élargissement du comte portugais, la répugnance des Flamands à payer de grosses sommes, à livrer des villes, à détruire des forteresses, suffirent amplement pour expliquer ses douze années de captivité (1).

Enfin, pour rendre la passion de Jeanne et d'Arnoul plus vraisemblable, on rappelle des querelles de ménage entre la comtesse et son légitime mari, aux jours même les plus beaux de leur alliance. D'après une chronique ancienne, les deux jeunes époux jouaient souvent aux échecs, et la

(1) M. Edward Le Glay, dans son *Histoire de Jeanne*, venge cette comtesse avec chaleur et non sans vraisemblance. Ses pages sont pleines d'intérêt; voyez la fin du chapitre 3^e et le commencement du 5^e. Je m'étonne pourtant que cet écrivain n'ait pas parlé de tous les chefs d'accusation que je réunis ici, et surtout que son adversaire, M. de Merxseman, défenseur de l'ermite, n'en ait pas tiré parti dans ses *Études historiques sur Jeanne* (Bruges, 1844).

omme plus habile triomphait presque toujours. Ferrand , à force d'être battu , se fâcha , leva la main sur elle et la maltraita. La comtesse s'en plaignit à Philippe-Auguste , qui gronda le prince portugais , en lui écrivant avec aigreur qu'il ne lui avait pas donné sa nièce pour la traiter ainsi. Ferrand blessé se tourna du côté des ennemis du roi , et de là serait venue la coalition des puissances vaincues à Bouvines (1).

La critique , tout en doutant d'une anecdote qui n'est point suffisamment attestée , doit tenir compte de quelques autres indices plus graves du peu d'intelligence qu'on soupçonne entre Jeanne et son mari. L'histoire parle d'un projet de divorce entre eux , non pas en faveur d'Arnoul d'Audenarde , mais de Pierre , comte de Bretagne , qui intrigua auprès du pape pour rompre le mariage de Jeanne et de Ferrand pendant sa captivité , sous je ne sais quel prétexte. Il voulait , dit-on , épouser la comtesse de Flandre dès que le jugement de Rome l'aurait rendue libre (2).

Cette seconde déposition n'est point encore assez sûre pour asseoir un jugement. Elle est cependant fortifiée par une singulière expression de Jeanne

(1) LE NAIN DE TILLEMONT, *Vie de S. Louis* (Paris 1847), t. 1, p. 449. *Chronicon Senoniense*, c. xiv , dans le *Spicilegium* de d'Achery (1659), t. 3. p. 345. « Uxor sæpius mataverat ; ipsam Ferrandus verberaverat et inhoneste tractaverat. » Richerius , moine bénédictin , auteur de cette chronique , est le seul historien du temps qui rapporte cette querelle et ses conséquences. Il vivait vers 1250 ; et Fabricius , dans sa bibliothèque latine du moyen âge , l'appelle *veritatis amans*.

(2) *Ibid.*, p. 448.

consignée dans son traité de Melun , fait au mois d'avril 1225 ou 1226 , pour la délivrance de Ferrand. Elle y promet , avec serment au roi et au légat du Saint-Siège , de recevoir le comte pour mari , de le reprendre comme mari , sous peine de voir toutes les conventions annulées. Si cette formule est trop peu claire pour prononcer dans une question aussi grave , elle est assez mystérieuse pour soulever des soupçons et laisser des doutes (1).

Un auteur célèbre par ses recherches historiques , Le Nain de Tillemont , remarque enfin que le comte Ferrand , aussitôt après son élargissement , qui eut lieu le jour de l'Épiphanie , en 1226 , causa un grand trouble dans les Flandres , en faisant saisir tout ce que sa femme avait donné sans son aveu durant sa captivité. Il n'est donc pas impossible , dit-il , qu'il y eût quelque froideur entre Jeanne et son mari (2).

(1) « Quod accipiam in maritum comitem Fernandum , per verba de præsenti... , et modo in ipsum consentio ut eum habeam in maritum. Quod si non facerem , etc. » BALUZE , *Miscellanea* , t. IV , p. 34.. » J'avoue , dit le Nain de Tillemont , que je ne conçois rien à ces paroles de Jeanne , mariée à Ferrand dès 1214 , et qui en avait eu des enfants... Il semble qu'il faille la contraindre , en 1225 , à le prendre pour mari. » *Vie de S. Louis* , t. I , p. 449.

(2) *Ibid.* , p. 442 et 448.

III.

CONDAMNATION DE L'ERMITE ; APPEL DE LA SENTENCE.

(1225, septembre).

Un acte de Jeanne, signé à Lille, atteste que le 25 septembre l'ermite, après six semaines d'ignominieuses apparitions dans les Flandres, était de retour dans cette ville ; qu'on y instruisait son procès ; que peut-être même il était déjà condamné. C'est le pardon accordé aux Lillois ; il est ainsi conçu :

« Jeanne, comtesse de Flandre et de Hainaut, à ses chers bailli, échevins et tous autres sujets de Lille, salut. Que votre communauté sache qu'en vue de l'amour divin je tiens et proclame volontairement et absolument quittes de toute rancune et de tout forfait à mon égard vous et tous ceux que j'ai haïs à l'occasion de Bertrand de Rayns, qui se fit appeler mon père, n'exceptant que deux choses dans la généralité de mon pardon ; à savoir, le tort fait à autres qu'à moi, et la personne dudit Bertrand. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de prier le Seigneur et de le faire prier partout pour moi. (1). »

(1) Cet acte est rapporté par M. Edw. Le Glay. *Hist. de Jeanne*, p. 472 : il le met au 23 août, sans doute par erreur typographique.

L'acte est, en effet, daté du jeudi avant la fête de S. Michel, qui, en 1225, tomba le lundi 29 septembre ; le jeudi d'avant fut donc le 25. Cette date est d'accord avec la chronique de Tours, qui met la condam-

Le prétendant avait été promené dans l'Artois le Hainaut et la Flandre, tantôt à cheval, tantôt sur un char à quatre chevaux, expiant ses triomphes d'avril et de mai par des pompes ridicules. On le ramena à Lille, où son procès fut instruit. J'ignore ce qui fit choisir cette cité pour théâtre de sa dernière humiliation. Peut-être y avait-il pris la couronne, à la fête de la Pentecôte : deux chroniques pourraient le faire croire (1). Lille, du moins, avait été la seconde ville à le saluer empereur; c'était là aussi qu'il avait ramassé les premières sommes nécessaires à ses largesses et à ses joyeuses entrées (2). Choisir Valenciennes, plus criminelle encore aux yeux de Jeanne, eût été dangereux peut-être. Les lances des défenseurs du comte y étaient tombées; mais son souvenir y demeurerait. Il eût été plus imprudent encore d'instruire le procès au centre de la Flandre, à Gand ou à Bruges : ces villes étaient trop loin de la France; un mouvement aurait pu éclater en faveur du coupable. Son ignominieuse apparition n'y avait pas produit l'effet attendu : bien des populations avaient pleuré en voyant leur seigneur humilié à

nation de l'ermite vers le commencement d'octobre (circa kalendas octobris). *Recueil des hist. franç.*, t. xviii, p. 309. Le texte porte *excepto corpore Bertranni*. En style de palais, *corpus* signifie personne et non cadavre. La sentence n'était pas encore exécutée, et il ne s'agit point du refus des honneurs de la sépulture. Dans cet acte Bertrand de Rayns y est appelé de Rais.

(1) Partie 3^e, § 8, p. 182, note.

(2) OUDENEERT, *Annales de Flandre*, édition de Lesbroussart, t. II, p. 114.

ce point. Il ne fallait qu'un souffle pour rallumer partout l'incendie.

L'empereur, dégradé, accusé, poursuivi par celle qu'il avait appelée sa fille, comparut donc devant un tribunal composé des barons partisans de la comtesse. Arnoul d'Audenarde en fut, comme nous l'avons dit, le président ou plutôt l'âme (1).

Les dépositions faites à Péronne furent renouvelées et, cette fois, discutées sans crainte; tout prestige de grandeur était tombé autour du vieillard. Ses cent chevaliers n'étaient plus là pour soutenir, par leur présence, la dignité de sa parole. Il fut reconnu, prononcé que le prétendu Baudouin comte de Flandre et de Hainaut, empereur de Constantinople, était un fourbe, nommé réellement Bertrand de Rayns, qui avait été successivement trouvère, comédien, jongleur, ermite.

Ainsi cet homme si redoutable à Jeanne de Constantinople, si majestueux en abordant Louis VIII, qui l'appela Sire oncle; cet allié du roi d'Angleterre; cet envoyé de Dieu reçu processionnellement dans les Flandres n'aurait été qu'un habile histrion. Avant de venir dire à la comtesse Jeanne, je suis l'empereur de Constantinople, votre père; à Louis VIII, je suis Baudouin, votre oncle, par deux fois vainqueur de Philippe-Auguste; aux

(1) *Andrensis monasterii chronicon, chronicon Alberici; Rec. des hist. franç.*, t. xviii, p. 579, 794.

vieux chevaliers de Flandre , je suis le comte sous qui vous et vos frères avez glorieusement combattu dans l'Artois et en Orient; avant de parler, à Péronne, avec tant d'émotion et d'à-propos qu'il déconcerta ses accusateurs et fit pleurer une partie de l'assemblée, il aurait essayé son éloquence dans les foires de la Champagne et de la Bourgogne, en disant aux paysans ébahis : J'ai voyagé par maints royaumes, au Caire, en Morée et dans les états du Prêtre-Jean (1).

Tout cela n'est pas impossible, n'est pas même sans une grande probabilité. On a dit que certains barons mécontents du gouvernement de Jeanne

(1) Voyez le *Diz de l'Erberie*, de Rutebeuf, t. 1^{er} de ses *œuvres*, p. 251 :

Si ai estei en mainz empires ,
Dou Caire m'a tenu li sires
Plus d'un estei.

.

Meir ai passée ,
Si m'en reving par la Morée ,
Où j'ai fait moult grant demorée.

.

Ai herbes prises
Qui de granz vertuz sont emprises
Sur quelque mal qu'el soient mises .
Li maux c'enfuit.

Jusqu'à la rivière qui bruit ,
D'où flun des pierres jor et nuit ,
Fui pierres querre.

Prestres Jehans i a fait guerre :
Je n'osai entrer en la terre ;
Je fui au port.

Moult riches pierres en aport
Qui font resusciter le mort.

avaient appelé le spirituel trouvère de Charembaud de Chapes, ou avaient du moins profité de sa venue dans le Hainaut pour essayer une résurrection du célèbre empereur toujours attendu par ses peuples ; que cet homme doué d'un triple avantage, de beaucoup d'esprit , d'une grande audace et d'une merveilleuse ressemblance avec le comte Baudouin IX, avait appris son rôle au bois de Glançon , préparant les esprits , pendant une année , par des apparitions mystérieuses. (1)

Il est impossible de ne pas adopter la vraisemblance de cette intrigue ; mais pour en admettre la réalité , et ne garder aucun doute , il faudrait des faits et des dépositions plus incontestables.

En comparant les probabilités et les témoignages, on rencontre de graves difficultés. Est-il aisé, par exemple , d'expliquer la première adhésion d'un grand nombre de seigneurs favorables à Jeanne , d'Arnoul de Materne entre autres , d'Arnoul d'Audenarde lui-même si fortement ébranlé au sortir de la cabane ? L'examen changea leur conviction. Mais une première impression , un cri spontané du cœur seraient-ils moins respectables que les raisonnements qui le suivirent ? Le témoignage des chevaliers, devenus Frères Mineurs, eut une grande influence sur l'opinion que ces barons se formèrent ; mais ce témoignage était insuffisant, ainsi que nous l'avons remarqué à l'interrogatoire qu'ils subirent au Quesnoy. D'ailleurs, il fallait appeler ces témoins

(1) LE NAIN DE TILLEMONT, *Vie de S. Louis*, t. 1, p. 362.

à Lille , quand le procès y fut instruit , et nulle trace n'est restée de la confrontation qu'ils avaient demandée eux-mêmes.

Tout embarras serait levé par la confession du coupable, s'il était constant qu'il avoua son imposture , comme la plupart des écrivains l'ont dit , et surtout qu'il l'avoua librement , ce que plusieurs ont nié. Voici comment le P. d'Outreman résume les diverses relations du procès , depuis la première enquête du baron de Chastenay jusqu'à la sentence des barons siégeant à Lille.

« Accusé de brigandage ou de tours d'adresse, il fut jeté en prison par le chevalier qui l'avait fait prendre. Là , pressé par les questions , effrayé par l'apprêt du chevalet , il avoua tout de lui-même , confessant qu'il s'appelait Bertrand de Rayns , du lieu de sa naissance ; que son père , nommé Pierre Cordièle , était homme de Clarembaud de Chapes ; que , joueur de vielle il avait été d'abord histrion , puis anachorète en France et en Belgique , auprès de Valenciennes , jusqu'au jour où de méchants conseils lui firent oser le rôle d'empereur. Envoyé au roi , qui le livra à la comtesse , promené par les bonnes villes de Flandre , partout il fit publiquement l'aveu de son crime et de sa fraude... Cependant cette confession et le châtiment qui termina l'enquête juridique ne purent détruire l'opinion trop profondément imprimée dans l'âme du peuple. De nos jours encore (en 1643) les habitants de Lille , et de Valenciennes et de plusieurs autres contrées pensent que la com-

tesse Jeanne , fille impie , a réellement fait mourir son père ; et qu'en élevant à Lille l'hôpital dit de la Comtesse elle voulut expier son parricide (1). »

Matthieu Pâris , chroniqueur d'alors , a bien osé suivre cette absurdité , avait déjà dit Henri d'Ostreman , père de l'historien que j'ai cité. Ces deux écrivains, d'ailleurs fort graves , s'étonnent qu'on ait pu sérieusement soutenir l'opinion folle et impie , selon eux , qui réhabiliterait la mémoire de l'ermite (2).

Cependant , au temps même de ce grand coupable , l'Angleterre , l'Allemagne , la France et la Belgique retentirent d'appels au jugement de Dieu , qui accusaient sa fille d'avoir été aveuglée par l'ambition. Matthieu Pâris n'est pas toujours sûr , il est vrai ; et les fables qu'il mêle ici à sa narration rendent son témoignage plus suspect que jamais (3).

Celui de l'historien allemand , Albert de Stade , est bien plus respectable , tant à raison du caractère de cet écrivain qu'à cause du calme et de l'ingénuité de son récit. Il a dit le pour et le contre , et sa déposition se termine ainsi : « Etait-ce véritablement le comte Baudouin , ou ne l'était-ce pas ? C'est sur quoi les Flamands se disputent ; et le procès est encore à juger (4). »

De toutes les chroniques contemporaines favo-

(1) *Constantinopolis Belgica*, I. 4, c. 47, § 6, p. 393.

(2) *Histoire de Valentiennes*, I. 2, c. 4, p. 437.

(3) Voyez p. 85 et 86.

(4) *Chronicon* , p. 205 (Helmaestadii, 1587).

rables au prétendant , c'est celle de Tours qui s'est exprimée avec le plus d'énergie et d'une façon plus explicite (1). « La comtesse de Flandre , dit-elle , ayant d'abord mis le comte Baudouin en prison , et voyant que cette première mesure ne l'aidait pas du tout à reconquérir ni son comté de Flandre ni les cœurs des Flamands , ordonna , pour humilier les partisans de l'empereur et les livrer au mépris, qu'on promenât leur sire, en char à quatre chevaux , par les villes principales de ses états ; et qu'on le suspendît à la potence , appelée pilori , avec deux chiens pendants de chaque côté. Enfin , comme ce spectacle ne pouvait lui rendre l'amour de ses sujets , sans avoir obtenu de l'accusé aucun aveu , sans l'avoir convaincu d'imposture , elle le fit mourir sur un gibet , à Lille en Flandre. Mais , comme il a été dit par la plus grande partie de la noblesse et du peuple , elle a encouru l'accusation de parricide. Car , bien que quelques-uns aient appelé le comte un misérable , que d'autres l'aient nommé Gierri de Metz, d'autres Bertrand de Rayns, tout cela a été dit pour faire plaisir à la comtesse. Aucun , en effet , parmi les témoins dignes de croyance , ne s'est trouvé qui se souvînt l'avoir déjà connu ailleurs ou vu. Quant à lui, ferme dans sa conduite , il protesta jusqu'au bout qu'il était Baudouin , comte de Flandre , et que sa fille le détenait injustement. C'est ainsi qu'au milieu des larmes de ses peuples, vers les calendes d'octobre, il finit sur un gibet. »

(1) *Rec. des hist. franç.*, t. xviii, p. 309.

Ainsi quelques auteurs anciens nient les aveux de l'accusé ; d'autres les attribuent à la violence des tortures. Le bruit courut même que Jeanne , pour voiler l'odieux de son crime , voulut forcer le patient , épouvanté par ses menaces , à prendre le nom de Bertrand de Roy , sorcier célèbre alors et banni de plusieurs pays pour ses crimes (1).

La vie entière de Jeanne et les vertus de Louis VIII réclament contre l'accusation d'un crime volontaire ; mais n'ont-ils pas pu être trompés ? En ne tenant compte que des pièces restées pour la révision de ce grand procès , je n'oserais affirmer absolument le contraire. Il est vrai que parmi les antiques témoins dont la voix est parvenue jusqu'à nous quatre ou cinq au plus ont déposé en faveur de l'ermite , accusé par une quinzaine d'autres (2).

(1) Lesbroussart, dans son édition des *Annales de Flandre* d'Oudegherst, t. II, p. 424, *Note*, parle d'un manuscrit de l'abbaye de Saint-Martin, à Tournai, où il était dit que la comtesse Jeanne, au retour de son père, se rendit à Tournai, qu'elle l'y fit condamner à mort par les seigneurs de la ville, après lui avoir suggéré de prendre le nom de Bertrand de Roy (*sic*), enchanteur banni de plusieurs pays. L'éditeur d'Oudegherst, en rapportant cette chronique, se moque avec raison de sa fausseté à l'endroit de Tournai, où certainement n'eurent lieu ni la condamnation ni le supplice ; mais on y retrouve, du moins, la trace de l'accusation vraie ou fausse qui pesa sur la comtesse, et c'est tout ce que nous devons constater ici.

(2) Je réunis, pour plus de clarté les principales chroniques citées çà et là dans mes notes. Voici celles qui accusent l'ermite : *Chronique rimée de Ph. Mouskes* (Brux., 1838), t. II, v. 24, 463-25, 325. — *Chronicon Balduini Ninoviensis*, à l'année 1225, dans le *Corpus chronicorum Flandriæ*, t. II, p. 722 (Brux., 1841). — *Gesta Ludovici VIII, Hist. fr.*, t. V, p. 287 ; t. XVII, p. 308 et 309. — *Chroniques de S. Denis*, *ibid.*, p. 420 et 424. — *Chronicon Andrensis monasterii*,

Mais au témoignage de ses défenseurs, il faut joindre l'appel des peuples et des générations qui ont protesté aussi longtemps que s'est conservé le souvenir de cet événement lugubre.

Un historien de Lille, Oudegherst, parlait encore ainsi, à la fin du seizième siècle, de la persévérance des peuples à réclamer contre le jugement de leur malheureux comte : « Chacun disait et maintenait que Jeanne avait fait pendre son père ; et fut cette opinion et persuasion tellement enracinée au cœur de la multitude (comme moi-même j'ai ouï et entendu), que par nulle excuse on ne les en pouvait divertir. De sorte, ajoute-t-il, que la comtesse Jeanne elle-même (n'eût été la confession dudit ermite faite en sa présence) en aurait douté ; tant étaient effrontées l'assurance et l'affir-

ibid., t. xviii, p. 579. — *Chron. Joan. Iperii sythiense* S. Bertini, *ibid.*, p. 609. — *Chron. Leodiense Reineri*, *ibid.*, p. 636. — *Chron. S. Medardi suessionensis*, *ibid.*, p. 722. — *Chron. Alberti Trium Fontium*, *ibid.*, p. 794. — *Chronique de Flandre, par un auteur incertain, et nouvellement mise en lumière par Denis Sauvage* (Lyon, 1562), p. 45, et 46. — *Annales du Hainaut*, par J. de Guise, édition du marquis de Fortia, t. xiv, c. 78 et suiv. Voyez *ibid.*, t. xv, p. 263 et suiv., le récit de Jean Lefèvre, qui a copié J. de Guise. — *Notice du xiv^e ou xv^e siècle sur Bertrand de Rayns, publiée d'après un manuscrit de la bibliothèque royale*, par M. Lucien de Rosny (Paris, Techener). Ce récit diffère peu des deux précédents.

Voici les principales chroniques anciennes qui ont défendu l'ermite. *Chronicon Alberti Stadensis* (Helmaestadii, 1587), p. 205 ; et dans Schilter, *Scriptores rerum german.*, pars 2 (Argentorati, 1702). Le passage d'Albert sur Baudouin a été traduit par le marquis de Fortia, *Annales du Hainaut*, t. xv, p. 428 et suiv. — Matth. Paris *Historia, Rec. des hist. fr.*, t. xvii, p. 759. — *Chron. Turonense*, *ibid.*, t. xviii, de la p. 308 à 309. — *Le livre de Baudoyne*, p. 47 et suiv. (Brux. 1836) ; le *Romant de Bauduin*, dans *Constantinopolis Belgica*, p. 660.

mation de ses partisans. Ce fut au point, dit encore cet historien, que, pour faire cesser les murmures du peuple et le convaincre, Jeanne envoya en Orient plusieurs prêtres, avec l'évêque de Mytilène et un religieux bénédictin, qui allèrent à Constantinople, à Andrinople et autres lieux, pour s'assurer de la mort du comte Baudouin et des circonstances de son supplice (1). »

C'est précisément de ces informations après coup que les partisans de l'ermite ont tiré leur plus solide argument. Ces perquisitions, en effet, seraient de nature à jeter des doutes sur la conviction de Jeanne elle-même. Elles prouvent au moins combien cette princesse eut à lutter contre les accusations de parricide. Ce fait, joint à beaucoup d'autres épars dans cette histoire, achève de montrer que les preuves de la mort du comte Baudouin n'étaient ni assez évidentes ni assez palpables pour devenir populaires.

Ainsi, parmi tant de doutes, parmi tant de négations et d'affirmations contraires, nous n'avons trouvé d'accord entre les témoins que sur deux faits; sur le supplice de l'accusé et sur l'impression qu'il produisit. Cessons donc une controverse difficile en 1225, impossible aujourd'hui; et bornons-nous à raconter ce que personne ne nie, la triste fin de l'ermite qui fut deux mois empereur.

(1) *Annales de Flandre*, t. II, p. 449.

IV.

LE SUPPLICE DE L'ERMITE.

(1225, vers le 4^{or} octobre).

Suivant le texte de la chronique de Tours que nous venons de citer, l'ermite n'avait été d'abord condamné qu'à une réclusion perpétuelle : c'était suffisant pour la tranquillité des Flandres ; et l'on ajoute, sur je ne sais quel monument, que Louis VIII ne voulait pas la mort du coupable. Cet incident, s'il était vrai, ferait croire à quelque trouble dans la conscience du monarque. Le crime reconnu méritait trop évidemment le dernier supplice, pour avoir des scrupules ou pour user d'indulgence (1).

(1) « N'est-il pas étonnant, dit M. J. de Mersseman, que le roi de France ait jugé que le crime du vieillard ne méritait pas la mort ? Rappelons-nous un instant quel était ce crime. Quoi ! un homme arrive en Flandre et en Hainaut ; il prétend en être le légitime souverain ; il prend possession des deux comtés, en chasse la comtesse, lève des impôts, crée une armée, fait des chevaliers, confère des fiefs et des privilèges, conclut des traités de paix et d'alliance, commet, en un mot, le crime d'usurpation et de lèse-majesté le plus audacieux dont parle l'histoire, et ce crime ne mérite pas la mort ! Et c'est au treizième siècle qu'une telle opinion est prononcée par le suzerain même de la comtesse dépouillée, par celui-là même qui prétendit avoir jugé, et qui condamna le vieillard coupable d'un pareil attentat ! Cette tardive indulgence de Louis VIII ne trahit-elle pas en lui le regret d'avoir été injuste ? » Cet argument serait grave s'il reposait sur une base incontestable. Mais M. Émile Gachet, auteur de l'assertion exploitée par M. de Mersseman, n'a pas fait connaître la source où il l'a puisée. *Revue du Nord*, t. iv, p. 169. *Études historiques sur Jeanne de Constant.*, par J. de Mersseman, *Étude* v^e, p. 166 et 167 (Bruges, 1844).

Les ovations grotesques du vieillard promené dans les villes et dans les foires se terminèrent à Lille par une pompe plus humiliante encore. Ce fut l'exposition infamante que nous avons déjà vue indiquée par la chronique de Tours , et dont Philippe Mouskes nous a versifié les détails.

On attendit l'occasion d'un grand concours de peuple , amené sans doute des campagnes à Lille par un marché ou simplement par l'intérêt qu'excitait le patient , et , quand plus plénière fut la fête , comme s'exprime le trouvère vallon , l'empereur de Constantinople , mis au pilori , lié

Et par les mains et par le cou ,
A guise de faux et de fou ,
Eut près de lui une barboire (un masque)
Comme diable cornue et noire. (1)

Ses juges ne voulurent donc pas que ce masque surmonté de deux cornes lui couvrît le visage. C'eût été diminuer la confusion du coupable ; il fallait , d'ailleurs , que ses anciens partisans pussent contempler à leur aise cette tête d'empereur qu'ils avaient follement vénérée.

Ce spectacle , au lieu d'attirer les risées du peuple , lui fit baisser les yeux , et des larmes coulèrent. L'indignation redoubla quand on vit pendre deux sales chiens barbets à ses côtés. L'ermite , dégradé à ce point , outragé par les sarcasmes des officiers de Jeanne , put au moins reposer ses yeux

(1) PH. MOUSKES, v. 23, 290.

sur la foule silencieuse et humiliée de son opprobre (1).

Il fut ensuite détaché et promené par les rues,

Tout de même comme on fait l'ours ,
Pour les lourdes et pour les lourds ;
Et partout où on le menait ,
Disait que Ménestrel était (2).

On criait publiquement ses crimes, ses métiers et sa famille , en nommant son père , sa mère , ses frères et ses autres parents , que plusieurs témoins prétendaient connaître (3).

Pour lui , suivant d'autres relations qui lui sont favorables , il se taisait ou même il réclamait avec énergie , affirmant jusqu'au bout que la comtesse Jeanne était sa fille (4).

(1) Pa. Mouskes, v. 25, 297. Dans Matthieu Pâris (édition de Londres , 1640, t. II , p. 320) , on lit : « Hinc et inde fecit duos canes nigros, scilicet mirgos, suspendi. » Le *Recueil des historiens français*, t. xvii, p. 759, porte : duos canes veteres. Du Cange, dans son *Glossaire*, au mot *mirgus* , adopte le texte suivante : « Hinc inde fecit duos canes, veteres scilicet mirgos, suspendi. Ubi, ajoute-t-il , legendum *mergos* recte adnotat Watsius : ita enim dicuntur canes urinatores , quos Galli *barbets* , Angeli *divers* et *Water dogges* appellant. »

(2) *Ibid.*, v. 25 , 305.

(3) *Chron. S. Med. suess.*, *Rec. des hist. Franç.*, t. xviii , p. 722.

(4) Nous l'avons vu dans la chronique de Tours. Rocolles (*des Impos- teurs insignes* , t. I , p. 168) assure que « dans le moment où on le menait au supplice, il déclara que sa fille avait sur une partie secrète de son corps un signe de naissance, connu seulement de lui, son père, de sa mère et de sa nourrice, et dont la connaissance ne pouvait avoir été divulguée, sa mère et sa nourrice étant mortes depuis longtemps. » Cette déclaration , dit M. de Mersseman , était de nature à jeter du doute... Mais sa mort était décidée. » *Etude histor. sur Jeanne de Const.*, p. 174 (Bruges, 1841). Ce défenseur de l'ermite a nui , ce me semble, à

Quoi qu'il en soit, il paraît que ces scènes ne se passèrent pas sans tumulte, et qu'un des deux prévôts de Tournai, accouru à Lille pour défendre l'ermite, protesta jusqu'à devenir victime de son dévouement. Voici ce que raconte le Livre ou plutôt le roman de Baudouin, écrit dans le courant du treizième siècle, chronique trop mêlée de fables pour admettre tous les détails de sa narration, mais trop explicite ici et trop d'accord, quant au fond, avec les relations contemporaines, pour qu'on lui refuse toute croyance (1).

« Par ma barbe ! dit le prévôt aux juges, vous vous méprenez ; car vous ne savez qui est démené ainsi laidement... Et puisque vous ne voulez en départir, je vous notifie pour vrai que c'est Baudouin, comte de Flandre, le père de madame la comtesse, qui s'en alla sur les Sarrasins outre-mer, où il a été emprisonné pendant vingt-cinq ans (2) ; qui, par la grâce de Dieu, s'en est retourné par deçà ; et, pour ce, je vous prie que vous ne lui fassiez plus de déplaisir, car il est votre droit seigneur.

« Certainement, dirent les barons, prévôt, vous mentez : car c'est Bertrand de Ray, le traître parjure, par qui le pape de Rome a été trahi. Car la comtesse a eu naguère lettres du pape ; et lui

sa plaidoirie en argumentant çà, et là, d'après l'autorité de Rocoles, historien dont la critique est suspecte, surtout quand il ne cite pas ses sources.

(1) *Le Livre de Baudouyn, conte de Flandre* (Brux., 1836), p. 54 et suiv.

(2) Il faudrait vingt ans, au plus.

mande le pape que, quelque part qu'il soit trouvé, il soit pris et mis à mort (1).

« Parbleu, dit le prévôt de Tournai, non est : c'est le comte Baudouin !

« Nonobstant tout ce que le prévôt put dire, ils ne voulurent jamais lâcher le comte, et le menèrent devers la halle, dont ils fermèrent les portes, en boutant dehors le prévôt et ses gens.

« Lequel prévôt moult courroucé s'écria à haute voix, au milieu de la foule ; Ah ! bonnes gens de Lille, pour Dieu ! veuillez secourir votre bon comte, qui est en péril de mort et qui est faussement accusé.

« Cependant, continue la chronique, la commune de Lille était accourue aux portes des halles, et la multitude criait : Pour Dieu ! que l'on ne fasse pas de mal au comte Baudouin.

« Mais, nonobstant les cris du peuple, les traitres qui tenaient le vieillard ne voulurent entendre rien, et le pendirent par le cou à un des bouts de la salle, et l'y firent mourir laidement...

« Et quand le comte fut pendu, un sergent monta aux fenêtres, et s'écria à haute voix : Or oyez ! oyez ! De par monseigneur le comte Ferrand, et de par madame la comtesse, nous faisons à savoir à tout le peuple, petits et grands, que l'homme qui a été pris par nous est Bertrand de Ray, qui

(1) Je n'ai trouvé nulle part ailleurs des traces de l'intervention du pape dans cette affaire. Est-ce une poétique invention de date plus récente ? Ou faut-il y voir le souvenir de quelque mensonge lancé dans le peuple pour augmenter l'autorité de la sentence ?

est banni de Rome, qui a trahi les Romains et le pape ; et , pour ce , le pape a mandé naguère à Madame, par ses lettres, que , s'il était trouvé en sa terre, il fût pris et pendu , et qu'elle fît publier cet arrêt par tout son pays. Et , pour ce , l'on vous commande que vous vous en alliez dans vos maisons, sans plus tenir compte de la chose.

« La commune se retira , car elle redoutait trop la comtesse ; et ceux qui avaient pendu le comte Baudouin sortirent des halles, et tuèrent le prévôt de Tournai et tous ses gens.

« Cependant plusieurs bourgeois étaient accourus à la salle Saint-Pierre , où était la comtesse ; ils la trouvèrent assise sur un banc , et lui racontèrent avec grande émotion tout ce qui se passait. Elle leur répondit : « Beaux amis , ne vous en mettez pas en peine. Pour moi , je n'en donnerais pas un fêtu. »

Mais elle était en joie, et grâciait Jésus,

Que ainsi fut pendu Bertrand le malotru. (4)

« Certainement, continua-t-elle, ce n'était pas le comte Baudouin mon père, mais un traître nommé Bertrand de Ray, qui avait trahi le pape ; et , pour ce , je l'ai fait ainsi mourir ; et vous en taisez et ne m'en parlez plus. »

Voilà donc à peu près comme les choses se passèrent ; car la substance de ce récit n'est pas con-

(4) Je joins ici une autre version du *Romant de Bauduin* versifié , dont le P. d'Outreman cite un fragment dans ses notes , à la fin de sa *Constantinopolis Belgica* , p. 660.

trédite par les autres chroniques du temps , et les circonstances lui donnent de la vraisemblance. Il est certain que l'ermite fut pendu et étranglé à Lille , devant la maison des échevins , ou hôtel de ville , appelé la Halle. Quelques écrivains ont ajouté qu'il avait été traîné sur la claie et roué vif (1) On a dit aussi qu'en mourant il s'écria du haut de son gibet , dans les angoisses de la honte et de l'agonie : O dure mort ! (2)

Là donc , et là seulement , finit non pas , je pense , la vie réelle de l'empereur Baudouin conquérant et empereur de Constantinople , vie terminée plus probablement en 1206 , mais sa vie historique , cette vie par laquelle nous existons dans l'opinion et dans la mémoire des hommes. C'est un des plus mémorables exemples des incertitudes et des vanités de la renommée. Nous en sommes à douter si le fondateur d'une dynastie nouvelle sur le trône de Constantin mourut sous le fer des Bulgares , empereur et martyr , ou pendu par l'ordre de sa fille , avec le titre de comédien.

Nous avons entendu , au Quesnoy , seize de ses compagnons d'armes , cachés sous un habit de moine , répondre : Pourquoi chercher nos noms , qui vous sont inutiles ? Vous les verrez un jour ,

(1) Voyez l'histoire de Lille , par M. V. Derode (Lille. 1818) , t. 1 , p. 243. Un texte de J. de Guise confirme cette opinion. « Primo de stracatus equis , et postea suspensus e patibulo ferreis catenis. » *Annales du Hainaut* , t. xvi , c. 94 bis.

(2) Voyez la 1^{re} *Étude historique sur Jeanne de Constant.* , par J. de Mersseman , p. 475 (Bruges , 1844).

nous l'espérons , au livre de vie , où nous travaillons à les écrire en même temps que nous les effaçons des livres d'ici-bas. Baudouin IX, leur chef, évoqué par l'histoire , nous répond de sa tombe à demi-ouverte : Laissez à Dieu le secret de mon dernier soupir. Mort à Lille ou à Ternove , mon trépas fut grand , s'il fut chrétien. Au jour où je me réveillerai avec mes chevaliers de Valenciennes, avec Louis VIII , avec ma fille , avec vous , le monde entier saura si le Ciel me mit , pour mes mérites , à l'épreuve du martyre, en 1206, ou pour mes péchés , en 1225 , à l'épreuve du gibet élevé par ma fille.

Ici donc devrait finir l'histoire de l'ermite de Glançon ; mais il nous reste à dire un mot de ses funérailles , et à connaître les nouvelles rapportées d'Orient par les envoyés de Jeanne.

V.

FUNÉRAILLES DE L'ERMITE.

Le misérable pendu fut détaché du gibet par ordre de la comtesse , jeté sur un char , et traîné hors de la ville , à la justice de Loos , où il fut de nouveau élevé en l'air , au milieu des champs , pour y être dévoré par les oiseaux de proie. Ce lieu s'appelait , dit-on , en flamand Thur-Moer , porte du marais , d'où serait venu le nom de Dure-

Mort, qu'il porte aujourd'hui (1). Le prévôt de Tournai et ses gens tués avec lui eurent une sépulture plus honorable : Jeanne , dit le *Roman de Baudouin* , les fit enterrer noblement (2).

Autour du cadavre pendu au vent furent posées des sentinelles nombreuses et armées (3). Cette garde , qui dura pendant une semaine entière , rend moins vraisemblable ce que deux chroniques racontent des honneurs rendus par les moines de l'abbaye de Loos aux restes du supplicié ; et si ce fait très-contestable était réel , il faudrait croire qu'ils s'y hasardèrent seulement après le départ des soldats , lorsque les oiseaux n'eurent laissé qu'un squelette.

On raconte donc que l'abbé des moines de Cîteaux établis en ce lieu , ne pouvant tenir à ce spectacle , sortit pendant la nuit , en procession , à la tête de tous ses religieux , recueillit pieusement les restes du vieillard qu'il croyait être le comte Baudouin , leur rendit tous les honneurs funèbres dus à sa qualité et à ses malheurs , et l'enterra ensuite dans l'enceinte de son monastère , en habit de chevalier.

(1) « On attribue ce nom aux souffrances du malheureux Bertrand , dit M. V. Derode. Nous pensons qu'il y a erreur ; que c'est un paronyme , et qu'il faut adopter le nom de Thur-Moer , porte du Marais , parce qu'en effet le gibet était près de la porte qui conduisait au marais , et que , dans les titres du siècle précédent , on voit citer un sieur de Duremort (ou Thurmoer) , à l'occasion de l'abbaye de Loos. » *Histoire de Lille* , t. 1 , p. 243. (Lille , 1848).

(2) *Constantin. Belg. , Notes* . p. 660.

(3) « Multis per circuitum armatis , et observantibus per hebdomadam , deputatis custodibus. » Albéric de Trois-Fontaines , *Recueil des hist. franç.* , t. xvm , p. 794.

Albert de Stade attribue cet acte de dévouement à l'abbé de Valenciennes, que son voyage de Cologne n'avait pas détrompé. La comtesse Jeanne, suivant cet historien, ordonna qu'on déterrât le mort et qu'on l'exposât de nouveau aux injures de la pluie et des vents. (1).

« Alors, dit le *Livre de Baudouin*, l'abbé de Loos monta à cheval avec deux de ses moines, et s'en vint devers la dame, et lui dit : Madame, je prends sur mon âme que cet homme qui a été ainsi meurtri au gibet était votre père, le bon comte Baudouin. Faussement vous l'avez fait mourir. La comtesse lui répondit qu'elle n'en savait rien ; qu'il s'était nommé devant elle Bertrand de Ray. »

« Incontinent, ajoute cette chronique, la dame fit venir charpentiers, maçons et autres, et fit faire un hôpital de Saint-Pierre et de Saint-Nicolas, qu'elle fit moult richement fonder, et ordonna prêtres pour prier pour l'âme de son père. » (2).

Dix ans, en effet, après le supplice de l'ermite, en 1236, Jeanne fonda à Lille, près de son palais, un hospice appelé l'Hôpital-Comtesse, spécialement destiné aux pèlerins et aux voyageurs infirmes. Il fut érigé en l'honneur de la sainte Vierge, et pour le salut des âmes de la comtesse et de ses ancêtres

(1) *Chronicon Alberti abbatis Stadensis* (Helmæstadii, 1587), p. 205 ; le marquis de Fortia, au t. xv, p. 428, de sa traduction des *Annales* de J. de Guise. Voyez ce que dit M. de Mersseman à l'appui de ce fait, dans sa v^e *Etude historique sur Jeanne de Const.*, p. 177-180. (Bruges, 1844).

(2) P. 56. (Bruzelles, 1836).

et successeurs, et surtout du comte Ferrand, mort trois années auparavant. C'est ainsi que l'acte de fondation s'exprime. Mais le peuple y vit du mystère : ce fut à ses yeux un monument d'expiation. On crut que Jeanne, parricide et repentante, recueillait les voyageurs en mémoire du pèlerin célèbre et malheureux qui avait été son père.

Cette expiation, dit un critique moderne, et par conséquent l'aveu du crime se trouvaient, en quelque sorte, inscrit par un symbole indélébile dans l'institution de l'Hôpital-Comtesse; les murs et les vitraux portaient une empreinte accusatrice. On y voyait un T majuscule, figure d'une double potence ou d'une potence à deux branches. (1)

Ce signe mystérieux a beaucoup embarrassé les défenseurs de la comtesse; ils y trouvent l'initiale du nom de Thomas de Savoie, second mari de Jeanne. Mais Jeanne ne l'épousa qu'en 1237, plus d'un an après la fondation de l'hospice. (2)

La solution de ce problème eût été plus facile si on l'avait cherchée dans l'interprétation des symboles du moyen-âge. Ce Tau représente en effet une potence, c'est-à-dire une béquille, et non un gibet.

(1) *V^e étude historique sur Jeanne de Const.*, p. 187-192. « On y voit, dit Rocolles, trop souvent appelé en témoignage par M. de Mersseman, des armes et les marques du sujet de la fondation; savoir, une potence aux murailles et vitres, jusqu'aux rideaux des lits, aux plats, aux assiettes, nappes et serviettes, ce qu'assurément les directeurs dudit hôpital n'auraient pas souffert si l'acte de la fondation n'autorisait la croyance du vulgaire. » *Ibid.* p. 189, *Constant Belg.* p. 394.

(2) Voyez M. de Mersseman, *Ibid.*, p. 190.

C'est un emblème d'hospice : on le retrouve ailleurs qu'à Lille (1).

Le *Roman de Baudouin* a confirmé tous ces soupçons par une anecdote complètement invraisemblable. « Quand Ferrand, fut en Flandre, dit-il, la dame lui dit une fois coïement (c'est-à-dire tranquillement) : Ferrand, beau sire, vous me devez bien aimer ; car vraiment, pour l'amour de vous pendant que vous avez été dehors, j'ai fait mourir mon père, qui était venu d'outre-mer, afin qu'il ne vous ôtât pas votre comté de Flandre et les autres terres que vous tenez. Et quand Ferrand l'entendit, il lui dit : Très-mauvaise femme, es-tu si outrecuidée (présomptueuse) que tu aies fait mourir ton père ? Par ma barbe ! ainsi ferais-tu de moi volontiers. Le comte, ajoute la fabuleuse chronique, tira un couteau et en voulut frapper la comtesse ; mais ses gens saillirent sus, et lui ôtèrent le couteau. La dame s'enfuit à Bruges, et se mit en une abbaye, où elle demeura moult longuement et puis on fit la paix entre les deux époux » (2).

(1) Voyez le *Glossaire* de Du Cange au mot *Potentia*. Le P. Cahier, qui a préparé depuis longtemps un ouvrage sur les symboles des Saints, m'assure que le prétendu Tau de S. Antoine lui avait été attribué précisément à cause de l'ordre des hospitaliers appelés de son nom *Antonins* ; et que ce signe (*béquille potence*) était tout simplement une indication généralement adoptée, au moyen âge, pour caractériser les hospices consacrés au soin des infirmes, vieillards, estropiés, etc.

(2) *Le Livre de Baudouyn*, p. 57, (Bruxelles, 1836). Ce récit est immédiatement suivi de la fable de l'*Autour blanc*, que le conte d'Aron-del apporta au conte Ferrant, de par le roy d'Angleterre, oiseau merveilleux qui brouilla les cours de France et de Flandre, et amena la bataille de Bouvines.

Voilà un conte par trop absurde pour qu'on puisse rien conclure. On peut y voir, tout au plus, quelque obscur reflet des brouilleries qui, comme nous l'avons dit, semblent avoir troublé plus d'une fois l'union conjugale de la fille de Baudouin et d'un prince portugais.

Les enquêtes faites après coup en Orient, par l'ordre de la comtesse, ont un caractère plus grave. Elles sont attestées par ses partisans eux-mêmes, qui en ont tiré une conséquence opposée à celle de leurs adversaires.

On lit dans une chronique flamande favorable à Jeanne : « Les rumeurs publiques en vinrent au point que, presque tous les jours et en la présence même de la comtesse, on racontait de nouveaux détails inventés par le peuple pour prouver que ce n'était pas un ermite, mais bien véritablement Baudouin de Constantinople, comte de Flandre et de Hainaut, qui avait été pendu par sa propre fille, afin qu'elle pût garder ses domaines. On en dit tant que Jeanne elle-même obsédée s'écria : Si je n'avais appris de la bouche même de Bertrand de Rayns qui il était, il me faudrait croire que c'était mon père » (1).

Le P. d'Outreman, autre partisan de la comtesse, ajoute que pour réfuter tous ces bruits et mieux prouver son innocence, elle fut obligée d'envoyer en Bulgarie des commissaires chargés

(1) Voyez M. de Mersseman citant la chronique d'Andreas Wyrtz, *vo étude hist.*, p. 182.

d'une enquête juridique sur la mort de son père. A leur tête se trouvaient Jean, évêque de Mytilène, et Albert, moine bénédictin, docteur en théologie. Ils arrivèrent en Orient l'année même de l'exécution faite à Lille. Joannice était mort misérablement d'une maladie aiguë, dans laquelle on crut voir la justice du Ciel punissant ses cruautés. Les envoyés de la comtesse rencontrèrent à Ternove, capitale des Bulgares, une femme de Bourgogne, qui s'y était retirée en revenant avec son mari d'un pèlerinage à Jérusalem. C'est de sa bouche qu'ils recueillirent les détails que nous allons lire sur le supplice du comte Baudouin, en 1206 (1).

Le P. d'Outreman, que je vais traduire, a tiré cette narration d'un auteur anonyme dont il avait le manuscrit (2). « Plût à Dieu, s'écrie-t-il, que cette relation, confirmée par le serment des envoyés de Jeanne, eût été authentiquée et solennellement consignée dans les monuments publics de l'époque ! Si la fille de Baudouin y avait pourvu,

(1) *Constant. Belg.*, p. 367, § 2.

(2) *Ibid.* « Ce manuscrit, dit M. de Mersseman, où l'a-t-il trouvé ? Dans quelle abbaye, dans quel couvent, dans quelle bibliothèque était-il conservé ? Ce manuscrit était-il l'œuvre d'un chroniqueur consciencieux qui se contentait de rapporter les événements dans leur naïve nudité, ou bien le travail d'un de ces trouvères, comme il y en avait tant à cette époque, qui s'inquiétaient peu de la vérité historique ? D'Outreman ne donne aucun renseignement direct à ce sujet, » *iv^e étude hist.*, p. 121. La perte de ce manuscrit ôte, en effet, à la critique le moyen de juger sa valeur ; et nous en sommes réduits à l'autorité du P. d'Outreman, que M. de Mersseman maltraite beaucoup trop. C'est un historien habile, grave et très érudit : Du Gange parle de lui avec plus de respect, dans sa *préface* à Villehardouin.

son père pourrait être aujourd'hui vénéré sur nos autels comme martyr de la chasteté» (1).

Ce qui pour cet historien est matière à regret est pour d'autres un sujet de doute. Si une relation tellement avantageuse à la cause de Jeanne avait été également sûre et incontestable, cette princesse aurait-elle négligé de la rendre plus solennelle?

VI.

LE MARTYRE DU COMTE BAUDOUIN.

Je ne ferai qu'abrégé la narration que le P. d'Outreman a copiée, ou plutôt faite d'après la relation manuscrite des envoyés de Jeanne, relation confirmée, dit-il, par leur serment (2). Sans rien retrancher des faits, je l'ai déchargée de sa rhétorique par trop invraisemblable. Il en restera assez pour montrer que la plume de l'écrivain, quel qu'il soit, s'est jouée dans les broderies de cette histoire. Mais cet témoignage dégagé de son application, est demeuré, quant au fond, respectable. Albéric de Trois-Fontaines et quatre historiens grecs le confirment (3).

(1) *Constant. Belg.*, p. 372 et 373.

(2) *Ibid.*, l. iv. c. xv, § 2 et suivants.

(3) Voyez DU CANGE, *Observations sur l'Histoire de Villehardouin*, n° 230, p. 348; THÉODORE DOUSA, *Notæ ad Chronicon Georgii Acropolitæ*, c. xiii, p. 290 et suiv. (Paris, 1654); LE BEAU, *Hist. du Bas-Empire*, l. 95, a. 1206, § 54. Albéric de Trois-Fontaines est, de tous les historiens de l'Occident, celui qui peut donner le plus de poids à la relation conservée par le P. d'Outreman. Il en a fait le résumé en dix

Depuis un an et plus, Joannice retenait le malheureux comte Baudouin dans les prisons de Ternove, capitale de ses états et le lieu ordinaire de sa résidence. Ni les sollicitations des princes croisés, ni l'offre d'une grande rançon, ni les prières et les menaces du pape, annonçant une croisade pour la délivrance du héros, n'avaient pu ébranler son vainqueur. Ce n'est pas que le prince Bulgare voulût le mettre à mort : sa première intention semble avoir été de garder son captif pour quelque occasion favorable, ou simplement de tenir enchaîné un homme dont il redoutait la valeur et la vengeance. Mais ses sentiments changèrent tout à coup : en voici la double cause.

Les Grecs qui l'avaient appelé à leur secours contre l'invasion des Latins, ne trouvant en lui qu'un oppresseur, se détachèrent de son parti, et songèrent à s'allier aux Francs, aimant mieux vivre sous leur empire que demeurer ses esclaves. Leur défection mit le despote en fureur; et sa colère s'étendit jusque sur l'empereur son prisonnier, qui fut chargé de chaînes plus lourdes, jeté dans un cachot ténébreux et torturé par la faim (1).

Peut-être Joannice ne l'aurait-il pas encore fait

lignes, dans sa chronique, sous l'année 1205. Les historiens de Constantinople n'ont fait qu'attester la mort de l'empereur Baudouin à Ternove. Je les citerai à propos des détails que leur narration confirme.

(1) Nicétas dit que Baudouin fut mis à mort à l'occasion de cette révolte des Grecs, et ne fait nulle part mention du second motif qui enflamma la colère de Joannice, suivant la relation manuscrite du P. d'Outreman, confirmée en cela par le seul témoignage d'Albéric Nicetæ Choniata *Balduini Flandri imperium*, p. 413 (Paris, 1647).

mourir sans un second événement qui lui bouleversa l'âme. Sa femme , Tartare de nation et non chrétienne , bien qu'il fût lui-même, au moins de nom, serviteur du Christ, profitant de son absence, s'était fait ouvrir le cachot du prince franc par pure commisération peut-être : mais la vue du héros majestueux jusque sous les lambeaux de son manteau jeta le trouble dans son cœur , et la passion y succéda violemment aux premières atteintes de la pitié.

Le comte Baudouin était, en effet, un des chevaliers les plus accomplis de son temps , et n'ayant alors que trente-cinq ans il était à la fleur de l'âge d'un guerrier. Sa force d'âme lui donnait un calme auguste dans la souffrance ; sa longue barbe , ses cheveux en désordre ajoutaient la dignité du malheur à sa mâle beauté.

Les visites de la princesse scythe redoublèrent ; et le comte trop peu sur ses gardes d'abord, eut l'imprudence de lui raconter au long ses combats et son infortune , en lui parlant avec émotion de sa patrie , de son épouse morte au moment de ses triomphes et de ses deux filles restées orphelines.

« Vous voyez , lui dit un jour la reine des Bulgares , combien mon mari me ressemble peu : sa cruauté envers vous me fait mal. Il y a longtemps que ses mœurs barbares m'ont choquée pour la première fois ; je m'y étais résignée jusqu'au moment où il vous a enfoui dans la nuit de ce cachot. Alors ce qui me restait d'attachement pour lui s'est con-

verti en haine. Il serait digne de vos fers ; vous de sa pourpre ; mais puisque le Ciel vous a donné d'autres états, laissons à Joannice l'empire d'Orient devenu le sien. Sans rançon , délivrez deux captifs : vous le pouvez.

» Et qui sont-ils ? répondit le comte , qui feignait de ne pas comprendre.

» Vous , reprit-elle , et moi que vous tirerez d'une servitude plus dure que la vôtre. Et pour mieux vous déclarer ma pensée, en me prenant pour épouse vous êtes libre. La couronne de Constantinople ne me fait pas envie. Joannice en sera bientôt maître , surtout si vous restez prisonnier. C'est vous que je veux ; avec vous je ne refuserai pas d'aller en Flandre. »

Elle s'était mal adressée : Baudouin frémit à cette impudente déclaration. C'était un prince chaste, à tel point que sa modestie et sa continence sont devenues célèbres chez les Grecs eux-mêmes , ses ennemis. Au temps de sa gloire deux fois la semaine , il faisait crier dans son palais , à la chute du jour , défense à tout impudique de dormir sous le même toit que lui (1).

Cependant le comte , songeant que la reine lui parlait de mariage et non d'adultère , qu'étant infidèle ses idées sur le divorce n'étaient pas saines, qu'elle avait d'ailleurs pouvoir sur ses jours, crut qu'il ne serait ni prudent ni juste de lui parler

(1) *Constantin. Belgica*, t. 4, c. 2, § 2. *Nicetæ Choniatae annales*, liber de rebus post expugnatam urbem gestis, p. 384 (Paris, 1617).

avec la sévérité que mériterait pareil langage dans la bouche d'une femme chrétienne. Il la remercia de sa bienveillance, en ajoutant : « Plût au Ciel que mon pouvoir répondît à ma reconnaissance ! Ce n'est pas le sceptre de Constantinople , mais celui du monde entier que je vous offrirais. Quant à votre alliance , y prétendre , y penser même , serait un crime. Du vivant de son mari , une femme ne peut violer la foi qu'elle lui a jurée : la loi chrétienne le défend. »

« Mais , reprit la reine , quelle foi mérite un homme qui n'en a pas ? Il adore le Christ de bouche ; dans son cœur et dans sa conduite , il le renie. »

« Il est pourtant chrétien , répondit le prince ; et , tout méchant qu'il est , il ne vous défend pas de devenir chrétienne. Votre mariage ne peut donc être dissous. »

Après quelques répliques échangées de part et d'autre , la femme de Joannice se retira blessée. « Quant à moi , dit-elle en partant , je sais ce que j'ai à faire. Pourquoi vous embarrasser de ma conscience ? C'est moi seule qu'elle regarde. La vôtre est libre , c'est tout ce qu'il vous faut. Car vous êtes veuf ; et de plus vous êtes captif. Esclave , soyez agréable à votre maîtresse : vous y êtes forcé par la raison , par la nécessité qui ne connaît pas de scrupule. »

Baudouin , la voyant sortir menaçante et ne lui laissant de choix qu'entre la mort ou le crime , fut saisi de terreur. Jusqu'où sa colère l'emporterait-

elle? Résolu pourtant de mourir plutôt que de se souiller, il passa la nuit priant Dieu.

Le jour à peine levé, la reine était dans son cachot. Elle redouble ses menaces; Baudouin demeure calme, inébranlable. Désespérée, hors d'elle-même, elle médite le crime de Phèdre; ou plutôt c'est l'épouse de Putiphar qui va perdre un nouveau Joseph.

Elle va trouver Joannice.

La voilà les cheveux épars, pleurant, sanglotant auprès de lui, refusant de déclarer ce qu'elle brûlait de dire, et finissant par apprendre à son mari que la fuite avait pu seule la soustraire à la violence de l'impudique empereur des Francs, son captif.

La jalousie allume la fureur du Barbare, déjà si mal disposé contre les Latins et leur empereur. Il l'aurait fait mourir à l'instant même; mais sa férocité le réserva pour un tourment plus solennel.

Il invita tous ses courtisans à un grand festin; et quand le vin eut échauffé les têtes, le malheureux comte, tiré de son cachot, fut amené dans la salle chargée de chaînes, et y demeura quelque temps livré aux moqueries des convives. Spectacle lugubre et plus cruel pour un cœur de prince magnanime que la mort elle-même. Baudouin cependant supporta patiemment les outrages: pensant à Samson, jouet des Philistins pendant le repas qui précéda sa mort héroïque, il s'armait comme lui de courage et se préparait à de plus rudes épreuves.

En effet le prince bulgare , ivre et emporté par la fureur , finit par lui reprocher ouvertement son infâme audace. Vainement le comte protesta de son innocence , s'efforça de prouver qu'il était victime d'une infernale calomnie ; Joannice lui fit trancher , en sa présence , d'abord les mains et les pieds , puis les bras et les jambes , lentement et à diverses reprises. Il fit ensuite jeter les membres et le tronc , qui respirait encore , dans une vallée près de Ternove , où l'on jetait les chevaux et les chiens morts. Le héros chrétien y survécut pendant trois jours , luttant non contre les oiseaux de proie , qui le respectèrent , mais contre la mort , soutenu par sa foi et plein de l'espoir du ciel.

Dieu attesta sa vertu par des prodiges. Dès qu'il eut expiré , une colonne lumineuse descendit sur la vallée où reposaient ses membres , qui rayonnèrent pendant plusieurs nuits. Joannice seul fut insensible à ce miracle. Apprenant que Baudouin avait cessé de souffrir , il lui fit enlever le crâne , qu'on enchâssa dans de l'or ; et ce fut , selon l'ancien usage des Scythes , sa coupe dans les repas de fête (1).

(1) Quelques critiques modernes , M. de Mersseman entre autres , ont trouvé invraisemblable cette circonstance du crâne de Baudouin transformé en coupe. Joannice étant chrétien , cette barbarie lui a paru trop forte , et c'est là une des raisons qui lui font rejeter la relation du P. d'Outreman , 1^{re} *Étude histor. sur Jeanne de Constant.* , p. 120 (Bruges , 1841). Les Grecs d'alors , plus à même d'en juger , en crurent ce prince capable. George Acropolite , historien du XIII^e siècle , l'atteste : « L'empereur Baudouin , dit-il , fut pris , amené chargé de chaînes à Jean , roi des Bulgares , et le bruit court que le barbare lui ayant tranché la tête la fit

Le tronc ne demeura pas longtemps privé de sépulture. Une femme pieuse de Bourgogne , qui , au retour d'un pèlerinage à Jérusalem , s'était arrêtée à Ternove , recueillit en secret les reliques du martyr et les ensevelit. Leur premier miracle fut en faveur de son mari : elles le guérèrent d'une rage de dents et d'une fièvre opiniâtre. C'est cette femme , rencontrée par les envoyés de Jeanne , qui leur raconta elle-même l'histoire qu'on vient de lire. Albéric de Trois-Fontaines ajoute que Joannice , redoutant sans doute la colère des Francs , ordonna à ses sujets , par un édit public , de garder le silence sur cette exécution (1).

Ces actes du martyre de Baudouin IX , en 1206 , dix-neuf années avant l'exécution mystérieuse de Lille , peuvent bien n'être pas suffisants pour rendre déraisonnable un appel de six siècles contre sa fille ; mais ils nous permettent au moins de reposer nos souvenirs sur un trépas plus glorieux à sa mémoire , à celle de Louis VIII et d'une princesse digne par sa foi , par son habileté et sa constance , d'être née d'un héros chrétien.

Jeanne de Constantinople fit reconnaître , en 1237 , l'empereur Baudouin II , successeur de son père , et lui fit rendre le comté de Namur , que la sœur de ce prince , Marguerite de Vianden , refu-

nettoyer , entourer d'ornements , et s'en servit en guise de coupe. » *Historia* , p. 12 (Paris , 1631). Voyez la note de Léon Allatius , *ibid.* , p. 252.

(1) *Chronique* , à l'année 1203.

sait de lui céder (1). Cette réhabilitation, due au zèle de Jeanne, ayant eu lieu une année après la fondation de l'hôpital dont on a fait tant de bruit, comment les accusateurs de cette comtesse n'en ont-ils pas profité pour montrer dans cet acte de justice, qui lui coûta la restitution de plusieurs châteaux, une seconde réparation de sa propre iniquité? Pour nous, contentons-nous de remarquer que les luttes de la sœur de Baudouin II pour se soutenir dans ses seigneuries de Courtenay et de Namur font voir jusqu'où pouvait aller le désir de garder un héritage contesté par un homme qu'on n'attendait plus.

Mais il est d'autres faits pour prouver que l'envie de prendre le bien d'autrui ne fut, au treizième siècle, ni moins ardente ni moins audacieuse. Rappelons-nous simplement ici l'empereur Frédéric II, mort en 1248, et reparaissant en 1284, sans que ses trente-six ans de tombe et les quatre-vingt-seize années d'âge qu'il aurait dû avoir pussent arrêter la hardiesse des imposteurs qui le faisaient ressusciter, ou détromper l'enthousiasme des Allemands qui accoururent sous ses drapeaux (2).

On a cherché des accusations contre la comtesse

(1) PII. MOYSKES, v. 29, 296; DU CANGE. *Hist. de Const.*, p. 402 d'ACHERY, *Spicilegium*, t. xi, p. 534. Le Nain de Tillemont raconte à long ce fait de la justice de Jeanne dans sa *Vie de S. Louis*, t. 2, c. 42.

(2) Pris par l'archevêque de Cologne, cet imposteur avoua sa fraude et fut brûlé publiquement. Un autre avait déjà essayé cette résurrection de Frédéric II, en 1262. Voyez LE NAIN DE TILLEMONT, *Vie de S. Louis* t. III, p. 497.

Jeanne jusque dans sa piété. Toutes ses bonnes œuvres sont devenues des indices de remords ; et son renoncement aux grandeurs , bien qu'il n'eût rien d'extraordinaire à cette époque , a fourni la dernière preuve du parricide qu'on démontre par son repentir.

Dégoûtée d'un pouvoir qui lui avait valu tant de colères , et songeant à son éternité , elle se retira malade à l'abbaye de Marquette , qu'elle avait fondée , près de Lille, y vécut quelque temps sous l'habit des religieuses de Cîteaux, et y mourut humble et pieuse , le 5 décembre 1244. Elle y fut enterrée.

Sur un tableau qui était suspendu près de sa tombe on lisait , en vers latins , son épitaphe dont la dernière pensée terminera ce récit. Que son âme ait rejoint celle de son père et soit mêlée aux chœurs des anges (1) !

- (1) Est sita Flandrensis princeps et hannonenſis
In tumulo tali. Vita nituit ſpeciali ,
Sicut Susanna cælebs ; fuit iſta monialis.
Nobilitas talis, proles fuit imperialis ,
Juſta , potens, fortis, clemens ac horrida mortis.
Angelicis mixta ſit turbis hæc comitiſſa.

HENRI D'OUTREMAN, *Hist. de Valent* , p. 547.

1

2

3

4

NOTES

ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N^o 1. (Voyez p. 46).

Fondation des premiers couvents d'hommes et division des provinces de l'ordre de Saint-François, dans l'Artois, le Hainaut et la Flandre.

Les couvents des Frères Mineurs situés dans l'Artois, le Hainaut et la Flandre furent d'abord soumis à la province de Paris, sous le nom de custodie de l'Artois. Leur nombre et la domination des Espagnols sur la Belgique exigèrent une séparation. Au chapitre général de l'ordre, tenu à Bruges en 1553, on érigea la province de Flandre, sous le nom de province de Saint-Joseph; et celle du pays Vallon, établie en 1558, fut appelée province de Saint-André (1).

(1) GONZAGA, *De origine seraphicæ religionis Franciscanæ* (Rome, 1587), p. 983 et 1065. Le couvent de Saint-Trond fut fondé vers 1220; il appartenait à la province de la Germanie-Inférieure. J'ai tiré ces tableaux et les détails suivants de Gonzaga et de Wading, et des archives de la province de Saint-Joseph, dont j'ai eu le bonheur de rencontrer les débris. J'ai trouvé aussi à Bruxelles, aux archives du royaume, un manuscrit curieux intitulé : *Liber conventus S. Francisci ad Sambram, factus anno 1674*, etc. Philippe Rutuis, gardien de ce couvent en 1560 et définiteur de la province en 1658, donne une liste chronologique des généraux de l'ordre, et la nomenclature des couvents de Récollets de la province de Flandre, telle qu'elle était constituée en 1674.

PROVINCE VALLONNE-ARTÉSIENNE,
DITE DE SAINT-ANDRÉ.

PROVINCE FLAMANDE, DITE D'AN
SAINT-JOSEPH.

Fondation des couvents d'hommes. Fondation des couvents d'hommes

à Lens, vers 1220.

à Valenciennes, vers 1220.

à Arras, en 1223.

à Mons, vers 1228.

à Douai, vers 1230.

à Audenarde, en 1230.

à Lille, en 1250.

à Cambrai, en 1262.

à Tournai, vers 1270.

à Béthune, en 1330.

à Courtrai, en 1458.

à Valentin, vers 1503.

à Gand, vers 1220.

à Saint-Omer, vers 1220.

à Bruges, vers 1220.

à Luxembourg, vers 1220.

à Namur, vers 1224.

à Ypres, vers 1233.

à Liège, vers 1234.

à Nivelles, en 1248.

à Avesnes, vers 1429.

à Dunkerque, vers 1434.

à Écluse, vers 1443.

à Ath, vers 1445.

à Dixmude, en 1453.

à Hulst, en 1458.

à Beau-Lieu (sur la Sambre),

en 1474.

au pays de Liège, couvent de

Saint-Michel, en 1486.

Cette première division fut plusieurs fois modifiée. Le 29 juillet 1627, dans un chapitre à Gand, où se trouvèrent les supérieurs des deux provinces, on résolut une nouvelle répartition basée sur la distinction des langues et des caractères. Dans la première, en effet, tout était mêlé, Flamands, Brabançons, Vallons et Artésiens. L'infante d'Espagne Isabelle-Claire, gouvernante des Pays-Bas, obtint d'Urbain VIII une bulle, datée du mois de juillet 1628, qui enlevait à la province vallonne de Saint-André, les couvents où la langue flamande était parlée, et les réunissait à la province de Saint-Joseph.

Trente-trois ans plus tard, les conquêtes de Louis XIV firent naître aux Récollets de la province de Saint-Denis, en France, l'idée de fonder une nouvelle province française en Artois, sous le titre de Saint-Antoine. Le ministre général de l'ordre, le P. Michel-Ange Sambuca, qui se trouvait alors à Paris, se rendit à leurs vœux, et, par un décret du 14 février

1662, il enleva à la province flamande de Saint-Joseph les couvents de Dunkerque et de Gravelines; à la province de Saint-André les couvents d'Arras, de Lens, de Bapaume, de Béthune, de Hesdin, du Quesnoy, de Valentin; à la province de la Flandre vallonnes, dite de Liège, les couvents d'Avesnes et de Biez.

L'occupation des couvents de Gravelines et de Dunkerque par des religieux français était un contre-sens. Louis XIV les rendit à la province flamande de Saint-Joseph, par un décret de 1665. Les limites de ces provinces subirent plusieurs autres modifications : il serait trop long de les indiquer ici.

Les Pères Récollets, établis en France en 1496, aux Pays-Bas en 1498, ne vinrent à Valenciennes que le 9 mai de l'année 1608. Ils y occupèrent l'ancien couvent de Saint-Barthélemy que les Cordeliers furent obligés de leur céder (1). C'est à Ath, vers 1593, qu'avait commencé leur réforme dans la province de Saint-Joseph (2). Cette congrégation fervente est rétablie en Belgique : sa résidence principale est à Saint-Trond.

Les Pères Capucins, quoique d'une date postérieure, arrivèrent à Valenciennes avant eux. Les magistrats les y reçurent le 4 octobre 1594; leur couvent y fut achevé en 1597, et leur église consacrée en 1599 (3). De toutes les congrégations de la grande famille d'Assise, c'est celle qui réussit le mieux parmi nous. Elle y compta, comme nous l'avons vu, jusqu'à vingt-cinq mille fervents religieux. Ils sont revenus évangéliser le midi de la France; le nord les demande; et Paris, qui vient d'entendre leur parole éloquente et populaire, les verra bientôt, nous l'espérons, près du cimetière du Mont-Parnasse,

(1) SIMON LE BOUCQ, *Histoire ecclésiastique de la ville et comté de Valenciennes* (Valenciennes, 1844), p. 424. H. D'OUTREMAN, *Hist. de Valent.*, p. 445.

(2) Archives du royaume de Belgique, *Liber conventus S. Francisci ad Sambram*, manuscrit déjà cité. On y trouve, p. 29, une relation détaillée et curieuse de l'origine des Pères Récollets, en Flandre.

(3) SIMON LE BOUCQ, p. 433. H. D'OUTREMAN, p. 472, ne fait venir les Pères Capucins à Valenciennes que le 12 mai de l'année 1595 et dit leur église achevée dès 1597.

consolant les pauvres et priant sur leurs tombes. Leur cimetière de Crest (Drôme) existe depuis 1818 ; ils ont en outre des maisons à Marseille, à Aix, à Lyon et à Saint-Etienne.

Dans l'introduction j'ai porté à près de deux cent mille le nombre des enfants de Saint-François, sans compter beaucoup de religieuses qui n'étaient pas soumises directement aux supérieurs de l'ordre ; et ce chiffre était tiré des monuments que j'avais rencontrés. D'après une note que vient de me communiquer le R. P. Laurent, Provincial actuel des Pères Capucins en France, il faudrait doubler ce nombre. Il m'assure que « les trois grandes branches de la famille franciscaine ne comptent pas moins de quatre cent mille membres, répartis sur toutes les parties du globe » (1).

N° 2. (Voyez p. 49).

Esquisse d'une généalogie de la branche aînée des sires de Gavre, d'après les monuments contemporains.

La branche aînée des sires de Gavre a fini par une alliance avec la famille de Montmorency ; son étude n'est donc pas

(1) On sait que cet ordre est composé de trois grandes sections. La première est celle des Frères Mineurs ; elle comprend les Conventuels, qui ont seuls retenu l'antique nom de Cordeliers, les Observantins, les Récollets et les Capucins. La seconde est celle des religieuses qui, sous différents noms, observent la règle donnée à sainte Claire par S. François, règle plusieurs fois modifiée. La troisième est celle du Tiers-Ordre, qui a une règle à part, et comprend des religieux et des religieuses. En rendant compte, dans mon introduction, des différentes réformes de cet ordre célèbre et persévérant depuis plus de six siècles, j'aurais dû indiquer plus explicitement le motif qui souvent empêcha les anciennes congrégations de revenir aux austérités de la règle primitive. Leurs mitigations avaient été autorisées par le Saint-Siège ; elles pouvaient donc les conserver, et elles les croyaient nécessaires. D'ailleurs, dans cette multiplicité d'observances plus ou moins rigoureuses apparaît l'économie maternelle de l'Eglise : par là elle facilitait l'entrée des cloîtres à des milliers d'hommes et de femmes qui n'étaient pas tous appelés aux mêmes sacrifices.

sans utilité pour l'histoire de France. De plus, elle était indispensable ici, puisque Arnoul de Gavre, sire de Materne, et son oncle Josse, personnages peu connus, jouent un rôle si important dans les chroniques de l'ermite empereur.

Gavre, en flamand Gavere, est dans l'ancien comté d'Alost, sur l'Escaut, entre Audenarde et Gand. Son château est célèbre dans l'histoire par ses sièges en 1451 et en 1453, quand il fut pris par les Gantois et repris par Philippe-le-Bon (1). Il cessa d'appartenir aux sires de Gavre dès les premières années du quatorzième siècle. Les sires de Laval Montmorency le possédèrent alors, et le vendirent, en 1515, à Jacques de Luxembourg, seigneur de Frennes (2).

La terre de Gavre ne fut d'abord qu'une simple baronnie : elle fut érigée en comté l'an 1519 par Charles-Quint, et en principauté par Philippe II, en faveur de Jean, comte d'Egmond, qui avait épousé Françoise de Luxembourg, héritière de Gavre (3).

Le nom des sires de Gavre se montre dès 1025, non pas dans les chartes, mais dans les généalogies imprimées et manuscrites. Le dernier de ce nom, qui a disparu depuis 1830, était prince de Gavre et grand maréchal du roi des Pays-Bas. La branche aînée s'éteignit quand Béatrix, fille unique de Rasse, sire de Gavre, porta l'héritage de ses pères dans la maison de Montmorency, en épousant Guy VIII ou Guy IX, sire de Laval, surnommé *Croixdé*, qui mourut en 1325. Il avait suivi Philippe-le-Bel, en 1302, dans sa guerre contre les Flamands; il s'était trouvé à la bataille de Mons-en-Puelle, en 1304; et la main de cette riche et noble héritière fut le prix de ses exploits (4).

(1) Voyez la description de ce dernier siège dans l'*Histoire de Flandre* par M. Kervyn de Lettenhove, tome iv, p. 476 et suiv. (Bruxelles, 1849). Vingt mille Gantois y périrent dans le dernier combat, dont le théâtre fut appelé en flamand *Rode zee*, Mer-Rouge.

(2) SANDERUS, *Flandria illustrata*, t. II, p. 157 (1732).

(3) *Ibid.* Voyez le *Nobiliaire des Pays-Bas*, p. 204.

(4) Le P. Anselme la dit fille de Rasse de Gavre et de Béatrix de Longueville. *Histoire génér. et chronol. de la maison de France*, t. III, p. 628. Voyez SANDERUS, *Flandria illustrata*, t. II, p. 510; le

Cette famille s'était déjà divisée en plusieurs branches **d** au le courant du treizième siècle. Un acte de 1287 montre **à** 1: fois trois Rasse de Gavre avec des domaines et des titres différents : c'étaient Rasse, sire Gavre ; Rasse, sire de Liedekercke, et Rasse, sire de Boulaer (1).

On trouve ailleurs des Gavre, dits Mulaert, sires d'Exaerde; des Gavre, sires de Breda; des Gavre, sires d'Escornaix et de Materne; des Gavre, sires d'Eygène et Contrecœur; des Gavre, sires de Frezin, d'Ayseaux, etc. (2).

Ce qui rend la généalogie des sires de Gavre plus difficile à construire qu'un autre, à l'aide des diplômes, c'est que dans la branche aînée, comme dans les branches cadettes, les chefs de famille s'appelèrent communément Rasse, forme sans doute abrégée d'Erasmus; et, pour surcroît de confusion, ils eurent quelquefois des frères portant le même nom qu'eux. Comment établir une distinction entre ces Rasse de Gavre, dont les signatures apparaissent souvent au bas des chartes sans que rien les différencie ?

J'avais, pour me tirer d'embarras, d'amples généalogies imprimées, des généalogies manuscrites et des fragments de généalogies dans les diplômes. J'en ai usé comme mes prédécesseurs dans ce travail, mais d'une façon différente. Commençons par l'emploi des généalogies déjà faites.

Butkens, dans ses *Trophées du Brabant*, a donné de vastes tableaux des diverses branches de la famille de Gavre et de ses alliances (3). On peut joindre à ce grand arbre bon nombre de rameaux qu'on trouvera épars dans le *Nobiliaire des Pays-*

Supplément au Nobiliaire des Pays-Bas, t. 1, p. 83 et 84; A. DUCHESNE, *Hist. de la maison de Montmorency*, p. 567.

(1) Cet acte est analysé dans les *Monuments anciens* du comte Joseph de Saint-Genois, t. 1, p. 754, col. 4. Voyez aussi un mandement de Rodolphe, roi des Romains, daté de 1281. *Ibid.*, p. 689, col. 4. Ces deux actes sont précieux pour la généalogie.

(2) BUTKENS, *Trophées du Brabant*, t. II, p. 75 et suiv.; *Nobiliaire des Pays-Bas*, t. 1, p. 438, 200 et suiv.; CARPENTIER, *Histoire de Cambrai et du Cambrésis*, 3^e partie, p. 607 et suiv.

(3) T. II, p. 76 et suiv.

Bas, dans Lemire (1), dans Carpentier, dans l'Espinoy, dans André Duchesnes et ailleurs (2). Enfin, M. Goethals, en réunissant tous les travaux antérieurs au sien dans son important *Dictionnaire généalogique et héraldique*, aurait pu m'épargner cette dissertation, si les résultats que je rencontrais dans l'étude des monuments anciens avaient été plus souvent d'accord avec les siens.

Les généalogies manuscrites sont précieuses; mais elles ont besoin de garanties, surtout pour l'origine des familles antiques. La bibliothèque publique de Mons en possède une qui n'est certes pas sans autorité, puisque l'auteur de cette collection fut, dit-on, vérificateur des quartiers de noblesse exigés pour l'admission des chanoinesses de Sainte-Waudru; et l'on sait que l'accès de ce chapitre n'était pas facile (3). Les fragments que je citerai montreront qu'au berceau des familles l'erreur ou la complaisance des arbitres n'était pas impossible.

Les chartes et les chroniques contemporaines, voilà donc

(1) *Opera diplomatica*, t. I, p. 372, 409 et 442. Voici les chartes qui, dans cette collection, peuvent servir à la généalogie des sires de Gavre. T. I, p. 404, 486, 487, 320, 398, 469, 448, 442, 549, 558, 572, 577. — T. II, p. 984, 1068, 1320. — T. III, p. 48, 49, 69, 363, 366, 395, 396, 571. — T. IV, p. 497 et 244. Je dois ce résumé à M. Le Glay, archiviste de Lille; sa bienveillance m'a bien des fois abrégé et facilité le travail.

(2) *Histoire de Cambray et du Cambrésis*, 3^e partie, p. 605 à 609; *Antiquités et noblesse de Flandre*, p. 73, 106 et *passim*: *Histoire généalogique de la maison de Montmorency et de Laval*, p. 567.

(3) *Collection de généalogies de la plupart des maisons et familles de la province d'Hainaut, et de celles qui y ont possédé des dignités, canonicats, emplois, charges, pris habitation ou alliance, avec leurs armoiries enluminées, le tout recueilli par J. B. Jos. Laisné, licencié ès-droits et avocat à la cour d'Hainaut*, 2 v. ms. Ce manuscrit est triplé à Mons: il y en a deux copies à la bibliothèque publique; et l'une d'elles est de la main de l'auteur. M. Lacroix, archiviste de l'Etat et de la ville, qui a donné ce manuscrit, conserve une troisième copie, que j'ai prise pour le brouillon de Jos. Laisné. Quelques variantes la rendent curieuse.

la seule base d'une détermination irrécusable : mais autant leurs révélations sont précieuses, autant elles sont rares et incomplètes. Leur témoignage ne peut, d'ailleurs, être admis sans beaucoup de réserve.

Il fallait d'abord laisser de côté un grand nombre de pièces où le nom de Rasse de Gavre apparaît, mais sans signe qui le distingue. On en pouvait conclure qu'à l'époque de l'acte existait un sire de ce nom, rien de plus : M. Goethals a osé davantage ; et je pense qu'il s'est souvent trompé.

Les signes qui peuvent distinguer les Rasse de Gavre entre eux se réduisent à quatre : 1° la mention de diverses épouses ; 2° celle de seigneuries différentes ; 3° la diversité des sceaux ; 4° le titre d'échanson. Ces signes se complètent ; rarement un d'eux peut seul suffire pour déterminer tout ce que demande une chronologie, c'est-à-dire l'ainé de la famille à telle époque, sa femme, ses enfants, son avènement à la baronnie et à la dignité héréditaire. Discutons brièvement la valeur de ces quatre moyens de solution : par là nous verrons les limites des conséquences qu'on peut en déduire.

1° La mention d'épouses différentes peut n'être que l'effet de plusieurs mariages successifs d'un même individu. On en verra des exemples.

2° La diversité des seigneuries n'est pas non plus décisive. Le même Rasse de Gavre pouvait être à la fois seigneur de plusieurs terres, et varier ses titres en signant suivant que le demandait l'opportunité des lieux et des circonstances. De plus, Rasse sire de Liedekercke, par exemple, ou de Boulaer, ou d'Exaerde, pouvait devenir Rasse sire de Gavre par la mort de son père, et se confondre ainsi avec lui.

3° On trouve moins de ressources encore dans la distinction des sceaux appendus aux diplômes des trois siècles que nous étudions. Ils sont trop rares, trop défigurés par le temps, pour mener à des classifications suivies.

4° Reste le titre d'échanson de Flandre. Il était héréditaire et propre à l'ainé de la famille : tous les historiens le disent. Il était donc naturel de chercher dans le passage de ce titre la succession à la baronnie de Gavre, et de reconnaître par là le chef de la famille.

Mais ce titre, suffisant pour déterminer la présence du chef de la branche aînée, ne l'est pas pour distinguer ces chefs entre eux. Il faut quelque autre trait caractéristique. On en trouvera dans la comparaison de cet élément sûr, mais incomplet, avec les trois autres, qui seuls auraient été presque toujours inutiles.

Un exemple fera comprendre ma pensée. Je trouve dans un acte de 1190 Rasse de Gavre, mari de Clarice, sans le titre de *Pincerna Flandriæ* (1) : qu'en conclure ? Qu'il n'était pas échançon en 1190 ? Non, ce serait trop. Il a pu signer sans ce titre, bien qu'il soit difficile d'en trouver un exemple incontestable dans les diplômes que les échançons de Flandre faisaient en leur propre nom. Quant aux actes où ils n'intervenaient que comme témoins, leur dignité est rarement exprimée. Nous examinerons donc la nature du diplôme, pour en déduire une simple probabilité. Ainsi, dans le cas présent, nous avons lieu de croire que Rasse, mari de Clarice, n'était pas échançon en 1190, puisque l'acte est de lui et qu'il émane de sa propre autorité.

Mais en 1195 je le retrouve se donnant le titre de *Pincerna* : j'en conclus rigoureusement que son prédécesseur, époux de Marguerite, n'était plus, et que probablement il avait disparu dans l'intervalle des deux diplômes (2).

Si je me suis appesanti sur l'interprétation des chartes, c'est que là se trouve la clef des contradictions qu'on rencontrera entre les tableaux de M. Goethals et les miens. J'ai admis avec lui des éléments de distinction dans la mention des épouses et des seigneuries ; mais c'est dans la succession du titre héréditaire de *Pincerna Flandriæ* que j'ai cherché le nom des aînés et la date de leur avènement à la baronnie de Gavre, quand les actes n'indiquaient pas explicitement la mort de leur prédécesseur. Cette méthode est plus complète : elle n'est pas exclusive.

On trouvera dans la comparaison de nos tableaux une

(1) *Corpus chronicorum Flandriæ*, publiée par J. J. de Smet (Bruxelles, 1849), t. II, *Codex diplomaticus abbatie Ninoviensis*, p. 802.

(2) *Ibid*, p. 803.

seconde différence fondamentale. M. Goethals a enrichi les siens d'un grand nombre d'alliances et de filiations puisées dans les généalogies imprimées ou manuscrites dont l'autorité reposait non pas sur des monuments, mais sur des noms d'auteurs. Je me suis tenu scrupuleusement aux seuls personnages et aux seules dates que j'ai pu découvrir dans les pièces contemporaines, c'est-à-dire dans les diplômes et dans les chroniques du temps. C'était singulièrement restreindre mes tables. Mais en face de mon esquisse sévère jusqu'à la pénurie en quelques endroits, mais sûre et la seule que je signe, j'ai cru devoir jeter dans un cadre plus vaste les personnages, les filiations et les alliances douteuses ou restées pour moi à l'état de simple probabilité. Il fallait au moins les signaler à l'attention des archéologues, qui maniant chaque jour les archives des Flandres et de l'Artois, peuvent les retrouver dans les chartes.

La construction d'une généalogie est une œuvre qui demande du temps et le concours de plusieurs travailleurs. J'apporte quelques pierres ; d'autres y joindront les leurs, qui couvriront les miennes, et l'édifice s'achèvera solide à son faite comme à sa base. L'important était de commencer, sans prétendre à l'honneur de parfaire. Si cet essai, tout mince qu'il est, peut être de quelque utilité aux savants et infatigables archivistes qui m'ont ouvert leurs trésors littéraires avec tant de bienveillance à Mons, à Bruxelles, à Lille surtout, je serai heureux de ne pas les voir se repentir de leur complaisance.

Incomplets dans la nomenclature des générations dont je parle, mes tableaux le sont aussi pour la durée ; ils n'embrassent que trois siècles. C'est tout ce que demandait mon livre. Obligé d'asseoir sur des titres authentiques l'existence d'Arnoul de Gavre, il m'a fallu parler de ses ancêtres, de ses parents, de ses frères et de ses fils : mais rien ne m'obligeait à nommer toute sa descendance. C'est ce qui a donné la fin du treizième siècle pour limite à ce travail.

I. RASSE DE GAVRE, ÉCHANSON DE FLANDRE.

(Onzième siècle).

§ I. GÉNÉALOGIE D'APRÈS LES MONUMENTS.

Dans un diplôme de 1088, cité par Aubert Lemire (1), on trouve parmi les signatures *Razo de Gavera*. Ce Rasse était-il le chef de la famille et le grand échançon de Flandre d'alors ? Rien ne l'indique. Je n'ai pas rencontré dans les chartes ce titre de *Pincerna Flandriæ* joint au nom de Rasse de Gavre avant 1166. Dans une charte de Robert comte de Flandre, donnée en 1077, on voit au contraire *S. Rodberti pincernæ* ; et dans la confirmation de ce diplôme par le comte Thierrî en 1143, un Rasse de Gavre signe sans titre (2). C'est une difficulté que j'indique.

§ II. GÉNÉALOGIES DONNÉES PAR DIFFÉRENTS AUTEURS (3).

I. EXTRAIT DU MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE MONS (4).

I. Messire Rasse de Gavre épousa la fille du duc d'Athènes. — II. Rasse de Gavre, tué en bataille, gît à Arles en Provence ; il épousa, en 1025, Marie de Harlebecq. — III Jean de Gavre gît à Saint-Pierre, à Gand ; il épousa Catherine de Chisoing. — IV. Rasse de Gavre, 1096, épousa Ide Vilain. — V. Jean de Gavre, vicomte d'Ypres, épousa Isabeau d'Alost.

(1) *Opera diplomatica*, t. 1, p. 74.(2) *Ibid.*, t. III, p. 48 et 49.

(3) Outre les généalogies de Butkens, de M. Goethals et du manuscrit de la bibliothèque de Mons, on peut consulter sur la famille de Gavre, au onzième siècle, Carpentier, *Histoire de Cambrai et du Cambrésis*, 3^e partie, p. 605. Je ne discuterai pas ces différents tableaux, n'ayant point, je l'avoue, de données historiques suffisantes pour prononcer sur leurs degrés de probabilité.

(4) Voyez ci-dessus, p. 309, note 3.

II. EXTRAIT DE BUTKENS , *Trophées du Brabant* , t. II , p. 76.

I. Rasse , sire de Gavre , boutillier de Flandre (4) , est mentionné en diverses chartes , des années 1088 et 1093. Il laissa deux fils : Rasse , qui épousa Idu de Chièvres , et Arnoul.

III. EXTRAIT DU *Dictionnaire généalogique et héraldique* de M. F. V. Goethals , article *Gavre*.

I. Rasse , seigneur de Gavre et d'Harlobeke , boutillier de Baudouin à la Belle-Barbe , comte de Flandre , en 1028 et 1030 , fut inhumé à Arles. — II. Rasse , seigneur de Gavre et d'Harlobeke , châtelain d'Ypres , mort en 1036 , et enterré à Saint-Pierre-lez-Gand , épousa Catherine Cysoing. — III. Jean de Gavre , gouverneur d'Ypres , florissait au onzième siècle. Il avait épousé Isabelle , fille du comte d'Alost , qui descendait de Raoul de Gand , seigneur d'Alost , vivant sous le règne de Baudouin de Lille. Richilde , veuve de Baudouin VI , dit de Mons , comte de Flandre , le fit décapiter à Messine , en 1070. Il eut pour fils Rasse , son successeur , et Jean de Gavre , dit le vicomte ou châtelain d'Ypres , titre seulement honorifique ; car son père fut remplacé dans sa charge de châtelain d'Ypres par Robert-le-Frison , comte de Flandre. Lemire , (t. III , p. 48) le fait figurer en 1083 dans une charte de Gérard , évêque de Cambrai. Il épousa Ermentrude de *Peteghem* , dont il n'eut qu'une fille , savoir Agnès , femme de Baudouin sire de Bailleul , maréchal de Flandre.

II. RASSE DE GAVRE , ÉCHANSON DE FLANDRE.

(Commencement du douzième siècle).

§ I. GÉNÉALOGIE D'APRÈS LES MONUMENTS.

Rasse de Gavre , tué à Roucourt
en 1148 ou 1150 , second
mari d'Ide de Chièvres.

Rasse de Gavre. (Voyez p. 322.)
Berthe ou Béatrix , de Gavre ,
qui épousa Eustache du Rosais.
dit *Le Varlet*.
D'autres enfants inconnus.

(4) Butkens et M. Goethals confondent à tort ici les titres de boutillier (buticularius) et d'échanson (pincerna) : ces deux dignités , distinctes à cette époque , ne furent réunies que beaucoup plus tard. Voyez le *Glossaire* de Du Cange , aux mots *Butta* et *Buticularius* , et le *Dictionnaire* de Trévoux , au mot *Bouteillier*.

Je ne trouve ce Rasse de Gavre inscrit dans aucun diplôme d'une façon qui le caractérise; mais il est clairement mentionné dans les annales contemporaines, en sorte que son existence, son alliance, sa descendance et la date de sa mort ne sont pas douteuses. Son histoire se lie à celle d'Ide de Chièvres, veuve du célèbre Gilles de Chin, femme à figure héroïque comme ses trois époux, qui sans elle, malgré leurs hauts faits d'armes, nous seraient moins connus. C'est dans sa chronique que nous allons chercher celle de Rasse de Gavre, le second de ses maris.

Gilbert, Baudouin d'Avesne et J. de Guise, surtout ont parlé d'Ide de Chièvres, qui épousa successivement Gilles de Chin, le dompteur du dragon de Wasmes, Rasse de Gavre et Nicolas de Rumigny. Voici l'analyse de leurs pages.

1^o Ide ou Dame Idon (d'où Damison et Domison), fille de Gui de Chièvres, fut orpheline à dix-huit ans, et épousa fort jeune le fameux Gilles de Chin. Elle en eut une fille nommée Mahaut, qui posséda la terre de Berlaimont en patrimoine libre de la chambellanerie héréditaire de Hainaut, du chef de son père. Cette Mahaut épousa Gilles de Saint-Aubert, chevalier fort célèbre (1).

2^o Le second mari de Dame Idon fut Rasse de Gavre, qui de son temps jouit aussi d'une grande réputation. Il eut de ce mariage, entre autres enfants, un fils nommé Rasse, qui lui succéda, et une fille appelée Berthe ou Béatrix, qui épousa Eustache du Rœulx, surnommé *le Varlet* (2).

(1) *Ann. du Hain.*, édition du marquis de Fortia, t. xi, p. 224.

(2) *Ibid. Chronicon Balduini avennensis*, c. 27, p. 40 (Bruxelles, 1724). Gilbert, historien du douzième siècle, parle ainsi de l'alliance de Berthe de Gavre avec Eustache du Rœulx, qu'il dit fils d'Eustache de Hainaut, surnommé *Le Vieux*, et de Marie, dame du Rœulx, petit-fils d'Arnoul de Hainaut et arrière petit-fils de Baudouin, comte du Hainaut, et d'Ide de Louvain : « Eustache, devenu chevalier de grande probité, homme de grand renom, l'un des plus puissants à la cour de Hainaut et dans les conseils des nobles, eut de Berthe, fille de Rasse de Gavre et de Damison de Chièvres, un fils nommé Eustache et une fille nommée Béatrix. » *Gisleberti, Balduini V Hannoniae comitis cancellarii, Chronica*

Jene saurais dire la date précise du mariage de Rasse de Gavre avec la veuve de Gilles de Chin. Ce fut en 1138 au plus tôt, s'il est vrai que le héros de Wasmes mourut en 1137 (1). Lorsque cet homérique guerrier, dont Mons célèbre encore tous les ans la fabuleuse victoire, s'arma pour son premier tournoi, ce fut un *Rasse de Gavre* qui lui *ceignit l'épée*, dont il fit *puis mainte meslée*, comme dit son antique roman (2). Quel est ce Rasse? Est-ce celui qui épousa la veuve du héros? Il semble trop jeune à cette époque, et la critique en renvoie l'honneur à son père (3).

La date et l'occasion de sa mort sont plus certaines. J. de Guise et Baudouin d'Avesnes le font tomber en 1148 ou 1150 au siège de Roucourt, petite forteresse d'Ostrevant, aux confins du Cambrésis. Voici comment le premier de ces deux historiens raconte cette affaire.

Baudouin, comte de Hainaut, eut une guerre à soutenir contre Thierrî, comte de Flandre, qui lui prit dans l'Ostrevant une forteresse appelée Raoulcourt, l'entoura d'un fossé, y construisit des fortifications redoutables et la garnit de provisions de bouche et d'hommes de guerre. Baudouin l'assiégea, et la reprit après un furieux assaut. Tout ce qui s'y trouvait tomba sous sa main, hommes, femmes et munitions. Plusieurs seigneurs y périrent, entre autres Rasse de Gavre, qui, après la mort de Gilles de Chin, avait épousé Ide de Chièvres (4). D'après Baudouin d'Avesnes, Rasse fut vaincu par

Hannonia, p. 39 (Bruxelles, 1788). Baudouin d'Avesnes, qui vivait à la fin du treizième siècle, vers 1283, donne au long la descendance de Béatrix de Gavre, *Chron.*, p. 43. Je ne dis rien ici de Rasse de Gavre, fils d'Ide de Chièvres; il doit occuper l'article suivant.

(1) Voyez l'*Introduction* de M. le baron de Reiffenberg au *Roman de Gilles de Chin*, p. 6 et 12. dans la collection des *Chroniques belges inédites*.

(2) Vers 190 du *Roman de Gilles de Chin, seigneur de Bertaymont*, *ibid.*

(3) *Ibid.*, introduction, p. 48.

(4) *Annales du Hainaut*, t. II, p. 9.

la ruse plutôt que parla valeur (1). Il fut enterré à l'abbaye de Ghislenghien (2).

Ce Rasse de Gavre fut assez puissant pour déclarer au comte de Hainaut une guerre que nous verrons poursuivie par son fils. Ce fait historique a besoin d'être éclairci : Butkens le retarde d'un demi-siècle; et la plupart des historiens n'ont pas assez remarqué que deux Rasse de Gavre y sont intervenus. Voici l'occasion et le début de cette querelle, dont la fin fut sanglante, comme on le verra dans l'article suivant.

« Plusieurs fois, dit J. de Guise, Rasse de Gavre, le second mari de dame Idon, tira une vengeance éclatante des injures qu'il reçut du comte de Flandre; et il ne craignit point de faire la guerre à Baudouin, comte de Hainaut, au sujet de la fondation de la tour et du château d'Ath, dont il prétendait que la terre appartenait à sa femme (3). »

Le même historien dit ailleurs : « Le comte Baudouin le Bâtisseur acheta de Gilles de Trazegnies la ville et la châtelainie d'Ath, dont il fit construire le château depuis les fondements. Cependant Rasse de Gavre, fils de celui qui avait été tué à la prise de Raoulcourt (Roucourt), revendiquait le château d'Ath (4). » Baudouin d'Avesnes confirme ce second récit, et montre Ide de Chièvres soutenant les droits de son fils (5).

Voilà donc deux Rasse de Gavre, père et fils, clairement indiqués dans cette expédition. La date du premier, mort en 1148 ou 1150, nous donne celle de ce Gilles de Trazegnies qui vendit Ath en partant pour la croisade. Ce fut Gilles 1^{er}, frère d'Anselme de Silly, fondateur de l'abbaye de Cambron

(1) *Chronicon*, c. 47, p. 40 (Brux., 1721).

(2) J. DE GUISE, *ibid.*, t. XI, p. 224.

(3) *Ibid.*

(4) T. XII, p. 44. J. de Guise ajoute qu'il le revendiquait en vertu des droits de sa femme, *occasione uxoris*. Serait-il ici question d'Ide ou d'Alix d'Ath, dont parle le manuscrit de Mons? Voyez plus bas, p. 320. (b).

(5) « Balduinus comes, tertius nomine post Richildim, . . . acquisivit Aat in Brabantia a domino Ægidio de Trasengnies, et castrum ædificare incœpit, quod dominus Rasso, filius domini Rassonis de Gavre, ac domina domitione de Cyrve calumniati sunt. » *Chron.*, p. 44 (Brux., 1721).

vers 1148, et non par Gilles II, mari d'Alix de Boulaer, comme l'a cru Butkens, trompé par un texte de Villehardouin] trop légèrement interprété (1). Ce second Gilles se croisa en 1200, et mourut en 1204.

Il n'est pas facile de déduire au juste les motifs de la prétention des sires de Gavre sur la châtellenie d'Ath. Nous venons de voir J. de Guise fonder leurs droits sur ceux d'Idon de Chièvres; et Baudouin d'Avesnes semble indiquer la même raison (2).

L'historien de la ville d'Ath, Gilles-Joseph de Boussu, fait venir les prétentions d'ailleurs, et les fait remonter plus haut d'une génération. D'après ses sources, qu'il aurait dû citer, Wauthier, sire d'Ath, qui vivait en 1095, eut deux filles héritières de ses domaines. L'aînée, Béatrix, épousa Gilles de Trazegnies, et lui porta la terre d'Ath, qu'il vendit à Baudouin le Bâtisseur, en partant pour la croisade, en 1136. Mais un Rasse de Gavre avait épousé Idon, fille cadette de Wauthier, et son fils, second mari d'Idon de Chièvres, prétendit avoir droit à cette terre du chef de sa mère et de sa tante Béatrix (3). Cette version du sire de Boussu a besoin de preuves ultérieures; et je garantis d'autant moins sa critique que je la trouve en défaut dans les pages mêmes que je cite. Car il attribue au père les expéditions du fils, comme nous le verrons.

3° Après la mort de Rasse de Gavre, en 1148 ou 1150, Idon de Chièvres contracta une troisième alliance avec Nicolas de Rumigny (4). Il s'est trouvé des historiens qui, non con-

(1) Villehardouin dit que Baudouin de Constantinople avait donné à Gilles de Trazegnies cinq cents livres du sion pour aller avec lui en voyage, en 1202, sans dire à quel sujet. (*Recueil des hist. franç.*, t. xviii, p. 439, E). Sur la mort de ce Gilles II, en 1204, voyez *ibid.*, p. 439, B. Vinchant met la vente d'Ath en 1136, *Annales du Hainaut*, t. II, p. 252, (édit. de 1848).

(2) Texte cité, page précédente, note 5.

(3) *Histoire de la ville d'Ath*, p. 46-50.

(4) De ce mariage vinrent deux fils, Nicolas et Hugues, et trois filles. Nicolas, l'aîné, épousa, après la mort de son père, Mahaut, fille de Jacques d'Avesnes, et en eut trois fils, Nicolas, Hugues et Jacques. Il pos-

tents de ses trois maris, l'ont gratifiée d'un quatrième, appelé Gui ou Guidon prince de Chièvres, l'en l'an 1129, en sorte que Gilles de Chin l'épousa déjà veuve. Cette erreur vient, il paraît, de ce qu'on a confondu la mère et la fille, appelées l'une et l'autre Idon, et que par là on a donné à la seconde l'époux de la première (1).

4^e Dame Idon, poursuit J. de Guise (2), devenue veuve de ses trois maris, et ayant établi ses fils et ses filles, bâtit des églises et des monastères. D'abord, elle construisit à Chièvres, sur la rivière, une léproserie entourée de grands bâtiments et de murs avec une église pourvue de cloches, dans laquelle elle fonda une messe quotidienne à perpétuité; et près du bâtiment des lépreux elle en fit élever un autre pour des religieux, où elle établit un maître et des frères avec l'autorisation du souverain Pontife. Elle fonda en outre dans la même ville, hors du Vieux-Bourg, un hôpital pour nourrir les pauvres, les veuves, les orphelins et les pèlerins. Elle le dota de terres et revenus suffisants; y établit un maître et six religieux sous l'autorité de l'évêque de Cambrai, et y fonda une chapelle à perpétuité. Dans la même ville elle fonda encore et dota de revenus l'église des religieux de Saint-Jean-de-Jérusalem, quant à l'église séculière, la chapelle de la Sainte-Vierge, et une autre chapelle dans la même église. Elle renouça librement à la taxe qui se percevait sur les denrées du marché qui avait lieu le mardi, et à celle qu'elle avait établie sur les chevaux, les bestiaux et les autres marchandises. Elle institua dans la même ville, avec l'autorisation de l'évêque de Cambrai, et ensuite du pape Lucius III, deux processions, l'une la veille de la

séda la terre de Rumigny; et Hugues, son frère cadet, eut la terre de Florennes. Julienne, l'aînée de leurs sœurs, épousa Renaud de Rosoy, qui eut d'elle des fils et des filles; Clémence, la seconde, fut mariée à Gérard de Halut; et Yolende, la troisième, épousa Henri, vidame de la Hesbaie. J. DE GUISE, *Ann.*, t. XI, p. 225.

(1) Voyez les *Annales de l'abbaye de Saint-Ghislain*, p. 358 et 359, publiées par M. le baron de Reiffenberg, t. VIII des *Chroniques belges inédites*.

(2) T. XI, p. 225-230.

Pentecôte. Les religieuses de Ghislenghien étaient tenues d'y venir avec leurs châsses et leurs reliques, et de chanter pendant huit jours, à l'office divin et à la messe, mais aux frais de la communauté de Chièvres. L'autre procession fut instituée en l'honneur d'une statue, près d'une fontaine, que le peuple allait visiter par dévotion. Cette procession fut fixée au dimanche après la fête de la Décollation de S. Jean-Baptiste. Dame Idon fonda l'abbaye de Ghislenghien, et y mit des religieuses qu'elle dota de grands revenus : c'est là qu'elle fut enterrée.

Cette abbaye de Ghislenghien avait été commencée en 1128 par Idon (1), sa mère, femme de Gui, seigneur de Chièvres, dont nous avons déjà parlé. On raconte que cette dame, dont les fils avaient été tués en duel, prit l'habit religieux dans ce monastère.

§ II. GÉNÉALOGIES DONNÉES PAR DIFFÉRENTS AUTEURS.

I. EXTRAIT DU MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE MONS.

Rasse de Gavre, mort en 1150,	{ Rasse de Gavre, mort en 1206, gît à Ghislenghien. Il épousa Alix d'Ath (b). Arnould de Gavre, épousa Isabeau de Hainaut (c). Béatrix épousa Eustache de Hainaut, frère au comte Baudouin (d).
gît à Hesdin. Il épousa Ide de	
Chièvres, fille de Gui II et d'Ide	
de Hainaut, fille de Baudouin	
et d'Ide de Louvain, fille de	
Henri (a).	

(a) La copie du même manuscrit, conservée par M. Lacroix, copie qui ressemble à un brouillon de l'auteur, indique une *Jenne de Flandre* pour mère d'Ide de Chièvres.

(b) Cette Alix d'Ath semble indiquée par un texte de J. de Guise, cité plus haut (p. 317, note 4.), et je la trouve aussi dans la généalogie de M. Goethals. Ceci me ferait croire ou à un Rasse de Gavre de plus, ou à un second mariage du Rasse qui fera l'objet de l'article suivant. Peut-

(1) Vinchant fait cette Ide fille de Baudouin II, comte de Hainaut, dit de Jérusalem ; elle épousa, dit-il, en premières noces Gui seigneur de Chièvres, et en secondes Thomas de Marle et de Coucy. *Annales d'Haynau*, l. 4, c. 6, p. 204 (édit. de 1648).

être, en effet, ce Rasse, avant d'épouser Mathilde, avait-il été déjà mari d'Alix ou d'Ide d'Ath. Quoi qu'il en soit, il mourut avant 1206, comme nous le verrons p. 322.

(c) Remarquez la concordance des manuscrits de M. Goethals et du mien. Vinchant ne parle pas de cet Arnoul dans son tableau des enfants d'Ide de Chièvres. (*Annales d'Haynau*), I. 4, c. 9. Il n'est nommé ni par Baudouin d'Avesnes, ni par J. de Guise; mais ces deux historiens ne l'excluent pas. Le second dit même que Rasse de Gavre eut de dame Idon, *entre autres enfants*, un fils et une fille. *Ann.*, t. XL, 224.

(d) Cet Eustache ne fut pas frère, mais arrière petit-fils du comte Baudouin, ainsi que nous l'avons vu, p. 315, *note 2*.

II. EXTRAIT DU *Dictionnaire généalogique* de M. Goethals :

IV. Rasse, sire et baron de Gavre, comte d'Everghem, grand échanson héréditaire de Flandre, était probablement très-jeune lors de la triste fin de son père en 1070 (plus haut, p. 314). Il ceignit l'épée de Gilles de Chin allant à son premier tournoi. Parti pour la croisade en 1096, il revint bientôt, puisqu'il signa à Ypres en 1103. Il signe comme témoin en 1117 (*Mir.*, t. III, p. 31). Il épousa Ide du Roelx, dame d'Ath, fille de Wauthier, sire du Roelx et châtelain d'Ath, et d'Ade de Roucy. Béatrix, sœur aînée d'Ide et héritière de la terre du Roelx, épousa Arnoul de Hainaut, fils de Baudouin II de Jérusalem, comte de Hainaut.

V. Rasse, sire de Gavre, comte d'Everghem, co-seigneur de Chièvres et de plusieurs terres aux environs de Gand, signe en 1139. (*Mir.*, t. I, p. 404; Saint-Genois, *Monuments anciens*, t. I, p. 471). Il avait épousé Ide de Chièvres, veuve de Gilles ou Guillaume de Chin: il mourut en 1150, à la fleur de l'âge, au siège du château de Roucourt, etc. Ses restes mortels furent déposés à l'abbaye de Ghislenghien.

Ce Rasse de Gavre laissa d'Ide de Chièvres :

1° Rasse, qui lui succéda ;

2° Arnoul de Gavre, sire de Chièvres, cité dans un acte de 1150, et qui épousa Isabelle de Hainaut, dame de Sebourg, dont il eut un fils nommé Rasse et une fille nommée Ide ;

3° Béatrix ou Berthe de Gavre, femme d'Eustache de Hainaut, dit *Le Varlet*, seigneur de Roelx, mort en 1186.

M. Goethals, comme on le voit, cite ici des diplômes que je n'ai pas rapportés. Rappelons-nous la différence entre sa méthode et la mienne. (Voyez ci-dessus, p. 310). Je n'adopte pour preuves que les chartes où quelque indice caractérise le Rasse de Gavre qui s'y rencontre nommé.

Or, dans celles qui enrichissent ici le texte que j'analyse, il n'est question que de simples signatures attestant qu'il y avait alors un Rasse de Gavre père ou fils, oncle ou neveu de l'échanson d'alors, rien de plus.

III. RASSE DE GAVRE, ÉCHANSON DE FLANDRE.

(Fin du douzième siècle).

§ I. GÉNÉALOGIES D'APRÈS LES MONUMENTS.

Rasse de Gavre , échanson , époux de Mathilde en 1166 , mort entre 1190 et 1195.	{	Rasse , qui épousa Clarice. Un deuxième fils nommé aussi Rasse. Roger de Gavre , croisé en 1200, et Franciscain en 122.	}	Rasse et d'autres enfants.
--	---	---	---	-------------------------------

On lit dans une charte de 1166 : *Razo de Gavera, Flandrensis comitis pincerna, cum uxore sua Magtilde* (1).

Dans une autre charte de 1190 on lit : *Razo de Gavera et uxor ejus Claricia et frater ejus Razo et filius ejus itidem Razo cum cæteris liberis* (2).

Enfin dans une troisième charte de 1195, Rasse, mari de Clarice, dit : *Ego Razo de Gavera, pincerna Flandriæ... annuentibus uxore mea Claricia et liberis meis et Razione fratre meo* (3).

De ces trois monuments comparés il résulte, comme je l'avais indiqué plus haut (p. 311).

1° Que l'époux de Mathilde et l'époux de Clarice sont différents, puisque le second, échanson en 1195, ne semble pas l'être encore en 1190 ;

2° Que l'époux de Mathilde a dû disparaître de 1190 à 1195, puisque le titre d'échanson, titre héréditaire, passe à un autre dans cet intervalle ;

(1) *Corpus chronicorum Flandriæ, codex diplom. abbatias Ninov.* (Bruxelles, 1849), t. II, p. 769.

(2) *Ibid*, p. 802.

(3) *Ibid.*, p. 805.

3° Quo Rasse, mari de Clarice, eut un frère et un fils du même nom que lui.

Si à ces données nous joignons quelques textes de J. de Guise où Roger de Gavre est clairement indiqué, nous aurons complété le tableau précédent. En effet, 1° dans la liste des chevaliers partis pour la croisade de 1200, on lit *Rasso de Gavres et Rogerus, frater ejus*; et 2° dans celle des chevaliers croisés devenus religieux, en 1222, se trouve *Rogerus de Gavres, frater Rassonis*, Roger de Gavre, frère du Rasse de Gavre d'alors. Or nous verrons que Rasse, mari de Clarice, vivait encore en 1222 (1).

Nous avons déjà vu Rasse II, époux d'Ide de Chièvres, en guerre avec Baudouin, comte de Hainaut, au sujet de la vente d'Ath : son fils continua l'opposition les armes à la main. J. de Guise et Baudouin d'Avesnes en parlent ainsi; j'abrège, et je fonde leurs textes en un.

Le seigneur Rasse, fils de celui qui avait été tué à la prise du château de Roucourt, se fondant sur les droits de sa mère (et de sa femme peut-être), protesta avec Ide de Chièvres contre la vente et la fortification d'Ath. Soutenu par Philippe de Flandre, qui l'aïda de ses conseils et par ses hommes, il rassembla de grandes forces afin de reconquérir la ville et de faire suspendre la construction du château. Il fit un immense dégât dans le pays, ravageant les domaines de ses ennemis, incendiant leurs manoirs et mettant à mort beaucoup de gens des deux sexes (2).

Baudouin, de son côté, réunit une nombreuse armée, et la plaça dans le château et le territoire de Blicquy, qu'il eut soin de pourvoir de provisions abondantes, afin de couvrir les travaux d'Ath contre les insultes de ses adversaires. Il s'y tint jusqu'à l'achèvement de la tour et des murs, et conclut ensuite un traité avec Rasse de Gavre et ses hommes. Par suite d'une transaction faite entre eux, le comte resta paisible possesseur de la ville d'Ath et de son château (3). Il l'érigea en châtelle-

(1) *Annales du Hainaut*, t. XIII, p. 272-275; t. XIV, p. 323 et 324.

(2) J. DE GUISE, *Annales*, t. XI, p. 221; t. XII, p. 44. Baudouin d'Avesne, chronique, p. 44; ci-dessus, p. 317 et 318.

(3) Avant cette époque, Ath faisait partie du Brabant vallon, auquel

nie, dont il fixa les limites et qu'il incorpora solennellement à son comté de Hainaut.

§ II. GÉNÉALOGIES DONNÉES PAR DIFFÉRENTS AUTEURS.

Je commence par des extraits. Après les avoir discutés, je donnerai un quatrième tableau moins sûr, mais plus complet que celui du paragraphe précédent.

I. EXTRAIT DU MANUSCRIT DE MONS.

Rasse de Gavre, seigneur d'Ath, Lens, Hérimels, gît à Ghislenghien; il épousa Mahant de Liedekerck, vicomtesse de Lombee, fille de Gossuin.	Rasse de Gavre, qui suit (p. 334). Roger de Gavre, épousa Anne de Werchin. Le deuxième manuscrit ajoute : fille au sénéchal de Hainaut.
---	---

II. EXTRAIT DES *Trophées du Brabant*, t. II, p. 76 :

III. Rasse, sire de Gavre et de Chidvres en partie, épousa Mathilde, dame de Liedekercke, avec laquelle il vivait en 1466.	<table border="0"> <tr> <td>Rasse IV, qui épousa Clarice.</td> <td rowspan="2">Adam d'Antioche, maréchal du Chypre, dont le fils, Jean, épousa Eschive de Bessam.</td> </tr> <tr> <td>Rasse le jeune qui passa à la Terro-Sainte et s'y maria avec N. d'Antioche.</td> </tr> </table>	Rasse IV, qui épousa Clarice.	Adam d'Antioche, maréchal du Chypre, dont le fils, Jean, épousa Eschive de Bessam.	Rasse le jeune qui passa à la Terro-Sainte et s'y maria avec N. d'Antioche.
Rasse IV, qui épousa Clarice.	Adam d'Antioche, maréchal du Chypre, dont le fils, Jean, épousa Eschive de Bessam.			
Rasse le jeune qui passa à la Terro-Sainte et s'y maria avec N. d'Antioche.				

III. EXTRAIT DU *Dictionnaire généalogique* de M. Goethals.

VI. Rasse de Gavre, chevalier, sire de Gavre, premier pair de Flandre, grand échanson du comte de Flandre, était jeune lors de la mort de son père. La plupart des écrivains assurent qu'il mourut en 1206. Cependant Lemire donne une charte de 1212, de laquelle il résulterait que ce Rasse vivait encore à cette époque. Mais nous présumons que cette date est fautive, et qu'il faut lire 1202 pour 1212. Ce Rasse épousa Mathilde, dame de Liedekercke, vicomtesse de Lombeke, fille de Gossuin, seigneur de Liedekercke, et de Marie de Rhode. Il fut enterré à Ghislenghien. Voici la liste de ses enfants :

1^o Rasse, qui suit ;

2^o Roger de Gavre, qui se croisa et se fit cordelier sous le nom claustral de Josse. Ses frères en religion le surnommèrent Josse le Nattier.

3^o Rasse de Gavre, seigneur de Liedekercke, et auteur de la branche

la tour d'Ath, appelée *la tour du Burbant*, aurait donné son nom, suivant quelques anciens auteurs. Voir le chapitre I^{er} de l'*Histoire de la ville d'Ath*, par le sire de Boussu.

des Gavre-Liedekercke, époux d'Alix, dame de Boulaer, fille de Nicolas, seigneur de Boulaer, et déjà veuve par deux fois de Michel de Harnes et de Gilles de Trazegnies.

4° Arnoul de Gavre, surnommé quelquefois Arnoul d'Audenarde, parce qu'il fut capitaine de la ville et de la châtellenie d'Audenarde. Il épousa Anne de Werchin.

5° Elisabeth, citée par J. de Guise. (Ci-dessus, p. 52.)

6° Philippe de Gavre, dit de Liedekercke, que Lemire (t. 1, p. 572), cite avec ses frères Arnoul dit d'Audenarde et Rasse de Boulaer dans un acte de 1212.

M. Goethals s'est trompé en attribuant cet acte de 1212 à Rasse, époux de Mathilde; il appartient à son successeur, devenu échanson dès 1195. Cette erreur capitale l'a jeté dans plusieurs autres.

1° Elle lui a fait supposer que Lemire avait écrit 1212 pour 1202, en mettant 1 au lieu de 0, par mégarde. Mais le notaire avait écrit : *actum anno Domini millesimo ducentesimo duodecimo*. Il faudrait donc aussi supposer une distraction qui lui aurait fait mettre *duodecimo* pour *secundo*.

2° M. Goethals, en donnant à Rasse, époux de Mathilde, un acte signé par son successeur, lui donne par là même trois fils qui s'y trouvent mentionnés, Arnoul, Rasse de Boulaer et Philippe, qui ne sont que ses petits-fils.

3° L'époux de Mathilde n'ayant plus d'Arnoul pour fils, la généalogie de M. Goethals se trouvera débarrassée de cet Arnoul de Gavre, dit d'Audenarde, dont le titre m'étonnait autant que l'existence, attendu que dans les monuments de cette époque je n'ai pu rencontrer d'autre Arnoul d'Audenarde que le conseiller de Jeanne, qui figure si souvent dans ma narration et qui, assurément, n'était pas de la famille de Gavre.

4° M. Goethals se trompe encore en ne faisant qu'un seul personnage de Roger de Gavre et de Josse de Materne. Ils sont trop distincts dans les textes de J. de Guise pour que cette supposition puisse avoir quelque probabilité. « *De Flandria isti cum Balduino crucem assumpserunt.... Rasso de Gavres et Rogerus, frater ejus... Judocus de Materne* (t. xm, p. 272-275). Ailleurs (t. xiv, p. 323, 324), Josse de Materne dit, en parlant des chevaliers qui se firent religieux avec lui : *Fuerunt mecum... Rogerus de Gavres, frater Rassonis*.

5° Ce Josse de Materne était-il aussi le fils de Rasse III et de Mathilde? J'en doute fort; car, dans la narration de J. de Guise, que j'ai traduite, p. 55 et suivantes, ce Josse de Materne n'a pas l'air de se dire frère de Roger de Gavre et du Rasse de Gavre parti pour la croisade.

Cependant Arnoul de Gavre, sire de Materne et fils de Rasse IV, l'appelle son oncle, le frère de son père. Peut-être veut-il dire de son beau-père. Dans ce cas, Arnoul de Gavre, sire de Materne, aurait épousé sa nièce; et par là s'expliquerait l'apparition du titre de Materne dans la famille de Gavre, titre que cet Arnoul semble avoir porté le premier, comme L'Espinoy l'a remarqué dans ses *Recherches des antiquités et noblesse de Flandre*, p. 406. Mon doute sur Josse de Materne porte également sur dame Elisabeth, sa sœur. Je reviendrai sur cette difficulté en parlant des sires de Materne et d'Escornaix.

IV. Voici la généalogie probable que je propose à mon tour.

Rasse de Gavre et de Chièvres en partie, échançon de Flandre, épousa : 1° Ide d'Ath (p. 320, b); 2° Mathilde, dame de Liedekercke, avec laquelle il vivait en 1166.	{	Du premier lit : Rasse de Gavre, qui épousa Clarice. Du deuxième lit : Rasse de Gavre. Roger de Gavre.
---	---	---

Au lieu de donner deux épouses au même, j'aurais pu supposer, comme M. Goethals, deux Rasse de Gavre qui se succèdent; mais deux épouses me rendaient compte de deux fils appelés Rasse. En étudiant les archives, il m'a semblé que ce titre se donnait fréquemment au fils aîné de chaque femme, surtout lorsqu'elle était héritière de quelque seigneurie, et que son fils aîné devait par là commencer une branche nouvelle.

IV. RASSE DE GAVRE, ÉCHANÇON DE FLANDRE.

(Fin du douzième siècle et commencement du treizième).

§ I. GÉNÉALOGIES D'APRÈS LES MONUMENTS.

Rasse de Gavre, époux de Clarice en 1190 et 1210, échançon en 1195 et 1212, mort...	{	Rasse de Boulaer, époux d'Alix de Boulaer, de 1203 à 1214. Philippe de Gavre. Arnoul de Gavre, sire de Materne.	{	Rasse de Gavre, échançon.
---	---	--	---	------------------------------

1° Déjà deux chartes nous ont montré (p. 322) Rasse de Gavre, mari de Clarice ou Claire en 1190, et échançon de Flandre en 1195. Dans les actes suivants de donations faites à l'abbaye de Ninove, en 1197, 1201, 1202, 1210 et 1212, nous allons le retrouver avec la même dignité, la même épouse

et trois fils, Rasse de Boulaer, Philippe et Arnoul, qui fut sire de Materne et gouverneur des Flandres, comme nous le verrons dans une étude à part sur la seigneurie de Materne.

Ego Razo de Gavera, pincerna Flandriæ, et Claricia, uxor mea.....: Signum Razonis filii nostri. Actum a. 1197 (1).

Ego Razo de Gavera, pincerna Flandriæ, notum facio omnibus quod consensu uxoris meæ Clariciæ et liberorum meorum. Actum a. 1201 (2).

Razo, Dei gratia, de Gavera, pincerna comitis Flandriæ... S. Razonis filii nostri.....: Actum a. 1202 (3).

Ego Razo de Gavera, pincerna Flandriæ..... et uxor mea Claricia..... Actum a. 1210 (4).

Ego Rago de Gavera, comitis Flandriæ pincerna..... Notum sit... quod filius meus Arnoldus... consentientibus filius meus Razon de Bouleir et Philippo, fratre suo... Scriptum hoc sigillo meo et sigillo filii mei Razonis de Bouleir..... et hominum ipsius Arnoldi testimonio corroboro. Actum a. 1122 (5).

Ce dernier acte mérite surtout notre attention : il importe de bien constater que ce Rasse est l'époux de Clarice, et non de Mathilde, comme l'a cru de M. Goethals. Or, c'est chose évidente quand on rapproche ce diplôme écrit par le père de Rasse de Boulaer d'un autre acte de son fils, en 1210, dans lequel on lit : *Ego Razo dominus de Boular..... et uxor mea Alitia..... Actum apud Boular in præsentia patris mei et fratrum meorum; a. 1210 (6).*

Il est donc certain que Rasse de Boulaer, fils de l'échançon de 1212, était aussi fils de l'échançon de 1210. Or l'échançon de 1210 était l'époux de Clarice ; donc celui de 1212 l'était aussi.

Ainsi Rasse de Gavre, époux de Clarice, vivante encore en 1210, et échançon de Flandre depuis 1195 jusqu'en 1212,

(1) *Corpus chronicorum Flandriæ*, t. II, p. 814.

(2) MIRÆI, *Opera diplomatica*, t. I, p. 560.

(3) *Corpus chron. Fl.*, t. II, p. 822.

(4) *Ibid.*, p. 826.

(5) MIRÆI, *Op. dipl.*, t. I, p. 572. Voyez p. 325, 4^e.

(6) *Corpus chron. Fl.*, t. II, p. 826, n^o 401.

avait trois fils; Rasse de Boulaer, mari d'Alix, Arnoul, et Philippe. Deux de ces fils ont une importance qui m'oblige à leur consacrer une étude spéciale. Je parlerai d'Arnoul dans un article à part sur Materne. J'interromps ici la généalogie de Rasse mari de Clarice pour jeter un coup d'œil sur celle de l'époux d'Alicia. L'histoire du fils est nécessaire pour déterminer la date de la mort du père.

2° Alicia ou Alix, fille héritière de Nicolas, seigneur de Boulaer, et d'Ide du Rœulx, eut trois maris (1). Elle se trouve nommée avec ses cinq fils Michel, Philippe, Othon, Gilles-le-Brun, Rasse et sa fille Ada dans un acte de 1228 (2).

Alix épousa d'abord Michel de Harnes, connétable de Flandre; et elle en eut deux fils, Michel et Philippe. L'aîné, qui figure dans mon récit (3), nommé connétable dans une charte de 1216 (4), se trouve encore avec cette dignité dans l'acte de 1228 que je viens de citer. Philippe, son frère cadet, lui avait succédé dans cette dignité en 1231 (5). De cette première alliance vint peut-être aussi sa fille Ada, mariée à Gossuin de Scendelleke : cependant ce n'est pas chose démontrée par les chartes qui font mention d'elle en 1216, 1217, 1222, 1228, 1229 et 1232 (6).

Le second mari d'Alix, veuve de Michel de Harnes, fut Gilles de Trazegnies, mort en Orient en 1204, comme l'atteste

(1) Il ne faut pas confondre cette Alix, dame de Boulaer, avec une autre Alix, dame de Liedekerke et de Breda, épouse aussi d'un Rasse de Gavre, sire de Liedekerke et de Breda, et sœur de Gérard de As, laquelle, en 1294, fit son testament du consentement de son mari et de ses deux fils, Rasse et Philippe. Cette ressemblance de noms pourrait faire confondre ces deux femmes, si les dates et le titre de Breda n'étaient là. *Corp. chron. Fl.*, t. II, p. 969-974.

(2) *Min., Op. dipl.*, t. I, p. 448 et 449; *Butkens*, t. II, p. 468 et 469.

(3) P. 447.

(4) *Corpus chron. Fl.*, t. II, p. 831.

(5) *Ibid.*, p. 829 et 870.

(6) *Ibid.*, p. 834, 833, 873, 876, *passim*; *Lemire*, t. I, p. 448 Philippe de Boulaer, dans une charte de 1232, dit *soror mea Ada*.

Villehardouin (1). Elle en eut encore deux fils, Othon et Gilles-le-Brun, ainsi nommés dans l'acte de 1228.

Ego Michael constabularius; ego Philippus de Boular; ego Ouso de Trazegnies; ego OEgidius Niger; hæredes Alidis, matris nostræ, etc. L'ordre de ces signatures, suivies de celles de Rasse et de Gossuin de Scendelbeke, époux d'Ada, est conforme à l'ordre des naissances, et suffirait pour indiquer celui des alliances successives d'Alix (2).

Rasse de Gavre, fils de Rasse, échanson de Flandre, et de Clarice, fut le troisième mari d'Alix, veuve pour la seconde fois en 1204. Leur mariage eut donc lieu vers 1205 au plus tôt. Ils eurent un fils nommé Rasse. Il est cité dans l'acte de 1228 dont nous venons de parler; et sa signature se trouve au bas d'un acte de sa mère dès 1222 (3).

Dans tous ces actes d'Alix de Boulaer, cette dame, depuis l'année 1216, requiert continuellement le consentement de ses fils. C'est par eux que ses contrats sont confirmés : c'est

(1) *Rec. des hist. fr.*, t. xviii, p. 459, B. Ci-dessus, p. 317 et 318.

(2) M. Goethals, en donnant la généalogie de Harnes, à l'article *Gavre de Liedekercke*, a interverti cet ordre des maris d'Alix, je ne sais pourquoi. Il la dit déjà veuve de Gilles de Trazegnies quand elle épouse Michel de Harnes. Outre l'ordre des signatures de ses fils, remarquez que Gilles de Trazegnies étant mort en 1204, les fils de Michel de Harnes, second mari d'Alix, en 1205, n'auraient eu, dans ce système, que neuf à dix ans en 1216, quand Michel, l'aîné, déjà connétable de Flandre, donne son consentement aux actes de sa mère. *Corp. chron. Fland.*, t. II, p. 831, 832. Il y a encore une autre difficulté plus grave. D'après un acte que cite l'*Histoire de la maison de Gand*, p. 321, et que M. Goethals rapporte, un Michel de Harnes se porte caution, en 1214, pour le comte Ferrand, fait prisonnier à Bouvines. Si c'est Michel, fils d'Alix, il n'aurait eu que huit ans, et c'est bien jeune; si c'est Michel, époux d'Alix, comme M. Goethals le suppose, comment Rasse de Gavre, que M. Goethals fait mourir à Bouvines en 1214, aurait-il été le troisième mari de cette dame? LEMIRE, t. I, p. 448, *Note 1*, dit qu'elle épousa successivement les seigneurs de Trazegnies, de Gavre et de Wavrin (Michel). Cette version est moins soutenable encore. Butkens, dans ses *Trophées*, t. II, p. 471, suit l'ordre que j'ai donné.

(3) *Corpus chron. Fl.*, t. II, p. 843.

elle aussi qui autorise les leurs, sans qu'aucun de ses maris y figure à partir de cette date. N'en faut-il pas conclure qu'elle était veuve pour la troisième fois dès 1216 ?

Un Rasse de Gavre mourut peu après la bataille de Bouvines, en 1214, des blessures qu'il y avait reçues (1) : c'est une opinion assez communément admise, bien qu'aucun monument de l'époque ne l'atteste. Or ce Rasse, mort en 1214, ne serait-il pas l'époux d'Alix, qui agit comme veuve en 1216 ? Cette remarque est ici d'une importance double ; car elle nous dispense de faire mourir en 1214 le mari de Clarice, comme quelques-uns l'ont prétendu, ne sachant où prendre ailleurs le Rasse de Gavre mort à cette époque. Voilà l'échanson de Flandre sauvé : reprenons son histoire.

3° Je pourrais m'arrêter là, et passer de suite à Arnoul de Gavre, sire de Materne, puisque c'est pour lui surtout et pour ses oncles, Roger de Gavre et Josse de Materne, devenus Français, que j'ai entrepris cette généalogie ; mais j'ai cru devoir dire au moins ce que devinrent le père et les frères du principal personnage de mon récit.

Butkens fait vivre Rasse IV jusqu'en 1212, et dit que sa femme Clarice était veuve en 1220 (2). Mais il n'en cite aucune preuve, et sa généalogie de Rasse V est tellement fautive, que son assertion est ici pour moi sans autorité. M. Goethals est de l'avis de ceux qui le font vivre jusqu'en 1224 ; et c'est le mien aussi : mais les monuments me manquent pour le prouver d'une façon incontestable. Réduits à des conjectures, passons au paragraphe de probabilités.

(1) Un Rasse de Gavre est nommé parmi les prisonniers faits à Bouvines. Voyez leur liste dans le *Recueil des histor. franc.*, t. xvii, p. 404, D, 402, A. S'il mourut de ses blessures, ce ne fut pas sur-le-champ, puisqu'on traita de son rachat, comme le prouve la liste des seigneurs qui, avec Michel de Harnes, se portèrent caution pour lui. *Ibid.*, p. 406, D. D'après les remarques de M. de Reiffenberg sur Ph. Mouskes, v. 24, 872, « le diplôme de prince accordé le 17 juin 1736 à Charles-Emmanuel-Joseph de Gavre, dont la maison vient de s'éteindre, rappelle qu'un Rasse de Gavre fut tué à Bouvines, et que ses trois fils y furent faits prisonniers. »

(2) *Trophées du Brabant*, t. II, p. 76.

§ II. GÉNÉALOGIES DONNÉES PAR DIFFÉRENTS AUTEURS.

Avant d'indiquer la mienne , je commencerai encore par l'exposition de celles que j'ai trouvées les plus complètes. J'établirai ensuite , par forme de conclusion , les preuves ou la vraisemblance de celle que j'adopterai.

I. EXTRAIT DU MANUSCRIT DE MONS.

Rasse de Gavre , seigneur de Liedekercke , Lens et Hérimels , épousa Claire , dame d'Exaerde ; il en eut deux fils : 1^o Rasse , seigneur de Liedekercke , qui épousa Sophie d'Enghien ; 2^o Guy , seigneur d'Hérimels , mort en 1256 , qui épousa Péronne de Wavrin.

Du premier vinrent : 1^o Rasse de Gavre , seigneur de Liedekercke , qui fut au tournoi de Cambrai en 1269 , et qui épousa Marguerite d'Escornaix ; 2^o Jean de Gavre , seigneur d'Exaerde , 1288 , qui épousa Catherine d'Axelle.

Du second vint Louis de Gavre , seigneur de Lens , Hérimels et Chièvres , qui épousa la fille d'Antenor , duc d'Athènes (a).

(a) Ce Louis de Gavre serait-il le héros du roman édité en *fac simile* sur le manuscrit de Valenciennes ? En voici l'analyse :

Guy de Gavre , au temps de S. Louis , roi de France , irrité contre son épouse faussement soupçonnée d'infidélité , la chassa avec son fils , appelé Louis , encore petit enfant. Ce Louis , devenu homme , partit pour l'Orient , et servit sous Antenor , duc d'Athènes , qui lui donna en mariage sa fille Idoria pour prix de ses hauts faits. Il hérita de la puissance de son beau-père et gouverna Athènes après lui. Revenu en France après de longues années , il se couvrit de gloire dans un tournoi à Compiègne , et sa famille le reçut avec des transports de joie. Voyez au mot *Gavera* , p. 670 , la *Table onomastique* du t. I des *Monuments de l'hist. des prov. de Namur , du Hainaut et du Luxembourg* (Bruxelles , 1844).

II. EXTRAIT DES *Trophées du Brabant* (t. II , p. 76 et suiv)

Rasse IV , sire de Gavre , Chièvres et Liedekercke , épousa , dès 1185 , Clarice veuve en 1220.

Rasse V , leur fils , sire de Gavre , Chièvres , Liedekercke , etc. , qui , du vivant de son père en 1242 , est appelé sire de Boulaer , épousa : 1^o Margarete de Boulaer ; 2^o Sophie de Breda. Il mourut en 1244 (a). Il eut pour frères Arnoul , sire de Materne , et Philippe.

(a) Rasse V et sa double alliance disparaissent , puisque , premièrement ,

comme je l'ai dit, Rasse de Boulaer, nommé en 1212, mourut probablement en 1214, et fut l'époux d'Alix de Boulaer et non de Marguerite; puisque, secondement, le Rasse époux de Sophie en 1232 était le même que l'époux de Clarice, ainsi que nous allons le voir en discutant le Rasse VIII de M. Goethals.

III. EXTRAIT DU Dictionn. général. de M. Goethals :

Rasse VII, sire et baron de Gavre, comte d'Everghem, seigneur de Vinderhoute, pair de Flandre à titre de Gavre, et de Hainaut à titre de Chièvres, échanson, croisé en 1200 du vivant de son père, mourut, il paraît, en 1244. Il avait épousé Claire, dame d'Exaerde et de Steenkerke.

Il eut pour enfants :

1° Rasse VIII, marié dès 1232 à Sophie, fille de Sohier, seigneur d'Enghien, et de Marguerite dame de Sotteghem. En 1229 il se croisa avec Arnoul de Materne, son frère, contre les hérétiques de Stade; il fut pris à la défense de Poilvache en 1238, et il se trouva à la bataille de Walcheren en 1253 (a).

2° Jean de Gavre, dit Mulaert, seigneur d'Exaerde, qui épousa Catherine d'Axelle, et fut l'auteur du rameau de Gavre Mulaert (b).

3° Arnoul de Gavre, sire de Materne.

4° Marie, qui épousa Hugues, châtelain de Gand (c).

5° Agnès, mariée à Baudouin de Beaufort.

Rasse VIII eut pour fils :

1° Rasse IX, échanson, qui épousa successivement Béatrix de Longueval et Béatrix de Stryen.

2° Engelbert, dit de Liedekercke, connétable d'Achaïe.

3° Gautier, dit de Liedekercke, capitaine de Corinthe (d).

(a) Ainsi, d'après M. Goethals, Rasse VII, mort en 1244, et Rasse VIII étaient échansons de Flandre à la fois; car Rasse VIII, époux de Sophie, est dit échanson de Flandre dans l'acte de 1232 qu'il invoque. « *Ego Razzo, dominus de Gavera, pincerna Flandriæ, et ego Sophia, uxor ejus.* » (*Corpus chronic. Fland.*, t. II, p. 872). Le titre d'échanson étant héréditaire, cette simultanéité était de nature, ce me semble, à arrêter M. Goethals. Il aurait dû surtout remarquer que dans le même acte, Rasse, époux de Sophie, dit que son père est mort : *quæ bonæ memoriæ Razzo, dominus de Gavera, pater mei Razzonis, jamdudum in elemosynam... donavit.* (*Ibid.*, p. 873). Trouvant d'un côté que l'époux de Clarice a dû vivre jusqu'en 1244, et de l'autre que l'époux de Sophie, échanson aussi, avait perdu son père dès 1232, n'était-il

pas naturel d'en conclure que le même Rasse de Gavre était mari de ces deux dames.

(b et c.) A. Duchesne, dans son *Histoire de la maison de Gand* (p. 339), dit que Hugues, châtelain de Gand, épousa Marie de Gavre, sœur de Rasse de Gavre, seigneur de Liedekercke, et de Jean de Gavre, dit Mulaert, seigneurs d'Exaerde, enfants puînés de Rasse de Gavre, boutillier de Flandre, ce qui, ajoute-t-il, se recueille de deux titres anciens, l'un de l'an 1274, où ce Jean qualifie Hugues III châtelain de Gand, son neveu; et l'autre de 1283, auquel Hugues l'appelle son oncle.

(d) Les textes cités par M. Goethals prouvent qu'à cette époque existèrent Engelbert et Gautier de Gavre, frères, mais non pas qu'ils fussent fils de Rasse et de Sophie d'Enghien.

IV. Réunissant ce que nous avons trouvé de certain dans le premier paragraphe et de probable dans le second, nous aurons le tableau suivant. J'y distinguerai par des points d'interrogation ce qui résulte non pas des monuments, mais simplement des généalogies vraisemblables.

Rasse IV, sire de Gavre, échanson de Flandre de 1193 à 1212, (mort seulement en 1244 ?) mari de Clarice (dame d'Exaerde ?) en 1190 et 1210, épousa en secondes noces Sophie d'Enghien ou plutôt Sophie de Breda, avec laquelle il vivait en 1232.

Il eut de Clarice : 1^o Rasse de Boulaer, mari vers 1205 d'Alix, dame de Boulaer, et mort probablement en 1244; 2^o Philippe; 3^o Arnoul, sire de Materne, dont il sera question dans le numéro suivant.

Il eut de Sophie : 1^o Rasse, sire de Liedekercke et de Breda ? 2^o Jean, dit Mulaert; 3^o Marie, qui épousa Hugues, châtelain de Gand.

De Rasse de Boulaer et d'Alix vint Rasse V, échanson de Flandre.

N^o 3. (Voyez p. 47 et suiv.)

Arnoul de Gavre, sire de Materne, gouverneur de Valenciennes, et Josse de Materne, Frères Mineurs.

La généalogie d'Arnoul, sire de Materne, se trouve, dans les *Trophées du Brabant*, mêlée à celle de la famille de Gavre, dont il descendait, comme nous venons de le voir. Le nom de son oncle Josse ne figure dans aucun diplôme que je connaisse; et les sires de Materne sont si rares dans les archives du treizième siècle, que pour tracer leur descendance il faut

attendre de nouvelles découvertes. Je vais dire ce que j'en sais, en distinguant les faits des conjectures.

Le village et la terre de Materne, à une lieue d'Audenarde, dépendaient de la baronnie d'Escornaix, en flamand Schoorisse, sise dans l'ancien comté d'Alost, aujourd'hui commune du canton d'Hoorebeke-Sainte-Marie (1). J. de Guise écrit *Macrène*; c'est aussi l'orthographe adoptée par Simon Le Boncq, attendu qu'il l'a vue dans un fort ancien livre (2). Dans les diplômes j'ai trouvé *Meterna*, *Meteren*, *Matenes*, *Mathenes*, *Matere*, *Materessem*, *Marters*, *Macheren* (3). Les plus anciennes cartes portent *Materen* : aujourd'hui c'est *Maeter*.

La première dame de Materne que l'on connaisse est la vierge sainte Amelberge. D'après sa légende, qui la fait mourir en 772, elle s'était vouée à Dieu dès son enfance (4). Charlemagne l'aima sans que son amour et sa gloire pussent l'ébranler. Poursuivie par le vainqueur des Saxons, qui dans un mouvement de colère lui brisa un bras, la jeune châtelaine pleura, et fut miraculeusement guérie par la sainte Vierge, mère de l'époux céleste qu'elle avait choisi. Obligée de quitter Materne, elle alla se cacher à Tamise (Tempst) sur l'Escaut, village dont elle était dame aussi. Sa légende est pleine de fraîcheur, mais si poétique qu'il est difficile d'y distinguer les faits réels des fictions pieuses. Son existence à Materne est incontestable : c'est ce qui, pour le moment, nous importe davantage.

Amelberge paraît avoir été la fondatrice d'une chapelle bâtie de son temps à Materne, auprès de l'église paroissiale, sous l'invocation de S. Martin, et qui plus tard lui fut dédiée à elle-

(1) SANDERUS, *Flandria illustrata*, t. II, p. 181; *Schornacensis baronatus* (éd. 1732).

(2) *Histoire de Valenciennes*, p. 104, (note Valenc., 1844).

(3) MIRAEUS, *Opera diplomatica*, t. I, p. 45, 455, 643, 649; t. II, p. 862, 914, 944; t. III, p. 55, 63, 666.

(4) Trois saintes Amelberge sont honorées en Belgique; la première fut mère de sainte Gudule; les deux autres furent vierges. La fête de sainte Amelberge, dame de Materne, se fait le 10 juillet; la fête de l'autre, le 24 novembre. *Acta Sanct. Belgii*, t. V, p. 482.

même (1). C'est à Tamise qu'on l'inhuïma, et ses reliques furent portées à la célèbre abbaye de Saint-Pierre, à Gand, en 870 (2). Pendant le moyen âge et après, ses fêtes se célébrèrent avec une pompe et un concours extraordinaires à Materne et surtout à Tamise (3).

Après cette noble dame, pour retrouver quelque trace des sires de Materne il faut sauter un siècle et demi, et chercher dans la lignée des vieux comtes de Flandre.

Dans une charte de 937, le comte et marquis de Flandre, Arnoul I^{er}, surnommé le Grand, dispose de la terre de Tamise comme de son patrimoine, et la donne à l'abbaye de Saint-Pierre, au mont Saint-Blandin, près de Gand. C'est une restitution qu'il prétend faire : car, dit-il, cette terre paraissant avoir été possédée par la bienheureuse vierge Amelberge à titre d'héritage, je l'ai rendue à ceux qui jour et nuit veillent auprès de son corps sacré (4).

Dans une autre charte de 998, c'est encore un comte de Flandre, Arnoul II, qui dispose de Materne, autre héritage de la bienheureuse Amelberge, en faveur encore de ceux qui gardent son tombeau. La donation est faite au nom du comte, de son épouse Lietgarde et de son fils Adalbert : elle comprend l'église de Materne avec toutes ses dépendances en cultures, en terres et en serfs. Le comte, en terminant son acte, appelle sur quiconque de ses successeurs ou héritiers contrarierait cette disposition la colère et l'offense de Dieu, de S. Pierre et de la très-sainte vierge Amelberge, à laquelle on sait que la susdite terre appartient (5).

Les autres actes cités par Lemire confirment cette donation de Materne ou la supposent, sans rien indiquer de nouveau sur les sires dont relevait ce domaine (6). Quand et comment passa-t-il dans la maison de Gavre? Il faut attendre, pour le dire au

(1) BOLLAND., *Acta Sanct.* 40 juillet, p. 74, 78, 80.

(2) *Ibid.*, p. 73.

(3) *Ibid.*, p. 79 et 403.

(4) MIRAEUS, *Opera diplom.*, t. 1, p. 40.

(5) *Ibid.*, t. II, p. 944.

(6) Ci-dessus, p. 334, note 3.

juste, la découverte de quelques nouveaux diplômes. J'ai trouvé à Lille des chartes de 1226, de 1230, de 1238, concernant Arnoul de Gavre, sire de Materne, et elles ne disent rien des alliances qui lui ont amené ce fief (1). Voici ce qu'en dit L'Espinoy (2) :

« La terre et seigneurie d'Escornaix, au comté d'Alost, est un des cinq membres dudit pays, et ancienne baronnie de Flandre. Elle a appartenu pendant plusieurs siècles aux seigneurs de Gavre par l'alliance d'une fille des seigneurs de Materne, ancienne et noble famille militaire de Flandre. Ces seigneurs sont ainsi nommés de leur terre et seigneurie de Materne. Ils ont depuis laissé ce nom et pris celui d'Escornaix, comme appert par chartes et titres anciens.

» Le premier seigneur dudit Materne, de la maison de Gavère, fut un Arnould de Gavère, très-vaillant et sage chevalier, conseiller et fort aimé de la comtesse Jeanne, qui le commit au gouvernement des comtés de Flandre et du Hainaut durant l'emprisonnement de son mari.

» Lesdits seigneurs d'Escornaix possédèrent jadis plusieurs terres et seigneuries en France par l'alliance de ceux de Guistelle avec ceux de Craon, comme : Morcourt, sur la rivière de la Somme; la baronnie de Phaiel, gisante vers la ville de Saint-Quentin; les seigneuries de Rommagnies et autres; et cette baronnie d'Escornaix est dévolue par diverses alliances à ceux de Lalain, à savoir :

» Par le mariage de Jenne, fille de messire Arnould de Gavère, chevalier, et de dame Marie d'Aumont, fille de Pierre d'Aumont, chevalier, seigneur de Cramois. (3)

(1) Lille, archives de Flandre, *Cartulaire rouge*, pièces 8, 84, 88; *Deuxième cartulaire de Flandre*, pièce 325.

(2) *Recherches des antiquités et noblesse de Flandre*, p. 406.

(3) Le P. Anselme, dans son *Histoire généalogique et chronologique*, t. iv, p. 673, A, dit : « Pierre II du nom, dit *Hutin*, sire d'Aumont, de Cramois, de Mern, etc., chevalier, conseiller, premier chambellan du roi Charles VI, porte-oriflamme de France, dont il eut la garde le 28 juillet 1397, mort le 13 mars 1413, eut pour troisième femme Jeanne de Mello, dame de Cléry, de Saint-Amand, de Chapes, etc., morte le 3 août

» Et depuis , de ceux de Lalain cette terre succéda à messire Floris de Bairlaymont par mariage avec Marguerite , comtesse de Lalain , où elle est encore pour le présent : et porte le seigneur la bannière de ladite terre , armoyée d'or au double trésor fleuroné de simple , au chevron de gueule sur le tout , et crie : Gavère. »

Je pense avec L'Espinoy qu'Arnoul de Gavre fut le premier de sa famille à porter le titre de Materue : mais il me semble moins probable qu'il ait été seigneur d'Escornaix , bien que ce fief ait appartenu à ses fils dès le treizième siècle (1). La raison de mon doute est l'absence de ce titre dans ses chartes, où il est appelé simplement sire de Materne.

Voici ce que j'ai pu découvrir de cet Arnoul de Gavre , qui occupe une place si large dans mon récit , et que plusieurs historiens ont confondu avec Josse de Materne , son oncle (2).

Il était neveu de Roger de Gavre , qui se fit franciscain , et fils de Rasse IV , sire de Gavre , et de Claire ou Clarice d'Exaerde , comme nous l'avons vu (3).

En 1214 , il combattit à Bouvines , et fut pris non pas sur le champ de bataille , mais après le combat , lorsqu'il guerroyait encore entre Saint-Omer et Lille. Il fut mené prisonnier à Compiègne. Philippe Mouskes en parle ainsi (4) :

Puis avint que la gent Ferrant ,
Par devant Saint-Omer esrant ,
S'en alèrent d'armes épris :
Si fu Ernous de Gavre pris.

1408. Il en eut, entre autres , Marie d'Aumont , qui épousa Arnoul de Gavre , seigneur d'Escornaix. Cet Arnoul mourut en 1469 , et Marie en 1463.

(1) *Trophées du Brab.*, t. II, p. 79 et suiv.

(2) MEYER , *Annales*, à l'année 1217 ; WADING , *Annales Minor.*, t. II, p. 33 ; LE P. MALBRASCO , *De morinis*, t. III, p. 436 ; *Acta Sanctorum*, 10 juillet, p. 472 , B.

(3) Ci-dessus , p. 325 , 326 , 327 et 328. Voyez un autre Arnoul , p. 320 , 321 et 322.

(4) V. 21 , 357-21 , 369 ; *Rec. des hist. franç.*, t. XVII, p. 462 , C.

Devant les lices (1), où il vint ;
 Le prisent aiergant plus de XX ,
 Et al repairier (2) s'en revinrent .
 Par devant Lille , et là se tinrent .
 Alors de Bourgièle broça (3) ,
 Jusques es siergans aproça
 Lance baicié pour férir .
 Et cilli sorent bien mérir (4)
 Pris fu et menés en prison .

En 1222 il était gouverneur des Flandres. Meyer suppose qu'il reçut ce titre vers 1217 (5).

En 1224 et 1225 il fut mêlé aux affaires du comte Ferrand, prisonnier au Louvre , de Jeanne de Flandre , de l'ermite de Glançon et des Frères Mineurs , comme je l'ai raconté.

En 1226 s'élevèrent quelques différends entre Arnoul de Gavre et Arnoul d'Audenarde. Gérard , sire Jauce , pris par eux pour arbitre , se trouva au jugement de l'affaire débattue à Eename , abbaye de Bénédictins , près d'Audenarde et de Materne , et qui se termina à l'amiable , comme l'indique l'attestation du sire de Jauce , signée à Tournai le 15 juillet (6). Il n'en fut pas de même d'une seconde querelle qui eut lieu vers cette époque entre les deux Arnoul. L'abbaye d'Eename , voisine des deux seigneurs , fut encore choisie pour le jugement ; et les arbitres acceptés par eux furent Gérard de Jauce, Radons de Mortagne , et Gérard de Grimberges. Toutes les informations prises et l'affaire allant être éclaircie , le sire de Materne , cédant je ne sais à quel mouvement de vivacité ,

(1) Palissades, retranchements.

(2) Repaire, retraite, camps?

(3) Piqua son cheval vers Bourghelles, village près de Lille.

(4) Récompenser, rendre.

(5) *Annales* ad an. 1217. Voyez la liste des gouverneurs de Flandre dans l'Espinoy, p. 72, et dans SANDERUS, *Flandria illust.* t. 1, p. 28 (1732).

(6) Lille, arch. de Fl., *Cartul. rouge*, pièce 84 ; *Inventaire*, t. 1, p. 457 ; *Monuments anc.*, par Jos. de St-Genois, t. 1, p. 505.

se leva brusquement , remit au sire d'Audenarde l'hommage qu'il lui devait , et se retira avec opiniâtreté , sans vouloir céder aux juges qui le priaient d'attendre la sentence qu'ils allaient prononcer (1).

En 1230 , 17 janvier (1231 n. st.) , Arnoul de Materne fut présent comme témoin à un jugement rendu pour terminer des difficultés survenues entre le comte Ferrand et Wauthier de Suindrech (2).

En 1235 Arnoul prit la croix avec son frère Rasse de Gavre , Arnoul d'Audenarde et les principaux chevaliers de Flandre , de Hainaut et du Brabant , à la voix de Grégoire IX , pour aller combattre des hérétiques nommés *Stadings* , du nom de la ville de Staden ou Stade. Les croisés , au nombre de trois cents chevaliers et écuyers et de six cents hommes de pied , les déconfirent sur les rives de Weser , le 26 juin 1234. « Les anciens chroniqueurs , dit Oudegherst , racontent de ces hérétiques choses admirables , et , entre autres , que quand on les tuait , ils ne faisaient aucun cri , ains se taisaient sans dire mot , et , outre ce , qu'on ne voyait aucune goutte de sang issu de leurs corps ! » (3) » Des *Stadingers* , dit Butkens , furent tués outre les six cents , et des nôtres dix. J'ai vu des auteurs qui augmentent le nombre des tués jusqu'à quarante mille ; mais c'est hors de vraisemblance (4). » Philippe Mouskes

(1) Cette pièce est sans date ; on la croit de cette époque. Lille , arch. de Fl. , *Cart. rouge* , pièce 88 ; *Invent. ibid.* ; *Mon. anc.* , *ibid.*

(2) Lille , arch. , *deuxième cartul. de Fl.* , pièce originale 325 ; *Invent.* , t. 1 , p. 524 ; *Mon. anc.* , t. 4 , p. 525. Le scel d'Arnoul de Gavre , qui se trouve à cette pièce , est tellement endommagé que je n'ai pu m'en rendre compte.

(3) *Ann. de Fl.* , c. 409 , t. II , p. 426 (édition de Lesbroussart). Oudegherst , Spondanus , Butkens , Le Nain de Tillemont et Mouskes mettent cette croisade en 1234. J'ignore pourquoi M. Goethals l'a mise en 1229. *Dictionn. généal. Rasse VII et Rasse VIII*. « Le jour de cette bataille , dit Le Nain de Tillemont , est marqué différemment par les auteurs , le 29 de mai , le 2 juin , le 9 de juin et le 26 de juin , » *Vie de S. Louis* , t. 2 , p. 234. Voyez ci-dessus , p. 50 , note 2.

(4) *Trophées du Brabant* , t. 1 , p. 226.

parle ainsi des hauts faits d'Arnoul de Gavre dans cette journée (1).

Ernous de Gavre , en son venir ,
 Ne pot de plain sor aus férir ;
 A reculons i fist entrer
 Son cheval , pour mious débouter ;
 Quar li cevaus iert tous conviera
 De fier , granz et fort et apiers.
 A force de Catiers s'enbati (2) ;
 Moult en ocist et abati...
 Ernous de Gavre s'y lasa ,
 Tant que tos les autres passa.
 Bien i en ot un mil mors.

En 1238 , de nouvelles contestations s'étant élevées entre Arnoul d'Audenarde et Arnoul de Gavre au sujet des limites de leurs domaines , ils en fixèrent les bornes , et spécifièrent leurs hommes-fiefs ; et Arnoul de Materne se déclara homme lige du seigneur d'Audenarde pour certaines parties de ses terres. Cet accord se fit au mois d'août (3).

En 1247 , au mois d'août , un Arnoul , *Seigneur de Materne et de Gavre* , figura parmi les témoins qui assistèrent Marguerite , comtesse de Flandre et de Hainaut , lorsqu'elle déclara abandonner à son fils Guillaume , comte de Flandre , à l'occasion de son mariage avec Béatrice , fille du duc de Brabant , une rente annuelle de 3,000 livrées de terres , assignée sur les ville et châtellenie de Courtrai , etc. (4).

Quand Arnoul de Gavre , gouverneur de Valenciennes , se

(1) V. 28 , 279 — 28 , 297.

(2) On appelait ces hérétiques *Catiers* , parce qu'ils adoraient *le diable en guise de kat* (chat) Pu. MOUSKES , v. 28 , 300.

(3) Lille , arch. de Fl. , *Cart. rouge* , pièce 8. Elle est précieuse.

(4) *Inventaire analytique des chartes des comtes de Flandre* , publié par M. le baron Jules de Saint-Genois (Gand , 1843-1846) , p. 23. Je ne pense pas que cet Arnoul soit celui qui nous occupe : c'est probablement son fils.

fit-il religieux ? J. de Guise dit que ce fut peu d'années après la rencontre de son oncle Josse, qui eut lieu en 1222 (1).

Quand mourut-il ? Je l'ignore absolument, n'ayant trouvé son nom dans aucun obituaire de l'ordre de Saint-François. J'ai rencontré celui de son oncle Josse dans le ménologe des Franciscains, qui fait mémoire de lui et de ses compagnons au 11 juin, sans date d'année (2).

M. Goethals fait mourir cet Arnoul de Gavre en 1253. « Il embrassa, dit-il, la vie monastique.... ; mais il ne cessa pas pour ce motif d'appartenir au monde. Telles étaient les pratiques bizarres de la société avant qu'elle fût régularisée. Au bruit de la trompette appelant les chevaliers pour la guerre de la Zélande, Arnoul de Materne quitta le froc, endossa sa cotte de mailles. Il périt dans la sanglante et désastreuse bataille de Walcheren, le 4 juillet 1253. » (*Dict. généal.*, article *Gavre*, *Rasse VII*).

Voilà un petit scandale qui méritait bien d'être confirmé par quelque autorité : M. Goethals n'en cite aucune. Il aura confondu ici, comme ailleurs, le fils ou le petit-fils avec le père (3).

Un fils d'Arnoul, vaillant chevalier, se fit aussi religieux au couvent des Frères Mineurs, à Gand, mais longtemps après (4).

M. Goethals donne pour épouse à Arnoul de Gavre, sire de Materne, Anne de Werchin, oubliant sans doute qu'il avait déjà donné Anne Werchin pour femme à un autre Arnoul de Gavre, fils de Mathilde, oncle de celui qui nous occupe. Fort heureusement que cette difficulté disparait par la dispa-

(1) *Annales du Hainaut*, t. xiv, c. 77. Ci-dessus, p. 52.

(2) *Menologium Franciscanum* de Hueber (1598), au 11 juin. Voyez aussi *Martyrologium Franciscanum* d'Arthur de Moustier (1653) ; WADING, *Ann. min.*, t. 1, à l'année 1221, n° 49.

(3) Voyez ci-dessus, p. 325.

(4) « Filius etiam ejus, videlicet dicti gubernatoris, strenuus miles post annos plurimos, eandem religionem etiam ingrediens, monacho sancti Petri Gandensis, qui fratres dictos dure tractabunt, potenter edomuit. » J. DE GUISE, *Ann.*, t. xiv, c. 77.

rition du premier de ces Arnouls, comme je l'ai prouvé plus haut (1).

Terminons ces aperçus par un fragment généalogique de Butkens. Je le cite sans en répondre.

Arnoul de Gavre, sire de Materne, de Haersel et d'Ippehem, épousa Margarète, dame d'Hérinels. Leurs fils furent 1^o Jean de Gavre, sire d'Hérinels, Noere, etc., qui épousa Catherine, dame d'Escornaix en partie, et mourut en 1346; 2^o Rasse de Gavre, sire de Haersel, qui épousa Clémence, fille de Wautier de Berchem.

De Jean de Gavre vinrent 1^o Jean II de Gavre, sire d'Hérinels, dont il porta les armes, et qui épousa N. de Wavrin. Il mourut en 1343, et gît à Combron; 2^o Arnoul, sire d'Aishove et d'Escornaix, mort en 1336.

Les descendants de Jean II continuèrent la branche des Gavre, sires d'Hérinels et de Brugelette. Cette branche devint Gavre-Liedekercke par alliance d'un Arnoul de Gavre, mort en 1380, qui épousa Jeanne de Gavre, dame de Rasseghem, Liedekercke et Lens, morte en 1407, et enterrée à Brugelette avec son époux. Jean de Gavre, évêque de Cambrai, mort en 1438, était leur petit-fils (2).

Les descendants d'Arnoul II continuèrent la branche des sires d'Escornaix et de Materne. Arnoul III épousa Jeanne de Roze, 1339. — Arnoul IV épousa Isabeau de Ghisteltes. Arnoul V épousa Anne d'Aumont. — Jeanne épousa Simon de Lalain, sire de Montigny, qui, comme l'atteste sa curieuse épitaphe, fut en huit batailles, tant par terre que par mer, et plusieurs grosses rencontres, porta la bannière du duc Philippe à l'entrée à Paris, chanta l'Evangile la veille de Noël à matines, devant le pape l'an 1433, au concile de Ferrare, faisant l'office qu'eût fait l'empereur s'il y eût été en personne, et trépassa sans reproches l'an 1476 (3).

(1) P. 328, n^o 4 et 3.

(2) *Trophées du Brabant*, t. II, p. 79 et suiv.

(3) *Ibid.*, p. 146.

N° 4. (Voyez p. 57 et 157, première partie, § 3 et 4 (1).

Des chevaliers compagnons d'armes, en 1202, du comte Baudouin et Frères Mineurs, à Valenciennes, en 1222.

Une dissertation sur chacun de ces chevaliers aurait trop chargé ce volume, et serait d'un médiocre intérêt pour la plupart de mes lecteurs. Je réserve donc pour quelque autre occasion les recherches qu'il a fallu faire afin de constater l'existence de ces religieux et l'authenticité de leur histoire. Voici simplement quelques notes détachées.

1° Outre la liste que Jacques de Guise donne des compagnons de Josse de Materne, on retrouve quelques-uns d'eux parmi les croisés que cite Villehardouin au début et dans le courant de son récit (2). L'orthographe de leurs noms varie dans les différents textes de ces deux historiens, ainsi que dans l'ancienne traduction du premier (3). Ces variantes sont de nature à embarrasser pour deux ou trois de ces chevaliers. Ainsi Gauthier de Vièles est appelé de Villefis et de Vielly; Henri de Nesle devient Henri de Nigelle et même de Jugelle.

2° Ce Henri de Nesle, que de Guise nomme *de Nigella*, doit appartenir à la famille de Nesle (en latin *de Nigella*). (4) Il serait difficile de dire à quel degré il fut parent du célèbre Jean de

(1) C'est par erreur qu'à la page 74 s'est glissé un renvoi à cette note.

(2) *Ann.*, t. xiii, p. 272; t. xiv, p. 325. Voyez aussi le P. d'OUTREMAN, *Constant. Belg., Cruce signatorum syllabus*, p. 88-92; MALBRANQ, S. J., *De morinis*, t. iii, p. 388 et 377; MEYER, *Annales rerum Flandricarum*, ad an. 1203; *Rec. des hist. fr.*, t. xviii, p. 800; A. DUCHESNE, *Hist. généal. de la maison de Béthune*, p. 135.

(3) Voyez la traduction des Annales de J. de Guise, par Jean Lessabé (Paris 1534); *le tiers vol.*, ch. 87, feuillet 72, et ch. 143, feuil. 95 et 96; SIMON LE BOUCQ, *Hist. de Valent.* (1650), éditée à Valenciennes en 1844, p. 103; et ci-dessus, p. 334.

(4) M. Goethals, trompé sans doute par l'ancienne traduction de J. de Guise, a appelé Henri de Nesle Henri de Nigelle. Dans les diplômes de ces temps, les châtelains de Bruges sont constamment appelés Nigellani. Voyez VREDIUS, *Historia comitum Flandriæ, pars prima*, c. 26, *series castellanorum Brugensium diplomatibus comprobata*, p. 543-575.

Nesle, châtelain de Bruges, qui conduisit et égara la flotte du comte Baudouin. Le texte de J. de Guise semble indiquer une branche différente de cette famille qui habitait à la fois en Flandre et en Picardie. Il met à la vérité ce Henri de Nesle, avec Jean, parmi les seigneurs qui se croisèrent à Bruges, mais il sépare leurs noms, et il les écrit différemment. (1)

3° Quel était ce Thierry de Dixmude qui se fit religieux franciscain? J'ai sous les yeux quatre généalogies différentes des sires de Dixmude dont la comparaison me porterait à croire que ce pourrait être celui qui, en 1193 et 1194, fit la guerre au comte Baudouin, au sujet d'Alost, et qui partit pour l'Orient en 1202 (2). J'ai trouvé de plus un diplôme indiquant l'épouse, la mère et les trois oncles du châtelain de Dixmude en 1256 (3). Était-il fils du franciscain? Je propose ce fragment généalogique à l'attention des archivistes.

Thierry de Dixmude (croisé et Frère Mineur?) épousa Elisabeth, et probablement Ide ou Ada de Coucy. Il eut pour frère Rodolphe, chanoine de Beauvais, Baudouin et Villaume, existants encore tous les trois en 1256. Son fils, né d'Elisabeth sire de Béverne et châtelain de Dixmude en 1256, eut pour femme Marguerite (de Brienne?).

4° La fondation du couvent des Frères Mineurs à Lens, vers

(1) « De Flandria cum Balduino crucem assumpserunt, et primo Johannes de Neele, Castellanus Brugensis, Rasso de Gavres et Rogerus frater ejus, Henricus de Nigella, etc. » Edition du marquis de Fortia, t. XIII, p. 272-273.

(2) Voyez *Trophées du Brabant*, t. I, p. 643 (La Haye, 1724); MALBRANCQ, *De morinis*, t. III, *passim*. M. Le Tellier, avocat à Mons, qui recueille avec zèle les monuments historiques du Hainaut, a bien voulu m'ouvrir ses trésors littéraires. J'y ai trouvé, entre autres, deux généalogies manuscrites des sires de Dixmude.

(3) « Ego Theodoricus, dominus de Beverna, castellanus de Dixmude, notum facio quod bonæ memoriæ Theodoricus pater meus dominus de Beverna, castellanus de Dixmudis, et Elisabeth, uxor ejus mater mea... Huic autem collationi... contulerunt avunculi mei Radulphus, canonicus Beluacensis, Balduinus et Willelmus... Ego vero... et Margareta, uxor mea, prædictam collationem confirmamus... Actum a. 1256, mense aprili. »

1220, par un sire de Neuville, chevalier, confirme ce que Jacques de Guise raconte de la vocation de Baudouin de Neuville à l'ordre des Franciscains (1).

5° On peut faire une remarque analogue sur la fondation du couvent d'Audenarde, qui fut commencée en 1230 par deux habitants de cette ville, Jean de Portre (ou Poortere), et sa femme Juetta (2); mais qui fut complétée en 1260, par un sire de Materne, appelé Arnoul. Cet Arnoul est le petit-fils, peut-être le fils du gouverneur des Flandres, qui se fit aussi franciscain, mais longtemps après son père (3).

6° Ces chevaliers ayant quitté l'Occident dès 1202, et n'y ayant reparu, vers 1220, que pour se faire oublier du monde, on ne doit pas s'étonner de la rareté de leur présence dans les actes publics. Mais ce silence des archives empêchera probablement de leur assigner une place certaine dans les généalogies de leurs familles.

N° 5. (Voyez p. 244, troisième partie, § 44.)

Généalogie de Clarembaud de Chapes.

La généalogie de Clarembaud de Chapes est un complément nécessaire aux chroniques qui le font patron et seigneur de l'ermitage de Glançon.

Le château de Chapes, plus tard érigé en marquisat, était à trois lieues de Troyes. Monstrelet parle de sa démolition en 1430, lorsqu'il fut assiégé et pris par René d'Anjou, duc de Bar, capitaine de Charles VII, au temps de Jeanne d'Arc (4). Un sire de ce nom apparaît en 1097, au siège de Nicée par les croisés : il est appelé Bonwankerus (5). Le premier Clarembaud de Chapes qu'on connaisse existait en 1115, et peut-être encore en 1122.

(1) GONZAGA, *De origine seraphicæ religionis*, p. 4074; WADING, t. 1, p. 367.

(2) GONZAGA, *ibid.*, p. 4072 et 4073; WADING, p. 253.

(3) Mémoire manuscrit sur ce couvent. Ci-dessus, p. 245, note 1.

(4) C. 85, édition de Buchon, t. v, p. 290; *Hist. de Bourgogne*, t. iv, p. 442 et 443.

(5) Voyez ALBERT D'AIX, *Historia hierosolimitanæ expeditionis*, l. 2, c. 23; dans BONGARS, *Gesta Dei per Francos*, t. 1, p. 205.

Clarembaud II ou III, surnommé le Mésel, ou le Lépreux, mari d'Hermengarde, fut père de Clarembaud IV, de Gautier, de Guy et d'une fille qui épousa Miles II, seigneur de Noiers (1).

Clarembaud III ou IV, frère de Guy de Chapes et père du Clarembaud qu'on dit patron de l'ermitte empereur, épousa Hélisende de Trainel, fille de Garnier seigneur de Trainel et de Marigny, l'un des plus puissants barons de Champagne (2). Il mourut en France, probablement en 1203, tandis que son fils était à Constantinople.

Clarembaud IV ou V se croisa et partit en 1202, à la suite de Thibaut comte de Champagne et de Louis comte de Blois, avec Guy de Chapes, son oncle, Machaire de Sainte-Ménébould, que nous avons vu religieux franciscain en 1222, et le célèbre Geoffroy de Villehardouin, qui a consigné leurs noms dans son histoire (3). Ce Clarembaud revint d'Orient vers 1205, après la mort de son père; et tout porte à croire qu'il fut du nombre des sept mille déserteurs que la peur saisit à la première nouvelle du désastre d'Andriaople (4). En 1212 il se trouva en Champagne à l'assemblée tenue par la comtesse Blanche, pour régler la succession des nobles qui ne laissaient que des filles (5). En 1218, Alix de Vergy, veuve d'Eudes III, duc de Bourgogne, le donna pour caution à Philippe-Auguste (6). On le retrouve, en 1224, avec Miles, évêque de Beauvais, auprès de Thibaut IV comte de Champagne, qui les avait appelés pour régler les héritages des familles nobles (7). Il ne mourut qu'en 1226 : son tombeau était à l'abbaye d'Arrivour, au diocèse de Troyes (8).

(1) DU CANGE, *Observations sur Geoffroy de Villehardouin*, p. 254.

(2) Une sœur de cette Hélisende de Trainel épousa Hugues seigneur de Vergy. *Hist. de la maison de Vergy*, par A. DUCHESNE, l. 3, c. 3, p. 404 et 404.

(3) N° 4.

(4) Voyez ci-dessus p. 63 et 244, note 2.

(5) A. DUCHESNE, *Hist. de la maison de Chastillon*, p. 60.

(6) *Hist. de Bourgogne*, t. II, p. 666.

(7) *Hist. de la maison de Chast.*, p. 76.

(8) DU CANGE, *Observ. sur Villehardouin*, p. 655.

TABLE.

INTRODUCTION.

- I. Garanties historiques , p. 6. — II. Caractère politique et religieux de la pauvreté volontaire , p. 8 ; le mariage de S. François et de la Pauvreté , p. 13. — III. Prodigieuse multiplication des Frères Mineurs , p. 28. — IV. Examen de leurs réformes , p. 33. (Voyez aussi p. 306, note 1).

PREMIÈRE PARTIE.

LE RETOUR DE LA CINQUIÈME CROISADE.

- I. Un Franciscain mendiant au beffroi de Valenciennes , p. 40. — II. Le chevalier de Materne , p. 45. — III. Josse de Materne et ses vingt-sept compagnons , p. 52. — IV. Nouvelles de la mort du comte Baudouin, empereur de Constantinople , p. 62.

SECONDE PARTIE.

L'ERMITE DE LA FORÊT DE GLANÇON.

- I. Première apparition de l'ermite à Mortagne , p. 71. — II. Rumeurs populaires , p. 79. — III. L'interrogatoire de l'ermite, p. 88. — IV. Le palais de Genêts , p. 94. — V. Les filles de Baudouin vendues à Philippe-Auguste , et mort de Philippe de Namur , p. 100. — VI. Bouchard d'Avesnes , p. 105. — VII. La comtesse Jeanne au Quesnoy , p. 118. — VIII. La tour du Louvre , p. 127. — IX. Le chapitre des chevaliers Franciscains , p. 135.

TROISIÈME PARTIE.

L'ERMITE EMPEREUR.

- I. L'ermite à Valenciennes , p. 140. — II. Le conseil de Jeanne au Quesnoy , p. 145. — III. L'interrogatoire des chevaliers Franciscains , p. 152. — IV. Voilà le feu aux étoupes ,

p. 161. — V. La comtesse Jeanne à Paris , p. 165. — VI. Westminster , p. 167. — VII. La comtesse de Beaujeu , p. 171. — VIII. L'ermite couronné, p. 179. — IX. Louis VIII à Péronne , p. 187. — X. Entrée de l'ermite empereur à Péronne , p. 196. — XI. La table du roi , p. 206. — XII. L'ermite au tribunal du roi , p. 223. — XIII. Le réveil des partisans de l'ermite , p. 233. — XIV. L'empereur à Valenciennes , p. 239.

QUATRIÈME PARTIE.

LE PROCÈS DE L'ERMITE.

- I. L'ermite à Cologne , p. 246. — II. Le siège de Valenciennes, p. 255. — III. La prise de l'ermite empereur , p. 259. — IV. Condamnation de l'ermite ; appel de la sentence , p. 267. — V. Le supplice de l'ermite , p. 278. — VI. Les funérailles de l'ermite , p. 285. — VII. Le martyre du comte Baudouin, p. 292.

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.

- N° 1 , Fondation des premiers couvents d'hommes et division des provinces de l'ordre de Saint-François, dans l'Artois , le Hainaut et la Flandre , p. 303. — N° 2 , Esquisse d'une généalogie de la branche aînée des sires de Gavre , d'après les monuments contemporains , p. 306. — N° 3 , Arnoul de Gavre , sire de Materne , gouverneur de Valenciennes , et Josse de Materne , Frères Mineurs , p. 333. — N° 4 , Des chevaliers compagnons d'armes , en 1202 , du comte Baudouin , et Frères Mineurs , à Valenciennes , en 1222 , p. 343. — N° 5 , Généalogie de Clarembaud de Chapes , p. 345.

ERRATA :

- Page 5, ligne 5, au lieu de *huit siècles*, lisez : *six siècles*.
 Page 74, note, effacez le renvoi *Notes et pièces justific.*
 Page 267, 278, 283, 292, en tête des paragraphes, au lieu de m, iv, v et vi. lisez : iv, v, vi et vii.





